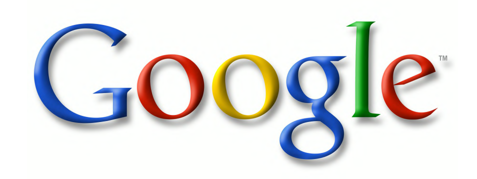






BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE DE LA RENAISSANCE

DIRIGÉE PAR

P. DE NOLHAC et L. DOREZ

PREMIÈRE SÉRIE (FORMAT PETIT IN-8°)

Tome Ier. *La chronologie du Canzoniere de Pétrarque*, par Henry COCHIN.. 4 fr.

Tomes II-III. *R. Gaguini epistole et orationes*, texte publié sur les éditions originales de 1498, par L. THUASNE.............................. 25 fr.

Tome IV. *Le frère de Pétrarque et le livre du Repos des religieux*, par Henry COCHIN.. 6 fr.

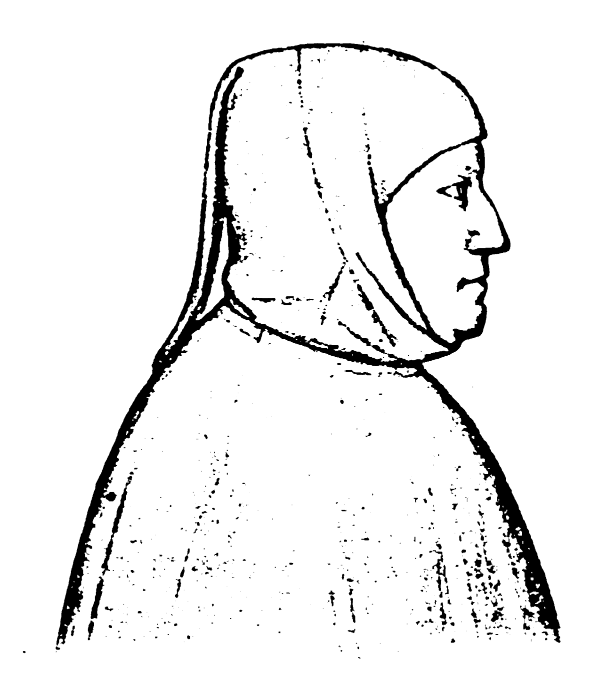
Tome V. *Études sur Rabelais* (*Sources monastiques du roman de Rabelais. — Rabelais et Érasme. — Rabelais et Folengo. — Rabelais et Colonna. — Mélanges*), par L. THUASNE.. 10 fr.

Tome VI. *Francisci Petrarcae de sui ipsiue et multorum ignorantia*, publié d'après le ms. autographe, par L.-M. CAPELLI........................... 6 fr.

Tome VII. *Montaigne, Amyot et Saliat*, étude sur les sources des Essais, par Jos. DE ZANGRONIZ.. 5 fr

---

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS



François PÉTRARQUE

Portrait tiré du manuscrit de son *De Viris*

ayant appartenu à François de Carrare.

Phototypie Berthaud, Paris

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

DE

LA RENAISSANCE

NOUVELLE SÉRIE

TOME PREMIER

PIERRE DE NOLHAC

PÉTRARQUE ET L'HUMANISME

I



PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5
1907

EXEMPLAIRE n. 32

Tirage limité à Cent-cinquante exemplaires

Ristampa autorizzata, in fac-simile, 1959

BOTTEGA d'ERASMO
Via Gaudenzio Ferrari, 9
TORINO 213 (Italia)

PÉTRARQUE

ET L'HUMANISME

DU MÊME AUTEUR

SUR L'ANTIQUITÉ ET LA RENAISSANCE

LE VIRGILE DU VATICAN ET SES PEINTURES. Paris, 1897, in-4.

LA BIBLIOTHÈQUE DE FULVIO ORSINI. *Contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance*. Paris, 1887, in-8.
(74e fascicule de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*).

LE CANZONIERE AUTOGRAPHE DE PÉTRARQUE. Paris, 1886, in-16.

LE « DE VIRIS ILLUSTRIBUS » DE PÉTRARQUE. *Notice sur les manuscrits originaux suivie de fragments inédits*. Paris, 1890, in-4.

LES CORRESPONDANTS D'ALDE MANUCE. *Matériaux nouveaux d'histoire littéraire* (1483-1514). Rome, 1888, in-4.

ÉRASME EN ITALIE. *Étude sur un épisode de la Renaissance, avec douze lettres inédites d'Érasme*, 2e édition. Paris, 1898, in-8.

LETTRES DE JOACHIM DU BELLAY, *publiées pour la première fois d'après les originaux*. Paris, 1883, in-8.

IL VIAGGIO IN ITALIA DI ENRICO III RE DI FRANCIA, *e le feste a Venezia, Ferrara, Mantova e Torino* (avec A. SOLERTI). Turin, 1890, in-8.

LES PEINTURES DES MANUSCRITS DE VIRGILE. Rome, 1884, in-8.
LE VATICANUS 90 DE LUCIEN. Paris, 1884, in-8.
BOCCACE ET TACITE. Rome, 1892, in-8.
FAC-SIMILÉS DE L'ÉCRITURE DE PÉTRARQUE. Rome, 1887, in-8.
LES ÉTUDES GRECQUES DE PÉTRARQUE. Paris, 1888, in-8.
MANUSCRITS A MINIATURES DE LA BIBLIOTHÈQUE DE PÉTRARQUE. Paris, 1889, in-4.
UNE DATE NOUVELLE DE LA VIE DE PÉTRARQUE. Toulouse, 1890, in-8.
PETITES NOTES SUR L'ART ITALIEN. Paris, 1887, in-8.
RECHERCHE SUR UN COMPAGNON DE POMPONIUS LAETUS. Rome, 1886, in-8.
GIOVANNI LORENZI, BIBLIOTHÉCAIRE D'INNOCENT VIII. Rome, 1888, in-8.
INVENTAIRE DES MANUSCRITS GRECS DE JEAN LASCARIS. Rome, 1886, in-8.
PIETRO BEMBO ET LAZARE DE BAÏF. Bergame, 1894, in-8.
LE GREC A PARIS SOUS LOUIS XII. RÉCIT D'UN TÉMOIN. Paris, 1888, in-8.
LETTRES INÉDITES DE LA REINE DE NAVARRE AU PAPE PAUL III. Versailles, 1887, in-16.
LETTERE INEDITE DEL CARDINALE GRANVELLE. Rome, 1884, in-4.
PIERO VETTORI ET CARLO SIGONIO. CORRESPONDANCE AVEC FULVIO ORSINI. Rome, 1889, in-4.
LES COLLECTIONS D'ANTIQUITÉS DE FULVIO ORSINI. Rome, 1884, in-8.
NOTES SUR PIRRO LIGORIO. Paris, 1886, in-8.
LA BIBLIOTHÈQUE D'UN HUMANISTE AU XVIe SIÈCLE (*Muret*). Rome, 1883, in-8.
NICOLAS AUDEBERT, ARCHÉOLOGUE ORLÉANAIS. Paris, 1887, in-8.
JACQUES AMYOT ET LE DÉCRET DE GRATIEN. Rome, 1885, in-8.
LE DERNIER AMOUR DE RONSARD. HÉLÈNE DE SURGÈRES. Paris, 1882, in-8.

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE DE LA RENAISSANCE

PIERRE DE NOLHAC

PÉTRARQUE
ET
L'HUMANISME

NOUVELLE ÉDITION, REMANIÉE ET AUGMENTÉE

AVEC UN PORTRAIT INÉDIT DE PÉTRARQUE ET DES FAC-SIMILÉS DE SES MANUSCRITS

TOME PREMIER



PARIS
Honoré CHAMPION, Editeur
5, Quai Malaquais, 5
1907

TORINO
BOTTEGA d'ERASMO
Via Gaudenzio Ferrari, 9
1959

PRÉFACE

DE LA NOUVELLE ÉDITION

Si l'auteur est revenu, après tant d'années, aux études de sa jeunesse, c'est qu'il se fait un devoir de ne pas laisser réimprimer sans une revision scrupuleuse un livre depuis longtemps épuisé et qui peut rendre encore quelques services.

Le développement qu'ont pris depuis 1892 les études sur Pétrarque, et les progrès accomplis sur la voie nouvelle où cet ouvrage a engagé les travailleurs, ont permis d'étendre la première investigation faite dans les manuscrits du poète. L'auteur a donc pu améliorer en mainte page le détail de son livre ; et l'on s'apercevra aisément qu'un grand nombre de morceaux ont été refondus et que la doctrine a été précisée sur plusieurs points.

L'addition la plus longue est celle d'un chapitre entier, le neuvième, auquel sont venues s'adjoindre les notes formant le dernier des excursus. L'un des excursus nouveaux enregistre les renseignements que l'on doit à M. Léopold Delisle sur la première bibliothèque de Vaucluse et dont plusieurs parties du livre ont bénéficié. Le lecteur trouvera utilisées, au cours des remaniements, les recherches spéciales de M. Francesco Novati, de M. Remigio Sabbadini et d'autres érudits, dont le nom apparaîtra au bas des pages. Beaucoup d'indications neuves ont été recueillies ; pour les poètes latins, par exemple, il s'en rencontre sur Catulle, Properce, Plaute, Térence, Ausone, les poèmes attribués à Virgile, etc. On a complété ou corrigé ce qu'apportait la première édition sur la méthode historique de Pétrarque, sur ses travaux grecs et sa connaissance de Platon, sur ses

notions d'art et d'archéologie, etc. L'étude iconographique, bornée aux seuls authentiques portraits, a été également mise au courant. Enfin, une centaine de noms a été ajoutée à l'ancien index. L'auteur a reçu, pour la correction des épreuves, l'aide très obligeante de M. Pierre Champion, qu'il tient à remercier ici. Il espère que le travail fait en vue de conserver à ce livre la faveur du public savant rendra ses confrères indulgents pour les imperfections qu'ils y pourraient rencontrer.

Un autre ouvrage de l'auteur, Petrarch and the ancient World, *qui est en ce moment sous presse à Boston, reproduit quelques pages de celui-ci. Il forme le premier volume d'une collection consacrée aux idées de la Renaissance et dirigée par M. Lewis Einstein. Une telle entreprise témoigne avec quelle ardeur les lettrés d'Amérique commencent à s'attacher à des recherches intellectuelles qui furent longtemps notre privilège. Les fervents de Pétrarque, par exemple, deviennent nombreux en ces jeunes universités, et c'est là que semble devoir se prolonger, parmi les générations prochaines, le rayonnement de son génie.*

Là-bas, comme dans le vieux monde, si les études sur le lyrique du Canzoniere *et des* Trionfi *ne manquent point, on tend à donner une place toujours plus grande à l'humaniste. Cette remarque suffirait à justifier la réimpression d'un livre qui a cherché surtout à mettre en lumière l'initiateur intellectuel de la Renaissance.*

Versailles, avril 1907.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

A Monsieur Gaston Paris,

Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France.
Président de l'Ecole pratique des Hautes Études
(Section des sciences historiques et philologiques).

CHER PRÉSIDENT,

Un chapitre d'incertitudes et d'hypothèses chez les meilleurs biographes de Pétrarque, une page précise de M. Delisle, quelques lignes peu exactes dans les travaux généraux sur le XIVe siècle, voilà tout ce qu'on possède, vous le savez, sur la bibliothèque de Pétrarque. Il reste à faire l'histoire de cette collection intéressante à bien des titres et d'où l'on pourrait presque dire que l'Humanisme est sorti. On répète encore le mot de Boccace écrit au lendemain de la mort de celui qu'il nommait son maître : *De bibliotheca pretiosissima uiri illustris... alii uaria credunt, alii referunt.* Quels étaient les livres de Pétrarque ? que sont-ils devenus après lui ? qu'apportent-ils à la connaissance de son esprit et de ses études ? Le travail qui suit essaye de répondre à ces questions. Vous direz s'il y avait utilité véritable pour l'histoire des Lettres à restituer et à décrire, en un détail aussi minutieux, la première bibliothèque de la Renaissance.

Cette tentative est née d'encouragements venus d'Italie, lórs de l'heureuse rencontre des manuscrits autographes de Pétrarque à la Vaticane. La méthode suivie a été fort simple. Après avoir acquis, au prix d'assez longs tâtonnements, la connaissance de l'écriture du

poète aux diverses époques de sa vie et de ses habitudes dans l'annotation des livres, je me suis mis à rechercher dans les bibliothèques les volumes portant des signes de cette provenance. Quelques-uns, désignés par une tradition plus ou moins célèbre, ont été reconnus faux ; d'autres, et des plus précieux pour l'humanisme de Pétrarque, ont été identifiés avec certitude. Ces recherches restent malheureusement incomplètes : j'aurais dû, logiquement, visiter toutes les bibliothèques d'Europe contenant des manuscrits antérieurs au xve siècle et ne pas me contenter des quelques milliers de volumes dont j'ai vérifié l'écriture et examiné les marges. Toutefois, après plusieurs années, les pièces essentielles de la collection étant réunies, j'ai cru pouvoir m'arrêter, laissant à d'autres le soin de découvrir, à l'aide des fac-similés publiés, celles qui nous manquent.

Parmi les fonds latins que je pense avoir explorés entièrement, au moins pour les manuscrits d'auteurs classiques, il semble utile de faire connaître les suivants : la Bibliothèque Marcienne de Venise, les Bibliothèques universitaire, capitulaire et municipale de Padoue, la bibliothèque municipale de Bologne, l'*Estense* de Modène et la *Malatestiana* de Cesena, le fonds du couvent de S. Marco à la Laurentienne et à la Nationale de Florence. En beaucoup d'autres, je n'ai pu que pratiquer des sondages, par exemple à l'Ambrosienne et à la Vaticane, qui renferment vraisemblablement d'autres manuscrits de Pétrarque que ceux que j'ai décrits ; j'ai surtout le regret de n'avoir pas visité les collections du British Museum, où tant de manuscrits latins sont de provenance italienne. Au reste, le fonds latin de la Nationale de Paris m'a fourni un champ d'explorations qui, pour des raisons dont vous trouverez l'exposé au second chapitre, devait être particulièrement fécond. L'inépuisable bonté de M. Deprez et la patience amicale de M. Moranvillé ont facilité ce travail. De tant d'heures passées dans la poussière des vieux volumes, je n'ai pas le droit de me plaindre ; l'ennui de quelques vaines journées a été largement payé par les émotions de la découverte et par le plaisir d'étudier un Pétrarque inconnu.

Vous le savez en effet mieux que personne, cher Président, les recherches d'érudition comportent une part, quelquefois grande, de

sentiment. Cette part ici ne pouvait être médiocre. Quiconque s'est occupé longuement de Pétrarque et a pénétré dans l'intimité de son génie lui demeure lié par une véritable affection, qui traverse les siècles pour aller à lui, comme faisait la sienne pour les Anciens. Le grand poète humaniste, si voisin de notre siècle par son esprit, si semblable à nous par ses faiblesses, exerce sur qui l'approche une séduction à laquelle on ne résiste pas. De là, l'enthousiasme des « pétrarquistes » d'autrefois et d'aujourd'hui, cette ardeur d'étude qui ne le cède point à celle du cercle grandissant des « dantistes », ce culte d'autant plus sincère que la chapelle de Pétrarque est plus restreinte et ses fidèles moins nombreux.

C'est en vue de ce très petit groupe d'amis du poète, disséminés pour la plupart hors de France et jusqu'en Amérique, que ce travail a été composé. Je sais qu'ils le liront, l'étudieront et mettront quelque passion à le discuter. Je le leur offre avec confiance, certain qu'il n'y trouveront rien de superflu et que les plus minimes scholies de notre Pétrarque exciteront leur curiosité ; je le leur livre aussi avec humilité, car eux seuls verront bien tout ce qui y manque.

Ces lecteurs rares et précieux voudront bien remercier avec moi, non seulement d'obligeants confrères dont ils rencontreront les noms chemin faisant, mais surtout deux érudits qui ont pris la peine de lire la plus grande partie de mes épreuves : l'un, M. Henry Cochin, m'a suggéré des additions et des observations d'autant plus sûres qu'il est, à l'heure actuelle, l'homme de France connaissant le mieux Pétrarque ; l'autre, M. Paul Lejay, a mis au service de textes parfois difficiles à établir son expérience bien connue de latiniste.

Je n'ai pas craint de citer en assez grand nombre les passages des œuvres de Pétrarque relatifs aux auteurs anciens, surtout lorsqu'ils figurent dans les ouvrages peu communs ou dans ceux dont les éditions donnent un texte cruellement défiguré. Beaucoup de corrections m'ont été fournies par des manuscrits de Paris. Les morceaux inédits de Pétrarque se présentent dans le volume avec l'orthographe du manuscrit ; les autres gardent, sauf indication contraire, l'orthographe de l'édition. Ne vous étonnez donc point de trouver juxtaposés trois

systèmes orthographiques : le mot *epistulae*, par exemple, qui paraîtra correctement dans les textes antiques cités, peut se rencontrer tout à côté sous les formes *epistolae* et *epistole*, ces dernières devant montrer, au premier coup d'œil, dans un texte de Pétrarque, s'il est emprunté à une édition ou à un manuscrit.

Destinées à l'origine aux seuls « pétrarquistes » et aux historiens du livre, ces pages, par les développements qu'elles ont pris, intéresseront peut-être d'autres personnes et pourront être consultées, par exemple, comme un répertoire des idées de Pétrarque sur l'Antiquité. Veuillez leur accorder vous-même, cher Président, quelques marques de cette curiosité si large que nous aimons en vous. Vous êtes de ceux qui, chez nous, sont restés fidèles aux lettres italiennes, et je sais par expérience avec quelle bienveillance vous en encouragez l'étude. Je voudrais que ce travail, offert à nos amis d'Italie, ne fût pas trouvé par eux indigne de l'École laborieuse où j'ai l'honneur d'enseigner et qui vous a choisi pour son chef.

Versailles, avril 1892.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

La bibliographie pétrarquesque est immense. Non seulement Pétrarque est, de tous les classiques italiens, celui qui a été le plus fréquemment réimprimé (il y a 400 éditions du *Canzoniere*), mais encore les ouvrages qui touchent de près ou de loin à sa biographie et à ses œuvres pourraient former une vaste bibliothèque. Toutefois, l'érudit qui aborde cette étude à un point de vue de recherche scientifique peut négliger presque entièrement les travaux antérieurs aux publications de Fracassetti, qui ont provoqué un renouvellement dans les études pétrarquesques et ont joué à ce point de vue, en notre siècle, le rôle des célèbres *Mémoires* de l'abbé de Sade au siècle dernier. Malgré de très graves défauts, que connaissent tous les travailleurs, les éditions, traductions et notes de Fracassetti ont eu le mérite de donner naissance à une série de travaux d'ensemble sur Pétrarque, qui ont fait connaître à un large public l'homme, le poète et l'humaniste, et ont presque tous apporté du nouveau à l'histoire littéraire. Les principaux sont ceux de Mézières (Paris, 1868), De Sanctis (Naples, 1869), L. Geiger (Leipzig, 1874), G. Koerting (Leipzig, 1878), Fuzet (Lille, 1883), Bartoli (Florence, 1884) ; le plus complet et souvent le plus sûr est celui de Koerting, qui demande cependant, à l'heure actuelle, à être remplacé.

Beaucoup d'ouvrages généraux sur la Renaissance et sur la littérature italienne ont fait à Pétrarque une place importante : je ne citerai ici que les ouvrages classiques de deux morts, celui de Voigt (Berlin, 1880) et celui de Gaspary (Leipzig, 1885), auxquels je voudrais ajouter des pages plus courtes de Gebhart (Paris, 1879), de Symonds (Londres, 1881), et de quelques autres écrivains qui ont compris avec eux et justement apprécié le rôle de Pétrarque. Outre ces ouvrages, notables surtout par les vues générales, on a vu se multiplier en ces derniers temps des mémoires consacrés à éclairer certaines parties de la vie de Pétrarque et de ses amis, à commenter les points obscurs des œuvres italiennes, à mettre en lumière de nouvelles œuvres latines ou des manuscrits intéressants. Tels sont, pour n'indiquer que des travaux italiens, les recueils collectifs de Padoue et de Venise, publiés à l'occasion du cinquième centenaire de la mort de Pétrarque, les livres de Hortis, qui, en s'occupant des œuvres latines de Boccace, a touché sans cesse à celles de son contemporain, les belles études de Zumbini, Carducci, D'Ovidio, Zardo, Kirner, et d'autres que j'aurai occasion de citer au cours de mes recherches.

On doit consulter avant tout, pour la bibliographie du sujet, le precieux travail de W. Fiske, *A catalogue of Petrarch books* (Ithaca, New-York, 1882), l'article du *Répertoire* de Chevalier (dont il existe un tirage à part, *Pétrarque, bio-bibliographie*, Montbéliard, 1880), puis les ouvrages suivants, spécialement consacrés à la description des éditions de Pétrarque : Marsand, *Biblioteca petrarchesca*, Milan, 1826 (la collection de Marsand a péri dans l'incendie de la bibliothèque du Louvre) ; Hortis, *Catalogo delle opere di F. Petrarca esistenti nella Petrarchesca-Rossettiana*, Trieste, 1874 ; Ferrazzi, *Bibliografia petarchesca*, Bassano, 1877 (extrait du tome V de l'Enciclopedia dantesca) ; Fiske, *Hand-list of Petrarch editions in the Florentine public libraries*, Florence, 1886.

Voici les éditions dont j'ai cru devoir me servir. Pour la plus grande partie des œuvres en prose, je renvoie à la dernière édition des *Opera omnia* (*Basileae, apud Sebast. Henricpetri*, 1581, in-folio), qui est, comme on le sait, fort incomplète malgré son titre. J'y renvoie également pour les églogues et les épîtres en vers, l'édition des *Poemata minora* de Rossetti (Milan, 1829-34) détruisant arbitrairement le classement des manuscrits, sans se faire pardonner cette faute par une amélioration suffisante du texte. Pour l'*Africa*, un des très rares ouvrages de Pétrarque qui aient été convenablement édités, je me sers de l'édition critique de Corradini, dans *Padova a F. Petrarca*, Padoue, 1874. Pour les *Familiares* et les *Variae*, on ne les trouve complètes que dans l'édition de Fracassetti, Florence, 1859-1363[1], dont le texte est loin d'être définitif. Pour les *Seniles*, je renvoie à l'édition de Bâle, en indiquant toutefois l'ordre des lettres dans les manuscrits, ordre suivi dans la traduction de Fracassetti qui n'a point édité ce recueil. Pour la « Vie de César », je renvoie à l'édition de Schneider, Leipzig, 1827, et pour le reste du *De Viris*, faute de mieux, à celle de Razzolini, Bologne, 1874. Un court opuscule, l'*Itinerarium Syriacum*, a été édité avec soin par G. Lumbroso dans ses *Memorie del buon tempo antico*, Turin, 1889. Le « Discours d'ambassade au roi Jean » ne se trouve que dans le travail de Barbeu du Rocher paru dans les *Mémoires divers présentés à l'Académie des Inscriptions*, 2e série, tome III, Paris, 1854. Enfin, des morceaux inédits ont été donnés par Attilio Hortis, *Scritti inediti F. di Petrarca*, Trieste, 1874 (discours), et par Nolhac, *Le De Viris illustribus de Pétrarque*, Paris, 1890 (fragments historiques).

1. Les sept volumes de traduction publiés par Fracassetti (Florence, 1863-1876) contiennent à peu près la totalité des lettres en prose de P. ; ce travail nulle part ne tient lieu du texte, sur lequel il faut toujours le vérifier. Victor Develay a entrepris de traduire en français les œuvres poétiques latines de P. et sa correspondance complète. *Lettres de François Pétrarque à Jean Boccace*, Paris, 1891. Les plus importantes de ces traductions sont celles du *Secretum* (1879) [réimpression populaire en 1898 dans la collection dite « Bibliothèque nationale »], de l'*Africa* (1879), des *Églogues* (1891) ; cf. *Revue critique*, 1891, I, p. 471. — Celle des *Épîtres métriques* n'a pas été réunie en volume et doit être cherchée dans le *Bulletin du bibliophile*, années 1882-1885.

On voit combien les œuvres de Pétrarque sont dispersées et quels inconvénients en résultent pour le travail. La plupart de ces œuvres, et notamment plusieurs des livres de polémiques et de philosophie, n'existent même que dans les très incorrectes éditions in-folio du xvie siècle, dont la lecture est, par suite de cette incorrection, extrêmement pénible. Il y a tel ouvrage qu'il est plus aisé de lire dans un manuscrit, même de texte médiocre, qu'en ces éditions. Pétrarque et le milieu intellectuel de son temps, que sa production latine révèle si bien, ne pourront être étudiés convenablement que lorsque aura paru cette édition critique générale réclamée par les « pétrarquistes », travail considérable sans doute, mais qui pourrait être exécuté plus promptement qu'il ne semble, après un bon classement des manuscrits, s'il était réparti entre plusieurs mains.

Ces œuvres, malgré les parties complètement mortes qu'elles renferment, restent encore, dans l'ensemble, remplies du grand souffle qui les anima et importantes par la place qu'elles tiennent dans l'histoire. Elles établissent un des titres les plus sérieux que l'Italie de la Renaissance ait à la gratitude de l'Europe. Pour l'Italie savante d'aujourd'hui, formée aux meilleurs écoles de travail et jalouse d'honorer ses grands hommes, ce serait, semble-t-il, la plus digne façon de préparer, pour 1904, la célébration du sixième centenaire de Pétrarque.

NOTE POUR LA NOUVELLE ÉDITION

Ces lignes, écrites il y a quinze ans, devraient être complétées aujourd'hui par des indications nouvelles, les recherches sur Pétrarque, celles surtout qui intéressent Pétrarque humaniste, s'étant extrêmement multipliées depuis lors. Mais les travailleurs ont à leur disposition la précieuse bibliographie d'Emilio Calvi (Bibliografia analitica petrarchesca, 1877-1904, in continuazione a quella del Ferrazzi, *Rome, 1904) et vont avoir celle de Luigi Suttina, qui est en ce moment sous presse* (Bibliografia delle opere a stampa intorno a Francesco Petrarca esistenti nella Bibliotheca Petrarchesca-Rossettiana di Trieste, *Pérouse, 1907). Il me suffit de renvoyer à ces bibliographies en rappelant les noms des principaux érudits contemporains qui ont apporté leur concours aux études pétrarquesques, et dont la plupart des travaux sont mentionnés dans les notes nouvelles de notre livre : Carl Appel, Avena, O. Bacci, dom Berlière, Brizzolara, E. Calvi, Campana, Capelli, Carducci, Carrara, Carlini, Cesareo, Ciampoli, Cian, F. Cipolla, C. Cochin, H. Cochin, Cozza-Luzi, Crescini, Dorez, Robinson Ellis, prince d'Essling, Dejob, Delisle, A. Della Torre, I. Del Lungo, D'Ovidio, Farinelli, S. Ferrari, Finzi, Flamini, Gamurrini, Gebhart, Gentile, Giorgi, Hauvette, Hazard, Oskar Hecker, Hortis, Jusserand, F.-X. Kraus, Lamma, Lehnerdt,*

Lo Parco, Marconi, Mascetta-Caracci, Mazzoni, Medin, Melodia, Mestica, Modigliani, Monaci, Moschetti, Motta, Müntz, Mussafia, Novati, F. Pellegrini, Penco, Phillimore, Proto, Quarta, Rajna, Ratti, J.-H. Robinson, Rolfe, V. Rossi, Sabbadini, Salvo-Cozzo, Scarano, Segré, Sicardi, Solerti, Tobler, Vattasso, Ventura, Viertel, Wulff, Zardo, Zenatti, Zumbini, etc. On sait, d'autre part, que Solerti a réimprimé dans un recueil unique toutes les biographies de Pétrarque antérieures au XVIIe siècle, en même temps que celles de Dante et de Boccace; enfin, la célébration du centenaire de 1904, marquée par des solennités diverses en Italie et en France, a donné lieu à des publications collectives à Milan et à Padoue.

On ne possède pas encore l'édition tant souhaitée des œuvres de Pétrarque. Pénétrés de l'idée que cette édition était devenue nécessaire aux études, mon cher Francesco Novati et moi-même avions formé le dessein de l'entreprendre et arrêté le plan de la collection qui devait être publiée en plusieurs années. Nous avions alors l'illusion de pouvoir suffire seuls, ou presque seuls, à l'immense tâche. Ce projet, que les amis de Carducci avaient à leur tour vainement caressé, a été repris, à son grand avantage, par le Ministère de l'Instruction publique, de Rome. Discutée au Parlement, annoncée par le ministre Orlando aux savants réunis par le Congresso Petrarchesco internazionale *d'Arezzo en juillet 1904, une édition nationale commence à se préparer, appuyée des ressources de l'État, soutenue par l'effort de travailleurs formés aux meilleures méthodes et sous le contrôle d'une commission officielle, dont la composition donne toute garantie à la science.*

En attendant la réalisation de cette grande entreprise, la France peut revendiquer le mérite de tenter quelques éditions partielles, qui trouvent place, sous la direction de Léon Dorez, dans notre Bibliothèque littéraire de la Renaissance. *Le même savant vient de donner une reproduction en fac-similé du plus important autographe latin de Pétrarque, le manuscrit de la* Vie de César, *que j'avais reconnu autrefois à la Bibliothèque nationale de Paris, et cette édition mérite d'être placée à côté des belles reproductions d'autographes du poète que nous devons à la Bibliothèque Vaticane. D'autres publications françaises, notamment celles d'Henry Cochin, suffisent pour témoigner de la vitalité que les études pétrarquesques conservent chez nous et assurent que la mémoire de Pétrarque, en dehors du culte traditionnel de Vaucluse et d'Avignon, demeure toujours en honneur dans notre pays.*

PRINCIPALES RÉFÉRENCES

Op.	*Opera* (*Basileae*, *apud Seb. Henricpetri*, 1581, in-folio).
Op. II.	Deuxième partie, contenant les œuvres latines en vers.
Rem.	*De remediis utriusque fortunae libri II.*
Vit. sol.	*De uita solitaria libri II.*
Ot. rel.	*De otio religioso libri II.*
Ver. sap.	*De uera sapientia dialogi II.*
Secr.	*De contemptu mundi dialogi III* (Secretum).
Rer. mem.	*Rerum memorandarum libri IV.*
Itin. Syr.	*Itinerarium Syriacnm.*
De ign.	*De sui ipsius et multorum ignorantia.*
Contra Gall.	*Apologia contra cuiusdam Galli calumnias.*
Contra med.	*Inuectiuarum contra medicum quemdam libri IV.*
De Vir. ill.	*De Viris illustribus* [epitome].
Fam.	*Epistolae de rebus familiaribus libri XXIV.*
Sen.	*Epistolae de rebus senilibus libri XVII.*
Sine tit.	*Epistolae sine titulo.*
Var.	*Epistolae uariae.*
Epist.	*Epistolarum* [*metricarum*] *libri III.*
Afr.	*Africae libri IX.*

PÉTRARQUE

ET L'HUMANISME

INTRODUCTION

LE RÔLE DE PÉTRARQUE DANS LA RENAISSANCE

Le siècle dernier a beaucoup étudié Pétrarque. Son œuvre de poète s'est trouvée de mieux en mieux comprise, son caractère moral a subi, sans trop d'atteintes, les contestations les plus diverses, mais surtout l'initiateur de la Renaissance n'a cessé de grandir à mesure qu'on l'a connu davantage. Les travaux de l'érudition moderne viennent ainsi rajeunir le laurier du poète, qui reste le premier lyrique de l'Italie sans que personne puisse voir en lui le rival de Dante.

Son rôle historique s'en est trouvé fort élargi. L'écrivain, que revendiquait seule une littérature nationale, a pris place parmi ceux qui ont le plus contribué à notre civilisation présente et que tous les peuples ont le devoir d'honorer. « Ce n'est pas seulement dans l'histoire littéraire de l'Italie, mais dans celle du monde civilisé, dans celle même du développement de l'esprit humain, que le nom de Pétrarque brille comme une étoile de première grandeur :

il n'aurait pas moins d'éclat, n'eût-il pas écrit un seul vers en langue italienne[1]. » Il semble utile d'indiquer l'action de Pétrarque sur la Renaissance, avant de rechercher les éléments de sa culture et les forces nourricières de son génie.

I

On a défini heureusement Pétrarque « le premier homme moderne ». Ainsi le désignait Renan, alors que la plupart des critiques ne voyaient encore en lui, avec Lamartine, que « le plus accompli des poètes de sentiment ». Cette âme à la fois vigoureuse et sensible s'est cultivée avec une singulière indépendance. Pour la direction de sa pensée, Pétrarque échappe presque entièrement à l'influence de son siècle et de son milieu. Peu importe que les idées en lui ne soient pas originales, puisque ses aspirations le sont à un degré si rare ; c'est un poète, non un philosophe, qui va agir sur le monde et l'aider à se transformer.

Doué tout enfant d'un sens si fin de la beauté que la seule harmonie de la phrase de Cicéron suffit à l'enchanter, il dédaigne, avec la littérature du Moyen Age, les études qui mènent à la renommée et à la fortune, et ces sciences qui sont alors le point de départ de toute formation intellectuelle : la jurisprudence, la théologie, la philosophie scolastique. De la voie utilitaire où tout ce qui l'entoure, à Avignon, à Montpellier, à Bologne, le pousse à marcher, il est détourné par un sens poétique extrême, qui l'emportera toute sa vie sur ses autres facultés. Déjà, l'enthousiasme de ses premières lectures lui a révélé ses maîtres, les Anciens ; il n'en veut point d'autres, parce qu'il n'en goûte point d'autres, et les

1. G. Voigt, *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums*[3], Berlin, 1893, t. I, p. 22.

circonstances de sa carrière, qui, de plus en plus vont le libérer dans l'ordre matériel, lui permettre de suivre sa voie. L'imagination le transporte dans le monde de ses livres, le fait vivre en ce passé de sa race, où son patriotisme italien s'enorgueillit et s'exalte :

Gente di ferro e di valor armata,
Siccome in Campidoglio al tempo antico
Talora per Via Sacra o per Via Lata.

Son éducation s'achève lentement dans cette société idéale, qu'il reconstruit d'abord pour lui seul, et son esprit se modèle sur les écrivains qu'il prend pour guides. Sa personnalité y perd sans doute à nos yeux le relief qu'a gardé Dante, à peine initié à l'Antiquité; mais ce qui, à distance, nous semble artificiel lui crée, pour son époque, une originalité très accentuée, très féconde, qui s'impose à l'étonnement, à la discussion, bientôt à l'admiration de tous.

S'il n'a pas le savoir encyclopédique d'un Vincent de Beauvais ou d'un Bacon, il offre à son temps l'exemple d'une culture toute différente, mais non moins vaste, et sa production littéraire en est l'exacte image. A la fois poète épique et lyrique, historien, géographe, moraliste, écrivain religieux, polémiste, orateur même, il montre en lui quelque chose de l'homme universel, tel que l'âge suivant va le connaître.

Ce caractère apparaît mieux en certains détails : Pétrarque est curieux d'art et sait lui-même un peu dessiner; il chante les vers provençaux ou ses propres chansons de langue vulgaire en s'accompagnant sur le luth; en dehors de ses livres, une foule de choses de la vie extérieure l'intéressent et le passionnent, de la pratique du jardinage à la théorie du gouvernement. La pleine Renaissance, celle de Léonard et de Michel-Ange, fournira des hommes plus complets; mais

il compte déjà, à ce point de vue, parmi les puissantes figures italiennes des grands siècles.

Après s'être formé lui-même par l'Antiquité, Pétrarque est entré en guerre contre les fausses sciences et les mauvaises méthodes, soutenu par un amour ardent de la vérité et par ce dédain de l'ignorance générale, qui ne va pas sans un certain besoin de la braver. Ces deux sentiments, de noblesse inégale, mais chez lui d'égale force, ont inspiré ses longs travaux et dirigé ses polémiques.

L'astrologie régnait dans le monde scientifique d'alors; elle était consultée par les princes, enseignée par les universités; l'Église, qui la tolérait quelquefois, reconnaissait la réalité de ces études, puisqu'elle en condamnait certaines pratiques comme l'œuvre du démon. La magie, de son côté, appuyée sur ses longues traditions orientales, inspirait un respect général. Astrologues et magiciens trouvent à la fois en Pétrarque un adversaire. Aidé de Cicéron et de S. Augustin, fidèle surtout aux claires notions générales que l'esprit antique lui a communiquées, il s'élève au-dessus de l'explication démoniaque et voit dans les sciences occultes le produit de l'aberration ou de la malice humaines. Il ne croit ni aux horoscopes, ni aux songes; toutes les recherches de ce genre sont pour lui bien autre chose que dangereuses, elles sont vraiment vaines et stériles.

Il faut quelque courage à ce poète pour dénoncer l'imposture des savants et la crédulité du public, pour se demander « si l'une est plus odieuse que l'autre n'est ridicule »; et il y a toujours du mérite à supporter d'être seul ou à peu près seul de son avis. Pétrarque, en effet, est bien loin d'être soutenu par ses contemporains : à peine si quelques voix isolées lui font écho; on verra même les humanistes, au

xve siècle, abandonner en partie le terrain qu'il a conquis pour la science rationnelle.

Au même combat, livré au nom du sens commun, se rattachent ses attaques contre la médecine. Il commence à les porter, sous forme épistolaire, devant le Pape ; puis, certaines représailles, que se permettent contre la poésie les médecins d'Avignon, font de lui un adversaire irréconciliable. Il ne nie pas, au reste, la science de la médecine, bien qu'il soit douteux pour lui que les Anciens eux-mêmes l'aient possédée ; mais les praticiens qui s'en réclament de son temps n'en ont point encore établi la méthode et exploitent, en attendant, la crédulité publique. Diverses lettres et quatre livres d'*Invectives contre un médecin* contiennent le détail de cette polémique, qui permet d'entrevoir en même temps les idées de l'auteur sur les sciences de la nature.

Sans doute, il n'a pas cultivé ces sciences et il les a subordonnées outre mesure, dans sa pensée, à l'étude de l'homme moral, mais on peut presque dire qu'il en a aperçu les principes. Ses tentatives d'horticulture raisonnée qu'ont révélées ses notes, ses observations sur la vie des plantes et les circonstances qui peuvent l'influencer, sont déjà de celles qui serviront un jour à fonder la botanique. En des domaines voisins, n'a-t-il pas signalé avec mépris et colère la vanité des recherches de l'alchimie ? n'a t-il pas expressément laissé de côté les bestiaires, les lapidaires, et toute cette littérature légendaire des naturalistes du Moyen Age, qui encombre encore le *Trésor* de Latini ? ne s'est-il pas séparé même de Pline et des Anciens, à propos des fables qu'ils ont transmises et que l'expérience ne vérifiait point ? Cette attitude de Pétrarque, qui nous paraît si simple, eut quelque nouveauté ; elle servait indirectement les intérêts des sciences

d'observation, qui allaient fournir à la Renaissance le champ de ses plus durables conquêtes.

Au charlatanisme des médecins et des alchimistes, s'ajoute celui des légistes. Ceux-ci vivent, à ses yeux, dans une science mesquine, sans horizon, dont le seul but est le lucre et la tromperie. Il se plaît à discuter, la plume à la main, avec le plus fameux juriste d'alors, son ancien maître, Giovanni d'Andrea, pour lui prouver au moins son insuffisance littéraire. Il voudrait voir, dit-il, la jurisprudence appuyée sur la philosophie et sur l'éloquence. Il a quelque idée des monuments du droit romain et n'ignore point tout à fait, sans être capable d'en mesurer l'importance, l'œuvre qu'ont accomplie les jurisconsultes de Justinien; mais la pratique de son temps le fait douter qu'elle suffise à l'enseignement. Une de ses lettres sur le sujet résume sa pensée en quelques mots : « La science du droit, jadis nourrie par l'éloquence, est tombée d'abord à l'étude aride du droit civil et de l'équité; puis, décadence plus grave, à l'ignorance et au bavardage. La législation de nos pères, œuvre d'une réflexion profonde et d'un génie lucide, est incomprise ou trahie. La justice, qu'ils se sont efforcés de servir, devient une vile marchandise. Ils la défendaient et l'armaient de saintes lois; on la désarme aujourd'hui pour la prostituer. » Combien doit être estimée davantage, selon lui, l'œuvre de l'orateur et du moraliste, et comme gagnerait la science à se retremper dans ses sources !

Dans le champ philosophique, le débat prend encore plus d'ampleur. Pétrarque ne traite pas mieux les scolastiques de Paris que les décrétalistes de Bologne. Il considère bien la dialectique comme un excellent instrument de travail, « un degré pour s'élever plus haut »; mais il s'irrite contre ceux qui font du syllogisme le but même de la science,

contre ces docteurs « gonflés de néant », comme il les appelle, héritiers indignes de S. Thomas et de maître Albert, disciples de Duns Scot et de la scolastique dégénérée.

Un des beaux dialogues où il s'entretient avec S. Augustin, et qu'il a surtout écrits pour lui-même, donne libre cours à ses sentiments : « Ce bavardage des dialecticiens, qui n'aura jamais de fin, fourmille de définitions embarrassées, matière d'éternelles disputes... Demandez à quelqu'un de ce troupeau la définition de l'homme ou de quoi que ce soit, il aura toujours une réponse prête ; allez-vous plus loin, il gardera le silence, ou bien, si l'habitude du développement lui donne audace et flux de paroles, sa façon de parler vous montrera qu'il n'a aucune connaissance vraie de la chose qu'il a définie. J'aime attaquer des personnages si dédaigneusement négligents et si frivolement curieux. Pourquoi travailler sans cesse dans le vide, ô malheureux, et vous exercer l'esprit sur de vaines subtilités ? Pourquoi oublier la réalité des choses pour vieillir parmi les mots, et, avec des cheveux blancs et un front ridé, vous occuper toujours d'enfantillages ? Et plût à Dieu que votre folie ne nuisît qu'à vous seuls, et n'eût point gâté trop souvent les plus nobles des jeunes intelligences ! »

Contre des gens aussi pleins d'eux-mêmes, la raillerie est l'arme la plus sûre. Bien avant Érasme, et presque avec sa maîtrise, Pétrarque se complaît à la manier. On se rappelle le morceau où il décrit la ridicule soutenance des thèses doctorales ; dans notre dialogue même, il fait appuyer ses idées hardiment par son saint interlocuteur : « J'avoue, dit celui-ci, qu'on ne peut rien trouver d'assez mordant contre ce fléau des études ». Il faut rendre, avant tout, à notre humaniste cette justice, qu'il ne s'est jamais payé de phrases et qu'il s'est habitué à chercher sous les mots des idées claires.

Ce n'est là, d'ailleurs, pour ainsi dire, que le côté extérieur de la philosophie du temps. Si l'on va au fond des choses, on voit que Pétrarque s'en prend au principe d'autorité, avec une hardiesse que les philosophes de profession n'ont pas atteinte avant lui et une vigueur de polémique qui sera rarement dépassée. Il a lu quelques pages d'Abailard, mais il ne doit rien à ce grand précurseur. Les vrais maîtres de sa pensée ont suffi à lui apprendre le maniement de la recherche personnelle, oubliée, étouffée autour de lui. Les Averroïstes, si nombreux en Italie, se réclament d'Aristote non moins que les scolastiques, et si sa guerre aux premiers prend un caractère plus âpre, à cause de leur hostilité contre le christianisme, il n'a qu'un dédain général pour toute la philosophie de son siècle. On dira avec raison que la sienne est bien incomplète, réduite en fait à la seule morale, formée d'ailleurs à l'école de Cicéron, et reflet d'un reflet. En son temps, du moins, elle est bien à lui et à lui seul, et munie déjà des principes qui frayent à l'esprit humain la voie nouvelle.

Un peu embarrassé de s'en prendre à Aristote, que l'Antiquité tout entière recommande à son respect, il soutient d'abord qu'on ne connaît qu'un Aristote défiguré par les traductions et les commentaires. Du reste, qu'importent, dit-il, « les cinq syllabes de ce nom qui délecte le vulgaire » et cette autorité invoquée à tout propos ? « Certes, je trouve qu'Aristote fut un grand homme et fort savant; mais, après tout, ce ne fut qu'un homme; il a pu ignorer certaines choses et même beaucoup; bien plus (pourquoi le taire ?) Aristote a erré, même dans les matières les plus importantes. » Ces paroles et d'autres jetées au cours des livres de Pétrarque font époque dans l'histoire des idées; il n'est pas indifférent que l'Italie ait trouvé, au XIVe siècle,

un esprit assez libre pour attaquer de front la plus haute autorité du Moyen Age, « le maître de ceux qui savent ».

Le besoin d'opposer un nom à celui d'Aristote, autant que l'étude de Cicéron et de S. Augustin, fait deviner à Pétrarque l'importance de Platon. Non seulement il le met à chaque instant en face du Stagirite, mais il proclame la sublimité exceptionnelle et la précellence de ses enseignements. Ce contempteur de l'autorité ne parle guère, il est vrai, que sur le témoignage de ses maîtres, car il a vu en latin bien peu de chose de Platon; la doctrine de l'Académie reste encore vague dans son esprit; cependant, là même, il apparaît comme ayant deviné toute une direction de la pensée moderne, et il est le premier à prendre position dans la grande bataille platonicienne qui va remplir le xve siècle.

Je n'ai pas à dire ici comment ses idées, si profondément imbues de libre examen, s'accordent avec sa foi et sa piété. Mais cet accord même n'est pas aussi surprenant, aussi en dehors des voies de la Renaissance qu'il peut sembler tout d'abord. Notre poète ne cherche dans la philosophie qu'un moyen pour devenir meilleur, et ce moyen, il le trouve, plus sûr et plus complet encore, dans la pratique de la vie chrétienne[1]. Beaucoup d'esprits très hardis du siècle suivant penseront comme lui. Il est telle prière éloquente de Pétrarque, où l'humaniste fait place au croyant; il s'agenouille « devant le Dieu des sciences, pour le préférer à toute étude et à tout enseignement », et cet accent se retrouvera aux lèvres de Marsile Ficin et de Pic de la Mirandole.

1. L'esquisse d'un Pétrarque chrétien, contre-partie ou complément de celui que nous présentons ici, est tracée par Henry Cochin dans *Le frère de P. et le livre du Repos des religieux*, Paris, 1903 (t. IV de la *Bibliothèque littéraire de la Renaissance*).



II

De la science de son temps, Pétrarque fait table rase, ou peu s'en faut. Il y substitue l'étude pure et simple de l'Antiquité. Les hommes du Moyen Age sans doute ont lu et transcrit abondamment les ouvrages païens; mais chacun d'eux n'en a connu qu'un petit nombre, et aucun ne les a complètement compris. Les écrivains même dont l'érudition est la plus vaste, un Albertano de Brescia par exemple, ne font qu'entasser des citations, souvent travesties par l'interprétation qu'ils en donnent. Les maîtres de grammaire puisent dans les auteurs des exemples pour leur enseignement, les théologiens ou les philosophes leur empruntent des textes à l'appui d'un système; mais l'esprit antique, nul ne le pénètre et n'en soupçonne même la nature.

Certains Italiens, il est vrai, ont gardé avec vénération le souvenir des grands écrivains de Rome, défiguré dans la légende populaire et si vague chez les lettrés même. Le toscan Brunetto Latini, qui écrit en langue française, est du nombre de ces écoliers instinctifs de l'Antiquité; Dante surtout, par le respect qu'il témoigne aux maîtres de la Grèce et de Rome, dont la plupart ne sont pour lui qu'un nom, semble reconnaître en eux « les éducateurs éternels de l'humanité »[1]; mais eux-mêmes leur doivent peu de chose. Que d'ignorance dans la vision du passé chez Latini ou chez Dante, et comme leur information est incomplète !

Il faut que notre poète paraisse pour qu'il se produise un mouvement durable et un intelligent retour vers les Anciens. On doit admettre que l'Italie y serait arrivée sans lui, puisque tout le Moyen Age italien vit de l'obscur désir

1. Gebhart, *Les origines de la Renaissance en Italie*, p. 144 (*La tradition classique*).

de la pensée antique [1]; ce pays, si profondément imprégné de la tradition classique, ne pouvait faire autrement que de retrouver un jour la voie perdue; mais, si l'on supprime de l'histoire intellectuelle du XIVe siècle l'œuvre et l'action de Pétrarque, on peut se rendre compte du retard que cette marche aurait subi.

La littérature latine classique fut embrassée par lui dans son ensemble, comme elle ne l'avait été par personne depuis l'époque des Pères de l'Église. Il a consacré la meilleure partie de son temps et de sa fortune à en recueillir les restes. Il en a fait ensuite une étude et un classement, dont les grandes lignes sont demeurées acquises te que nous acceptons encore aujourd'hui. Il a su établir entre les écrivains des distinctions que quelques-uns de ses successeurs n'ont pas faites avec autant de sûreté. Il n'a point célébré en bloc l'Antiquité et mis sur la même ligne tous les auteurs anciens. Il en est un petit nombre qu'il a lus à fond et relus sans cesse, Virgile, Cicéron, Horace, Tite-Live, les deux premiers surtout, « pour qui, dit-il, l'admiration l'avait mené à l'amour, et avec qui sa longue étude l'avait rendu tellement familier, qu'il ne pensait pas qu'on pût l'être autant avec des vivants ».

Ce qui l'a séduit dans la littérature antique, c'est le caractère d'œuvre d'art. Pour la première fois depuis des siècles, on n'en peut douter, la perfection de la forme a décidé des préférences d'un esprit. Cette recherche du beau pour lui-même et cette distinction établie entre des productions qui le révèlent inégalement, sont une des plus fécondes initiatives de Pétrarque; en même temps, elles instituent de

1. Toute cette question, si importante pour notre sujet, a été reprise par Novati dans *L'influsso del pensiero latino sopra la civiltà italiana del medio evo*[2], Milan, 1899.



nouveau, à la fin de ce Moyen Age qui ne l'a point connue, la critique littéraire.

Il nous plaît de proclamer que cette œuvre considérable d'érudition et de pensée, dont l'importance apparaît davantage à mesure qu'on l'étudie de plus près, a été accomplie au nom de principes esthétiques et par un poète. Pétrarque rêve et compose en poète, même quand il se croit destiné à restaurer et à reproduire dans ses livres la science des Anciens, et cela seul l'empêche d'être un pédant, alors qu'il sacrifie le plus au pédantisme. Sa richesse d'imagination et sa puissance plus grande encore de sentiment ont vivifié sa recherche, soutenu son courage dans les difficultés de l'étude et donné à son rôle cette ardeur et cette continuité d'effort qui en assurèrent le succès.

La transformation de la pensée scientifique, qui est l'œuvre essentielle de la Renaissance, a commencé par la rénovation de la forme, et cette rénovation est née de l'enthousiasme, d'abord tout littéraire, ressenti par un poète d'Italie. C'est à son intime génie qu'il doit d'avoir été le premier de ces hommes qui, selon le mot d'Anatole France, « aimèrent les lettres mortes d'un vivant amour et retrouvèrent dans la poussière antique l'étincelle de l'éternelle beauté ».

A côté des chefs-d'œuvre, Pétrarque voulut mettre tous les ouvrages de l'ancienne latinité, quels qu'ils fussent, devinant que les plus humbles débris de l'édifice détruit par les siècles avaient du prix pour la reconstitution qu'il méditait. Il y comprenait les Pères, qui étaient pour lui « les anciens » de la littérature ecclésiastique, et il n'oubliait point les auteurs grecs, alors disparus de l'Occident, et

dont il parvint à se procurer quelques manuscrits et quelques ébauches de traduction. Que de désappointements dans cette recherche de livres! que de cris d'indignation contre les âges barbares, destructeurs de tant de trésors! « Autant j'évoque de noms illustres de l'Antiquité, s'écriait-il un jour, autant je rappelle de crimes du temps qui les a suivis! Accablé de la honte de sa stérilité propre, il a même laissé perdre les livres nés des veilles de nos ancêtres et le fruit de leur génie. Cette époque, qui n'a rien produit, n'a pas craint de gaspiller l'héritage paternel. » Il secoue la torpeur de ses contemporains, les rappelle au devoir qui leur incombe de sauver les restes derniers d'une civilisation pleine de grands exemples et de féconds enseignements. Il s'écrie en une phrase singulièrement consciente : « Je me trouve placé aux confins de deux peuples différents, d'où je regarde à la fois celui du passé et celui de l'avenir; et la plainte que nos pères ne m'ont pas fait entendre, je veux du moins la transmettre à nos descendants. »

Les livres sont le dépôt le plus certain de la pensée antique; c'est de ce côté qu'il convient de se porter d'abord pour la sauver et la répandre. Pétrarque en multiplie donc les copies et enrichit chaque année sa bibliothèque; il veut que tous ses chers Anciens « habitent chez lui », où ils seront en sûreté. Il médite même de les mettre après sa mort à la disposition d'un public d'élite, qui saura conserver et enrichir cette collection, qui voudra surtout y chercher ce qu'il y a trouvé lui-même, non seulement des instruments d'étude, mais encore le délassement et la culture désintéressée de l'esprit. C'est la conception d'une bibliothèque publique moderne. Si cette idée n'aboutit point, il n'en a pas moins l'honneur de l'avoir exprimée et léguée à ce XVe siècle, qui en a vu la réalisation première avec la donation de Bessarion à Saint-Marc de Venise.

Pétrarque cependant n'est pas tellement absorbé par le « livre », qu'il n'envisage ce que nous appelons aujourd'hui l'archéologie. Il n'a point parlé des monuments de la Provence, déguisés sans doute à ses yeux, sous les appellations médiévales; mais, dans le voyage tant désiré qu'il fait à Rome à trente-deux ans, la grandeur des ruines dont il ne peut méconnaître l'origine lui cause une impression profonde. « Je craignais que les livres ne m'eussent fait concevoir une idée excessive de Rome et d'être désenchanté en la voyant. Bien au contraire : elle fut plus grande jadis et ses restes sont plus grands aujourd'hui que je ne me l'étais figuré par mes lectures. »

Il peut, dès lors, évoquer en son imagination, avec une force nouvelle, « le temps des aïeux » et tout ce passé plein de gloire que lui ont, d'une autre manière, raconté les historiens : « Nous avions coutume, rappelle-t-il à un ami, d'aller, après avoir parcouru l'immense ville, reposer notre fatigue aux Thermes de Dioclétien, et nous montions parfois sur les voûtes de cet édifice jadis merveilleux; l'air y est sain, la vue libre, et nulle part on ne trouve plus de silence et de chère solitude... Nos promenades à l'intérieur des murs de la cité à demi détruite, notre repos en ces lieux, tout mettait sous nos yeux des monceaux de ruines ». Il narrait alors à son compagnon émerveillé les récits dont témoignaient ces vénérables pierres, joignant au souvenir des Brutus et des Camille celui des saints et des premiers martyrs, s'essayant à nommer les collines, les temples, les portiques, acceptant souvent, rectifiant quelquefois les erreurs populaires et les légendes des *Mirabilia*. Reconnaissons en lui un des premiers érudits qui aient eu le goût de la topographie de Rome; surtout, saluons le premier poète qui ait médité avec l'esprit moderne devant ces ruines.

Au bonheur d'admirer ces débris se joint déjà chez Pétrarque le souci de les conserver. Il écrit à Paolo Annibaldi une lettre en vers pour le supplier de restaurer, de défendre au moins ces murs mutilés, qui ont résisté aux Barbares, mais que détruisent chaque jour l'abandon des Papes et la honteuse incurie des habitants : « Ce sera un honneur pour toi d'avoir sauvé des ruines, car ces ruines attestent quelle fut jadis la gloire de Rome inviolée ». Il se montre ici plus rapproché de nous que beaucoup d'humanistes des siècles brillants qui, pleins d'enthousiasme pour les livres et pour les objets d'art des Anciens, n'ont prêté nulle attention aux restes de leurs édifices ; il est plus avancé qu'Érasme lui-même, qui a visité Rome à trois reprises et habité l'Italie longtemps, sans faire une observation sur un monument antique[1]. La religion des ruines n'est peut-être qu'un sentiment du patriote ou qu'une rêverie du poète; elle le place pourtant au-dessus de ces princes, papes, prélats, grands amis des arts et des lettres, Mécènes généreux et convaincus, actifs promoteurs de la Renaissance, qui détruiront ou laisseront détruire les constructions romaines, sans qu'un seul élève la voix pour protester avec l'accent indigné de Pétrarque.

La curiosité de notre humaniste n'est pas moins en éveil sur d'autres points. Il achetait, nous dit-il, pendant son séjour à Rome, les médailles que lui apportaient les paysans et il y déchiffrait avec émotion le nom des empereurs. Moins zélé, moins bien placé aussi que son ami Rienzi, il ne recueillait pas les inscriptions; mais il lui arrivait d'en lire, d'en citer même, et il se déclarait amateur « passionné » des statues antiques. Il n'y a, en tout cela, à vrai dire, qu'un pressentiment des merveilleuses études que l'Italie

1. *Erasme en Italie*[2], Paris, 1898, p. 65.

réserve au XVe et au XVIe siècles : Flavio Biondo et Cyriaque d'Ancone laisseront déjà loin derrière eux les notions confuses de Pétrarque. Pour la recherche des manuscrits, au contraire, son zèle ne sera pas dépassé, non plus que le succès de ses découvertes, pas même au temps des Poggio et des Niccoli.

III

Ce fut un grand jour pour Pétrarque, et auquel, dit-il, il ne put longtemps penser sans pleurer, que celui où, sous le porche de Saint-Agricol d'Avignon, il entretint Nicolas Rienzi de la mission de Rome dans le monde. Il crut avoir trouvé en lui l'homme destiné à relever la République des ses misères et à renouveler, dans la politique, son antique splendeur. Lui-même se réservait de rajeunir la gloire littéraire de leur mère commune et de reprendre le travail interrompu de la pensée latine. Le rôle du poète fut moins chimérique que celui du tribun. Quand celui-ci tomba à mi-chemin, victime de sa politique à la Tite-Live, Pétrarque, bien que douloureusement atteint, ne suspendit point sa marche et remplit jusqu'au bout la tâche qu'il s'était fixée.

Son œuvre est calquée sur celle de l'Antiquité qu'il a exhumée. Elle manque d'originalité dans la forme et souvent dans le fond ; elle prépare toute une littérature d'imitation, qui entravera presque autant qu'elle servira le développement des littératures nationales ; mais cette imitation, malgré tout, est un grand pas en avant et une nouveauté d'une portée extrême. Elle contribue à former des générations rares et vigoureuses, qui vont mettre, de gré ou de force, les arts et les lettres au service d'un idéal oublié.

Les compositions de Pétrarque et celles de Boccace, qui fut son disciple, aident tout d'abord à maintenir au latin le caractère de langue littéraire par excellence. A la fin de sa vie, Boccace renie ses romans et, à partir du moment où il se met à rêver de poésie épique, Pétrarque attache beaucoup moins d'importance à ses « fragments vulgaires », qu'il traite volontiers de bagatelles de jeunesse (*nugae*). Celles de leurs œuvres sur lesquelles comptent ces grands hommes pour arriver à la gloire sont celles qu'on ne lit plus aujourd'hui. En fait, leur calcul ne fut pas aussi faux qu'il a semblé; la plupart de ces travaux ont eu une popularité immense: « Quoi qu'on fasse, s'écriait Salutati, il faut reconnaître que Pétrarque est supérieur à Cicéron et à Virgile »; et le bon chancelier de Florence consacrait de longues pages à développer son sentiment. Le siècle entier pensa comme lui et prit modèle sur cette puissante production latine, qui donnait de telles illusions. C'est pour avoir exercé une influence aussi forte, qu'elle tient aujourd'hui dans l'histoire des lettres la place de ces charpentes cachées qui soutiennent, sans qu'on y songe, les édifices et qu'il est indispensable d'étudier, si l'on veut bien connaître la construction.

La recherche d'art est aisément saisissable dans le style de Pétrarque. S'il traita de même, sous ce rapport, les deux langues dont il se servit, en latin il fut sûrement le premier « styliste » des temps modernes. Il remaniait et perfectionnait ses livres, remplissant de corrections les marges de ses manuscrits de vers ou de prose. On le voit bien dans les brouillons italiens conservés au Vatican, les plus anciens autographes de poète que nous possédions. La seconde rédaction de la *Vie de Scipion* révèle aussi des centaines de retouches de pure forme, destinées à augmenter la clarté du texte, à donner aux phrases toujours plus d'élégance ou de rapidité.

Le résultat importe moins ici que l'effort dont l'exemple est donné. D'ailleurs, médiocre tant qu'on voudra, oratoire à l'excès, non exempte d'impropriétés et de fautes de grammaire, alourdissant les vers de prosaïsmes et mêlant à la prose des réminiscences de poètes, la langue latine de Pétrarque n'en a pas moins un caractère qui la fait goûter presque toujours : elle est originale. Il sait déjà que le style doit être l'homme même, puisqu'il veut qu'on y trouve un accent personnel « comme dans la voix », et qu'il revendique pour chaque écrivain le droit de se former un langage. C'est la fin du latin monotone du Moyen Age gardé de toute fantaisie par la sévère éducation de la logique et que Dante lui-même n'a pas songé à libérer. Avec Pétrarque le sentiment individuel, la passion, la couleur envahissent la langue de la scolastique et la transforment. A cette émancipation nous devons le latin de Poggio, celui d'Ange Politien et celui d'Érasme.

La plupart des genres cultivés par l'immense littérature de l'Humanisme viennent plus ou moins directement de Pétrarque. Si l'épopée latine se nourrit désormais de l'imitation de Virgile, c'est qu'il l'a fait lui-même dans l'*Africa*. L'épître familière en vers, descriptive ou morale, dont il a reçu le modèle d'Horace, il la transmet à Philelphe toute préparée à rendre les sentiments d'un moderne. La bucolique allégorique, héritée d'ailleurs du passé, a un succès moindre; Pétrarque et ses successeurs immédiats sont ici les derniers représentants d'une forme littéraire qui disparaît, tandis qu'au contraire commence après eux cette grande production lyrique et élégiaque, dont ils ont à peine fourni quelques essais. En revanche, l'épître en prose a été entièrement renouvelée par les recueils des *Familiares* et des *Seniles*; narration familière, étude de politique, dissertation d'éru-

dition ou de morale, elle va fleurir sous divers aspects et se développer chaque jour davantage. Quant à l'exemple que l'auteur a donné, en recueillant et en préparant sa correspondance pour le public, il ne sera point perdu; chaque humaniste entendra laisser à la postérité le témoignage souvent insignifiant, parfois précieux, de ses études et de ses amitiés.

La composition historique tient une grande place dans l'œuvre de Pétrarque. Bien qu'il s'efforce de multiplier et de contrôler les sources et qu'il pratique ostensiblement la critique des témoignages, il travaille plutôt en moraliste qu'en historien. Passionné pour l'étude de l'individu, il demande surtout un enseignement au récit des actions des grands hommes. Il conçoit l'œuvre d'histoire tantôt comme une suite de portraits et d'anecdotes (*Res memorandae*), tantôt comme une biographie (*De Viris illustribus*), double forme qui aura dans la littérature de la Renaissance une égale fortune. On connaît surtout l'importance qu'y va prendre le genre biographique; elle se lie à la fois à l'imitation des œuvres de Pétrarque et de Boccace, celui-ci inspiré déjà par celui-là, et au développement de l'idée de la gloire. auquel ils ont l'un et l'autre contribué.

Notre poète a, comme historien, un mérite particulier; c'est à son *De Viris* qu'il faut faire remonter la première application de l'intelligence moderne aux légendes de l'antique Orient, tentative bien incertaine sans doute et parfois puérile, toute troublée encore par les traditions latines, mais qui n'est pas sans être digne de quelque attention, si l'on veut considérer l'insuffisance des renseignements dont disposait l'écrivain. Sur le terrain romain, il était plus sûr de ses pas. Il a retrouvé, on peut le dire, les sources de l'histoire de Rome. En remettant en honneur Tite-Live, qu'il regardait comme le premier historien national, et

surtout en l'utilisant avec intelligence, Pétrarque a frayé la voie à un grand nombre d'œuvres importantes. Si, pour divers motifs, esprit d'indépendance, par exemple, ou dédain de son propre temps, il s'est refusé presque toujours à raconter les événements contemporains, d'autres causes agissent en sens contraire sur l'esprit de ses successeurs ; mais la méthode des recherches, le ton du récit, la mesure même de l'imitation des Anciens, tout cela est déjà trouvé par Pétrarque et l'historiographie de l'Humanisme commence avec lui.

Les dialogues *De contemptu mundi* (*Secretum*), où se rencontre la plus intime confession de ses ambitions et de ses faiblesses, ne sauraient être imités des humanistes, aucun d'eux ne devant retrouver l'âme à la fois très haute et très inquiète de Pétrarque; mais ses traités moraux (*De remediis utriusque fortunae*, *De uita solitaria*, etc.) seront refaits à profusion, sous diverses formes. On verra reparaître, appliquée à tous les sujets, la dissertation morale, dont la matière est empruntée plus ou moins directement aux Anciens, semée de leurs citations, et où l'auteur va « de porte en porte » quêter les témoignages des poètes ou des prosateurs. Là, il est vrai, où Pétrarque, malgré son abus de la pensée d'autrui, se mettait lui-même tout entier et révélait à chaque instant son cœur, on ne trouvera plus que d'habiles développements ; les mots souvent tiendront lieu d'idées, et ce qui manquera le plus sera précisément la sincérité.

Un traité d'une extrême importance, le *De ignorantia*, par quelques-unes des questions qui s'y trouvent agitées, est un premier type de la grande discussion philosophique. L'*Itinerarium Syriacum*, né du goût de l'auteur pour les voyages et pour les études géographiques, marque

une date dans la restauration prochaine de ces études, surtout par l'essai d'application des textes et des noms antiques aux régions modernes. Il n'est pas jusqu'au genre batailleur tant exploité des humanistes, l'invective, dont Pétrarque ne fournisse le modèle dans les *Inuectiuae contra medicum quemdam*, les *Epistolae sine titulo*, l'*Apologia contra Gallum*. Ses imitateurs n'y ajouteront que l'ordure et la calomnie personnelle ; il y a déjà mis l'aveuglement de l'homme de parti et l'irritabilité de l'homme de lettres.

Pétrarque a fait naître encore une branche considérable du travail littéraire du xve siècle, la traduction du grec. Incapable de la cultiver par lui-même, il a obtenu d'un Calabrais et fait exécuter à ses frais une interprétation littérale de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Cette littérature mystérieuse des maîtres de Rome, complètement ignorée en Occident, il en a presque deviné l'importance. Les leçons de grec qu'il a prises du moine Barlaam, étant encore à Avignon, sont les premières qui aient été reçues par un humaniste ; s'il n'a pu arriver à la connaissance de la langue, il a essayé, à force de patients efforts, de goûter les œuvres les plus vénérables qu'elle ait produites. La traduction qu'il en fit faire, de concert avec Boccace, quelque informe qu'elle paraisse, n'en a pas moins révélé à ces deux précurseurs de l'héllénisme, et aussi aux premières générations de la Renaissance, le monde poétique d'Homère.

Une activité si variée et si large explique l'influence que subissent les contemporains de Pétrarque. Il obtient même des hommages qu'aucun lettré avant lui n'a reçus. Sa vanité exagère singulièrement l'importance du triomphe au Capitole, célébré avec un cérémonial antique usité pour d'autres que lui. Mais les honneurs lui viennent de toutes

parts, et il se défend des sollicitations les plus flatteuses, pour sauvegarder sa liberté et son loisir. Il est certain que les princes les plus puissants l'attirent et s'estiment honorés de le recevoir. Il ne tiendrait qu'à lui de jouer un rôle prépondérant dans les conseils du Pape, où il a été si longtemps tenu en suspicion. L'enthousiasme qu'il suscite chez les gens lettrés est incroyable. Ses œuvres, parcimonieusement données au public, excitent l'attente universelle. Un vieux maître d'école aveugle parcourt l'Italie à pied, appuyé sur deux jeunes étudiants, pour rencontrer Pétrarque, embrasser ses genoux, baiser ce front sous lequel sont nées tant de pensées sublimes. Après sa mort, les humanistes lui gardent une sorte de culte. On connaît l'histoire de Leonardo Bruni qui fut, à peine adolescent, au milieu des guerres civiles de Toscane, enfermé dans un château fort où se trouvait un portrait du poète ; la vue de cette image vénérée et les méditations qu'elle lui suggéra suffirent, paraît-il, à lui inspirer la passion des lettres et décidèrent sa vocation. Tel, en d'autres temps, le saint peint sur un mur d'église enflammait un jeune homme pour le cloître.

IV

Ce n'est pas dans le renouvellement de l'art que s'est exercée l'action de Pétrarque sur la Renaissance. Les grands artistes italiens du *Trecento* n'ont pas eu besoin, sans doute, pour exalter leur génie, des leçons ni des encouragements d'un écrivain. On peut cependant assurer qu'il n'est pas resté entièrement étranger au large mouvement qui s'accomplissait autour de lui.

Il a conservé des dessins, recherché et commandé des miniatures, tenu au nombre de ses trésors plus d'un tableau

de contemporain, par exemple cette Madone de Giotto, « dont la beauté, dit-il en son testament, échappait aux ignorants et ravissait les maîtres de l'art ». Il a aimé et fréquenté des peintres. S'il ne caractérise point expressément l'œuvre des Giottesques, il a du moins, dans sa jeunesse, connu le maître florentin. Beaucoup plus tard, les peintres de Padoue, qui ont exécuté pour le palais des Carrare les portraits des Romains illustres, ont travaillé d'après ses conseils. Ne s'inspirait-il pas lui-même de la salle des hommes célèbres peinte par Giotto et qu'il avait vue à Naples dans le palais du roi Robert? C'est fort probable: mais il y portait un sentiment un peu différent de la composition historique. Déjà à Avignon, quand il demandait à son ami Simone Martini de représenter des personnages anciens, celui-ci cherchait, pour lui plaire, à leur donner un costume tout autre que celui du XIVe siècle.

Il serait difficile d'affirmer ici une influence directe et personnelle du poète ; toutefois, les premiers essais de symbolisme à la manière antique, qu'on trouve dans les fresques du temps ou dans la décoration des livres, doivent évidemment quelque chose aux changements intellectuels provoqués par Pétrarque et ses disciples. Il a rempli lui-même sa description du palais de Syphax, dans l'*Africa*, d'attributs et de motifs mythologiques que le Moyen Age ignorait. On ne lui doit rien de l'illustration de ses *Trionfi*, tant répétée au XVe et au XVIe siècle dans les peintures, les bas-reliefs, les tapisseries; mais comment supposer que les frontispices des manuscrits du *De Viris illustribus* n'aient pas été imaginés par l'auteur? Cette noble figure de la Gloire sur son char, distribuant d'égales couronnes, aux princes, aux guerriers, aux écrivains, compte sans doute au nombre de ces types d'art nouveaux que vont réaliser les artistes et que le poète a pressentis.

Cependant, au XIVe siècle, les arts et les lettres ne se sont pas encore rapprochés. L'intelligence même d'un Pétrarque les tient séparés. Il se tait, en effet, sur l'architecture et sur la décoration de son temps; aucune allusion ne lui échappe aux merveilleux monuments religieux et civils qui commencent, s'achèvent ou s'embellissent sous ses yeux. On sent que ce Florentin, fils de banni, qui n'a jamais voulu habiter Florence, a vécu, par cela même, hors du centre le plus actif de l'art italien. Pour la sculpture, qu'il préférait à la peinture, son sentiment de la beauté humaine lui dicte une esthétique fort juste; il distingue avec rigueur, par exemple, la valeur d'un ouvrage d'art de la richesse de la matière. Mais on aimerait trouver un mot plus précis, la preuve d'une sympathie prêtée aux efforts des maîtres de Pise, dont il a dû voir quelques ouvrages, ne fût-ce que la porte du Baptistère florentin. Bien au contraire, il mettra les sculpteurs fort au-dessous des peintres : « J'en ai connu quelques-uns, dira-t-il, mais de moindre renommée [que Giotto et Martini], car en cet art notre siècle est tout à fait inférieur. » Son indifférence laisse douter qu'il eût apprécié ou encouragé un Andrea Pisano.

Il contribue cependant, pour sa part, à ramener les esprits vers des œuvres longtemps dédaignées. Le plus ancien des écrivains de la Renaissance est aussi le premier à parler de l'art antique avec admiration. Il a vu à Rome et célébré par deux fois, en vers et en prose, les fameux dompteurs de chevaux du Quirinal, qu'il croyait de Phidias et de Praxitèle. Il a prêté attention aux statues et aux bustes des empereurs qu'il a rencontrés, avec leurs inscriptions, épars en Italie et dans la France méridionale. Une statue équestre importante, le bronze aujourd'hui détruit de Marc-Aurèle à Pavie, est décrite par lui, dans une lettre à Boccace, avec

l'enthousiasme d'un connaisseur. Il caractérise en quelques mots sobres et justes la vivante réalité des chevaux de Saint-Marc. Un fait surtout paraît concluant : les plus anciennes médailles italiennes fondues à la façon antique, bien antérieures aux essais de Pisanello, représentent les seigneurs de Carrare et ont été faites dans cette ville de Padoue où Pétrarque était mort entouré d'une vénération particulière ; les monnaies romaines réunies par lui, et qu'il a souvent célébrées pour leur noblesse et leur beauté, ne semblent pas étrangères à cette première tentative de restauration d'un art perdu.

L'art est indirectement intéressé à certains côtés nouveaux de l'action littéraire de Pétrarque. On serait embarrassé de dire à qui revient le mérite d'avoir révélé aux modernes la nature et le paysage. La *Divine Comédie* abonde en tercets descriptifs d'une puissance incomparable ; mais les brèves évocations de Dante, jetées presque toujours dans ses comparaisons, ne pouvaient avoir sur les lettres l'influence des morceaux très conscients et très complets de Pétrarque. Les descriptions qu'il a placées dans ses œuvres latines ont servi, plus que toute chose, à répandre, dans la littérature qui a suivi, le sentiment de la nature. Le premier il a cherché, après avoir regardé un paysage, à le rendre visible par des mots, à fixer, comme ceux d'une personne aimée, les traits d'un site parlant à son cœur. Cet art, qu'Énéas-Sylvius et d'autres humanistes allaient cultiver au xve siècle et que les langues modernes devaient, mais beaucoup plus tard, pousser si loin, apparaît déjà pleinement mûr dans le latin de Pétrarque.

Rappelons, entre cent exemples, les récits sur Vaucluse en prose et en vers, l'ascension du Mont Ventoux, le bain des femmes de Cologne dans le Rhin, les travaux rustiques

au milieu des champs de Capranica, le coup d'œil sur la plaine lombarde du haut de la colline de S. Colomban, et, dans un ordre de composition tout différent, le groupement de souvenirs qui sert à raconter, dans l'*Africa*, la navigation d'une flotte antique le long de la rivière de Gênes. Quelques lignes sur la campagne romaine et la douce ondulation de ses horizons font de Pétrarque le précurseur de tant d'écrivains qui rivaliseront à la peindre et ne la rendront pas mieux que lui.

A la vision précise il ajoute un goût particulier du pittoresque, identique à celui qui a prévalu depuis et que l'Antiquité n'aurait pu suffire à lui inspirer. Il sent la poésie des lieux sauvages, des rochers, des forêts, des montagnes, et s'y abandonne avec enchantement ; il est tel spectacle grandiose de la nature dont il est impressionné si violemment que la direction de ses travaux, de sa conduite même, en est changée.

Quelque chose de plus subtil encore entre dans son amour des voyages. Il court le monde, ayant l'histoire présente à l'esprit. Il sait le charme mystérieux dont le passé a revêtu certaines contrées. Personne avant lui n'a exprimé ce sentiment tout moderne, l'émotion historique devant un site ou dans une ville témoin de grands événements. Cette émotion faite de souvenirs est, d'ordinaire, d'autant plus profonde qu'elle est mieux nourrie par l'étude, et elle n'est vraiment éloquente que chez les hommes pénétrés à la fois, comme Pétrarque, de poésie et d'érudition.

Il n'y a pas une originalité moindre en ses observations psychologiques. Il doit beaucoup sans doute à Sénèque et aux Pères ; mais, de même qu'il peignait par des paroles justes les spectacles extérieurs qui frappaient ses yeux, il a cherché, en tenant la plume, à rendre un compte exact de

sa personne morale. Il a rédigé une lettre *Ad posteros*, où il nous renseigne sur la couleur de son teint et les variations de sa vue, à plus forte raison sur les aptitudes et les qualités qu'il se reconnaissait. Cela seul permettrait de dire que la littérature autobiographique, au sens complet du mot, commence avec lui, et le ferait désigner comme un précurseur de Montaigne.

La lecture de tant d'autres lettres et traités, dans lesquels il s'étudie ou se livre sans cesse, n'a pas tout le charme qu'on pourrait attendre, surchargés qu'ils sont de citations et de réminiscences étrangères. Il est un ouvrage pourtant qui se lit d'un bout à l'autre, où la sincérité est incontestable et l'accent plus ému qu'ailleurs. Ce sont les dialogues avec S. Augustin, que le poète intitulait son « Secret » et qui sont les « Confessions » véritables de son cœur et de son génie. Les demandes du saint fouillent impitoyablement dans la conscience du fidèle, et celui-ci répond, se défend ou s'accuse, avec une simplicité touchante, avouant à la fois celle des passions dont on est le plus fier, l'amour de la gloire, et ceux des défauts qui coûtent le plus à reconnaître, les petitesses de la vanité. Depuis le livre de S. Augustin, qui l'a inspirée, aucune œuvre n'a révélé à ce degré l'intimité d'une âme, et cette âme se trouve, une des plus délicates et des plus complexes qui aient jamais existé.

La Renaissance doit encore à Pétrarque l'influence qu'il a exercée sur les mœurs. Laissons de côté ici la prodigieuse popularité du *Canzoniere* et ce qu'elle a visiblement ajouté au rôle de la femme et de l'amour. Parmi les idées que le poète s'est proposé de répandre, il en est une qui peut suffire, à elle seule, pour transformer un milieu moral, l'idée de la gloire. Pressenti par quelques écrivains du Moyen Age, elle n'est avant Pétrarque le mobile princi-

paI d'aucune vie et personne n'en développe même une conception précise. Il la tire de l'Antiquité, qui lui en a fourni à la fois la théorie sous mille formes et les plus frappants exemples. L'histoire lui a fait toucher du doigt la trace que laissent sur la terre les grands esprits et les grandes œuvres. A son tour, il veut avoir place parmi ces « hommes illustres », qu'il sent à ses côtés malgré les siècles et qui ne cessent point d'appartenir, en quelque façon, à l'humanité vivante. Il poursuit la *Fama*,

Che trae l'uom di sepolcro e 'n vita il serva.

Cette idée prend la direction de sa conduite : « C'est la gloire qui est le but de mes travaux, écrit-il à chaque instant. Dès l'enfance, j'ai désiré avant toute chose l'immortalité de mon nom ». Son jeu de mots continuel sur Laura et le laurier n'est pas seulement un symbole de sa double passion; c'est le symptôme d'une obsession parfois maladive, mais dont l'excès même a quelque chose de fécond. La recherche de la gloire, que les Anciens lui ont apprise, il s'efforce de l'inspirer autour de lui, il la conseille à ses amis, à ses disciples, aux princes, et jusqu'aux Papes; il la prêche dans tous ses livres, il s'en fait le propagateur et comme l'apôtre. Il offre à l'usage de tous un ressort nouveau de l'effort individuel. C'est lui, et non pas Dante, qui a vu clairement *come l'uom s'eterna*, et qui ensuite l'a fait voir à son temps.

En substituant à l'idéal chrétien et certainement plus pur du Moyen Age des modèles jusqu'alors oubliés, Pétrarque est devenu le maître de l'Italie du xve siècle, où Tite-Live et bientôt Plutarque serviront à former les caractères de plusieurs générations, où l'histoire ancienne passera aisément du cabinet d'étude sur la place publique et dans les

camps, où les tyrans prétendront se modeler sur César, et les condottieri sur Scipion. Dans cette Italie prochaine, dont ses amis les Correggio, les Carrara, les Visconti même, réalisent autour de lui les premiers types, il assigne au lettré de profession son rôle social : c'est avant tout le dispensateur de la gloire.

Plus encore que les arts plastiques, la poésie, par les louanges dont elle dispose, peut satisfaire pleinement ce désir d'immortalité qui inspire, à l'avenir, l'homme d'État ou l'homme de guerre. L'honneur premier doit être réservé, bien entendu, à celui qui le distribue, à ce favori des Muses, qui mérite de participer, comme Pétrarque l'a fait lui-même, au laurier des triomphateurs. Dans la vie ordinaire, l'humaniste est le conseiller du prince ou de la république ; il tient la plume et prend la parole en leur nom, et ces charges lui reviennent uniquement à cause de sa connaissance de l'Antiquité et de sa pratique du beau langage. Pétrarque aurait pu déjà occuper cette place, briguer ces fonctions, s'il n'avait trop sincèrement aimé la solitude, et si, d'autre part, les princes de son temps avaient eu, pour l'employer sérieusement dans leurs affaires, autant de confiance en ses lumières que d'admiration pour son éloquence.

Une forme raffinée de l'activité humaine, la littérature, a repris possession du monde avec Pétrarque. Les œuvres didactiques du Moyen Age, les compositions en langue vulgaire de certains centres poétiques d'alors ou les puissants efforts des génies isolés, ne ressemblent que de loin à la production littéraire des siècles modernes. Dès le XIVe siècle, nous nous sentons moins dépaysés : voilà un grand public lettré qui se forme, des ouvrages qui circulent, et en même temps les rivalités d'école, les enthousiasmes de coterie, le

goût du succès, le jeu des petites vanités et l'élan des camaraderies loyales. Tout cela paraît ou se développe, grâce à Pétrarque et à ses amis. Il est le premier « homme de lettres » et se meut déjà dans un milieu à son image.

Mais ce n'est là que le moindre aspect d'un rôle qu'il faut regarder de plus haut. En conversant en latin avec des gens instruits de tous pays, particulièrement de France et d'Allemagne, « en répandant de tous côtés dans l'Europe émerveillée ses lettres, ses poèmes, ses traités, il a donné aux nations occidentales, liées jadis par la théologie, un lien tout autre, philosophique et littéraire; dans cette Europe, sujette encore au pouvoir ecclésiastique et féodal, il a fondé une puissance nouvelle, hors de l'Église et de l'État, toute morale, toute moderne, la République des lettres[1]. »

Il a provoqué enfin, dans les systèmes d'éducation, une rénovation qu'il est impossible de passer sous silence, Après lui, inévitablement, les jeunes générations commencent à s'élever à l'école des Anciens. Des maîtres Italiens, pleins de ses livres et de son esprit, tels que Guarino de Vérone et Victorin de Feltre, esquissent la théorie nouvelle et en tentent les premières applications. Les humanités vont sortir de l'Humanisme. Quand elles triompheront avec tant d'éclat au XVIe siècle, dans les pays transalpins, Érasme, Vivès, Budé, Mélanchthon ne seront, à certains égards, que les continuateurs de Pétrarque. Le détail, la forme, la méthode didactique, mainte chose importante restait à trouver après lui; il n'avait jeté que des notions générales, et il était fort mal doué pour les mettre en système. Mais il avait clairement montré l'Antiquité comme la source de tout un enseignement littéraire et moral, et rendu possible qu'on y puisât désormais.

1. Carducci, *Opere*, t. I, p. 251 (*Discorso presso la tomba del Petrarca*).

Ces pages suffisent, semble-t-il, à rappeler quel genre de reconnaissance mérite Pétrarque. Il est du petit nombre des esprits auxquels nous devons tous quelque chose de notre vie intellectuelle. Il ne faut pas, pour le mesurer, considérer sa science, bornée et insuffisante sur tant de points; il faut juger sa grandeur à celle des idées qu'il a semées et dont l'Europe n'a pas encore, après des siècles, cessé de nourrir sa pensée.

CHAPITRE I

PÉTRARQUE BIBLIOPHILE

> Tu ch'ài, per arricchir d'un bel tesauro,
> Volte l'antiche e le moderne carte.
> (Canz. *O aspettata*.)

L'Antiquité a été révélée à Pétrarque par ses écrivains, et l'histoire de sa bibliothèque, si on pouvait l'avoir complète, serait l'histoire même de son esprit. Personne plus que lui n'a vécu du livre et pour le livre. Ce poète, qui a conçu dans une langue moderne de si belles formes artistiques, a donné à l'étude des Anciens le meilleur de ses forces intellectuelles; cet Italien, si directement mêlé à l'activité sociale de son temps, a choisi pour domaine de sa pensée un passé lointain, où il a trouvé le modèle de presque toute sa production personnelle et l'aliment de sa vie morale. Chaque lecture nouvelle, chaque découverte bibliographique, chaque acquisition d'ouvrage inconnu a laissé une trace en lui et fourni à son esprit une excitation nouvelle. Distinguer exactement les époques de cette culture, désigner les livres qui sont venus successivement l'enrichir et les courants d'idées qu'ils y ont apportés, ne serait point jugé besogne stérile pour qui voudrait bien songer au mouvement général qui en est sorti. Par malheur, une telle précision est impossible. Les documents, si nombreux qu'ils soient, sont trop remaniés ou trop vagues pour permettre de dresser partout la chronologie des études de Pétrarque et de suivre, comme on l'aimerait,

tous les chemins parcourus, dès ses premiers pas, par l'Humanisme naissant.

On a pu, du moins, constituer ici d'une façon générale l'inventaire des connaissances du poète, indiquer l'étendue de ses lectures, l'importance respective qu'il y attachait et la manière dont il en tirait profit pour ses propres œuvres, retrouver enfin et mettre en lumière les principaux manuscrits où restent des marques de ses travaux. L'intérêt que prennent, dans l'histoire littéraire, toutes les questions d'origine, excusera peut-être la minutie de ces recherches. Elles veulent être préparées par un tableau d'ensemble de la carrière de Pétrarque comme bibliophile. En recueillant les mentions et les dates qui s'y rapportent dans sa correspondance, dans ses traités, dans les témoignages de son temps, on a essayé de faire revivre le chercheur heureux, l'infatigable collectionneur, le plus sincère et le plus illustre ami des livres dont soit conservé le souvenir.

Une des premières anecdotes de la biographie de Pétrarque nous le montre déjà livré à sa passion favorite. Il était à Montpellier[1], étudiant le droit pour obéir à la volonté paternelle, mais surtout occupé de littérature, et il réunissait dans son armoire d'écolier, en se privant de tout autre plaisir, les maîtres qu'il s'était choisis. Il avait Cicéron, Virgile, quelques poètes latins[2]. Son père survint à l'impro-

1. Cf. G. Koerting, *Petrarca's Leben und Werke*, Leipzig, 1878, p. 70. Dans peu de temps, cet ouvrage, celui de Mézières, qui remonte à 1867 (réimpression, Paris, 1895), ceux de J.-H. Robinson (New-York et Londres, 1898) et G. Finzi (Florence, 1900), et les autres ouvrages d'ensemble seront, dans l'usage, remplacés par le travail de Carlo Segrè. Je renvoie une fois pour toutes à ces livres pour les faits généraux de la vie de P.; on verra aisément quels sont les détails biographiques discutés sur lesquels j'ai pris parti.

2. Le texte de Sen. XVI (XV), 1, porte *et simul aliquot poetarum libri*; l'âge de P. ferait penser à un recueil de troubadours; mais il ne les appellerait point *poetae*, désignation réservée par lui aux poètes en langue latine.

viste : « Craignant le cas, racontait Pétrarque, j'avais caché mes trésors ; les voilà découverts sous mes yeux et jetés dans le feu ainsi que livres d'hérésie ! Je me lamentais comme si j'y avais été jeté moi-même ; mon père alors, il m'en souvient, voyant mes pleurs, retira deux volumes déjà noircis, et, me tendant d'une main la *Rhétorique* de Cicéron, de l'autre Virgile : « Garde celui-ci, dit-il en souriant, pour te distraire « de temps en temps, et celui-là pour t'aider à étudier le droit « civil ». Et cette compagnie peu nombreuse, mais si noble, me consola. »

Le père de Pétrarque n'est pas cependant un ennemi des lettres. S'il apparaît ici un peu sévère et préoccupé avant tout du succès de son fils dans la carrière qu'il lui faisait entreprendre, il avait fait beaucoup pour développer en lui le goût de l'étude. Pendant un voyage à Paris [1], il avait acheté un beau manuscrit d'Isidore et l'avait rapporté à Carpentras pour l'instruction de l'enfant, qui devait le garder toute sa vie comme un filial souvenir [2]. Il était lui-même admirateur de Cicéron et possédait un volume de ses œuvres, « ses délices », où le jeune Pétrarque avait fait ses premières lectures : « Étant tout enfant, écrit celui-ci, je m'appliquais aux livres de Cicéron, tant par instinct naturel que sur le conseil de mon père, qui l'avait en grande vénération ; mon père eût lui-même aisément élevé son esprit, si le souci de la vie matérielle n'eût forcé cet exilé chargé de famille d'occuper à d'autres soins sa noble intelligence [3]. » Cette

1. Ce voyage de ser Petracco, dont il n'est pas aisé de supposer le motif, se place à peu près au moment du séjour dans la même ville du père de Boccace (Crescini, *Contrib. agli studi sul Boccaccio*, Turin, 1887, p. 40).

2. *Par.* 7595 (Nolhac, *Fac-similés de l'écrit. de P.*, Rome, 1887, p. 34 et pl. IV). Sur tous les mss. indiqués ici et les points nouveaux de biographie qu'ils ont permis de fixer, le lecteur est prié de se référer aux chapitres suivants.

3. *Sen.* XVI, 1 (*Opera*, Bâle, 1581, p. 946). Cf. *Fam.* XXI, 15.

modeste figure du notaire florentin mérite d'être évoquée telle que la revoyait le poète, alors qu'il parlait de sa jeunesse aux amis de ses vieux jours.

Le temps passé aux études juridiques à Montpellier et à Bologne a été considéré par Pétrarque comme du temps perdu ; à Bologne cependant, ainsi qu'il le laisse entendre lui-même, il étudia surtout les lettres [1]. Une fois maître de sa vie et revenu définitivement à Avignon, il ne songe plus qu'aux livres anciens et à la poésie. L'objet le plus précieux qu'il lui importe de s'assurer dans la succession paternelle est ce manuscrit de Cicéron, qui l'initia dès l'enfance aux beautés de la langue latine [2] ; il emploie le premier argent dont il peut alors disposer à l'achat de la *Cité de Dieu*, en un bel exemplaire mis en vente à Avignon après le décès d'un prélat [3]. Il a déjà entre les mains Virgile, Servius, l'*Achilléide* de Stace et quelques odes d'Horace, réunis dans un magnifique volume, dont il chargera plus tard les marges de notes et de références à ses autres lectures [4]. Il entre en relations, pour augmenter sa collection naissante, avec les bibliophiles de la cour pontificale.

La présence du Pape retenait au bord du Rhône une société internationale qui faisait d'Avignon le centre véritable

1. L'aveu est dans une note de ses manuscrits (*me ibi tunc puero in literarum studiis agente*). Voir plus loin la description de son Végèce. Au reste, Carlo Segrè vient de démontrer que le séjour à Bologne l'a initié à la poésie plus qu'au droit. (*La patria poetica di F. P.*, dans *Nuova Antol.* du 16 juillet 1904.)

2. *Sen.* XVI, 1 (*Op.* 948).

3. Univ. de Padoue, ms. 1490. Ce ms. présente, par sa note d'acquisition du mois de février 1325, le plus ancien autographe du poète. Marco Girardi a cru pouvoir reporter cette note à 1326, supposant que P. se servait du comput florentin *ab incarnatione* (*La nuova data scoperta dal s. P. de Nolhac nella vita del P.*, Padoue, 1892) ; je viens d'exposer les raisons qui maintiennent cette date, en établissant que P. usait du comput *a nativitate* (*P. à Bologne au temps d'Azzo Visconti*, dans le vol. *P. e la Lombardia*, Milan, 1904, p. 90).

4. Virgile de l'Ambrosienne. Ce ms. resta volé à P. de 1326 à 1338.

de l'Europe et y entretenait un mouvement intellectuel considérable. Mais, si elle était plus intelligente et plus amie des lettres que Pétrarque ne veut le laisser croire, c'est qu'elle ne l'était point au sens où le jeune homme l'aurait voulu. Il est peu probable qu'il ait pu profiter alors de la « librairie » du palais : bien que Jean XXII l'enrichît activement, la collection n'était point ouverte aux personnes étrangères, comme lui, à la curie; il n'y eût presque rien trouvé d'ailleurs des auteurs qu'il cherchait uniquement[1]. Dans le monde ecclésiastique et juridique d'Avignon, où les luttes de l'ambition et les études « lucratives » tenaient tant de place, il devait rencontrer peu d'écho à son enthousiasme désintéressé réservé aux belles œuvres littéraires. Les lettrés sincères étant fort rares, il n'en appréciait que mieux des prélats tels que le cardinal Colonna et son neveu, le cher évêque de Lombez, Jacopo Colonna. Il compta aussi comme une bonne fortune la connaissance d'un vieux jurisconsulte italien, Raimondo Soranzo, qui avait réuni chez lui beaucoup de livres anciens. Le vieillard ne lisait guère, il est vrai. en dehors des ouvrages de droit, que les histoires de Tite-Live : mais comme Pétrarque était, malgré son jeune âge, plus instruit que lui sur l'Antiquité et lui rendait maint service pour l'intèrprétation de son auteur favori, Soranzo le prit en amitié, le traita en fils et le laissa puiser librement dans sa bibliothèque, lui prêtant, lui donnant même des livres[2].

On voit à cette époque notre poète pratiquer volontairement le métier de copiste, transcrivant pour son usage les

1. Cf. Ehrle, *Historia biblioth. Rom. pontificum tum Bonifatianae tum Avenionensis*, t. I, Rome, 1890, p. 136 sqq. Sur le mouvement des arts à Avignon à la même époque, on connaît les travaux de Müntz, de Faucon et de Labande.

2. *Sen.* XVI, 1 (*Op.* 948). Je crois avoir retrouvé le Tite-Live qui servit aux études de P. et de Soranzo.

ouvrages qui lui tombent sous les mains[1]. Sa carrière commence à peine; il n'a pas de grandes ressources et les bénéfices ecclésiastiques ne sont pas encore venus; il ne peut acheter ni faire copier tout ce qu'il lui plairait de posséder; sa plume le lui donne à peu de frais, et il paie sa fatigue en pénétrant mieux le texte dont il se procure ainsi un exemplaire.

Les voyages de jeunesse de Pétrarque sont pour lui l'occasion d'utiles recherches. Quoique beaucoup moins prolongés qu'on ne le dit d'ordinaire[2], ils l'ont cependant conduit fort loin et lui ont permis d'explorer bon nombre de bibliothèques. Pendant son séjour à Lombez, il semble avoir fait plus de poésie que d'érudition; mais le voyage de Paris et de Belgique, en 1333, fut de toute façon particulièrement fructueux. Dans la ville qu'il reconnaît la « nourrice des études de son temps[3] », il trouva un milieu nou-

1. La lettre qui nous parle de ces copies dit aussi que P. n'en fit pas longtemps : *Feci forte olim tale aliquid, dum clam labentis temporis ditior uidebar, quae tamen incertissimae omnium fugacissimaeque diuitiae sunt* (*Fam.* XVIII, 12).

2. Ma chronologie des voyages est d'accord, dans les grandes lignes, avec celle de Koerting. Il est regrettable qu'après le travail de ce biographe on ait réimprimé encore, en de bons livres, le récit de prétendus voyages en Belgique et en Suisse en 1329 et d'une navigation, par elle-même bien invraisemblable, en 1337, le long des côtes d'Espagne et d'Angleterre, en traversant le détroit de Gibraltar. Tous ces faits reposent sur de fausses interprétations. Je crois, par exemple, que les fameux vers d'*Epist.* I, 7 (*Op.* II, p. 84), où est l'allusion à l'Océan Atlantique, se rapportent simplement au long séjour du poète en Gascogne, chez Jacopo Colonna, évêque de Lombez. D'autre part, les lettres *Fam.* I, 4 et 5, aux deux Colonna, écrites de Lyon un 9 août, au retour de l'*unique* voyage de P. dans les pays du nord, sont antérieures non de quelques années, mais de quelques jours à celle qu'il envoie d'Avignon, le 18 août, à Tommaso Caloria (*Fam.* III, 2). Enfin, je crois avoir élucidé la question du voyage en Suisse, au chap. VI, à propos de César.

3. *Roma atque Parisius, altera mundi caput et urbium regina, nutrix altera nostri temporis studiorum...* (*Fam. IV*, 7). Une partie des textes de P. sur la France est réunie par J.-V. Leclerc, en des pages où l'exactitude laisse parfois à désirer. (*Disc. sur l'état des lettres au XIV*e *siècle*, t. XXIV de l'*Hist. litt. de la France*, Paris, 1852, p 564 sqq. et *passim*).

veau pour lui et une activité intellectuelle singulière. Les savants italiens et français de l'Université, avec lesquels il se lia, lui montrèrent des collections de livres et l'accompagnèrent dans les boutiques des libraires. Peut-être y rencontra-t-il le P. Dionigi da Borgo S. Sepolcro, et reçut-il alors de lui les *Confessions* de saint Augustin, comme un remède contre les passions de sa jeunesse [1]. En tout cas, Roberto de' Bardi, qui fut chancelier de Notre-Dame, dut l'introduire dans la bibliothèque de la Sorbonne, dont l'organisation venait d'être récemment réglée et où les étrangers pouvaient être admis [2].

Vers la même époque, un autre grand bibliophile que Pétrarque connut personnellement, Richard de Bury, visitait à plusieurs reprises la capitale de Philippe VI et, en reconnaissance des joies studieuses qu'il y avait trouvées, l'appelait *Paradisum mundi Parisius* : « J'aimais tellement cette ville, ajoutait-il, que le séjour m'y paraissait toujours trop court. Là sont des bibliothèques plus agréables que des chambres embaumées de parfums; là se trouve un verdoyant verger de toutes sortes de livres [3]; . . . là j'ai ouvert ma bourse, en ai dénoué les cordons et jeté l'argent d'un cœur allègre, pour retirer de la crasse et de la poussière d'inappréciables volumes [4]. » Pétrarque dut ressentir les

1. *Fam.* IV, 1; *Sen.* XV (XIV), 7. Dionigi da S. Sepolcro a enseigné à l'Université de Paris, du moins entre 1317 et 1329 (Denifle et Chatelain, *Cartularium Univ. Par.*, t. II, p. 502). Denifle le trouve à Todi, le 27 septembre 1329, et conteste l'assertion de Fracassetti; mais Dionigi aurait pu revenir à Paris en 1333.

2. Ce règlement *De libris et de librariis* avait été mis en vigueur en 1321. (Cf. Delisle, *Le cabinet des mss.*, t. II, Paris, 1874, p. 182 sqq.)

3. *Virens uiridarium uniuersorum uoluminum.* Les indications qui suivent désignent les livres de philosophie, astronomie, théologie, grammaire, etc.

4. *The Philobiblon of Richard de Bury*, éd. Ernest-C. Thomas, Londres, 1888, p. 69-71. Passage mal interprété par Cocheris, éd. du *Philobiblon*, Paris, 1856.

mêmes impressions. S'il n'a pas voulu, comme l'évêque de Durham, en consigner le souvenir et s'il a préféré peindre surtout dans Paris « la ville des disputes, avec sa bavarde rue du Fouarre [1] », il faut en chercher sans doute la raison dans son hostilité contre la France et dans le perpétuel dénigrement de ce pays que sa politique sentimentale allait bientôt lui inspirer.

Il continue sa route par les provinces du nord du royaume, que la guerre ne désole point encore, et par les Flandres. Il fait de longues journées à cheval, s'isolant volontiers de ses compagnons de route pour méditer et lire en un de ces livres qui ne le quittent point [2]. Mais sa curiosité favorite est toujours en éveil. Il sait déjà par expérience que, dans les couvents, il a des chances de trouver des ouvrages inconnus; le long du chemin, dès qu'il aperçoit un monastère de vieille mine: « Qui sait, dit-il, s'il n'y a pas là quelque chose de ce que je désire? » Il se détourne, quitte la chevauchée et va se faire ouvrir la bibliothèque [3].

Il ne semble y avoir jamais rencontré des livres abandonnés en aussi piteux état que ceux dont Boccace faisait, un jour, à ses amis la description lamentable [4]; il ne paraît pas non plus qu'il ait reçu mauvais accueil dans un de ces couvents; et, toujours demeuré fort ami des moines, il ne leur prête point cette morgue d'ignorance et cette

1. *Contentiosa Pariseos ac strepidulus straminum uicus* (*De ignor.*, *Op.* 1051).

2. *Sen.* XV (XIV), 7.

3. Détails encore empruntés à *Sen.* XVI, 1, ainsi que l'anecdote de Liège. — Allusion aux livres de Montrieu, *De ot. rel.* II; *Op.* 321.

4. Le témoignage de Boccace est rapporté dans le *Commentum super Dantem Allegherii* de Benvenuto da Imola, éd. Lacaita, Florence, 1887, t. V, p. 301. La phrase qui termine le morceau sur le Mont-Cassin (*Nunc, uir studiose, frange tibi caput pro faciendo libros*) semble inspirée d'un mouvement semblable chez P. : *I nunc, Maro, uigila*. . ., dans *Sen.* V, 2 (3) ; *Op.* 796

sottise pédante qu'il reproche si amèrement à la société cléricale de son temps. Il leur resta reconnaissant des trésors dédaignés qu'ils conservaient pieusement à sa curiosité d'humaniste. Plus d'une fois, il leur dut des ouvrages nouveaux pour lui. Il s'informait auprès d'eux, au cours du voyage, des villes où il y avait une bibliothèque à visiter : « J'appris, dit-il, en arrivant à Liège, l'existence en ce lieu d'une belle provision de livres; je m'y arrêtai et y retins mes compagnons, afin d'y copier deux discours de Cicéron : l'un fut transcrit par un ami, l'autre, que j'ai depuis répandu en Italie, le fut de ma propre main, et je te dirai pour te faire rire que, dans cette tant bonne ville barbare, ce fut toute une affaire de se procurer un peu d'encre, et encore ressemblait-elle à du safran. »

Quelques années plus tard, en 1337, certains détails du premier voyage à Rome nous renseignent encore sur les habitudes de Pétrarque. A peine est-il arrivé et a-t-il payé son tribut d'émotion à la ville de ses rêves, qu'on le trouve en quête de livres. Le 6 mars, il a déjà fait une acquisition; le 16, il en fait une autre, et consigne soigneusement les dates sur les gardes des volumes [1]. Ce sont des œuvres de piété, d'un grand format, qu'il n'est guère dans l'intention de lire; mais la beauté des exemplaires le tentait et, en présence d'achats de ce genre, comment ne pas penser qu'il y ait joint, s'il l'a pu, maint ouvrage profane? Quels lourds bagages pour le retour! La route est longue, et un tel ballot embarrasse fort un voyageur, soit pour aller à cheval, soit pour traverser en bateau la mer Tyrrhénienne. Mais le jeune bibliophile accepte volontiers ces ennuis, trop fier d'avoir pu inscrire

1. *Par.* 1617, *Par.* 1994. Le 13 février, il était encore à Capranica, chez les Colonna (Appel, *Zur Entwickelung ital. Ditch. P.*, Halle, 189:, p. 189).

sur des livres cette mention glorieuse : *Romae emptus.* Peut-être, d'ailleurs, compte-t-il sur ses hôtes, les Colonna, en relations fréquentes avec Avignon, pour en faciliter le transport [1].

Nous savons par un document direct l'état primitif de la bibliothèque de Pétrarque, après ses premières recherches, un peu avant le voyage d'Italie, qui l'enrichit d'œuvres nouvelles. Il en a dressé lui-même la liste sur les gardes d'un de ses volumes, et cette sorte de catalogue autographe de sa collection nous révèle l'étendue de son premier trésor [2]. L'*Ethique* d'Aristote ouvre la série des philosophes, où figurent Cicéron, Sénèque et Boèce. La rhétorique est représentée par trois traités de Cicéron et deux suites de ses discours; l'histoire par Valère-Maxime, Tite-Live, Justin, Florus, Salluste, Suétone, l'abrégé de Festus et Eutrope; Macrobe et Aulu-Gelle s'y trouvent joints. Les poètes sont Virgile, Lucain, Stace, Ovide et Juvénal. Quelques traités de grammaire et quelques ouvrages religieux, qui sont tous de saint Augustin [3], complètent ce fonds choisi, déjà bien suffisant pour donner à son possesseur une large connaissance de l'Antiquité. Telle était encore, en ses lignes principales,

1. En 1341, deuxième voyage de P. à Rome, pour le couronnement au Capitole, précédé d'un séjour à Naples, auprès du roi Robert dont l'importante bibliothèque dut être utilisée plus d'une fois par le poète. Second voyage à Naples, en 1343. Sur le bibliothécaire du roi, Paolo Perugino, v. Hortis, *Studj sulle op. lat. del Boccaccio*, Trieste, 1879, p. 494 sqq.; sur Marco Barbato, ami de P., qui lui facilita les recherches, v. Faraglia, *Barbato da Sulmona e gli uomini di lettere della Corte di Roberto d'Angio*, dans *Arch. stor. ital.*, Ve série, t. III, 1889.

2. Le fac-similé de ce « catalogue » est donné par Léopold Delisle, d'après le *Par.* 2201, dans sa *Notice sur un livre annoté par P.*, Paris, 1896. J'en reproduis le texte à l'Excursus VII, et j'en utilise les détails au cours de plusieurs chapitres. La date approximative du document m'est fournie par le caractère de l'écriture et par l'absence des ouvrages acquis à Rome en 1337.

3. Sauf un traité de Cassiodore contenu dans le *Par.* 2201, que P. possédait déjà en 1335.

la composition de la « librairie » de Vaucluse, au moment où le poète vint s'établir en ce désert.

La principale raison de l'installation de Pétrarque à Vaucluse [1] fut son désir de travailler en paix, loin des distractions de la ville et des importuns, afin d'entreprendre avec ses livres ces longues causeries dont il a si aimablement parlé. Il goûtait passionnément la solitude, à la condition d'y trouver toujours à ses côtés, selon le mot d'un poète qui l'a beaucoup imité, Ronsard,

Ces bons hostes muets qui ne faschent jamais [2].

Il a lui-même exprimé cette « amitié des livres » de la façon la plus vivante : « Ce sont des compagnons mystérieux, que les siècles m'ont amenés de tous les pays, illustres par leur langage, par leur génie, par les travaux de la guerre ou de la paix. Ils ne sont point difficiles, un coin de ma modeste maison suffit à les loger ; ils obéissent à tous les ordres, sont toujours présents, ne m'ennuient jamais, s'éloignent à mon gré et reviennent au premier appel ».

Il est rare que les nombreuses descriptions de Vaucluse, où il nous fait connaître sa vie rustique [3], omettent le souvenir de son occupation favorite ; « Voici ma vie, écrit-il à un ami : je me lève vers minuit et, dès l'aube, je sors ; mais

1. Automne de 1337. Cf. Fr. Wulff, *Petrarch at Vaucluse*, Lund, 1904, p. 13.

2. C'est le mot même de P. : *comites latentes* (*Epist.* I, 7 ; *Op.* II, p. 83). Il continue ainsi :

...Illustres nec difficiles, quibus angulus unus
Ædibus in modicis satis est, qui nulla recusant
Imperia, assiduеque adsint et taedia nunquam
Ulla ferant, abeant iussi redeantque uocati.

3. Lire de préférence *Fam.* XIII, 8, et *Epist.* I, 7.

dans la campagne comme à la maison, j'étudie, je médite, je lis et j'écris [1]. Tout le jour, je visite les monts dénudés, les vallées fraîches et les grottes ; je parcours les deux rives de la Sorgue, sans avoir personne à mes côtés, sans trouver personne sur mon chemin, et accompagné de mes seuls soucis, qui de jour en jour, d'ailleurs, deviennent moins cuisants... Ici, j'ai fait ma Rome, mon Athènes, ma patrie. Tous les amis que j'ai ou que j'ai eus, non seulement ceux que j'ai vus moi-même et qui ont partagé ma vie, mais encore des hommes qui ont vécu il y a bien des siècles et ne me sont connus que par les livres, des hommes dont j'admire les actes et le caractère, la vie et les mœurs, ou encore le langage et le génie, ces amis divers venus de tous les lieux et de tous les temps, je les réunis souvent dans cette étroite vallée [2]. Je suis plus avide de leur conversation que de celle de tant d'êtres qui s'imaginent vivre parce qu'ils jettent devant eux, lorsqu'il fait froid, je ne sais quel souffle qui leur semble une haleine. C'est ainsi que j'erre libre et tranquille, et seul, autant que je le peux, avec mes bons compagnons [3] ».

Ces Anciens dont les œuvres l'entourent dans sa retraite, dont il évoque les nobles figures pour peupler sa solitude

1. Cf. ces vers de l'épître à Jacopo Colonna, I, 7 :

> *Saepe dies totos agimus per deuia soli,*
> *Inque manu calamus dextra est et carta sinistram*
> *Occupat, et uariae complent praecordia curae.*

2. Rapprochons encore de cette prose les vers de l'épître :

> ..... *comitesque latentes,*
> *Quos mihi de cunctis simul omnia saecula terris*
> *Transmittunt lingua, ingenio, belloque togaque*
> *Illustres ; nec difficiles, quibus angulus unus*
> *Aedibus in modicis satis est...*

3. *Fam.* XV, 3 (à Zanobi da Strada).

volontaire, il leur prête des sentiments et des paroles : « Je me suis retiré dans mon Hélicon transalpin, écrit-il à un possesseur de manuscrit. Ton Cicéron était venu avec moi, émerveillé de la nouveauté du site, et il a reconnu que jamais dans sa terre d'Arpinum il n'avait été, pour employer ses expressions, enveloppé de plus fraîches rivières qu'il ne l'était avec moi à la source de la Sorgue... Aussi m'a-t-il paru s'y plaire et rester avec moi volontiers. Nous avons passé ensemble dix jours d'un paisible loisir en ce lieu, le seul où je respire hors d'Italie [1] ». Comment s'étonner que, vivant avec les hommes du passé dans une familiarité aussi étroite, il ait songé à faire de leur histoire l'objet principal de ses études ? Le poème de l'*Africa* et le *De Viris illustribus* devaient sortir naturellement de ses lectures de Vaucluse. Ce sont ceux de ses ouvrages qui reflètent le plus directement sa culture toute romaine.

Pétrarque a prodigué aux livres les expressions de tendresse. Sa bibliothèque était « sa fille », « l'unique consolation de ses chagrins [2] ». Il lui demandait la santé, quand il était malade. Dans un de ses voyages en Italie, retenu à Bologne par la fièvre, rongé d'insomnie et incapable de composer, il se soignait par la lecture, et se dépeignait lui-même, sur son lit jonché de volumes, cherchant dans le tas celui qui contenait le *De finibus* [3]. Cette occupation devenait indispensable à sa vie. Un jour, un ami très intime, inquiet de le voir surmené par la composition de l'*Africa* entreprise avec sa fougue ordinaire, veut obtenir de lui par sur-

1. *Fam.* XII, 8. Pour la suite de la lettre, qui parle de tous les personnages illustres que Cicéron amène avec lui, v. le chap. V.

2. *Bibliothecae meae quam in filiam adoptaui*... (*Fam.* XVI, 1). *Libellos in quibus mihi omnis ferme laborum quies et solatium uitae est* (*Fam.* XIV, 4). On pourrait multiplier les textes de ce genre.

3. *Epist.* II, 10. Les vers sont cités au chap. V.

prise l'interruption de son travail de recherches : « Il m'aborde à l'improviste, dit Pétrarque, et me prie de lui accorder une faveur pour lui très agréable, pour moi très aisée. Je consens de confiance, n'ayant rien à lui refuser et sûr qu'il ne peut rien vouloir qu'en ami excellent. « Donne-« moi, dit-il alors, les clés de ton armoire. » Je les donne très surpris. Il prend aussitôt tous mes livres et tous mes objets pour écrire et les enferme soigneusement; puis, s'en allant : « Je t'impose, dit-il, dix jours de vacances et, de « tout ce temps, d'après notre convention, je te défends de « lire ou d'écrire. » J'accepte le jeu. Mais tandis qu'il me croit simplement mis au repos, moi je me sens comme mutilé. La journée se passe, plus longue qu'une année ennuyeuse ; le lendemain, j'ai mal à la tête du matin au soir; le troisième jour commence à peine, que je constate déjà un léger mouvement de fièvre. Mon ami l'apprend, revient et me rend les clés. Je fus aussitôt guéri, et lui, voyant bien que le travail était, comme il disait, mon aliment, ne renouvela plus semblable demande [1]. » Ne se reconnaissent-ils pas en Pétrarque, tous ceux pour qui l'étude est devenue le plus impérieux des besoins ?

Il y avait à Vaucluse un assez grand nombre d'ouvrages d'historiens, de moralistes et de poètes, et les travaux du maître permettent d'en connaître la nature [2]. Pour s'en tenir à ce qui se retrouve entre nos mains, ajoutons aux volumes déjà cités un fort beau recueil de Cicéron précédé de sa vie [3], les lettres d'Abailard et d'Héloyse [4], une traduc-

1. *Fam.* XIII, 7. L'ami était peut-être Philippe de Cabassoles.

2. *Veterum ingenia quorum nobis copia magna est* (*Fam.* IX, 14) ; *Librorum copia ingens adest fideliumque conuictus atque obsequium amicorum. Versaberis cum sanctis, cum philosophis, cum poetis, cum oratoribus, cum historicis* (*Fam.* XVI, 6).

3. Bibl. de Troyes, ms. 552.

4. *Par.* 2923.

tion de Josèphe [1], le *Timée* de Chalcidius [2], accompagnant un grand manuscrit de Platon, vain trésor pour qui ne savait point le grec. En 1345, Pétrarque avait rapporté d'Italie les *Lettres à Atticus*, copiées de sa main à Vérone. La collection restait toute de choix, formée uniquement d'après les goûts ou les curiosités de son esprit. Il n'y avait pas une seule de ces œuvres, qui faisaient la joie des lettrés d'Avignon et dont les niaiseries un matin parcourues par le poète suffisaient à affadir les autres lectures de sa journée [3]. La librairie du Pape, où il avait reçu ses entrées et où il était même sollicité de mettre en ordre les manuscrits de Cicéron [4], n'excitait point son envie; les ouvrages de droit et de scolastique qui l'encombraient lui semblaient constituer une stérile richesse.

S'il voulait des livres autour de lui, c'était pour les lire tous et s'en nourrir. « Il y a des gens, dit-il, qui les accumulent, comme ils feraient d'objets quelconques, non pour s'en servir, mais pour le plaisir de collectionner, pour orner leur maison et non leur esprit [5] ». Le cas du savant Sérénus Sammonicus, qui aurait possédé soixante-dix mille volumes, lui cause plus d'épouvante que d'admiration ; a-t-il eu seulement le temps d'en lire les titres, et d'en regarder l'aspect extérieur ? « Bel art en vérité, qui d'un philosophe fait un libraire ! » Le nombre des livres importe peu : « Pour en

1. *Par.* 5054.

2. *Par.* 6280.

3. *Pieriis pratis ac fontibus assueta mens per illius squalidas et arentes membranas naeniis occupatur anilibus... Mihi certe... sic et cerebrum concussit et stomachum ut, quasi tristis pharmaci poculum hausissem, diu sapor ille faucibus haeserit* (*Sen.* VI, 6 (5) ; *Op.* 809).

4. *Fam.* VII, 4, à Jean Cocus, évêque de S.-Paul-Trois-Châteaux, qui était un familier de Clément VI, mais non pas un bibliothécaire (Ehrle, t. I, p. 761). Autre allusion à la bibliothèque du pape dans *Fam.* XII, 5.

5. *Fam.* III, 18.

tirer gloire, il faut non les avoir, mais les connaître, les confier non à sa bibliothèque, mais à sa mémoire, les loger non dans une armoire, mais dans son cerveau ; autrement, on sera toujours inférieur au libraire qui les vend ou même à l'armoire qui les contient [1]. »

Les amis de Pétrarque partagent son goût de bibliophile. Il saisit, d'ailleurs, toutes les occasions de le leur inspirer. S'il veut les attirer à Vaucluse par le tableau des enchantements de ce séjour, c'est toujours la bibliothèque qu'il place au premier rang; il se montre fier de pouvoir mettre à leur disposition des ouvrages de toute sorte, le chœur complet des Muses; il estime que ces plaisirs, joints à ceux de la promenade et de l'amitié, doivent suffire au bonheur d'esprits élevés comme sont tous ceux qu'il aime [2]. Étant en Lombardie, il prie Guido Sette, alors à la cour pontificale, d'aller autant qu'il le pourra à Vaucluse : la maison de l'ami, le lit rustique, le jardin, tout est à lui; qu'il surveille seulement les plantations, et qu'il veuille bien secouer la poussière des livres « en deuil de l'absence du maître [3] ».

Pendant les séjours du poète en Provence, il lui arrivait parfois d'être appelé pour affaires à Avignon et d'y demeurer

1. *Rem.* I, 43 (dialogue *De copia librorum*).

2. *Nos tibi multiloquos, si fert ea cura, libellos*
Musarumque choros, domitisque insistere Nymphis,
Nos tibi pampineos colles grauidosque racemos,
Denique mellifluas ficus, undamque recentem
Gurgite de medio offerimus, cantusque volucrum
Innumeros, montisque sinus, curuosque recessus
Et nemorum gelidas udis in uallibus umbras.

(*Epist.* III, 1, au card. Colonna). Cf., en prose, la lettre à l'évêque de Viterbe (*Fam.* XVI, 6).

3. *Utere libellis nostris, qui crebro nimis absentem dominum lugent mutatumque custodem* (*Fam.* XVII, 5).

pendant quelque temps. La bibliothèque n'était pas pour cela close aux familiers. Un voisin surtout, l'évêque de Cavaillon, Philippe de Cabassoles, ne se privait point d'en profiter [1]. Pétrarque se plaignait un jour d'avoir manqué ainsi une de ses visites : « Comment as-tu pu passer cinq jours chez moi, sans moi ?... Je t'en voudrais beaucoup, si tu n'avais diminué de façon charmante l'injure que tu me faisais, en te servant de mes livres et en les fréquentant jour et nuit. Je m'étonne, il est vrai, que ton noble esprit, parmi les saints auteurs, les historiens, les philosophes et les poètes, ait pensé à rechercher encore mes pauvres bagatelles... Mon métayer me dit que tu désirais quelques livres, mais que tu ne voulais pas les emporter sans ma permission ; je t'en prie, use donc à ton gré de ma personne et du peu qui m'appartient [2] ».

Le métayer de Pétrarque à Vaucluse, Raymond Monet [3], ne peut être oublié, quand on parle des livres dont il fut le gardien naïf et dévoué. Écoutons son maître, dans la touchante lettre où il raconte la mort de ce modèle des serviteurs d'écrivain : « C'était un homme des champs, mais qui avait plus d'intelligence et d'urbanité qu'un citadin ; je crois que la terre n'a pas produit d'être plus fidèle. Son admirable dévouement suffisait à compenser la méchanceté et la perfidie de tous les gens de mon service... Aussi lui avais-je confié entièrement ma personne, mes biens et tous les livres que j'ai en France. Quoiqu'il y ait une grande variété de volumes de tout genre et que les plus

1. *Vit. sol.* II, 10, 1 (*Op.* 286).
2. *Fam.* XII, 6. Ici, comme en d'autres traductions de ce chapitre, le texte n'est pas littéralement traduit, mais un peu condensé ; on cherche surtout à rendre exactement les détails essentiels.
3. Le testament de P., qui fait connaître son nom, l'indique comme originaire de la ville ou du diocèse de Clermont.

petits formats y soient mêlés aux plus grands [1], je n'ai jamais rien trouvé de dérobé ni même de changé de place, quand je revenais après ces longues absences, dont l'une a duré plus de trois années [2]. Cet illettré était fort ami des lettres et gardait avec une vigilance particulière les livres qu'il savait m'être les plus chers. Il était même parvenu par une longue habitude à connaître de nom les œuvres des Anciens et à distinguer au milieu d'eux mes modestes travaux. Il rayonnait de joie tout entier chaque fois que je lui mettais quelque livre dans les mains ; il le pressait en soupirant sur sa poitrine ; parfois il appelait l'auteur à voix basse et, chose étonnante, à contempler ces ouvrages, il croyait devenir plus savant et plus heureux [3] ». On voit jusqu'à quel point les goûts de Pétrarque et jusqu'à ses manies innocentes avaient passé à son serviteur.

Alors que le poète pouvait encore compter sur cette garde fidèle, en 1347, il se décida à retourner pour la cinquième fois en Italie [4]. Le voyage devait être long, car, tout agité des espérances patriotiques que faisait naître en lui la tentative de Rienzi, il se disposait à y apporter son concours. A Gênes, malheureusement, il apprenait à la fois le massacre des Colonna et la chute du tribun, et, au lieu d'aller à Rome assister, comme il le rêvait, à la résurrection de la République, il se dirigeait sur Parme pour prendre posses-

1. *Omnis generis uoluminum multa uarietas et quaedam ibi minutissima maximis intermixta...*

2. Fracassetti imprime *quandoque post terminum* ; le *Par.* 8568, f. 171, donne *triennium*, qu'il faut adopter, en pensant au séjour de P. en Italie de la fin de 1347 à 1351.

3. *Fam.* XVI, 1 (aux cardinaux de Talleyrand et de Boulogne, en leur demandant la permission de quitter Avignon pour aller surveiller ses livres dont le sort l'inquiète, *magis bibliothecae sollicitus quam agelli*).

4. Ou la sixième, si on admet qu'il ait été à deux reprises à Bologne, lors de ses études de droit.

sion d'un canonicat. Son séjour en Italie se prolongea cependant et vit des acquisitions importantes.

A Gênes, il cherche à se consoler de ses déconvenues politiques à l'aide d'un fort bel Horace entouré de scholies [1]. Dans son habitation de Parme, il réunit déjà une petite bibliothèque [2]. Outre les livres qu'il recueille en Italie, plus d'un a été apporté de Vaucluse. Son Virgile, par exemple, ne l'a pas quitté et il y inscrit, selon sa coutume, les deuils qui l'atteignent dans ses amitiés et qui sont, en ces années de peste, si nombreux et si cruels. Il a aussi son Abailard, auquel il confie, dans les crises de sa conscience, des souvenirs particulièrement intimes [3]. Au mois de novembre 1348, il commence un petit journal de jardinage sur les gardes d'un volume, qui contient l'*Agriculture* de Palladius [4].

En 1350, il se rend à Rome pour le jubilé et traverse Florence et la Toscane, où ses compatriotes accueillent sa personne avec affection et sa gloire avec fierté; il y fait sans doute ample moisson de livres ; mais le seul qu'on puisse désigner avec assurance est le Quintilien qu'il a découvert à Arezzo [5]. A son retour dans l'Italie du nord, passant quelques jours à Mantoue, il y achète, le 6 juillet, l'*Histoire naturelle* de Pline [6]. L'année suivante, il laisse toute sa collection en dépôt à Vérone, entre les mains de Gulielmo da Pastrengo, un travailleur qui a les mêmes goûts que lui et avec qui il vient de se lier étroitement [7]. Il se dispose, en

1. *Laur. plut.* XXXIV, 1. Acheté le 28 novembre 1347.
2. *Libellos atque hortulos meos offero* (*Fam.* VIII. 4 ; identique à Fracassetti, t. III, p. 527).
3. V. l'excursus VI.
4. *Vat.* 2193.
5. *Par.* 7720.
6. *Par.* 6802.
7. La collection est nombreuse : [*Plinium*] *Veronae... ingenti uirorum illustrium comitatum acie dimisi* (*Fam.* XII, 5 ; cf. *Sen.* X, 2.) Aucun texte, je dois l'avouer, n'indique Pastrengo comme dépositaire.

effet, à regagner la France, mais avec l'intention de n'y plus séjourner et de revenir promptement se fixer en Italie. Il écrit à Boccace, de Vérone, le 1er juin 1351 : « Je compte passer la fin de l'été dans ma paisible solitude au bord de la Sorgue claire et sonore, parmi les bois, les eaux et tous ces livres qui, soumis à un rustique gardien, m'ont attendu en silence près de quatre ans. Si je refaisais plus tôt la route pour retourner en Italie, je craindrais que la chaleur excessive n'accablât ce pauvre corps, habitué pourtant à la fatigue dès l'enfance et que je ménage seulement pour lui réserver des fatigues plus longues. Mais l'automne, je l'espère, me ramènera et avec moi mes livres, que j'ai décidé de réunir à ma bibliothèque italienne [1] ».

Pétrarque est à peine rentré à Vaucluse que ses projets s'évanouissent. Il annonce à ses amis d'Italie qu'il croit utile de rester deux ans en France, afin de terminer les travaux qu'il y a commencés. En réalité, il a été repris par la chaîne des douces habitudes : « Laissez-moi revoir à loisir ces petits jardins plantés de mes mains, ces bois si chers à mes études ; laissez-moi donner à mes livres la lumière qui leur a manqué si longtemps au fond de leurs armoires fermées à clé (*clausi arculis et clauibus*); j'en ai aussi une bonne quantité et qui a son charme [2] ; je veux leur rendre mes regards et les rendre à mes regards, je veux, au moins, secouer les vers et la moisissure des plus vieux parchemins [3]. » Quelques volumes avaient souffert, en effet, de ces fléaux du livre qui sévissent dans les logis abandonnés et qui étaient la terreur de Pétrarque [4]. Beaucoup de ces

1. *Libellos illos bibliothecae Italae quos inferre disposui* (*Fam.* XI, 6).
2. *Quorum hic quoque non parua nec inamoena copia est.*
3. *Fam.* XI, 12.
4. *Rem.* II, pr. Un ms. rongé dès le temps de P. est le *Par.* 6280.

amis de sa pensée avaient vieilli, comme les vivants, et il avait quelque peine à les reconnaître après une séparation si longue, une vie si agitée et si diverse : « En rentrant dans ma bibliothèque, je me sentais presque un étranger, non seulement parmi mes Anciens, mais encore devant mes propres ouvrages ; il me fallait un certain temps et un certain effort pour m'y retrouver de nouveau familier [1]. » Il ne tardait pas d'ailleurs à y amener des hôtes nouveaux ; il recommençait ses recherches à Avignon, et avait la bonne fortune, dès 1351, au moment où il reprenait la composition de ses ouvrages sur l'histoire romaine, de mettre la main sur le Tite-Live qui avait servi jadis à ses premières études [2].

A l'automne de 1352, il fait ses préparatifs de départ. C'est un déménagement sérieux qu'il s'agit d'accomplir et un grand triage à faire dans sa bibliothèque. Pétrarque laisse quelques volumes, une trentaine environ [3] ; il veut trouver de quoi s'occuper à Vaucluse, quand il y reviendra, comme il compte le faire quelquefois. Il choisit aussi les papiers qu'il veut emporter. Il en a une quantité énorme : matériaux de livres à écrire, brouillons de vers italiens, qu'il classera plus tard à Padoue, minutes de lettres, dont une partie aura place un jour dans les premiers livres des *Familiares*, correspondance d'amis qu'il garde affectueusement, mais dont il devra se résigner à perdre quelque chose à chaque changement de résidence [4]. Enfin la maison est en ordre, tout est prêt, et la cavalcade prend la route de Gênes.

1. *Sen.* IX, 2 (*Op.* 854).
2. *Par.* 5690.
3. Dont le Platon en langue grecque (*Var.* 25).
4. *Fam.* préf. ; *Sen.* IX, 2 ; *Var.* 9.

Le premier jour, on devrait passer la Durance avant le coucher du soleil; mais Pétrarque s'arrête à Cavaillon pour prendre la bénédiction du bon évêque. Celui-ci, malade, insiste pour le retenir ; sur ces entrefaites, la pluie se met à tomber avec violence, les torrents grossissent ; le voyageur, tremblant pour ses livres que la pluie peut gâter, pense à les laisser en lieu sûr d'où on les lui expédierait un peu plus tard. En attendant, il passe la nuit chez Philippe de Cabassoles ; là on lui porte la nouvelle que les environs de Nice sont parcourus par des compagnies armées qui interceptent les communications. Toujours inconstant, il est enchanté de trouver autant de bonnes raisons pour revenir sur ses pas. D'ailleurs, il lui en coûterait de ne pas voyager en surveillant, de son cheval, ses précieuses caisses : « J'avais avec moi, dit-il, un très cher bagage, des livres, et avec eux ces humbles compositions dont je couvre moi-même le papyrus de Memphis. Je ne craignais pas pour ma personne, habituée à souffrir toutes les intempéries, mais j'avoue que je tremblais pour ces fardeaux bien-aimés. Que faire ? n'était-ce point la volonté de Dieu qui s'opposait à ce départ ? Je laisse quelques serviteurs continuer la route jusqu'en Italie, et je retourne goûter ma solitude, rendue plus profonde encore par leur absence[1]. » C'était six mois de plus que Pétrarque donnait à Vaucluse ; il partait enfin, ne se doutant pas que c'était pour toujours.

L'Italie garda son poète sans partage, les vingt et une dernières années de sa vie ; sauf pour deux courts voyages d'am-

1. *Fam.* XV, 3. Dans *Fam.* XV, 2 (à Nelli), le passage des livres est ainsi conçu : *Ad ea accedebat metus corrumpendi libros ex quibus sarcinulae magna ex parte constabant.* Dans *Var.* 64 (à Cabassoles, le récit le plus sûr) : [*Impedimentum*], *etsi librorum quos mecum ferendos assumpseram amore tangebar ac vehementissime retrahebar, post me tamen illos dimittere non vetabat...*

bassade, à Prague près de l'empereur Charles IV, à Paris près de Jean le Bon, il resta fidèle à la patrie de son sang et de son cœur. Mais, fêté et attiré par les princes et par les villes, en proie lui-même à cette inquiétude d'esprit qui le rejetait sans cesse des cours bruyantes dans les retraites silencieuses et de la solitude dans la vie active, il ne se fixa nulle part aussi longtemps qu'au bord de la Sorgue. Quand il crut avoir enfin trouvé dans sa campagne d'Arquà l'équivalent de son cher Hélicon de Provence, il mourut avant d'en avoir vraiment joui.

Aux premières années de son retour, son installation principale fut à Milan, dans une paisible maison à l'extrémité de la ville, toute voisine de l'église S. Ambrogio[1]. Comme à Vaucluse, levé dès minuit, après les quelques heures de sommeil qui lui suffisaient, il allait dans la bibliothèque attenant à sa chambre, et l'aurore l'y trouvait chaque jour au travail depuis longtemps[2]. Un hiver très rude, où l'encre gela dans les encriers, ne changea rien à ses habitudes et n'atteignit pas sa santé[3]. Il résistait au froid, grâce à la longue cape de laine qui l'enveloppait entièrement et dont il voulait procurer les bienfaits à son cher Boccace[4]. La maladie lui vint et d'où il l'attendait le moins : « Je possède, écrit-il à un ami, un gros volume contenant les *Lettres* de Cicéron. Pour qu'il fût à portée de ma main, je le mettais d'ordinaire, tu l'as vu, à l'entrée de la bibliothèque, appuyé contre le chambranle de la porte. Un jour que j'entrais, pensant comme d'habitude à autre chose, je

1. *Fam.* XVI, 11; XIX, 16; XX, 8.

2. [*A lecto*] *mox... auellor inque bibliothecam illi proximam uelut in arcem fugio* (*Fam.* XIX, 16).

3. *Fam.* XX, 14.

4. On connaît le legs touchant fait par P. à Boccace *pro una ueste hiemali ad studium lucubrationesque nocturnas* (Testament, dans Fracassetti, t. III, p. 542).

le heurte par mégarde du bord de mon vêtement. Il tombe et me contusionne la jambe gauche, un peu au-dessus du talon. Je ris en m'écriant : « Hé, quoi, mon ami Cicéron ? tu me bats ? » Cicéron se tait, mais le lendemain, à mon entrée, il me frappe de nouveau, et je le relève encore en plaisantant. Bref, plusieurs fois frappé, je me fâche et, le voyant mécontent d'être à terre, je le place sur une planche; mais déjà la peau, sous les coups réitérés, s'était déchirée et formait une plaie assez sérieuse [1]. » Pétrarque, qui avait aux jambes une mauvaïse circulation, en resta malade près d'une année; on peut penser si ce fut une occasion fréquente de plaisanteries sur le tour que l'ingrat Cicéron avait joué au plus zélé de ses serviteurs [2].

Le *studio*, dans lequel nous introduit ce récit, devait être une pièce assez étroite et telle que les miniatures nous font connaître l'intérieur des hommes d'étude du temps [3]. On s'y figure Pétrarque assis sur un escabeau de bois, les pieds appuyés sur un tabouret, devant un meuble en forme de pupitre où l'encrier est pris dans la planche. Un grand volume, aux fermoirs de cuivre, lui présente ses colonnes compactes; il l'annote, la plume d'une main, le grattoir de l'autre. A côté, un lutrin porte un autre volume ouvert. pour les recherches. Le long du mur, percé d'une seule fenêtre, court un rayon chargé de livres aux reliures multicolores. Des planchettes, sur les côtés de la table, en soutiennent encore; tous les coins sont utilisés pour en contenir, et la défense en est assurée contre les souris par le chat blotti sous l'escabeau. L'étude incline le visage du poète,

1. *Fam.* XXI, 10 (à Neri Morandi). Texte au chap. V.
2. *Var.* 25.
3. Le document d'art le plus remarquable est une fresque du XVe siècle, le *studiolo* de saint Jérôme par Carpaccio, à Venise (S. Giorgio degli Schiavoni).

entouré de ce recueillement particulier aux petites pièces de travail où tous les livres sont sous la main [1].

Parmi les admirateurs de Pétrarque qui lui firent visite à Milan dans cette bibliothèque où il recevait d'ordinaire [2], il aimait à en rappeler deux, dont le souvenir caressait particulièrement son amour-propre, Pandolfo Malatesta et Niccoló Acciajuoli. Le premier, malade, se faisait transporter sur les bras de ses serviteurs chez le poète, « pour le plaisir de le voir entouré de ses livres, dans son milieu naturel » [3]. Le second, grand sénéchal du royaume de Sicile, était venu à Milan pour visiter en même temps Galeazzo Visconti et l'ancien ami du roi Robert : « Ton Mécène, écrivait celui-ci à Zanobi da Strada, n'a pas dédaigné de venir me voir dans ma bibliothèque, malgré la foule qui l'entou-

1. Je m'inspire dans cette description d'une miniature de la Laurentienne (*Strozz.* 174), qui contient les *Trionfi*, des sonnets d'autres poètes, et divers portraits de la première moitié du XVe siècle ; à part la fenêtre qui s'y trouve ronde, elle représente assez bien le cabinet d'Arquà où la tradition veut que P. soit mort. Dans un ms. de P. lui-même (*Vat.* 2193, f. 19), comme en beaucoup d'autres, on voit un écrivain tenant à la fois la plume et le grattoir. Il y a d'autres portraits de Pétrarque au travail, notamment la belle miniature de la Trivulzienne, reproduite en tête du vol. *P. e la Lombardia*, Milan, 1904, et celle d'un *Canzoniere* (*Palat.* 184) de la Nationale de Florence, qui est de la fin du XIV s. (Gentile, *I codici Palatini*, t. I, p. 192). La fresque de Padoue, dans la grande salle de la bibliothèque universitaire, qui est malheureusement très repeinte, et dont certains mss. (à Vienne, à Darmstadt) reproduisent l'état originel, donne, comme le ms. Strozzi, la grande table pupitre, le lutrin et même le chat (V. la reproduction dans le vol. du centenaire, *Padova a Fr. P.*, 1904, avec une notice d'A. Moschetti, et le travail de J.-J. Jusserand, dans la *Revue de Paris* du 1er juillet 1896 ; Schlosser a publié la miniature de Darmstadt, *Ein verones. Bilderbuch*, Vienne, 1896).

2. « Io mi trovai una fiata in Lombardia e visitai messer Francesco a Milano, il quale per sua cortesia mi tenne seco più dì. E stando uno dì con lui nel suo studio, lo domandai se v'avea il libro di Dante, e mi rispose di sì ; sorge e cercato fra suoi libri prese il sopradetto libretto chiamato *Monarchia* e gettollomi innanzi. » (Récit d'un Pisan anonyme, publié plusieurs fois et en dernier lieu par C. Del Balzo, *Poesie di mille autori int. a Dante*, t. II, Rome, 1890, p. 154).

3. *Inter libros, ut aiebat, sede uelut in propria* (*Sen.* I, 6 ; *Op.* 746).

rait sans cesse, les affaires qu'il avait à traiter et la longueur du chemin qui conduit chez moi... Ce grand homme est arrivé les faisceaux abaissés, comme autrefois Pompée chez Posidonius ; il a franchi mon humble seuil, s'est découvert devant moi et presque prosterné, comme ferait un habitant du Parnasse en entrant dans un temple d'Apollon et des Muses. Cette généreuse humilité nous a touchés de respect et émus presque aux larmes, moi et les nobles personnages qui se trouvaient là. Il s'est intéressé délicatement à l'ensemble de mes livres, compagnie et nourriture de mon repos, et à chacun d'eux en particulier. Rien n'était plus délicieux, et nous avons longuement causé de mille sujets et surtout de toi [1] ».

L'année qui précéda la visite d'Acciajuoli, Pétrarque en avait reçu une autre qui, moins flatteuse pour sa vanité, lui avait apporté plus de douceur encore : Boccace avait passé plusieurs jours à Milan, auprès de lui, et avait même assisté à une plantation de lauriers dans son jardin [2]. Le voyageur revint à Florence, la mémoire et le cœur pleins des entretiens du maître, et il alimenta de ses souvenirs les conversations de ce petit cercle où Pétrarque était si passionnément aimé [3]. Un ami commun, Francesco Nelli, regrettait, en écrivant à celui-ci, de n'avoir pu partager le bonheur de Boccace et ajoutait : « Il a joui par les mains, les yeux, les oreilles, de ta magnifique collection de livres et de ce qui rend les livres précieux, leur contenu : pour de telles faveurs de la

1. *Fam.* XXII, 6 (1360). P. passait alors l'été à S. Simpliciano (*extra ciuitatem*), mais les livres l'y avaient suivi.

2. Pour la date et les détails, v. l'excursus II.

3. Les lettres de Nelli mettent ce fait en singulière lumière. V. l'introduction d'Henry Cochin à l'édition qu'il en a donnée sous ce titre : *Un ami de P. Lettres de Francesco Nelli à P., pub. d'après le ms. de la Biblioth. nat.*, Paris, 1892 (édition italienne, Florence, 1901).

fortune il se proclame heureux, et je le tiens, moi, le plus heureux des hommes [1]. »

Pendant le séjour de Pétrarque à Milan, un changement se produit dans la direction de son esprit et, par suite, dans la composition de sa bibliothèque. Il joint aux lettres profanes, qui l'ont occupé jusque-là presque uniquement, l'étude des lettres sacrées. Le progrès de sa conscience chrétienne devait le conduire à la décision dont il fait part en ces termes à Nelli, homme d'église préparé à le comprendre : « Je vais te parler du penchant nouveau et déjà fort, qui entraîne ma plume et mon esprit vers les saintes lettres. Laissons se moquer les superbes, que repousse l'austérité des discours de Dieu, comme la modeste toilette d'une chaste mère de famille blesse les yeux accoutumés au fard des courtisanes. Les Muses et Apollon, je pense, tolèrent et même favorisent le dessein que j'ai formé, après avoir donné ma jeunesse à de juvéniles études, de réserver mon âge mûr à des soins plus sérieux... Mais en préférant certains auteurs, je ne rejette point les autres; si saint Jérôme prétend l'avoir fait, il est, à mon avis, démenti par son propre style... Pour mon langage, si le sujet le demande, je garderai comme modèles Cicéron et Virgile ; pour la conduite de ma vie, bien que chez eux j'aie beaucoup à prendre, je leur préférerai les conseils de ces guides dont l'enseignement conduit au salut sans danger d'erreur [2]. »

1. Lettre de Nelli, *Par.* 8631, ff. 30-31 (éd. Cochin, p. 258) : *Refert preterea confabulationes sedulo habitas, quas nunc mores tui morales, nunc modeste tue fauces delectationibus plenas reddunt, ut merito illud perfecte decorum, quod Cicero ipse elaborabat uerbis exprimere, et quod magis capit intellectus quam edoceat lingua, oculata fide pateret. Thesauros quoque tuos, quos autem credis credam, librorum preciosissimam supellectilem, simul et quod precium librorum facit, manibus, oculis atque auribus contractasse suis. Dumque felicem talibus fortune donis se clamat, ego illum non iniuria felicissimum duco.*

2. *Fam.* XXII, 10.

Pétrarque ne fut donc pas, toute sa vie, occupé exclusivement d'études antiques. Il essaya même quelquefois, sous l'influence de son frère Gherardo, le chartreux, de marcher dans les voies de la spiritualité [1]. Il avait été le visiter deux fois, à la Chartreuse de Montrieux, en 1347 et en 1353, et avait eu occasion d'y lire les livres du couvent [2]. Plus tard, il trouva aisément de quoi satisfaire sa pieuse curiosité, à Linterno, chez ses voisins de campagne, les moines de Garegnano; à Milan, dans la bibliothèque de S. Ambrogio, dont il parle expressément en un de ces traités mi-philosophiques, mi-religieux, qu'il se plut alors à composer [3]. C'est à partir de cette époque que se multiplièrent chez lui les auteurs ecclésiastiques [4]. Dès 1355, il recevait de Florence un superbe manuscrit de ce genre, le Commentaire de saint Augustin sur les *Psaumes*, que lui envoyait Boccace et qui lui était plusieurs fois cher, par le nom de l'auteur d'abord, par celui de David, dont il se proclame l'admirateur, enfin par le souvenir d'un ami généreux [5]. Mais, en même temps, ce qui nous assure bien que ses anciennes études n'étaient point exclues par les nouvelles, il faisait copier à Vérone le recueil de l'*Histoire Auguste* [6].

Le poète enrichissait sa bibliothèque de trois façons : par

1. Ce point a été mis en lumière, pour la première fois avec une clarté parfaite, par Henry Cochin, dans son ouvrage sur *Le frère de P. et le livre « Du repos des Religieux »*, Paris, 1903. V. aussi notre chapitre IX.

2. Cochin en reconstitue une liste, d'après ses propres témoignages. Ce sont les *Vies des Pères*, le *Dialogue* de saint Grégoire, les *Soliloques* et les *Confessions* de saint Augustin, Isidore de Séville et probablement Lactance (*Le frère de P.*, p. 101).

3. *Vit. sol.* II, 6, 1 (*Op.* 275) : [*Liber*] *de Brachmanorum uita... licet non plane mihi redoleat Ambrosii stilum, inter Ambrosii tamen libros medius est, ingenti quodam et uenerabili et uetusto uolumine librorum eius, quod in archiuo Ambrosianae Mediolanensis ecclesiae custoditur.*

4. *Par.* 1617, 1757, 2540, etc.

5. *Par.* 1989.

6. *Par.* 5816 (souscription de 1356).

des dons, des achats et des copies. Tous ses amis s'employaient pour le servir. Bien que ses retouches en vue de la publication en aient fait disparaître beaucoup de détails familiers [1], sa correspondance contient encore un certain nombre de demandes de livres ou de remerciements pour des envois. On en trouve notamment dans ses lettres à Lapo da Castiglionchio [2], à Nelli, qui semble être sans cesse en recherche pour lui [3], à Pastrengo, de qui la bibliothèque est libéralement ouverte à ses emprunts [4], à Bruni, qui lui fait une expédition d'Avignon [5], à Jean de Parme, qui lui donne une belle mappemonde sur parchemin [6], à Boccace surtout, qui lui fait tenir les ouvrages les plus variés, Dante par exemple [7] après saint Augustin, et qui lui offre même du Varron et du Cicéron transcrits de sa main, « grand charme, dit Pétrarque, ajouté au livre [8]. » Et quel zèle, quel dévouement pour seconder ses moindres désirs! Pétrarque a témoigné l'envie de lire un ouvrage ecclésiastique peu important, la vie de Pierre Damien, et a supposé qu'on le trouverait sans doute à Ravenne, patrie du saint homme. Boccace, de passage dans cette ville, se met aussitôt en quête chez les religieux, chez les particuliers, mais sans succès; enfin un vieillard le mène chez lui, où se trouve un

1. Cf. *Fam* XVIII, 7, et le passage traduit p. 57.

2. *Fam.* VII, 16; XII, 8; XVIII, 12; *Var.* 45.

3. *Fam.* XVIII, 7; *Sen.* I. 3; *Var.* 29. Dans une lettre de Nelli: *De libris petitis responsum dabo* (éd. Cochin, p. 190).

4. *Fam.* IX, 15; XXII, 11.

5. *Sen.* VI, 3 (*Op.* 808)

6. *Var.* 61.

7. *Vat.* 3199. Avec une célèbre épître d'envoi en vers, dont l'édition critique est donnée par Oskar Hecker, *Boccaccio-Funde*, Braunschweig, 1902, p. 18-19.

8. *Fam.* XVIII, 3 : *Beasti me munere magnifico et insigni...*; XVIII, 15 : *Libros abs te mihi donatos habui, et quos remisisti itidem accepi*; XVIII, 4 : *Multo ego prius gratiarum quam tu gratarum rerum actione defatiger.*

tas de livres couverts de poussière et rongés d'humidité; il y fouille avec dégoût, ne découvre rien d'intéressant et va se retirer découragé, quand sur un mince cahier de papier, tout souillé de taches, le titre désiré frappe ses yeux. Il l'emporte plein de joie et se hâte de le copier pour l'envoyer à Pétrarque, bien que la rhétorique de l'ouvrage lui semble insipide et indigne du lecteur qui l'attend [1].

C'est une émulation d'empressement entre les amis de Pétrarque. L'excellent Nelli trouve un moyen d'être sans cesse présent à son souvenir; il lui fait parvenir un bréviaire pour réciter son office quotidien. Mais le volume a quelque prix et le poète refuse de l'accepter en don; nous devinons le sens de sa réponse par le billet suivant du prieur des Saints-Apôtres : « Je pensais que tu ne parlerais plus de ce petit cadeau; si tu me forces à y revenir, prends garde, je vais me fâcher. Par la douceur de ta noble amitié, la plus chère chose que j'aie au monde, je t'assure que ce livre était bien chez moi et sans emploi; j'ai feint qu'il appartînt à un autre, car j'avais peur de te le voir refuser par discrétion, et je compatissais pourtant à l'ennui que te causait le bréviaire incommode dont tu te servais [2]. Quant à fixer sans fausse honte, comme tu le dis, le prix du volume, tu ne saurais me conseiller d'acte plus risible. Sois moins réservé; laisse-toi offrir un petit livre, par un pauvre homme qui est à toi tout entier. Il ne faut pas donner toujours, mais savoir à son tour accepter. Le premier plaisir n'est-il pas le plus doux? Permets-le de temps en temps à ton ami, je t'en prie. Et ne parle plus de cette affaire : tout

1. *Boccaccio, Le lettere edite e ined.*, éd. Corazzini, Florence, 1877, p. 310 (Il faut lire : *quaternus ex papiro*).

2. *Compatiens importuno uolumini quod habebas.* C'est évidemment celui dont parle le testament de P. : *Breviarium meum magnum quod Venetiis emi pretio C. librarum.*

ce que tu m'écris fait ma joie, mais ce sujet-là m'est désagréable [1]. » Le style de Nelli est médiocre et ne vaut pas celui des lettres de Pétrarque; mais le sentiment n'y est pas moins délicat, et ce billet nous révèle la seule discussion qu'ait eue leur amitié.

Les goûts du poète sont connus dans l'Italie entière. D'humbles personnages essaient d'obtenir sa bienveillance par l'hommage d'un volume [2]. Lui-même explore les couvents de la haute Italie, les bibliothèques des princes et celles des particuliers, profitant du respect qui l'entoure et de ses grandes relations pour se faire ouvrir toutes les portes [3]. Il n'hésite pas à écrire à des gens qu'il ne connaît point, dès qu'il apprend qu'ils ont des livres : « Le bruit court que tu héberges Cicéron et que tu as de nombreux ouvrages et fort rares de son génie. O bonheur cent fois plus grand que celui d'Évandre recevant Alcide! Fais-moi jouir, je t'en supplie, si tu m'en juges digne, de la présence d'un tel hôte. » Le grammairien honoré de cette lettre s'empresse de répondre par l'envoi de tout ce qu'il possède de Cicéron. Pétrarque n'y trouve à remarquer qu'un assez bon exemplaire des *Tusculanes*; il n'en remercie pas moins avec une grâce parfaite, et comme s'il avait tiré de cette communication le plus grand profit [4].

Quand un livre lui plaît, il ne recule point devant une dépense souvent considérable. Il écrit à Nelli, en 1362, pour des achats sans doute importants : « Ne tarde pas, remplis

1. Lettre de Florence, 2 oct. [1353] (éd. Cochin, p. 200).

2. *Par.* 2589. Avec des vers d'un certain Luca Geminiani.

3. De même Richard de Bury : *Tunc nobilissimorum monasteriorum aperiebantur armaria, reserabantur scrinia et cistulae soluebantur... Delicatissimi quondam libri... murium quidem foetibus cooperti et vermium morsibus terebrati, iacebant inanimes... domicilia tinearum* (*Philobiblon*, éd. Thomas, p. 67).

4. *Fam.* XVIII, 13 et 14.

ta promesse, procure encore cet accroissement à la bibliothèque qui est tout le repos et tout le divertissement de mon esprit, toute la joie de mon existence. Hâte-toi, par tous les saints, et fie-toi aux ressources de ma petite bourse. En recevant ton envoi, je me croirai le plus heureux des hommes, et déjà l'espérance seule m'exalte. Si pourtant je dois me contenter des livres que j'ai, comme ils sont assez nombreux et d'une certaine valeur, je m'estimerai encore plus riche que Crésus et compterai pour peu de chose les trésors de nos gens riches[1] ». Il a dû éprouver en ses négociations quelques mésaventures ; s'il parle souvent et avec véhémence des bibliophiles par ostentation, qui gardent « prisonniers » des ouvrages utiles, « les cherchent, les poursuivent, les arrachent » aux travailleurs, c'est qu'il a à se plaindre personnellement de quelque rival de ce genre. Sa vengeance est de prêter aux livres une indignation muette « d'être réunis souvent chez un avare oisif, alors qu'ils font si grandement défaut à tant d'hommes d'étude[2] ».

La passion de Pétrarque, bien loin de diminuer avec l'âge, semblait croître et prenait de plus en plus les faiblesses du collectionneur. Il le reconnaissait de bonne grâce : « Dans ma correspondance d'affaires, le principal sujet est toujours celui des livres. J'avoue que j'en suis avide. Cet amour me dévore depuis ma jeunesse. Quelqu'un dira que c'est folie : quoi de plus fou que de rechercher ce dont on ne pourra pas se servir quand on l'aura ? Horace s'en moque : *Siquis emat citharas*[3]... ; tu sais la suite. Mais on s'étonnera moins

1. *Sen.* I, 3 (2 ; *Op.* 738. De Padoue, non de Venise).
2. *Rem.* I, 43 ; *Fam.* III, 18 ; VI, 1. Une phrase du traité est surtout significative : *Sunt qui obtentu librorum auaritiae inseruiant, pessimi omnium, non librorum uera pretia, sed quasi mercium aestimantes. Pestis mala, sed recens et quae nuper diuitum studiis obrepsisse uideatur.*
3. Horace, *Sat.* II, 3, 104.

de mon goût, pour peu qu'on ait lu les lettres de Cicéron ; là, en effet, ce grand esprit, qui répandait comme une limpide et inépuisable fontaine les ouvrages qui honorent le plus la vieille latinité, se montre à nous non seulement désireux, mais passionné des livres d'autrui [1] ». Il répète sa confession à Giovanni d'Incisa, plaidant sa cause d'autre façon : « Ne crois point que je sois à l'abri de tous les travers de l'humanité. Il y a en moi un désir insatiable, et que je n'ai pu, ni surtout voulu réprimer ; car je me flatte que le désir des choses honnêtes ne peut être déshonnête. Veux-tu savoir mon mal ? Je ne puis me rassasier de livres (*libris satiari nequeo*), alors que j'en ai déjà peut-être plus qu'il ne faudrait. Mais cette recherche est comme les autres : la réussite y aiguillonne la convoitise. Puis, les livres ont un attrait qui n'est qu'à eux : de l'or, de l'argent, des perles, un habit de pourpre, une maison de marbre, des tableaux, un champ bien cultivé, un cheval bien harnaché, tous ces objets et ce qui y ressemble ne donnent qu'un plaisir muet et superficiel ; les livres, seuls, délectent jusqu'à la moelle ; ils nous parlent, nous conseillent, s'unissent à nous par une familiarité harmonieuse et vivante [2] ». Pétrarque est ici bien inspiré par son sujet ; jamais passion plus noble n'a été plus éloquemment défendue.

Ses recherches s'étendaient fort loin : « Lorsque mes amis me quittaient, dit-il, et que, suivant l'usage, ils me demandaient si je souhaitais quelque chose de leur pays, je leur répondais que je ne voulais rien que des livres, et surtout des livres de Cicéron ; je leur donnais des notes et j'insistais

1. *Fam.* XVIII, 7 (à Nelli). Même souvenir de Cicéron dans ta lettre suivante.

2. *Libri medullitus delectant, colloquuntur consulunt et uiua quadam nobis atque arguta familiaritate iunguntur* (*Fam.* III, 18, adressée à tort, dans l'éd. Fracassetti, à son frère Gherardo).

de vive voix et par écrit. Que de prières j'ai adressées, que d'argent j'ai envoyé, non seulement en Italie, mais en France, en Allemagne, jusqu'en Espagne et en Angleterre, et même le croirais-tu? en Grèce [1] ». On possède une de ces requêtes à un ami moine: « Si tu m'aimes, donne à des personnes sûres et instruites mission de parcourir la Toscane; qu'on fouille les armoires des religieux et des autres amis de l'étude, pour essayer d'y trouver quelque chose qui apaisera, qui irritera peut-être ma soif. Bien que tu n'ignores point dans quels étangs je pêche d'ordinaire, ni dans quels bois j'aime à chasser, afin que tu ne puisses t'égarer, j'insère dans ma lettre la liste de ce que je désire particulièrement. Pour te rendre plus attentif, apprends que j'ai transmis les mêmes demandes à d'autres amis en Angleterre, en France et en Espagne; fais en sorte de ne paraître le céder à aucun d'eux en dévouement et en habileté [2]. »

Pétrarque n'exagère point l'étendue de son champ d'investigation. Pour l'Angleterre, il fut quelque temps en relations avec Richard de Bury, qu'il avait connu à Avignon en 1333 [3]; dans la France du Nord, il compta des amis à qui il put demander plus d'un service littéraire, tels que Pierre Berçuire, Philippe de Maizières, Philippe de Vitri, évêque de Meaux [4], Pierre de Rainzeville, abbé de S. Bénigne près Dijon [5], et Stefano Colonna, prévôt du chapitre de Saint-Omer [6]. A Liège, il eut pour correspondant l'archidiacre

1. *Sen.* XVI (XV), 1 (*Op.* 948).
2. *Fam.* III, 18 (à G. d'Incisa). Par malheur le *memoriale* manque.
3. *Fam*, III, 1. Cf. C. Segré, *Studi petrarcheschi*, Florence, 1903, p. 227-255.
4. Sur les rapports entre P. et Philippe de Vitri, v. Piaget, dans *Romania*, XXVII, 1898, p. 57. Les relations de P. avec Nicole Oresme ne sont pas établies.
5. Dans une lettre à ce dernier, on lit: *Pro transmissis libellis... uberes gratias ago* (*Fam.* XV, 5.) Cf. sur l'abbé de S. Bénigne, une note d'Henry Cochin, dans la *Revue d'hist. et littér. religieuses*, t. VII, 1902, p. 281-289.
6. Le second fils de Pietro Colonna occupa cette charge de 1350 à 1379, avant

Mathieu Longus [1], en Allemagne et en Bohême le savant Jean de Neumarkt, chancelier de Charles IV [2], Sacramor de Pommiers, lettré français au service de l'Empereur [3], et Jean Očko, évêque d'Olmütz [4].

D'Orient même, un envoyé de l'empereur de Constantinople, Nicolas Sygeros, qui l'avait connu à Avignon, lui fit tenir un texte d'Homère; Pétrarque, composant pour le remercier une de ses plus jolies lettres littéraires, sollicitait encore le plaisir de voir au moins « sous leur costume grec », Hésiode et Euripide [5]. Plus tard, Léon Pilate, le quittant pour aller chercher fortune à Constantinople, devait lui promettre de rapporter certains auteurs grecs [6], et quand Philippe de Maizières, chancelier de Pierre de Lusignan s'embarquait pour Chypre, peut-être avait-il reçu du poète, à Venise, quelque liste chaudement recommandée

La plupart de ses désirs, il est vrai, ne peuvent être satisfaits; sans renoncer à l'espérance, il se console en philosophe de tant d'échecs répétés: « Je ne m'étonne pas, écrit-il.

d'être fait cardinal par Urbain VI. Les lettres de P. à lui adressées sont *Fam.* XV, 7; XX, II; *Var.* 52. V. l'étude de Claude Cochin, dans la *Revue d'hist. et littér. religieuses*, t. X, 1905, p. 352-383.

1. *Fam.* XII, 17; *Sen.* XIII, 7 (*Op.* 920).

2. *Fam.* X, 6. Le rôle littéraire de J. de Neumarkt (*Iohannes Nouiforensis*) a été étudié par Konrad Burdach, *Boehmens Kanzlei unter der Luxemburgen und die deutsche Cultur* (dans *Centrabl. für Bibliothekswesen*, VIII, 1891, p. 434-478); Friedjung, *Kaiser Karl IV und seine Antheil am geistigen Leben seiner Zeit*, Vienne, 1876, p. 107-115; Friedjung a publié, p. 329, la lettre par laquelle J. de Neumarkt demande à entrer en correspondance avec P. et à laquelle celui-ci répond par la lettre que Fracassetti a cru adressée à Jean Očko.

3. Cf. Burdach, *l. c.* p. 452,

4. *Sen.* X, 1 (*Op.* 861); *Fam.* XXIII, 14. P. paraît avoir été lié avec l'apothicaire Angelo de Florence, établi à Prague. Cf. Burdach, *l. c.*, p. 446 et 466.

5. *Fam.* XVIII, 2.

6. *Sen.* VI, 1 (*Op.* 807)

7. P. a dû connaître Philippe à Venise en juin 1365 (Cf. *Arch. de l'Orient lat.*, t. I, 1881, p. 336). Il lui adresse *Sen.* XIII, 2.

à un de ses zélés correspondants, qu'on ne trouve point de vos côtés les livres que je demande; quand je t'ai chargé de cette recherche, je tentais le succès sans y compter beaucoup... Bien que souvent trompé, je ne puis cesser de chercher toujours; il est doux d'espérer ce qu'on souhaite! J'aurai les livres que je pourrai avoir, mais jamais un honteux découragement n'arrêtera ces belles poursuites; je garderai patiemment le désir de ce qui me manque, me contentant de ce que le sort m'a déjà donné et calmant ma passion de lire et de connaître par la méditation de la mort [1] ». Il tire plaisir, d'ailleurs, même de volumes dont il possède déjà l'équivalent. L'arrivée d'un texte plus correct ou mieux écrit suffit à lui causer une grande joie : il le dévore, il n'en peut détacher ses yeux, « avant que, comme fait la sangsue altérée, il n'en soit rempli » ; il en perd le manger et le dormir [2]. Un soir, à Monza, un religieux lui apporte un volume, peu avant qu'il ne se mette à table; le poète l'ouvre, oublie son repas, et ne revient à la vie extérieure que lorsqu'il a tout lu [3]. On peut penser avec quels transports furent accueillis les livres laissés à Vaucluse, quand ils vinrent à Milan après avoir échappé à un grand péril. Des voleurs s'étaient introduits dans la maison de la Sorgue, l'avait pillée et y avaient mis le feu. Les manuscrits, par bonheur, avaient été retirés de la maison par le fils du métayer et placés dans un lieu plus sûr [4]. On put les expé-

1. *Sen.* III, 9 (8 ; *Op.* 779).
2. *Ita saepe mihi dies impransus praeterlabitur, nox insomnis* (*Fam.* XVIII, 3).
3. *Fam.* XVII, 1. Il est vrai que c'est un opuscule de son frère Gherardo.
4. Voir le récit fait à Guido Sette dans *Sen.* X, 2 (*Op.* 870) : *Non multo post quam inde discesseram, praua quaedam foedaque et infamis manus furum..., ipso Dominico Natali die incautum rus aggressi, ablatis quae auferri poterant, reliqua flammis exusserunt, inque illud hospitiolum, ex quo Croesi regna spernebam, ignis immissus est. Testudo uetus incendio restitit, properabant enim fures impii. Libellos aliquot, quos illic abiens dimiseram, uillici mei filius, iam id ante praesagiens futurum, in arcem*

dier au poète et celui-ci s'estima heureux de sauver de ce désastre les biens auxquels il tenait le plus.

Pétrarque est un bibliophile complet, qui attache du prix aux accessoires du livre, à la matière, à l'ornementation, à la reliure. De toute la collection que nous avons retrouvée, pas un seul manuscrit n'est en papier; anciens ou modernes, tous sont en parchemin. Ceux qui ont été exécutés pour lui présentent souvent un fin vélin préparé avec soin et choisi par un connaisseur [1]. Il s'excuse d'offrir un livre qui ne soit pas frais et qui ait jauni [2]. Les siens ont souvent une décoration élégante et quelquefois riche. On connaît la grande peinture demandée par lui à Simone Martini pour mettre en tête de son Virgile; quatre autres de nos volumes contiennent d'importantes séries de miniatures, dont deux au moins sont contemporaines du poète [3] et qui prouvent, beaucoup mieux que le Virgile, un sérieux intérêt pour l'art

Che alluminare è chiamata in Parisi [4].

Il honore aussi la reliure, à cause de la sauvegarde qu'elle assure à la pensée écrite; c'est la dernière des opérations qui sont nécessaires pour constituer définitivement un livre

contulerat, quam praedones, inexpugnabilem ut est rati, sed ut erat indefensam ac uacuam ignorantes, abiere. Sic diris e faucibus praeter spem seruati libri, prouidente Deo, ne tam turpes in manus praeda tam nobilis perveniret (*Sen.* X, 2 ; *Op.* 872. Cf. *Var.* 25).

1. Cf. *Inuect. in med.* II (*Op.* 1093): *Qui papyros arte conficitis, quique tenues in membranas caesorum animalium terga conuertitis...*

2. *Epist.* II, 1 (*Op.* II, *p.* 89 ; à Bernard d'Alby, et non d'*Aube*).

3. *Vat.* 2193. *Par.* 8500. Ajouter *Par.* 5690 et le ms. de Troyes. (Cf. Nolhac, *Mss. à miniatures de la biblioth. de P.*, Paris, 1889, avec 4 reproductions). Les sept miniatures du *Par.* 8500 représentant les Arts Libéraux sont données dans l'ouvrage de Léon Dorez, *La Canzone delle Virtù e delle Scienze, di Bartolomeo di Bartoli da Bologna*, Bergame, 1904, fig. VI-XII.

4. Dante, *Purg.* XI, 81.



et dont il se plaît à donner la liste[1]. Rien n'indique toutefois qu'on relie dans sa maison, comme on le fait chez Richard de Bury. Il admet, pour certains ouvrages ou certains présents, la reliure de luxe, et regrette, en faisant hommage d'un volume à Pandolfo Malatesta, de n'avoir pu en surveiller les apprêts finals : « Si j'avais été sur les lieux, dit-il, j'y aurais fait mettre une couverture de soie et pour le moins des fermoirs d'argent[2]. » Sans doute ses livres favoris doivent être ainsi revêtus[3].

Quant aux goûts paléographiques de Pétrarque, on peut essayer de les deviner. Il n'a aucune estime pour cette calligraphie à la mode de son temps, qui aligne, nous dit-il, de belles colonnes, « dont l'effet est séduisant de loin, mais qui de près manquent de netteté et égarent la vue » ; dans les livres qu'il fait transcrire, il demande avant tout la clarté, et ce qu'il loue le plus chez un de ses copistes, c'est « son écriture soignée et nette, qui entre bien dans les yeux[4] ». Pour ce qui est des manuscrits anciens, ses prédilections nous sont révélées par son remercîment à Boccace, pour l'envoi du magnifique Saint-Augustin que nous avons encore ; il appuie son admiration pour le livre sur l'ampleur du format, la sobriété de l'ornementation et « la majesté du caractère antique[5] » ; il se plaît donc de façon spéciale à cette belle

1. *Sic apud nos alii membranas radunt, alii libros scribunt, alii corrigunt, alii, ut uulgari uerbo utar, illuminant, alii ligant et superficiem comunt* (*Fam.* XVIII, 5). Une énumération analogue est dans le *Philobiblon* : *Apud nos in nostris maneriis multitudo non modica semper erat antiquariorum* (cf. Wattenbach, *Schriftsw.*[2], p. 352), *scriptorum, correctorum, colligatorum, illuminatorum et generaliter omnium qui poterant librorum seruitiis utiliter insudare* (éd. Thomas, p. 80.)

2. *Si fuissem praesens, dum in libri formam ligaretur, et sericum tegmen et fibulas saltem argenteas habuisset* (*Sen.* XIII, 10 ; *Op.* 923). On connaît un relieur de P. *magister Benedictus* de Parme (v. p. 76), qui était également enlumineur ; je crois avoir retrouvé le nom de son relieur d'Avignon *Lauetus de Stella* (p. 102).

3. V. plus loin des descriptions de reliure, p. 103.

4. V. la fin du ch. II.

5. *Vetustioris litterae maiestas* (*Fam.* XVIII, 3).

minuscule du xe et du xie siècle, qui n'a pas cessé de réjouir les regards des paléographes. Précurseur d'un goût qui va régner en Italie, au début du xve siècle, pour la *lettera antica* [1], il réagit contre le caractère anguleux, lourd et massif de la première moitié du *trecento*. Sous l'influence même de ses lectures, sa propre calligraphie subit une transformation; l'habitude contractée par ses yeux donne à son écriture le caractère personnel de clarté et d'élégance que ses manuscrits nous font connaître et qui était admiré déjà par ses contemporains [2].

Ce que Pétrarque cherchait avant tout, c'était de bons textes. Qu'il fît transcrire chez lui ou au dehors, la correction était son grand souci. S'il avait le bonheur de rencontrer l'exactitude orthographique et grammaticale, il l'appréciait [3]; il attachait même à la ponctuation une importance que révèlent ses propres copies et autographes [4]; mais il tenait surtout au respect de la pensée des auteurs, avec laquelle, autour de lui, les copistes prenaient de grandes libertés. Il se plaignait notamment qu'aucune garantie d'apprentissage ne présidât à leur travail : « En admettant que les textes soient d'une intégrité parfaite, comment remédier à l'ignorance et à la négligence des copistes qui mêlent et corrompent tout? Cette crainte, je le crois, a détourné plusieurs esprits distingués de composer de grands ouvrages. Juste châtiment

1. *Nulle quidem littere sunt meis oculis gratiores*, écrivait Salutati dès 1395 (Novati, *Epistolario di Coluccio Salutati*, t. III, Rome, 1896, p. 76).

2. V. p. 119.

3. *In qua nihil orthographicum, nihil omnino grammaticae artis omissum dicas* (*Fam.* XXIII, 19). *Neglectam... orthographiam, potius quam insignes defectus inuenies* (*Fam.* XVIII, 5).

4. On lui attribue un petit traité, *Ars punctandi*, qui a été imprimé au XVe siècle. L'authenticité commence à en être établie par les observations d'Ettore Modigliani, dans la préface de son édition paléographique du *Canzoniere* Vatican, Rome, *Società filologica romana*, 1904, pp. XXIX-XXXI. Le même traité a été attribué à Salutati ; v. Novati, *Epistolario di Salutati*, t. III, p. 176.

d'une époque paresseuse, pleine de sollicitude pour la cuisine et d'indifférence pour la littérature, qui fait subir des examens aux cuisiniers et non aux copistes. Tout ce qui sait gratter un parchemin et tenir une plume passe pour copiste, fût-il dépourvu de tout savoir, de toute intelligence, de tout métier. Je n'exige pas d'eux l'orthographe, qui a disparu depuis longtemps; mais plût à Dieu qu'ils reproduisissent, de quelque manière que ce fût, ce qu'on leur donne à transcrire; leur insuffisance pourrait apparaître, du moins la substance du texte ne disparaîtrait pas. Au lieu de cela, nos scribes brouillent original et copie, promettent d'écrire une chose et en écrivent une autre, si bien qu'un auteur ne reconnaît plus ses propres paroles. Si Tite-Live ou Cicéron revenaient au monde, ou tant d'autres Anciens et surtout Pline, et s'ils voulaient relire leurs œuvres, les reconnaîtraient-ils? ne seraient-ils pas embarrassés sans cesse? ne croiraient-ils pas lire tantôt l'œuvre d'autrui tantôt celle d'un barbare [1]?.. Les plus nobles ouvrages des hommes sont en train de périr et ont même déjà péri en grande partie. Ne sentant pas le mal, on n'y apporte aucun remède. La perte des lettres est comptée pour rien; quelques-uns même la regardent comme un avantage... A ce mépris, à cette haine de la plus belle chose qui soit au monde, s'ajoute le rôle des copistes, qui ne sont assujettis à aucune règle, à aucun examen. Pareille licence n'est accordée ni aux forgerons, ni aux laboureurs, ni aux tisserands, ni à aucun des autres métiers où cependant les inconvénients seraient moindres. Cette profession seule est ouverte à tous; chacun s'y précipite, certain de toucher un salaire pour tout ravager [2]. »

1. P. croit devoir admettre ici une exception pour les Livres Saints.

2. *Rem.* I, 43. Pour la transcription même de ce traité, P. écrit à G. Sette : *Quem libellum habuisses, nisi quia et ego iam scribendi fessus et adiutor nullus. Amici*

Il écrit à Boccace, en 1365, à propos de son traité *De Vita solitaria* : « Chose à peine croyable, ce petit livre composé en quelque mois, je n'ai pu en plusieurs années le faire copier, par suite de cette insuffisance des scribes dont je me plains souvent et que tu sais comme moi la pire peste des bons esprits... Juge de la difficulté qu'on trouve pour des œuvres de plus longue haleine. Enfin, après mainte vaine tentative, j'ai laissé, en quittant la maison, l'ouvrage aux mains d'un prêtre. Sera-t-il consciencieux comme prêtre ou trompeur comme copiste? je ne sais. Mes amis m'écrivent qu'il a déjà fini; mais comment? Ce que je connais des habitudes de ces gens-là m'inquiète : que ce soit ignorance, négligence ou mépris, ils transcrivent toujours autre chose que ce qu'on leur confie [1] ». Des plaintes semblables reviennent à plusieurs reprises dans la correspondance [2], où Pétrarque poursuit les copistes d'autant d'invectives que les domestiques et les médecins.

Pour remédier aux ennuis que cette engeance infidèle lui causait [3], il avait pris le parti de tenir en sa maison quelques jeunes gens et de les former lui-même à la transcription. Un tel concours lui devenait de plus en plus nécessaire à mesure que ses ouvrages se multipliaient, car il était obligé d'en faire exécuter des exemplaires pour les grands personnages de sa connaissance qui les lui réclamaient, et pour ses amis

enim uel absentes, uel suis rebus impliciti, occupatam seu longinquam mihi dexteram accommodare non possunt. Quanta uero sit scriptorum fides, quanta constantia, quantus denique intellectus experti sumus ; pollicentur plurima, corrumpunt omnia, nihil expediunt... (*Fam.* XXIII, 12).

1. *Sen.* V, 1 (*Op.* 792).

2. *Fam.* XXI, 15, à propos de Dante ; XVIII, 12, où P. charge les copistes de sa colère pour avoir contribué à la perte des auteurs anciens; *Var.* 9, 22; *Sen.* V, 3 (*Op.* 795); X, 1 (866). Il y a des plaintes analogues dans la correspondance de Salutati.

3. *Quorum semper insidiis ac fraudibus patui* (*Var.* 22).

dont l'impatience était toujours grande[1]. Il aimait aussi à mettre en circulation les livres peu connus de sa bibliothèque et à les envoyer où il les savait bien placés[2]; il se plaisait enfin à répandre ceux qui lui avaient donné un appui moral, comme les *Confessions* de saint Augustin, qu'il offrait à son frère, à Donato degli Albanzani, à d'autres encore, espérant pour eux le même profit[3].

Dans ses dernières années, il garda chez lui, à demeure, un certain nombre de copistes : « J'ai l'habitude, disait-il alors en décrivant son genre de vie, d'en avoir auprès de moi cinq ou six; pour le moment, j'en ai trois et, si je n'en prends pas davantage, c'est qu'on ne trouve pas de vrais copistes, mais des calligraphes (*pictores*), et encore fort incapables[4] ». Boccace fait allusion dans une lettre aux jeunes gens de son ami[5]. Ils accompagnaient Pétrarque en ses voyages et il avait la satisfaction de voir leur travail avancer sous ses yeux. On a un manuscrit dont il a noté lui-même les diverses étapes : « Écrit chez moi; commencé à Padoue, terminé à Pavie, enluminé à Milan et relié en 1369[6] ». Le copiste de ce volume, qui est la traduction de l'*Iliade*, a laissé un nom dans l'histoire littéraire, car il est difficile de ne pas l'identifier avec Giovanni Malpaghini, de Ravenne[7]. Pétrarque, qui

1. Le *Marc. cl. XIII*, 70 (choix de lettres) est visiblement un de ces envois.

2. *Sen.* IV, 1 (*Op.* 388. à part); *Var.* 2. Outre les dons déjà rencontrés.

3. *Fam.* XVIII, 5; *Sen.* VIII, 6. Cf. *Sen.* XV, 7 (*Op.* 939; don de son propre exemplaire des *Confessions* au P. Marsigli).

4. *Soleo habere scriptores quinque vel sex; habeo tres ad praesens, et ne plures habeam causa est, quia non inueniuntur scriptores sed pictores, utinam non inepti* (*Var.* 15). cf. *Fam.* XVIII, 6 : *Familiaris meus... iuuenis digiti quam ingenii melioris.*

5 [*Epistolas*] *alicui ex pueris tuis rescribi facias* (*Le lettere*, p. 129).

6. *Par.* 7880, 1. Cf. p. 118.

7. On connaît le passage de Salutati : *Hic autem fuit quondam familiaris atque discipulus celebris memorie Francisci Petrarce, apud quem cum ferme triiustri tempore manserit, sic eius doctrinam imbibit, sic est eius uestigia secutus...* (Les souvenirs de Salutati peuvent fort bien errer, non sur le fait, mais sur la durée du temps. Cf. *Epistolario di Coluccio Salutati*, éd. Novati, t. III, p. 537, et notre p. 118.)

l'eut auprès de lui pendant de longues années, l'éleva et le traita comme un fils. Il était admirablement doué et capable de rendre de grands services. Employé aux plus délicates fonctions d'un secrétaire, il reçut le soin de mettre en ordre les papiers du poète et de classer les lettres que celui-ci voulait conserver; l'œuvre était difficile et quatre amis de son maître qui l'avaient essayée avaient dû y renoncer; il en vint à bout seul et aida à constituer le recueil des *Familiares*, qu'il transcrivit ensuite [1]. Il exécuta un travail moins compliqué, mais d'un caractère non moins intime, en commençant la copie définitive du *Canzoniere*, que l'auteur acheva lui-même [2]. La transcription de la traduction d'Homère, composée à Florence par Pilate, fut abandonnée par lui à mi-chemin [3]. A ce moment, le Ravennate, las de la vie qu'il menait chez Pétrarque et de son honorable esclavage auprès d'un vieillard exigeant, réclama sa liberté et partit brusquement. Il y eut entre le maître et lui une scène pénible, racontée tout au long par le premier dans une lettre à Donato degli Albanzani; ce qu'on y démêle de plus clair, c'est que le métier de copiste avait fini par dégoûter le jeune secrétaire : « Je ne veux plus transcrire », répétait-il [4]. Évidemment, bien que Pétrarque s'en défende, il avait abusé de sa plume et de son zèle. Il en fut puni et ne se consola pas d'avoir perdu un compagnon aussi intelligent qui était en même temps un collaborateur précieux.

Pétrarque avait alors quitté les états de Visconti. De 1362 à 1368, sa résidence principale fut Venise; il y attira même son gendre et sa fille. Au moment de son installa-

1. *Fam.* XXIII, 19.
2. *Vat.* 3195.
3. Cette série de faits sera établie, je l'espère, p. 118-119.
4. *Sen.* V, 5 (6; *Op.* 802).

tion, on le trouve faisant venir des volumes qu'il a laissés en d'autres villes : « Si le livre est terminé, comme je le pense, écrit-il à Modio de Parme, donne-le à enluminer et à relier élégamment par maître Benedetto, et fais-moi envoyer la copie et l'original dans les ballots de Gioannolo de Côme ; messer Danisolo paiera tout ce qu'il y aura à payer, et mon Francescuolo, qui connaît bien les amis ci-dessus, te dirigera pour toute cette affaire. Pense à ma confiance, je t'en supplie, plutôt qu'à mon importunité [1] ». La collection est, en effet, transportée à Venise. Pétrarque raconte qu'il reçoit dans sa bibliothèque cet averroïste, qui le visite pour se moquer de saint Augustin et qu'il est obligé de mettre à la porte [2]; il décrit aussi, en termes imagés, l'arrivée de la traduction latine d'Homère, qui « a rempli de joie tous les Grecs et les Latins, habitants de la bibliothèque [3] ». Boccace, venu à Venise en l'absence de son ami et accueilli par sa fille Francesca, lui écrit que cette chère « Tullia » a mis les livres à sa disposition pendant son séjour [4].

Au mois de mai 1362, étant à Padoue, le poète reçoit une lettre singulière de Boccace. L'auteur du *Corbaccio* est converti : plus de poésie, plus de lectures profanes ; il va abandonner ses études, vendre ses livres, brûler tout ce qu'il a chez lui de ses œuvres italiennes, dont plusieurs sont notoirement immorales. Un chartreux de Sienne est venu le trouver, l'endoctriner, le convertir et les prédictions d'un illuminé ont troublé cette âme légère et charmante. Pétrarque répond par une belle dissertation, d'une philosophie vraiment chrétienne, où il s'efforce de calmer les

1. *Var.* 4 (Venise, 17 nov. 1362). Il s'agit du *De vita solitaria*.
2. *In hac nostra bibliotheca* (*Sen.* V, 2 (3); *Op.* 791).
3. *Sen*, VI, 2 (*Op.* 807).
4. *Le lettere*, p. 126. La date est 1367 (contre Koerting, *Boccaccio's Leben*, Leipzig, 1880, p. 308, v. Cochin, *Boccace*, Paris, 1890, p. 291).

scrupules de Boccace. Celui-ci ne peut-il changer sa conduite et répondre à l'appel de la grâce, sans rompre avec ce qu'il y a de meilleur dans son passé, les travaux qui ont fortifié son esprit? Au surplus, s'il persiste dans son projet, voici ce que son vieil ami lui propose : « Si tu veux absolument te défaire de tes livres, il m'est doux de penser que tu me préfères à tout autre acquéreur. Tu as raison de parler de mon avidité des livres et, si je la niais, mes écrits me démentiraient ; il me semble même que je n'achèterais en cette occasion que ce qui doit me revenir. D'autre part, je ne veux pas que la bibliothèque d'un homme tel que toi soit dispersée et tombe en mains profanes. Quoique séparés de corps, nous avons vécu ensemble par l'esprit ; je veux que notre collection demeure réunie après nous ; si Dieu consent à mon désir, elle ira intacte dans un lieu de piété et de sainteté, où on se souviendra de nous à jamais [1]. Je l'ai résolu ainsi, depuis qu'est mort celui en qui j'avais espéré un successeur dans mes études [2]. Quant à fixer le prix de l'acquisition de tes volumes, comme tu as la bonté de me le proposer, je ne le puis, n'en connaissant exactement ni les titres, ni le nombre, ni la valeur. Rédiges-en la note précise dans une lettre. De cette façon, si jamais tu te décides à faire ce que j'ai toujours désiré et ce que tu m'as autrefois promis, à venir passer avec moi notre pauvre reste de vie, tu reconnaîtras chez moi tes livres, mêlés à ceux que j'ai recueillis et qui sont tiens aussi, et tu verras alors que, loin d'avoir rien perdu, tu auras plutôt gagné quelque chose [3] ».

1. *Haec supellex nostra post nos... ad aliquem nostri perpetuo memorem, pium ac deuotum locum, simul indecerpta perueniat.*

2. P. a-t-il dans la pensée un ami? Le texte dit *meorum studiorum sperauerám successorem*. Son fils Giovanni était mort l'année précédente, et je crois qu'il faut songer à lui.

3. *Sen.* I, 5 (4; *Op.* 744-745).

Boccace adoucissait, sur les remontrances de son ami, les exagérations de son repentir ; mais Pétrarque, continuait à chercher les moyens d'éviter la dispersion de sa propre bibliothèque. Le 28 août, il se décidait à l'offrir à la République de Venise ou plutôt à l'église de Saint-Marc, à l'ombre de laquelle il désirait maintenant terminer paisiblement sa vie. Il venait, en effet, dans cette même année 1362, de constater à ses dépens le manque de sécurité de l'Italie du Nord. Parti de Padoue pour aller en France, où l'appelait le pape et où Vaucluse l'attirait toujours, il avait dû revenir sur ses pas, le Piémont étant désolé par la guerre entre Visconti et le marquis de Saluces ; il s'était alors dirigé vers l'Allemagne, pour répondre à une invitation de l'Empereur et séjourner auprès de lui ; mais il y renonça, de ce côté, la route n'étant pas plus sûre. Ces contretemps lui furent d'autant plus pénibles qu'il embarrassait son voyage du transport de sa bibliothèque, dont il ne supportait plus d'être privé [1]. Après avoir tant tremblé pour ce cher trésor, il se réfugiait à Venise, « avec ses livres et ses plumes », heureux de trouver asile « dans ce port commun du genre humain [2]. »

Par sa position Venise était à l'abri des misères de la guerre continentale. Des amitiés nombreuses et lettrées y retenaient le poète, notamment celle du dévoué Benintendi, chancelier de la République. Enfin, cette ville exerçait déjà cette séduction, qui fait croire aux hommes d'étude que nulle part au monde ils ne se trouveront mieux pour travailler : « C'est de nos jours, écrivait Pétrarque, l'auberge

1. *Quibus et forte onerer potius quam orner, longa tamen consuetudine sic affectus sum, ut sine illis esse nesciam. His transuehendis ut uides, Caesar, non Alpium sola obstat asperitas et longissimi labor itineris, sed praedonum metus et uiarum mille pericula* (*Fam.* XXIII, 8 ; à Charles IV).

2. *Fam.* XXIII, 14.

unique de la liberté, de la justice et de la paix, l'unique refuge des bons, le seul port où puissent se mettre en sûreté, chassées de partout par la tyrannie et par la guerre, les nefs des hommes qui cherchent à mener leur vie paisible; cité riche d'or et plus encore de renommée, de force et plus encore de vertu, bâtie de marbres solides, mais sur les bases plus solides encore d'une immuable concorde entre les citoyens, et que la mer dont elle est ceinte garantit moins que ne fait la prudente sagesse de ses fils ! [1] »

Pétrarque, résolu à se fixer définitivement à Venise était obligé de tenir une maison assez importante : et peu certain, dans l'état troublé de l'Italie, de recevoir exactement tous ses revenus, il avait besoin de s'assurer quelques avantages matériels. Si Saint-Marc consentait à le loger, il pourrait, en échange, lui léguer les livres dont il redoutait la dispersion. Benintendi, consulté à ce sujet, se faisait fort de négocier l'affaire. Déjà Pétrarque voyait grandir son projet : il ne rêvait rien moins que la fondation d'une grande bibliothèque publique, dont l'État vénitien prendrait la charge après sa mort et qui rendrait à la postérité les services qu'avaient rendus autrefois tant de grandes collections antiques dont il avait lu l'histoire [2]. « Si nous réussissons, écrivait-il au chancelier, ce sera sans doute pour vous, vos descendants et votre république, je n'oserais dire une gloire, mais assurément le chemin d'une gloire. Une foule de choses devenues grandes et éclatantes ont eu d'aussi humbles commencements. » Et il suppose que l'âme du doge Andrea Dandolo, leur ami, se réjouit en paradis de ce projet et n'est point jaloux d'avoir laissé à un de ses successeurs « l'honneur de fonder une bibliothèque publique ».

1. *Sen.* IV, 3.
2. Cf. *Rem.* I. 43, et *passim*.

Le poète tenait, en cette affaire, à ne pas se considérer comme le principal obligé : c'était un service qu'il accordait à l'État, bien plus qu'un avantage qu'il demandait pour lui-même : « N'importune donc personne par des instances, disait-il au chancelier; fais ce qui sera nécessaire et conforme à notre discrétion ; si l'amour du bien public ne nous poussait à prendre l'initiative, c'est nous qui devrions être suppliés [1] ». Benintendi remettait au Sénat, au nom du poète, une proposition autographe, en latin de chancellerie, où éclate assez naïvement la double passion de sa vie, l'amour des livres et de la gloire [2]. Le Grand Conseil prenait aussitôt une délibération pour l'accepter, dans les formes les plus honorables pour Pétrarque, et lui accordait, en échange des livres promis après sa mort à l'église de Saint-Marc, une belle habitation à vie, aux frais de la République. Ce fut le *Palazzo delle due Torri*, au quai des Esclavons [3].

Il n'a pas tenu à Pétrarque, on le voit, que la Bibliothèque Marcienne n'ait été fondée un siècle plus tôt. Il avait eu la première idée d'une bibliothèque publique [4] et formé, en faveur de la ville de Venise et des bonnes lettres, le plan que reprit après lui le cardinal Bessarion. On expliquera, au chapitre suivant, pourquoi ces projets, accueillis avec tant d'empressement par la Seigneurie, ne furent pas exécutés ; il suffit de dire ici comment les livres de Pétrarque quittèrent Venise avec leur maître. Il avait formellement réservé, dans ses offres à la République, son entière liberté

1. *Var.* 43.
2. V. plus loin, p. 194.
3. *Sen.* II, 3. Cf. Sansovino, *Venezia, Città nobiliss.*, Venise, 1581, p. 24 b. et 240. [N. Barozzi dans] *P. e Venezia*, Venise, 1874, p. 286.
4. Sur le caractère strictement privé de toutes les bibliothèques du temps, même celle du Pape, v. les observations d'Ehrle, t. I, p. 756 ; l'idée de P. apparaît d'autant plus intéressante.

de résidence, qui impliquait le droit d'emporter avec lui la bibliothèque, dont il ne se séparait pas. Après quelques années d'habitation, coupées par de nombreux voyages, il se dégoûta d'une ville, où il rencontrait trop d'Averroïstes et où il manquait d'un jardin. Il prit peu à peu l'habitude de séjourner à Padoue ; il aimait à y remplir ses fonctions de chanoine et à jouir de la familiarité d'un prince vraiment lettré, François de Carrare. Enfin, les sollicitations de celui-ci et les exigences d'une santé qui avait besoin de l'air des montagnes, le décidèrent à abandonner les lagunes et à partager son temps entre Padoue et Arquà, où le seigneur de Padoue lui avait fait don d'une maison rustique. La proximité de Venise lui permettait, d'ailleurs, d'y revenir aisément et d'y cultiver ses amitiés. Ses livres s'y trouvaient encore au commencement de 1368, confiés aux soins de Donato degli Albanzani [1]; mais ils ne tardèrent point à venir rejoindre leur maître. Celui-ci, pour agrandir sa propriété d'Arquà, venait d'y acquérir une terre de ses propres deniers, et marquait ainsi son intention définitive de résider dans les états de François de Carrare [2].

En cet ermitage des monts Euganéens, entouré de l'horizon paisible que domine encore la maison construite pour lui, Pétrarque revivait, en ses vieilles années, la vie de Vaucluse : « Je suis demeuré, écrivait-il, dans la médiocrité d'existence que j'avais alors et que j'ai jugée plus avantageuse et plus douce : je ne me suis enrichi que d'années et de quelques livres... Une grande partie du temps, je reste à la campagne, désireux comme toujours de solitude et de repos.

1. *Bibliotheca nostra tuis in manibus relicta* (*De ignor.*, *Op.* 1053).
2. Cf. les documents publiés par Malmignati et Gloria et résumés par Zardo, *Il P. e i Carraresi*, Milan, 1887, ch. III. V. aussi la belle étude de Jusserand, *Au tombeau de P.* (dans *Revue de Paris*, 1er juillet 1896, p. 92-119).

Lire, écrire, méditer sont encore, comme déjà dans ma jeunesse, ma vie et mon plaisir : je m'étonne seulement, après une assiduité si longue d'avoir appris si peu de chose [1] ».

Son érudition cependant demeurait aussi renommée que l'était son génie de poète ; on faisait sans cesse appel à sa mémoire et à ses livres, qu'il mettait généreusement à la disposition de tous [2] ; les visites et les épîtres de demande lui arrivaient nombreuses, et il avait toujours « dans sa petite armoire [3] » quelque bon ouvrage à prêter aux amis des lettres. Un gentilhomme Ferrarais écrivait de Padoue à Louis de Gonzague, à propos d'une lettre de César qu'il lui destinait : « Je pense, que s'il a été conservé dans le monde quelque autre œuvre de cet empereur, elle existe chez notre glorieux seigneur commun, messer François Pétrarque. Là est l'écrin et le tabernacle des monuments de l'Antiquité, et personne ne peut espérer d'en découvrir qu'il ne posséderait pas. J'irai le voir dans peu de jours à Arquà, où il se trouve, et lui demanderai instamment ce qu'il a des compositions de César ; je n'ai pas de refus à craindre : obligeant toujours et pour tout le monde, il a paru l'être particulièrement pour moi [4] ». Les richesses réunies dans le *scrinium* d'Arquà et de Padoue étaient considérées par leur maître comme un dépôt dont il devait compte aux travailleurs de son temps, et jamais bibliophile ne fut plus libéral de ses richesses, mieux convaincu des droits d'autrui sur ses collections.

1. *Sen.* XIII, 7 (*Op.* 920). Cf. XV, 5 (XIV, 6).

2. *Var.* 39. Dès 1340 environ, Berçuire avait eu recours à lui, à Avignon, pour des renseignements *de formis et figuris deorum*, qu'il inséra dans le l. XV de son *Reductiorum morale* (Hauréau, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXX, 2e p., p. 47).

3. *In nostro armariolo* (*Sen.* VIII, 6 ; *Op.* 840).

4. Lettre de Nicolò de' Beccari, 3 août [1371], p.p. Novati dans *Attraverso il Medio Evo*, Bari, 1995, p. 270. L'empereur Charles IV interrogeait P. à la même époque sur l'authenticité d'une lettre de César et d'une autre de Néron (*Sen.* XVI (XV), 5 ; *Op.* 955). Cf. Sabbadini, *Le scoperte dei codici latini e greci ne sec. XIV et XV*. Florence, 1905, p. 35, 42 et 217.

A ce moment, ses goûts de jeunesse avaient retrouvé toute leur force. Il achevait ses *Trionfi* et mettait au net, de sa propre main, une partie de la rédaction définitive du *Canzoniere*, dont il devinait à présent l'importance pour sa gloire future [1]. C'était peut-être des variantes de poète, autant que des références d'humaniste, qu'il inscrivait pendant l'hiver, sur le revers de cuir de sa pelisse, dans la promptitude de l'inspiration jaillissante [2]. Sans abandonner les auteurs sacrés, il laissait reprendre dans ses lectures une grande place aux auteurs profanes. Il rouvrait, pour leur confier des observations nouvelles, ces livres vieillis avec lui et d'autant plus chers [3]. Il avait la joie d'en acquérir d'autres, et les lisait à soixante-dix ans avec le même enthousiasme qu'il eût fait à trente : un de ses derniers travaux ne fut-il pas ce grand commentaire qu'il commença sur les marges de son Homère et qu'il ne put achever [4] ? Il interrogeait à nouveau, d'un esprit mûri par l'expérience d'une longue vie, les œuvres qui lui avaient révélé la sagesse antique. Toute autre science continuait à le laisser indifférent. Certains livres, déposés chez lui par un Colonna, tous de droit canon ou civil, risquaient, pensait-il, d'être égarés à sa mort; il demandait instamment de les restituer à leur

1. V. les justes observations de V. Cian sur le dédain, qu'on a trop exagéré, du poète pour ses œuvres en langue vulgaire (« *Nugellae uulgares* » ? *questione petrarchesca*, Pérouse, 1904).

2. V. le témoignage du vieux paysan d'Arquà recueilli par Bernardo Bembo et rapporté par Beccadelli : « Di verno portava una pellicia di buone fodere dentro, ma di fuora scoperta, com' anco oggidì usano molto oltramontani... E diceva il contadino che in molti luoghi di quel cuoio era scritto variamente... Movendosi a scrivere repentinamente secondo che l'animo lo sospingeva... uso quasi comune a tutti poeti. » (A. Solerti, *Le vite di Dante, P. e Boccaccio scritte fino al secolo XVII*, Milan, 1904, p. 462).

3. *Mecum senuit*, disait-il de son ms. des *Confessions* de saint Augustin (*Sen*. XV, 7; *Op*. 955).

4. *Par*. 7880, 1 et 2.

propriétaire, mais il ajoutait avec franchise : « Si c'étaient des ouvrages de Cicéron ou de Varron, je n'insisterais peut-être pas autant [1] ». Il avait fini cependant, comme il arrive, par accepter l'encombrement des livres inutiles, et il en fut embarrassé plus d'une fois, en ces années surtout qui furent loin d'être paisibles.

La guerre, qui couvait depuis longtemps entre François de Carrare et les Vénitiens, finit par éclater et le séjour hors des villes cessa d'être sûr. Pétrarque demeura à Arquà le plus tard possible; mais, bien qu'un ami prétendît qu'il suffirait d'écrire sur la porte son nom vénéré pour en écarter les gens de guerre, il trouva plus prudent de rentrer à Padoue : « J'attends aujourd'hui ou demain, écrivait-il le 17 novembre 1373, ma petite famille restée à la campagne. Quant aux livres que j'y tenais, je les ai rapportés, laissant la maison et le reste à la garde de Dieu [2] ». Ce séjour forcé à la ville, que la guerre prolongea longtemps, ne fut pas perdu pour son travail. Son gendre Francescuolo da Brossano et surtout son ami et disciple Lombardo della Seta, qui habitait aussi avec lui et lui servit de dernier secrétaire, avaient soin de son intérieur et de sa bibliothèque; les soucis matériels lui étaient ainsi évités, et il trouvait réunies sous sa main les ressources nécessaires pour ses recherches dans les volumes soigneusement annotés par lui dans le cours de sa vie et familiers aux personnes qui l'entouraient. Mais il souffrait de ne pas retourner aux champs et répétait impatiemment le vœu d'Horace [3]. Il dut attendre jusqu'au mois d'octobre 1373, et même accompagner à Venise, après

1. *Sen.* XV, 1 (*De libris Agapiti sen. de Columna* (XIV, 2 ; *Op.* 932). Lettre s. d., mais visiblement de 1370 ou 71.
2. *Sen.* XIII, 16 (*Op.* 930).
3. *Sen.* XV, 13 (XIV, 15 ; *Op.* 942).

une défaite du seigneur de Padoue, le fils de son ami, qui allait faire amende honorable à la Seigneurie et traiter des conditions de la paix. Ce n'est qu'à la suite de cette pénible mission que le vieux poète, dont la santé s'épuisait de plus en plus, put retourner à Arquà et y goûter encore quelques mois d'étude et de recueillement.

La nuit du 18 juillet 1374 [1], comme Pétrarque veillait, suivant sa coutume, dans son petit cabinet, la mort vint le surprendre. On dit que ses amis le trouvèrent, au matin, le front appuyé sur le livre ouvert devant lui. Le travail qui avait occupé ses dernières heures était la biographie de César [2]; la page écrite par sa main tremblante s'arrête sur un renvoi aux lettres de Cicéron annonçant un passage qu'il n'a pas transcrit [3]. Ainsi, jusqu'à la fin, sa pensée fut remplie de la grandeur de Rome et vécut dans le monde idéal qu'elle s'était choisi.

1. La tradition ici adoptée de la mort du poète, dans la nuit du 18 au 19, a pour elle le témoignage fort autorisé de Giovanni Manzini della Motta, l'humaniste de Lunigiane, qui vivait en 1388 à Pavie, en rapports très étroits avec Jac. Dondi dell' Orologio (cf. Novati dans le vol. *P. e la Lombardia*, Milan, 1904, p. 185). V. aussi une souscription originale de Lombardo della Seta et ma note dans *Le De Viris illustribus de P.*, Paris, 1890, p. 72. Zardo doit reprendre la question, dans le recueil *Padova e P.* (à paraître en 1906).

2. Ce n'est point une hypothèse qui est apportée ici. Le texte de Lombardo, témoin de la mort, est tout à fait formel : *His gestis Cesaris dum instaret, obiit ipse vates celeberrimus F. P. millesimo trecentesimo septuagesimo quarto, decimo nono iulii, Arquade* (*Par. 6069 F*, f. 142).

3. J'ai retrouvé à la Nationale de Paris le ms. autographe inachevé de l'ouvrage de P. (*Par. 5784*). Les pages finales sont de son extrême vieillesse; elles racontent la rivalité de César et de Pompée, et le témoignage de Cicéron est invoqué aux derniers mots : *Is ergo epistolarum ad Atticum libro VIII°*. On devine que P. s'est arrêté dans son travail pour recourir à sa copie des lettres de Cicéron à Atticus, et y chercher le texte exact qu'il voulait citer.

CHAPITRE II

LES LIVRES DE PÉTRARQUE APRÈS SA MORT

Tanto vince e ritoglie il Tempo avaro.
(*Trionfo del Tempo.*)

Le poète avait fini sa vie en travaillant, comme il avait vécu, et, suivant un pressentiment plusieurs fois exprimé, la mort avait arraché de ses mains sa plume fatiguée [1]. Les livres des Anciens l'avaient entouré jusqu'à la fin, après l'avoir accompagné durant toute sa carrière et l'avoir aidé pour la composition de ses œuvres. Qu'allait devenir maintenant cette bibliothèque, réunie avec tant de sollicitude et qui lui avait permis de répandre dans le monde, par la parole et par la plume, l'esprit de l'Antiquité? Si l'on se préoccupait de sa dépouille mortelle, que les humanistes de Padoue voulaient enlever aux paysans d'Arquà [2], on était bien plus anxieux de connaître le sort réservé à ses livres. Dès les premiers jours qui suivirent l'émotion de la nouvelle, les cercles lettrés s'en informèrent et des rumeurs contradictoires leur répondirent.

1. *Secr.* III (*Op.* 365). Cf. *Fam.* préf. : *Scribendi mihi uiuendique unus, ut auguror, finis erit.* V. aussi *Sen.* XVII, 2 : *Opto ut* [*me*] *legentem aut scribentem... mors inueniat.*

2. V. le curieux poème de Zenone da Pistoia, la *Pietosa Fonte*, écrit à Padoue, dans l'entourage des Carrare, l'année même de la mort de P. et destiné à exalter sa mémoire. Texte cité par Antonio Medin, *Il culto del P. nel Veneto fino alla dittatura del Bembo*, Venise, 1904, p. 9-12.

Dans une lettre où Boccace se faisait l'interprète de l'Italie désolée de la mort de son poète, il écrivait à Francescuolo da Brossano : *Attamen impellit affectio, ut aliqua superaddam; audissem ego libenter, quid de bibliotheca pretiosissima uiri illustris dispositum sit, nam apud nos alii uaria credunt, alii referunt* [1]. Avant les premières recherches d'où ce livre est sorti, l'érudition moderne pouvait encore poser la question de Boccace. Examinons les rares documents qui la renseignaient et tentons ensuite de résoudre les menus problèmes, souvent embrouillés plutôt qu'éclaircis par les nombreux travaux qui les abordèrent [2].

Il y avait à Florence un savant, jeune encore, destiné à un grand rôle dans le gouvernement et dans les lettres, et qui, depuis 1368, avait l'honneur d'être en correspondance avec Pétrarque, Coluccio Salutati [3]. Il avait été un des plus empressés à demander l'achèvement et la publication de l'*Africa*. Après la mort de Pétrarque et celle de Boccace, qui suivit de près, tous les efforts de celui qui allait leur succéder à la tête de l'humanisme italien tendirent à sauver le poème menacé d'être jeté au feu; telle était, disait-on, la décision dernière de l'auteur, jusqu'au bout imitateur de Virgile. De la correspondance échangée à ce sujet entre Salutati et l'Italie du Nord, quelques fragments sont conservés; on y trouve les principaux renseignements qu'on puisse mettre en œuvre pour notre sujet. Le 16 novembre

1. *Le lettere*, p. 383. Matteo Villani écrivait, à Florence à propos de P. et de Zanob da Strada : « L'e loro cose nella loro uita a pochi erano note » (Muratori, XIV, 321).

2. Une bibliographie considérable, embrassant quatre siècles d'érudition, pourrait être apportée ici; mais il est inutile d'imposer au lecteur l'encombrement de cette richesse stérile.

3. Cf. Novati, *Epistolario di Coluccio Salutati*, t. I, Rome, 1891, p. 62. La lettre écrite de Montefiascone à P. répond à *Sen.* XI, 2. Leurs relations avaient été créées par Boccace et Fr. Bruni.

1375, il écrit à Broaspini, à Vérone, en lui rappelant sa promesse de lui procurer Properce et Catulle, qu'il ne connaît guère que de nom [1]; on voit que le second poète est entre les mains du Véronais, mais que le premier fait partie de la bibliothèque de Pétrarque. On lit en effet : *Si prece uel precio Propertium de bibliotheca illius celeberrimi uiri, Petrarce inquam,... haberi posse confidis, uel ut meus sit, uel ut exemplari queat, deprecor ut procures* [2]. Coluccio ajoute qu'il se fie aux démarches de Broaspini pour obtenir aussi l'*Africa*.

Un peu plus tard, il entre en relations directes avec la famille de Pétrarque et en correspondance avec Brossano et Lombardo della Seta, au sujet du poème que les lettrés Florentins sont impatients de connaître [3]. On se prête obligeamment à cette demande ; l'*Africa* arrive entre les mains de Coluccio, mais il en trouve le texte en si mauvais état, qu'après avoir vivement désiré se charger lui-même de le publier, il est obligé d'y renoncer, par sa lettre du 28 janvier 1377 [4]. Deux ans plus tard, nous voyons une nouvelle négociation engagée ; Lombardo s'occupe de faire transcrire

1. *Quorum mihi nil pene nisi nomen innotuit* (lettre antérieure, du 25 juillet 1374, à Benvenuto da Imola, qui s'était chargé d'abord de la négociation. Novati, *l. c.*, t. I, p. 170).

2. *Catullum, quem credo paruum libellum, aut exemplatum aut exemplandum rogo transmitte. Tenent ibi Florentini, qui totum terrarum orbem discurrendo terunt, pro mercibus apothecas ; in ballis quas faciunt illum iubere poteris alligari, quem ad me, ut arbitror, libenter quilibet destinabit... Africam P. nostri... nisi per manus tuas uidere non spero, quod quam ardenter cupiam non facile dixerim* (Novati, *l. c.*, t. I, p. 221-223).

3. Le travail de Novati est le plus précis qui ait été donné sur l'histoire de la publication de l'*Africa ;* il complète non seulement l'essai de Pingaud, mais ceux de Corradini et de Zardo. (La première lettre de Coluccio, adressée à Brossano, est du 24 décembre 1375. Dans la lettre du 4 juin 1376, à Lombardo, il demande aussi les *Sine titulo*.)

4. Cf. les observations de Novati, *l. c.*, t. I, p. 250, n. 4. Coluccio, en abandonnant le projet de publication, avait gardé la copie reçue sans la laisser lire ou bien l'avait restituée ; ce pouvait être fort bien une condition de la communication faite à Padoue.

le *De Viris* pour Coluccio [1]. Celui-ci, dans une lettre du 13 juillet 1379, demande qu'on veuille bien y joindre le livre des *Res memorandae;* il reparle du Properce, et il insiste pour avoir une copie sur parchemin ou sur papier, une série de discours de Cicéron qu'il indique ; il s'étonne ensuite de l'absence de certains traités du même auteur et prie Lombardo de faire à ce sujet des recherches plus minutieuses. Il paraît répondre à une communication de son correspondant, qui lui aurait fait connaître sommairement et, à ce qu'il semble, par une liste assez peu exacte, les œuvres de Cicéron trouvées parmi les manuscrits de Pétrarque. Cette lettre de Salutati, intéressante à divers égards et à laquelle on aura à renvoyer plus tard [2], établit

1. V. dans Nolhac, *Le De Viris ill. de P.*, p. 74, la description de cette copie (aujourd'hui à la Vaticane, *Ottob.* 1833) exécutée sur parchemin et souscrite : *Transcriptus hic liber Pataui et expletus* 1380° *die xv nouembris.*

2. *Nuper autem quanta diligentia, sicut iocunda tua epistola patenter insinuat, libellos quos ego postulo conquisisti, quanta cura illos pro me te asseris facturum ut exemplentur! Unum tamen amicabiliter inseram. Video quod librum De Viris illustribus in papyro facies exemplari, sicut scribis; sed per religiosum uirum Fratrem Thedaldum* [della Casa] *de ordine Minorum mihi relatum fuit te in hoc mutasse consilium; de quo, si scriptorem habes qui possit in pergameno conscribere, longe magis contentor...* [V. note précédente]. *Si igitur in una potes transcriptione me expedire, ne ex altera pendeam, te totis affectibus rogo et, si non impossibile fuerit, ut adiciatur eiusdem uiri gratum opusculum Rerum Memorabilium et hortor et peto; illo tamen priori me participem omnino facias. De Propertio autem nihil aliud, nisi quod scribis expecto, ut uidelicet exemplatum habeam. De Ciceronis uoluminibus miror, quod plura non sint apud uos, et eo maxime quia ex quadam Petrarce epistola, quae incipit* Geminus mihi Parnasus, *etc. datur intelligi longe plures Arpinatis libros apud eum fuisse* [la lettre ainsi désignée est *Sine tit.* 5 (*Op.* 716); mais le passage auquel Coluccio fait allusion se trouvait dans la seconde partie de la lettre qui en a été détachée par P. pour former *Fam.* XII, 8]. *Audieram etiam ipsum habuisse Verrinas. Sed ne, dum omnia quaero, pluribus caream, hos uel in papyro transcribi peto : de Lege frumentaria, ad Hortensium, pro Plancio, pro P. Sylla, de laudibus Magni Pompeii, et Milonianam, quam ultimam habeo adeo corruptam et inexpletam, quod dici potest me illam penitus non habere. Philippicarum quatuor habeo, quarum prima incipit :* Antequam de Republica dicam, *quam primam reor. Altera incipit..... Reliquas rogo scribi facias in papyro; et si istae sunt ordinatae primae quatuor orationes notum facito. Habeo orationem*

pour nous un point important : c'est que, en 1379, la bibliothèque était à Padoue, à la disposition de Lombardo della Seta, qui pouvait y faire transcrire les ouvrages que lui demandaient les lettrés.

Les compositions de Pétrarque formaient une série de manuscrits à part facile à détacher de l'ensemble de la collection. Elles constituaient même une sorte de dépôt sur lequel veillaient la famille et les amis qui avaient entouré les derniers jours du poète. Lombardo y portait tous ses soins, *maximus famae Francisci nostri custos*, disait Coluccio. L'un des ouvrages les plus importants, le *De Viris* resté incomplet, demeurait entre ses mains, car il avait reçu de François de Carrare mission de le terminer et il ne finit son travail que le 25 janvier 1379 [1]. D'autres, tels que l'*Africa* et les *Trionfi*, ne furent pas aisément livrés à la publicité ; après avoir échappé à la destruction ordonnée par l'auteur, ils avaient été soumis à une revision ordonnée par Carrare, et l'inquiétude ressentie par Boccace d'une décision qui pouvait être maladroitement ou indiscrètement exécutée, avait causé un de ses derniers chagrins [2]. Pour les ouvrages dont la rédaction était définitive, les dépositaires ouvraient libérale-

Ad Populum Romanum..... Si esset altera ab illa quae apud nos intitulatur Ad Equites Romanos, fac et illam scribi ; aliter sufficiat ea quam habeo. Gratulationem Ad Senatum pro reditu de exilio habeo, sed, ut arbitror, incompletam.... ; si ultra habetis, exemplari facias. Non possum credere quod libros De finibus bonorum et malorum non habeatis ; si apud uos sunt, cum mihi sit liber ille imperfectus, utpote qui usque ad quartum librum usque ibi : atque plena eorum, qui cum de summo bono quaererent, etc., *nam ulterius non procedit, desidero habere complementum eiusdem quarti et totum quintum. Quatuor Academiae libros, si reperiri possent, nouit Deus quam ardenter uidere cupiam et habere. Vide quam amicabiliter, quaue confidentia tecum agam....... Franciscolum meum saluta. Florentiae xiij[a] Iulii.* (Novati, t. I, p. 330-333. Le texte donné au siècle dernier par Bandini est incomplet.)

1. Cf. l'excursus I.

2. *Le lettere*, p. 383. Cf. les lettres de Salutati sur l'*Africa*, dont la première est du 24 mars 1375 (Novati, t. I, p. 199 sqq. Cf. t. IV, p. 278).

ment leur porte aux transcripteurs qui leur arrivaient de divers côtés.

Un pape bibliophile, Grégoire XI, qui semble avoir partagé bon nombre des idées de Pétrarque, venait à peine de recevoir l'annonce de la mort du grand homme, qu'il chargeait le cardinal vicaire en Italie, Guillaume de Noellet, de procurer à la librairie d'Avignon ses œuvres complètes [1]. La Toscane n'avait pas tardé à envoyer prendre des copies du même genre; on en a plusieurs directement tirées des manuscrits originaux par Fra Tedaldo della Casa et datées de 1378 à Padoue [2]. Enfin, comme l'*Africa*, à la suite du projet abandonné de Coluccio, était restée ignorée au cercle florentin, un de ses membres les plus actifs, le jeune Nicolò Niccoli, se rendait à Padoue et en rapportait, avec d'autres ouvrages, le poème tant désiré [3]. *Petrarcam*, lui fait dire un contemporain, *tanti semper feci ut usque in Patauium profectus sum, ut ex proprio exemplari libros suos transcriberem; ego enim primus omnium Africam illam huc adduxi, cuius quidem rei iste Coluccius testis est* [4].

Pour la bibliothèque proprement dite, il est un document qui devrait, semble-t-il, suffire à nous renseigner; c'est le

1. 11 août 1374 : *Postquam illo caremus, libros eius habere nimium affectamus. Circumspectionem itaque tuam hortamur attente, quatenus de libris eius per fidelem inuestigatorem inquiri facias diligenter, potissime de Africa, eglogis, epistolis, inuectiuis, libris de uita solitaria et aliis, quae ipsum ex praecipuo Dei dono miro lepore audiuimus texuisse, illosque pro nobis per scriptores intelligentes facias exemplari et exemplatos cures ad nos per fidos delatores illico destinare* (Ehrle, t. I, p. 143; publié déjà par Meneghelli et Theiner, mentionné inexactement par Marini, *Archiatri*, t. II, p. 21).

2. V. l'excursus V et Zardo, p. 254 sqq. Dans un article *Per l'edizione critica delle opere del P.*, Arnaldo della Torre relève l'intérêt des copies de Tedaldo (*Boll. degli atti del Comitato pel VI Centenario di F. P.*, nº 3, Arezzo, 1904).

3. Ce voyage est postérieur à 1382 (G. Zippel, *N. Niccoli*, Florence, 1890, p. 13).

4. *Leonardi Bruni Aret. dial. de tribus uatibus Florentinis* [*ad. P. P. Istrum*], éd. Wotke, Vienne, 1889, p. 26; éd. Klette, Greifswald, 1889, p. 72 (cf. p. 78 et 82).

testament très étendu et très complet que Pétrarque a rédigé à Padoue, le 4 avril 1370[1]. Il y dispose de ses biens de la façon la plus minutieuse; il lègue par exemple une madone de Giotto à François de Carrare, et beaucoup d'objets ou sommes d'argent à des amis; mais le seul livre qui soit mentionné est son grand bréviaire acheté à Venise, son bréviaire de chanoine, qu'il lègue au custode de l'église de Padoue pour servir après lui à l'usage perpétuel des prêtres de cette église[2]. Le légataire universel est Brossano ou, à son défaut, Lombardo, et le testateur adresse à l'exécuteur de ses dernières volontés des recommandations assez nombreuses. On en attend une relative au trésor qui lui tenait le plus au cœur et dont il s'était promis d'éviter la dispersion[3]; son silence absolu à cet égard cause une surprise.

Ce silence n'a point été expliqué; mais il semble qu'il le serait assez, si on tenait un compte suffisant de l'engagement pris par le poète envers la République de Venise. Pétrarque, en effet, n'avait point à faire mention de la bibliothèque dans son testament, si, en réalité, il s'était interdit par un acte public tout droit d'en disposer. Traduisons, pour y voir

1. *Scripsi manu propria Paduae in domo ecclesiae quam habito, anno Dni* 1370 *prid. non. Apr.* (Fracassetti, éd. des *Fam.*, t. III, p. 544).

2. *Presbytero... Iohanni a Bocheta custodi ecclesiae nostrae... Ea tamen lege... ut post eius obitum remaneat in sacristia ecclesiae Paduae ad obsequium perpetuum presbyterorum, ut ipse presbyter Iohannes et alii orent, si eis placeat, Christum et beatam Virginem Mariam pro me.* Un prétendu legs de livres de P. à la bibliothèque capitulaire de Padoue, répété par beaucoup d'auteurs, repose sur une confusion avec ce bréviaire (Scarabello, *Della bibl. del rev*mo *Capitolo di Padova*, Padoue, 1839, p. 9). J'ai cherché vainement à Padoue les traces de ce volume (déjà cité p. 62, n. 2) offert par le chapitre au pape Paul V; celui qu'on croyait alors le bréviaire de P. serait passé au palais Borghèse à Rome et Cozza-Luzi croit l'avoir identifié avec le ms. exposé depuis 1891 dans les vitrines de la Vaticane (*Il breviario di F. P.*, dans l'*Arcadia* de 1892, t. IV, p. 179). J'ai examiné attentivement le ms. sans trouver, sur un volume qui aurait été un des plus familiers au poète, le moindre signe extérieur venant à l'appui de la tradition.

3. V. p. 77.

parfaitement clair, les pièces conservées dans les actes du Grand-Conseil[1]. Voici d'abord l'offre de Pétrarque :

« François Pétrarque désire, s'il plaît au Christ et au bienheureux Marc l'évangéliste, faire hériter [l'église de] celui-ci d'un certain nombre de livres qu'il a maintenant ou qu'il pourra avoir un jour, à cette condition qu'on ne les vende, ni ne les disperse de quelque façon que ce soit, mais qu'on les conserve à jamais en un lieu spécialement choisi, bien à

1. Je crois pouvoir répondre du texte suivant, l'ayant pris moi-même aux Archives des Frari (*Magg. Cons. Deliber. Reg.* 26, f. 85) :

Die iiij sept.

Considerato quantum ad laudem Dei et beati Marci euangeliste ac honorem et famam ciuitatis nostre futurum est illud quod offertur per dominum Franciscum Petrarcham, (cuius fama hodie tanta est in toto orbe quod in memoria hominum non est iamdudum inter Christianos fuisse uel esse philosophum moralem et poetam qui possit eidem comparari), acceptetur oblatio sua secundum formam infrascripte cedule scripte manu sua, et ex nunc sit captum quod possit expendi de Monte pro domo et habitatione sua in uita eius per modum affictus, sicut uidebitur Dominio, Consiliariis et Capitibus uel maiori parti; cum procuratores Ecclesie Sancti Marci offerant facere expensas necessarias pro loco ubi debuerint reponi et conseruari libri sui. Et est capta per vj Consiliaros, tria Capita xxxij de xl et ultimo duas partes Maioris Consilii. Tenor autem dicte cedule talis est :

Cupit F. beatum Marcum euangelistam, si Christo et sibi sit placitum, heredem habere nescio quot libellorum quos nunc habet uel est forsitan habiturus, hac lege quod libri non uendantur neque quomodolibet distrahantur, sed in loco aliquo ad hoc deputando, qui sit tutus ab incendiis atque imbribus, ad Sancti ipsius honorem et sui memoriam, nec non ad ingeniosorum et nobilium ciuitatis illius quos continget in talibus delectari consolationem qualem qualem et commodum perpetuo conseruentur. Neque appetit hoc quia libri uel ualde multi, uel ualde preciosi sunt, sed sub hac spe quod postea de tempore in tempus et illa gloriosa ciuitas alios supperaddet e publico, et priuatim nobiles atque amantes patrie, ciues uel forte eciam alienigene, secuti exemplum, librorum suorum partem supremis suis relinquent uoluntatibus Ecclesie supradicte; atque ita facile poterit ad unam magnam et famosam bibliothecam ac parem ueteribus perueniri, que quante glorie futura sit illi Dominio nemo literatus est puto nec ydiota qui nesciat. Quod si Deo et illo tanto patrono urbis uestre auxiliante contigerit, gaudebit ipse F. et in Domino gloriabitur se quodammodo fuisse principium tanti boni. Super quo, si res procedat, forte aliquid latius scribet. Verum ut aliquid plus quam verba ponere in tanto negocio uideatur, uult hoc facere quod promisit etc.

Pro se interim et pro dictis libris uellet unam non magnam sed honestam domum, ut quicquid de ipso humaniter contingeret non posset hoc eius propositum impediri; ipse quoque libentissime moram trahet ibidem, si bono modo possit; de hoc enim non est ad plenum certus per multas rerum difficultates; sperat tamen.

(L'ancienne table des actes désigne ainsi le document : *Oblatio D. Fran. Petrarche et promisio domus a communi.*)

l'abri de l'incendie et de la pluie, pour l'honneur de la mémoire du donateur et aussi pour la consolation et l'avantage des lettrés et des nobles de cette ville qui savent s'y plaire. Son désir ne suppose pas que les livres soient bien nombreux ou bien précieux, mais il a l'espoir que plus tard, de temps en temps, cette glorieuse cité en ajoutera d'autres aux frais de l'État et que des particuliers nobles et aimant leur pays ou même des étrangers, suivant l'exemple donné, laisseront par leurs dernières volontés une partie de leurs biens à ladite église et qu'ainsi la collection pourra devenir une grande et fameuse bibliothèque égale à celle de l'Antiquité. Quelle gloire en reviendra à cet État! Savants et ignorants le comprennent également. Si cela arrive, avec l'aide de Dieu et de l'illustre patron de votre ville, François se réjouira et se félicitera dans le Seigneur d'avoir été en quelque sorte l'initiateur d'un tel bien. Il récrira peut-être à ce sujet plus longuement, si l'affaire se poursuit... En attendant, pour lui-même et pour lesdits livres, il voudrait avoir non pas une grande, mais une convenable maison, afin qu'aucune circonstance fâcheuse ne puisse empêcher la réalisation de son projet, et il séjournera lui-même dans la ville très volontiers, pourvu qu'il le puisse aisément, car de cela il n'est pas absolument sûr à cause de nombreuses difficultés ; il l'espère cependant. »

Arguant du mot *cupit* par lequel elle commence, on a soutenu que cette pièce ne constituait pas un acte véritable de donation et que, par conséquent, les intentions de Pétrarque étaient restées à l'état de projet [1]. Il est évident, au contraire, qu'un contrat est intervenu entre le poète et la République, et l'existence en est attestée par l'acceptation solennelle enregistrée par le Grand-Conseil. Le 4 septembre

1. V. dans Zardo, p. 313, la lettre de N. Anziani, par ailleurs fort judicieuse.

1362, cette assemblée prenait la délibération suivante : « Considérant combien servira à la gloire de Dieu et du bienheureux Marc l'évangéliste et à l'honneur et renommée de notre ville ce qui est proposé par messer François Pétrarque (dont la gloire est telle dans le monde entier, qu'il n'y a eu de mémoire d'homme et qu'il n'y a pour la chrétienté nul philosophe moraliste et poète qui puisse lui être comparé), son offre sera acceptée suivant les termes de la cédule écrite de sa main et transcrite ci-dessous. On prendra dès à présent sur le *Monte* la dépense qui pourra être consacrée à sa maison et habitation à vie, par mode de location. » La délibération ajoute que les procurateurs de Saint-Marc sont disposés à faire les frais nécessaires pour installer les livres suivant le vœu du donateur. Rien ne manque, on le voit, à la précision de cet acte gouvernemental. Pour exceptionnel qu'il soit, le contrat n'est pas moins en forme. Il a même reçu un commencement d'exécution par la magnifique hospitalité offerte au poète dans le palais du quai des Esclavons. Il ne tenait qu'à lui d'en jouir jusqu'à la fin de ses jours, et, de fait, il ne cessa point d'y être chez lui [1] : lui-même prévoit, dans son testament, le cas où il mourrait à Venise, pour indiquer le lieu où il voudrait être enterré ; bien loin d'avoir rompu avec cette ville après son départ, il y revient encore quelques mois avant sa mort [2]. Quels qu'aient pu être les derniers sentiments de Pétrarque envers la République, sa sympathie diminuée ne suffit pas à le soustraire sans indélicatesse à un contrat dont Saint-Marc

1. Dans la biographie de P. par Girol., Squarzafico dédiée à Pier Contarini, on lit, sur cette période dernière de sa vie : *Accitus quandoque Venetias ueniebat, tanquam rerum nouarum cupidus et ut amicos reuiseret... Patritios, qui habenas regiminis habebant, semper in magno pretio babuit, ut abunde demonstrant epistolae* (en tête des éd. de Bâle, et dans Solerti, *Vit.* cit., p. 355).

2. V. p. 84.

avait fidèlement exécuté les conditions et dont il avait eu, lui-même, pendant tant d'années, les bénéfices.

L'engagement de Pétrarque était de notoriété publique et rien n'était venu, depuis lors, établir qu'il eût la moindre intention d'y manquer. Il a pu éviter d'y faire allusion en son testament, soit par égard pour Carrare, sous les yeux de qui devait passer cette pièce et qui, en 1370, était déjà en mauvaises relations avec Venise, soit, parce que ses exécuteurs testamentaires avaient reçu ses instructions d'une façon suffisante [1]. Si ces instructions étaient, comme tout le laisse croire, conformes à la loyauté de Pétrarque et à son désir de laisser ses livres réunis en un lieu sûr à l'usage du public, il est malheureusement certain qu'elles ne furent pas remplies. Aucune sorte de livraison ne semble avoir été faite à la République et il ne reste pas de trace des réclamations officieuses qu'elle put adresser. Il est permis de penser que le seigneur de Padoue, de qui dépendaient en grande partie l'exécution du testament du poète et les intérêts de sa famille, fit traîner l'affaire en longueur et chercha à frustrer une ville rivale d'un trésor qu'il était homme à apprécier et qu'il devait souhaiter garder pour la sienne. Ces intentions purent même être connues assez promptement, ce qui expliquerait la demande faite par Boccace à Brossano et les bruits mis en circulation alors en Italie. La grande guerre de Chioggia, qui commença bientôt entre Padoue et Venise, et où la République fut sur le point de périr, trancha définitivement la question. Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort qu'on a accusé tant de fois la négligence et la coupable inertie des Vénitiens, qui auraient

1. Le testament, sur Lombardo : *Qui plane meum animum nouit*. Les volumes exceptés du legs avaient pu recevoir une note spéciale de P., comme tend à le prouver celle de l'Horace (v. chap. IV), qu'il voulait qu'on conservât dans sa famille.

laissé pourrir dans une chambre de l'église Saint-Marc les richesses léguées par Pétrarque. On n'a point songé combien il était peu vraisemblable de prêter un tel oubli à la Venise des Giustiniani et des Barbaro; et l'imagination de quelques érudits du XVIIe siècle a seule donné une importance au lot de manuscrits détériorés, trouvés dans cette chambre, pour la plupart postérieurs à Pétrarque et dont aucun ne peut venir de lui [1]. L'honneur littéraire de Venise, répétons-le, n'a rien à voir en cette affaire.

Si les livres du poète n'ont pas été remis à Saint-Marc, que sont-ils devenus? Ici Poggio nous renseigne, par l'oraison funèbre de Niccoli; malgré le temps écoulé, le grand humaniste florentin devait être bien informé, par des gens qui avaient connu Pétrarque et ses héritiers et par Salutati lui-même : *Franciscus Petrarca*, dit-il, *habuit ingentem copiam librorum, qui post eius mortem omnes uenundati et uariis hominibus dispertiti sunt* [2]. Cette dispersion, comme on l'a vu plus haut, ne peut être antérieure à l'année 1379 [3]. Les manuscrits étudiés dans le présent livre fournissent à l'appui

1. J'ai pu en 1889, aidé par Castellani, faire disparaître de la Marcienne les restes de l'erreur traditionnelle; on y montrait encore, avec une inscription attribuée à P. le fameux *Vocabulario Cumano*. (Cf. *Cod. Cumanicus... primum ex integro ed.* Géza Kuun, Budapest, 1880, p. VII). Dix-sept mss. furent désignés par Fr. Olmi comme provenant du legs de P., à la suite de la recherche de 1634, suggérée aux procurateurs de S. Marc par B. Capello et Tommasini ; la liste a été donnée par Tommasini, dans la seconde éd. du *Petrarcha rediuiuus* (Padoue, 1650, p. 72), puis par Zanetti avec des différences. Morelli fut le premier à élever quelques doutes, admis par Valentinelli (*Biblioth. manuscr. S. Marci Venetiarum*, Venise, t. I, 1868, p. 8) et fortifiés par Anziani (lettre citée). Il est inutile de faire une bibliographie plus longue. J'ai repris un à un tous les volumes, dont plusieurs sont du XVe siècle et où l'antiquité classique est à peine représentée ; il n'y a pas une seule trace de provenance de P. dans la collection.

2. *Poggii Flor. opera*, Bâle, 1538, p. 276. Aucune mention des livres de P. n'existe dans le recueil de Gottlieb, *Ueber Mittelalterl. Bibliotheken*, Leipzig, 1890.

3. La dispersion de la collection de Boccace, pour avoir été plus tardive, n'en a pas été moins complète. V. l'étude de Novati sur le catalogue de la « libreria parva » de S. Spirito publié par Goldmann (*Giorn. stor.*, t. X, p. 415 sqq.), et

de l'opinion de Poggio le témoignage de leurs marques de provenance. Dès la première moitié du xv[e] siècle, ils se montrent dans les lieux les plus divers : le Tite-Live se trouve à Sarzana, chez les Fregoso ; l'Apulée est à Rome, chez Nicolas V ; l'Horace est vendu à Vérone et appartient successivement à plusieurs propriétaires ; un des textes de l'*Histoire Auguste* est aux mains du florentin Manetti, tandis qu'un des Cicéron a passé chez les Malvezzi, de Mantoue ; plusieurs volumes sont en la possession de particuliers, à Venise, à Milan, à Padoue même [1]. Toutefois un très grand nombre figurent à Pavie, dans la bibliothèque des Visconti, et il est presque certain que cette collection a recueilli le groupe le plus important de nos livres.

François de Carrare, qui avait eu à intervenir personnellement dans le règlement de la succession de Pétrarque et s'était occupé du sort de ses œuvres inachevées, avait dû donner son consentement à la vente de la bibliothèque ; mais son goût pour l'Antiquité et son respect pour le poète, dont il avait été l'ami, l'invitaient à s'y réserver la part du lion. La tradition en est conservée par une souscription du xv[e] siècle, relative à la présence entre ses mains du *Canzoniere* original [2]. Beaucoup d'autres manuscrits, et des plus

le livre d'Oskar Hecker, *Boccaccio-Funde, Stücke aus der bislang verschollenen Bibliothek der Dichters darunter von Seiner Hand Geschriebenes Fremdes und Eigenes*, Braunschweig, 1902.

1. A Milan, le Térence (non retrouvé) ; à Padoue, les autographes qui passèrent ensuite chez les Bembo, peut-être le ms. de la *Cité de Dieu*, qui fut chez les Augustins de cette ville ; à Venise, le recueil de lettres aujourd'hui à la Marcienne, qui porte des notes autographes de Francesco Barbaro.

2. *Queste rime ad licteram furono sumpte dal originale del Petrarcha et con quello fedelmente scontrate. Del quale a tua informatione si comè di felice et richo thesoro rimase herede il magnanimo et gradito signore di Padova, il quale di poi per sua humanità come gracioso signore si degnò mandarlo per dono singulare et grande al facundissimo poeta Messer Coluccio Salutati cancelliere in quei tempi della magnifica communità di Firenze...* Je dois communication de ce document à l'amicale obligeance de Carl Appel, qui l'a tiré du *Vat.* 4786.

précieux, accompagnèrent cet exemplaire chez Carrare ; mais il n'en jouit pas longtemps. Trop jaloux d'imiter les exploits des héros romains dont il avait fait peindre l'image dans son palais, il ralluma la guerre contre Venise, et après des alternatives diverses, fut écrasé par l'alliance de la République et de Giangaleazzo Visconti. Le 14 novembre 1388, le malheureux prince dut céder son domaine et tous les biens de sa famille au seigneur de Milan [1] et allait mourir à Como quelques années plus tard. La *reggia* de Padoue fut alors dépouillée au profit du château de Pavie des trésors qu'elle contenait, et ce n'est pas un prince ami des lettres, comme était le vainqueur de Carrare, qui pouvait y laisser les livres. De fait, plusieurs volumes du catalogue de la bibliothèque de Pavie paraissent de provenance padouane [2]. Un de ceux qu'on a conservés porte même le nom de François de Carrare répété par un enlumineur et qu'on a essayé de détruire, à l'époque où a été jetée en surcharge au frontispice la guivre milanaise [3]. Ce volume indique bien le passage de la bibliothèque des Carrare dans celle des Visconti et explique, par suite, la présence en celle-ci d'un si grand nombre de livres de Pétrarque. Tous ceux que Carrare s'était fait donner ou avait achetés des héritiers du poète furent sans doute, à peu d'exceptions près, retrouvés à Pavie.

Le premier duc de Milan, qui n'oubliait pas la littérature dans le butin de ses victoires et qui joignit aux manuscrits de Carrare une partie de ceux du chapitre de Vérone, avait à cœur d'entretenir le souvenir de l'intimité du poète avec sa famille [4]; il se rappelait que les conseils de Pétrarque

1. *Ann. Mediol.*, Muratori, XVI, 805.

2. Comme l'a déjà observé Otto-Eduard Schmidt, *Die Visconti und ihre Bibl. zu Pavia*, dans *Zeitschrift für Gesch. und Politik*, 1888, p. 456.

3. Cf. l'excursus I (le ms. est le *Par.* 6069 F).

4. V. le beau travail de Novati, *Il P. ed i Visconti*, dans le volume publié par la *Società Storica lombarda : F. P. e la Lombardia*, Milan, 1904, p. 1-84.

avaient guidé les premières tentatives de l'archevêque Giovanni Visconti, mort en 1354, lorsqu'il voulut réunir une collection de livres, et aidèrent aussi à l'accroissement qu'avait pu y porter Galeazzo II [1]. J'attribuerais volontiers aux ordres du duc le récolement qui a laissé trace sur les gardes de quelques -uns de nos volumes, où on lit encore les mots *Domini Francisci Petrarce* [2]; une de ces mentions paraît en effet suivie du millésime de 1390 [3]. On peut être sûr du moins que, pendant le règne de Giangaleazzo et celui de son fils Gianmaria, lecteur assidu des humanistes du xve siècle, les volumes provenant de Pétrarque furent l'objet d'une attention particulière. Antonio Loschi et Pasquino de' Capelli y firent alors des recherches diverses pour Salutati [4], Loschi y étudia même, un peu plus tard, pour son propre compte [5]. Pier Candido Decembri, qui fit si grand usage de la bibliothèque

1. On n'a, à vrai dire, que des hypothèses sur ces conseils de P. auxquels on avait attribué, probablement sur un témoignage bien insuffisant de Paul Jove, une part prépondérante dans la fondation de la bibliothèque du château de Pavie. Vittorio Rossi a remis les choses au point dans une étude très substantielle sur *Il P. a Pavia* (extr. du *Bollettino della Soc. pavese di storia patria*), Pavie, 1904, p. 30-32. *L'Arch. Stor. lomb.* de 1905 fait connaître que Novati a entrepris des recherches étendues sur les « librairies » de Giovanni, Galeazzo et Barnabò Visconti.

2. Je n'oserais affirmer que sur le *Par.* 2923, bien que les mots soient suivis de l'addition postérieure *fuit*, ils aient été écrits du vivant de P. Cf. *Par.* 628[illegible], 7748, 8082, etc.

3. On l'a trouvé sur le Virgile de l'Ambrosienne. Je croyais possible qu'un chiffre eût été effacé après la date *m° iij°lxxxx*... M. Ratti juge la date certaine.

4. V. les lettres de ce dernier à Capelli publiées par Moriz Haupt, Viertel et Hortis, et que Novati a pu dater de 1392. Voici un passage de celle du 24 sept. 1392 : *Ceterum ex ore Franciscoli* [Brossano], *generi quondam celebris memorie Petrarce nostri, certissimum habeo ex bibliotheca dicti Petrarce in manibus communis domini ill^m principis domini Comitis Virtutum* [Giangaleazzo] *esse librum M. Varronis de mensuris orbis terre, librum quidem magnum in antiquissima littera, in quo sunt quedam geometrice figure; quamuis Antonius Luscus noster michi scripserit quod putet esse Varronem de lingua latina*... (Novati, *Epistolario di C. Salutati*, t. II, p. 392). Cf : *Sabadini*, *Le Scoperte dei codici*, p. 25.

5. A propos de son projet de traduire Homère (G. da Schio, *Sulla vita e sugli scritti di A. Loschi*, Padoue, 1858, p. 155 sqq.; Novati, t. II, p. 398).

des Visconti, était encore très familier avec ces manuscrits et les utilisait pour ses travaux; on sait, par exemple, qu'il emprunta, en 1439, avec le texte grec d'Homère, la traduction qu'en avait faite Léon Pilate ; il en commençait alors une lui-même, et il est curieux de voir les manuscrits de Pétrarque servir encore, après soixante-dix ans, au premier traducteur du xve siècle qui s'attaquait à Homère [1].

La plupart des livres de Pétrarque qui sont à la Bibliothèque Nationale de Paris proviennent du château de Pavie. Quelques-uns ont conservé une ancienne reliure, aux ais de bois recouverts de velours divers, qui semble dater de cette époque et pour laquelle on a pu tirer parti de débris des reliures du poète [2]. J'ai reconnu tous les volumes de cette provenance dans l'inventaire des ducs de Milan dressé en 1426, où ils sont assez exactement désignés [3]. En voici, à titre de curiosité, la description complète dans l'ordre qu'ils

1. V. l'index au nom de Decembri. Un humaniste, Giovanni Manzini della Motta, a travaillé vers 1388 sur des mss. de P. conservés à Pavie (Novati, dans le vol. *P. e la Lombardia*, p. 184). Les notules marginales que j'avais cru pouvoir attribuer à P., sur le *Par. 6069T*, paraissent de la main de Manzini.

2. Le *Par.* 7748 porte, collée sur un de ses ais de bois, une lettre, qui semble provenir de la chancellerie d'Avignon et dont la suscription est visible : *Generalis Ecclesie Summo Pontifici et Pastori*. Mais le *Par.* 6280 est, je crois, concluant sur ce point. Sur la feuille de parchemin qui recouvre un des ais, on lit : *Domini Francisci Petrarce* et les gardes sont formées par deux actes privés du xive siècle, mutilés; l'un est une procuration générale pour recouvrer ses créances d'Avignon *in quacunque curia ecclesiastica uel saeculari*, donnée par *Saluetus de Nouis* à *Bellaudus de Stella*, juif habitant cette ville (1er févr. 1312 ?) ; l'autre est une convention entre *Astigius et Saluetus Bellaudi de Stella, judei de Auinione*, pour donner à leur mère Bonosa *annis singulis pro sustentatione uite sue... florenos auri fini de Florencia* (20 fév. 1337 ?). Or, parmi les nombreux relieurs juifs travaillant pour la cour d'Avignon, figure précisément un membre de cette famille, *Iauetus de Stella pergamenarius* (Ehrle, t. I, p. 179). Notre ms. datant du séjour de P. à Avignon, il y a lieu de supposer que ce relieur, qui employait ses papiers devenus sans valeur aux usages de sa profession, a été relieur du poète.

3. Publié par le marquis G. d'Adda, *Indagini storiche, artistiche et bibliogr. sulla libr. Visconteo-Sforzesca del Casello di Pavia, parte prima*, Milan, 1875, malheureusement sans index.

occupent sur l'inventaire; on y peut voir comme un fragment d'un catalogue de la bibliothèque de Pétrarque qui aurait été dressé cinquante ans après sa mort; les reliures qui se trouvent indiquées sont vraisemblablement celles qui existaient chez lui :

42. Claudianus, copertus corio uridi. Incipit *Inuenta secuit* et finitur *tepuere gentes*. Sig. cccxj [8082] [1].

60. Cassiodorus uariarum cum Petro Abaelardo ad amicum suum de consolatione et apologiis magistri Berengarii Pictauensis ac epistolis magistri Stefani Aurelian. Tornacensis episcopi, forme parue, copertus corio uiridi antiquo. Incipit *Sepe humanos affectus* et finitur *copiosa frugum*. Sig. cclj. [2923].

100. Isidorus ethimologiarum et alii libri Isidori, copertus corio rubeo stampito. Incipit *Domino meo* et finitur *fidei gratiam ambulemus*. Sig. ccclx [7595].

121. Platonis Thimeus, mediocri uoluminis copertus corio uiridi. Incipit *Socrates in exhortationibus* et finitur *institutionibus ingenue*. Est etiam cum eo ligatus Martius Capella de nuptiis Mercurii qui incipit in secunda linea *progenitum perhibent* et finitur *liber explicit*. Sig. ccvij [6280].

163. Homeri Ylias, coperta corio rubeo cum clauaturis. Incipit *Ira cane dea Pellidis Achillis* et finitur *Hectoris bellicosi*. Sig. dlx [7780, 1].

178. Suetonius de xij Cesaribus cum Florio, Tullio phisicorum, Frontino et Tullio tusculanarum questionum, copertus corio uiridi hirsuto. Incipit in textu *Annum agens Cesar sextum* et finitur *potuit inueniri leuatio*. Sig. dcccccxlv [5802].

181. Fulgencius cum Ausonio, Cassiodoro, Sibilla, Prudentio et Alberico, mediocris uoluminis ualde pulcri, copertus corio rubeo nouo cum clauis auricalchi. Incipit *de uita et gestis Fabii* et finitur *caudam serpentis habebat*. Sig. xlij [8500].

190. Liber Eustachii metropolitani super ethicis Aristotelis, copertus corio albo sine clauis. Incipit in rubrica *Eustachii metropolitani* et finitur *hoc modo*. Sig. lx [6458].

219. Homeri Ulixea rapsodia. Incipit *Virum michi pande* et finitur *atque uoce*, cum copertura corii nigri et clauaturis. Sig. dlviiij [7880, 2].

333. Cronice diuersorum principum et tirannorum ab Adriano imperatore usque ad Numerianum, mediocris voluminis coperti corio rubeo antiquo. Incipit *Origo imperatoris Adriani* et finitur *Deo gratias amen*. Sig. cxxvij [5816].

1. Les chiffres ajoutés entre crochets donnent les cotes actuelles de Paris.

345. Innocentii tertii et quarti liber forme mediocris, copertus corio uiridi. Incipit *Innocentius tertius papa* et finitur *potestate priuetur*. Et est liber historiographus. Sig. ccl [5150].

388. D. Fran. Petrarca de gestis Cesaris, copertus corio pauonino siue rubeo leui. Incipit in textu *Gaii Iulii Cesaris dictatoris* et finitur *ad Aticum libro viij°*. Sig dccliij [5784].

494. Augustini glosa super Psalmis, uoluminis magni et grossi in carta, coperti corio rubeo et antiquo. Incipit *Incipit prologus* et finitur *preconia comprobentur*. Sig. xij [1989].

495. Augustini prima pars expositionis super Psalterio, uoluminis communis coperti corio uiridi. Incipit *Ecce unus pauper orat* et finitur *omnis spiritus laudet Dominum*. Et est in littera antiqua. Sig. cccxxxj [1994].

516. Cassiodorus de anima, cum beato Augustino de uera religione, copertus corio uiridi sive gialdo, sine clauis. Incipit *Cum iam suscepti operis*, et finitur *in secula seculorum. Amen*. Sig. ccxxxviiij [2201].

526. Ambrosius de uocatione omnium gentium, uoluminis mediocris coperti corio nigro cum clauaturis quatuor. Incipit *Inter defensores* et finitur *timere nequeamus*. Sig. ccclxiij [1757].

534. Gregorii omelie et itinerarium Clementis, uoluminis satis magni, coperti corio uiridi ueteri. Incipit *Tibi quiquam papa gaudenti* et finitur *et regnat unus deus, amen*. Sig. cccij [1617].

539. Speculum ecclesie cum dialogo beati Gregorii, mediocris uoluminis, coperti corio rubeo cocto ad modum Parisinum. Incipit *De sacramentis ecclesiasticis* et finitur *Deo hostia ipsi fuerimus*. Sig. clxxxj [2540].

693. Leuiticus glosatus, mediocris uoluminis coperti corio albo. Incipit *Querendum est quare* et finitur *in monte Synai*. Sig. clxvj [390].

614. Victorinus super rethorica Tulii, copertus corio albo absque clauis. Incipit *Omnis quicumque incipit* et finitur *cum studio et diligentia*. Sig. cclxxxxiij [7748].

636. Alexandri Macedonis rerum Quintus Curcius, copertus corio rubeo hirsuto sine clauis. Incipit *Inter hec Alexander* et finitur *nomini honor habetur*. Sig. l [5270].

656. Quintilianus oratoriarum institutionum, ligatus in assidibus. Incipit *nec de temporibus tantum loquor* et finitur *sed cum debeat delectare*. Sig. cclxxxxviij [7720].

688. Ricardus de intima contemplatione, parue forme coperte corio rubeo leui cum clauis auricalchi. Incipit *Beniamin adolescentulus* et finitur *humana ratio applaudit*. Sig. cclxxxj [2589].

Trois volumes de Pétrarque sont à Paris, qui ne viennent pas de la collection transportée de Pavie à Blois en 1499,

et auxquels il faut chercher une autre provenance. Divers indices me permettent de les rattacher à une bibliothèque non moins célèbre, celle des rois aragonais de Naples, dont une partie est arrivée, comme on le sait, dans les collections royales de France à la fin du xv[e] siècle et au xvi[e] [1]. Ils avaient appartenu d'abord au doge de Gênes, Tommaso di Campo Fregoso, sur l'inventaire de qui ils figurent en 1425, et durent passer ensuite au roi-bibliophile Alphonse I[er]. A la vérité, ce passage n'est probable que pour un volume, le Tite-Live; mais le fait d'y trouver réunis les deux autres, jadis sur l'inventaire de Fregoso et aujourd'hui à la Bibliothèque de Paris, autorise, ce me semble, à ne pas séparer leur histoire de celle de leur compagnon [2]. Un autre souvenir de Pétrarque se trouvait à Naples; un texte de Laurent Valla, qui appartient à un ouvrage de 1445, nous apprend que des secrétaires du roi Alphonse, tels que Fazio et Panormita, avaient manié un autre exemplaire de Tite-Live annoté par le poète [3]. Après eux, toute tradition de ce

1. L. Delisle admet que Charles VIII s'en soit fait livrer une partie lors de la conquête de Naples en 1495 ; mais il démontre qu'une portion considérable de la librairie aragonaise fut transportée en France par le roi Frédéric III, qui mourut à Tours en 1504, après avoir cédé au cardinal Georges d'Amboise 140 volumes qui vinrent plus tard à la bibliothèque royale ; la reine Isabelle, veuve de Frédéric, en vendit à Louis XII un plus grand nombre. V. *Cabinet des mss.*, t. I, p. 217 sqq., et du même auteur, *Notes sur les anc. impressions... dans la libr. roy. de Naples*, dans *Mélanges Graux*, Paris, 1884, p. 245 sqq. Cf. G. Mazzatinti, *Invent. dei mss. ital. delle bibl. di Francia*, t. I, Rome, 1886, p. XIX sqq., et le livre du même auteur cité ci-dessous.

2. Cf. l'excursus IV, et Mazzatinti, *La biblioteca dei Re d'Aragona in Napoli*, Rocca S. Casciano, 1897, p. 169-170. Les mss. sont *Par.* 5054, 5690, 6802.

3. *Testimonio est... manus Petrarcae, qui diligentissime codicem suum, qui nunc Neapoli est quemque uterque uidistis, emendare conatus est, iu nonnullis emendationibus felix, in nonnullis lapsus, in nonnullis remedium se non inuenire confessus... En Candidus ausus est et feliciter ausus, quodque magis mireris, assecutus quod assequi P. non potuit, ut manus ipsius docet.* (*Recrim. in B. Facium et Ant. Panormitam* dans *Laurentii Vallae opera*, Bâle, 1543, p. 602).

genre à Naples semble avoir cessé. Le culte de Pétrarque comme humaniste avait d'ailleurs peu à peu diminué avec le progrès des lettres et avait fini par disparaître presque entièrement [1], on ne pouvait prêter la même attention qu'autrefois à des volumes considérés longtemps comme de précieuses reliques.

En passant en France, par l'une ou l'autre des voies indiquées ici, les livres de Pétrarque abandonnaient encore une partie de l'intérêt qu'offrait leur illustre origine. Son nom ne suffisait pas sous Louis XII, en un pays où la Renaissance était encore peu avancée, pour les recommander à la curiosité. Ils furent, d'ailleurs, dispersés dans les divers classements de la Bibliothèque du Roi, transportée successivement de Blois à Fontainebleau, et de Fontainebleau à Paris [2]. On ne tarda pas cependant à les remarquer ; Mellin de Saint-Gelais, par exemple, s'y intéressa, peut-être en sa qualité de poète, vers le temps où il présida au premier transport de la « librairie » en 1544 [3]. Les mentions, que les volumes venant de Pavie portaient sur les gardes, aidaient à les faire reconnaître. La reliure, qui fut considérable sous Louis XIV, en fit disparaître un certain nombre. A cette époque, Mabillon empruntait à un de ses volumes

1. Les premiers symptômes de dédain sont dans le dialogue de Leonardo Bruni; le point d'arrivée est marqué par Érasme dans le *Ciceronianus* : *Reflorescentis eloquentiae princeps apud Italos uidetur fuisse P., sua aetate celebris ac magnus ; nunc uix est in manibus* (*Opera*, Leyde, 1703, t. I, col. 1008).

2. Les mentions de classement par *tabulae*, sur les gardes anciennes qui sont conservées, se rapportent sans doute (suivant Delisle, *Mél. Graux*, p. 251) au placement des livres dans la librairie de Blois au temps de Louis XII. Elles ne peuvent être antérieures et j'ai cru devoir les négliger dans mes descriptions.

3. Il avait mis sur le *Par.* 2453 (Remi d'Auxerre) une observation, tombée à la reliure moderne : *Hunc librum fuisse domini F. P. notae quaedam illius, manu ad margines positae, indicant* (*Cabinet des mss.*, t. I, p. 139). Cette observation était d'ailleurs erronée, et, après examen du volume, je l'ai exclu de notre liste.

le plus ancien fac-similé qui ait été donné de l'écriture de Pétrarque [1]. Au commencement du XVIII[e] siècle, Jean Boivin, garde de la bibliothèque, réunissait dans ses notes manuscrites l'indication de tous ceux de la série qui lui étaient connus [2]. Sous Napoléon I[er], à la suite du transport à Paris du Virgile de l'Ambrosienne, Van Praet, consacrant une étude au célèbre volume, était amené à dresser d'après Boivin la liste de ceux qui pouvaient en être rapprochés ; mais son travail, qu'on peut considérer comme inédit [3], restait ignoré des biographes de Pétrarque. L'auteur de l'histoire générale du *Cabinet des manuscrits* reprit la question des livres de notre auteur conservés à Paris, à propos de la collection des ducs de Milan, et fit connaître, avec des modifications et additions importantes, la liste ébauchée par ses prédécesseurs [4]. J'ai moi-même remanié cette liste et pu y ajouter une dizaine de numéros [5].

Pendant que la tradition de la provenance de Pétrarque se maintenait, au moins en partie, pour les volumes venus en France [6], elle se perdait, pour la plupart de ceux qui demeuraient en Italie et qui n'offraient nulle part, sans doute, un groupe aussi compact que celui de Paris. En

1. *De re diplom.*, Paris, 1681, p. 369 et pl. XIII.

2. Les petites mains dessinées sur le 7880, 1, sont de sa plume.

3. *Catal. des livres impr. sur vélin avec date depuis* 1457 *jusqu'en* 1472, 1[re] *partie*, Paris, 1813, p. 202-205. Cet ouvrage in-folio n'a été tiré qu'à 8 exemplaires ; il a été repris et continué sur un nouveau plan où ne figurent pas les renseignements relatifs à Pétrarque.

4. T. I, Paris, 1868, p. 138-140. La liste Delisle supprime deux mss. de la liste Van Praet (6069 F et 6069 G) et en ajoute quatre (1989, 2219, 2589, 7748). Elle a été reproduite par Mazzatinti, p. LXVII n. *Invent.* cité, Delisle a retrouvé plus tard 2201.

5. 1757, 5054, 5690, 5720, 5784, 5802, 6280, 6458, 6802, 7720. Je supprime 2453 et 2219, qui reste douteux.

6. Sur le vol. venant de Fr. Pithou, aujourd'hui à Troyes, v. le chap. V ; la tradition s'est perdue seulement après 1756.

revanche, les apocryphes foisonnaient et les fausses attributions se multipliaient pour satisfaire l'amour-propre des collectionneurs ou la curiosité des admirateurs de Pétrarque. A Florence, Ange Politien avait cru reconnaître la main du poète dans la copie des lettres *Ad Familiares* de Cicéron conservée au couvent de S. Marco [1], Piero Vettori abondait dans ce sens et, après des comparaisons qu'il avait cru précises et qu'il renforçait de l'autorité de Lodovico Beccadelli, le savant homme affirmait que l'exemplaire qu'il possédait lui-même des lettres *Ad Atticum* était également un autographe de Pétrarque [2]. Il est singulier, pour le dire en passant, de voir de tels humanistes, dont la bonne foi ne peut être mise en doute, s'égarer de façon aussi grossière dans la comparaison des écritures ; mais il faut ajouter à leur décharge que bien d'autres s'y sont trompés après eux et que c'est de nos jours seulement qu'on a pris la peine de contrôler leurs observations.

Au temps même de Politien, dans la seconde moitié du xv[e] siècle, Bernardo Bembo recueillait à Venise les originaux de deux ouvrages latins de Pétrarque, le *Bucolicum carmen* et le *De sui ipsius et multorum ignorantia*, et son exemplaire de la *Commedia* de Dante; son fils le cardinal y ajoutait plus tard des brouillons de vers italiens de Pétrarque [3],

1. Le *Laur.*, *XLIX*, 9, fut même désigné par Vettori comme l'exemplaire dont P. se serait servi.

2. Cf. *M. Tullii Ciceronis ep. ad Atticum... bebiblioth. Petri Victorii*, Florence, 1571, préf., et ma publication : *P. Vettori et C. Sigonio. Correspondance avec F. Orsini*, Rome, 1889, p. 47 (extrait des *Studi e docum. di stor. e dir.*), lettres XV et surtout XXXVIII.

3. *Vat. lat.* 3196. Reproduit pour la première fois par Ubaldini, Rome, 1642. Cf. Appel, *Zur Entwickelung...*, Halle, 1891, qui réimprime tous les textes du xvi[e] s. décrivant les fragments en partie perdus aujourd'hui, et l'essai de classement de G. Salvo-Cozzo, dans *Le « Rime sparse » e il Trionfo dell' Eternità di F. P. nei codici Vaticani, 3195 e 3196*, Rome, 1897, p. 37-44. Une observation philologique étendue du *Vat.* 3196 (et aussi du *Vat.* 3195) est due à Ad. Mussafia,

puis, vers la fin de sa vie, en 1544, faisait acheter à Padoue, la mise au net définitive du *Canzoniere* [1], en partie autographe du poète, d'après laquelle se font et se feront désormais toutes les éditions du texte [2]. Cette série d'autographes réunis par les Bembo ne gagnait rien à s'adjoindre des morceaux beaucoup moins authentiques [3], et dont l'attribution surprend d'autant plus que les Bembo avaient sous la main les éléments de comparaison les plus certains. L'ensemble était acheté, en 1581 et 1582, par Fulvio Orsini, au fils et héritier de Pietro Bembo, Torquato [4], et passait

dans les *Denkschriften der K. Akad. d. Wissensch. Philol. Hist. Cl.*, t. XLVI, Vienne, 1900. La reproduction complète en héliotypie a été exécutée par les soins d'Ehrle et de la Bibliothèque Vaticane.

1. Cf. Cian, *Un decennio della vita di M. P. Bembo*, Turin, 1885, ch. IX, et Nolhac. *La Biblioth. de F. Orsini*, Paris, 1887, p. 279, 285, 289, 305. En retrouvant à la Vaticane, dans le fonds d'Orsini, ce fameux ms. *Vat.* 3195, dont on ne parlait plus depuis Tommasini que pour le déclarer perdu, j'avais cru pouvoir dire que c'était le texte dont Bembo s'était servi en 1501 pour donner l'édition aldine. Tel était aussi l'avis d'Arthur Pakscher, qui avait étudié le ms. d'une façon indépendante. (V. Nolhac, *Le Canzoniere autogr. de P.*, Paris, 1886; *Fac-similés de l'écrit. de P.*, Rome, 1887, p. 13, les articles de Pakscher, Cian, S. Morpurgo, etc. indiqués dans *La Biblioth. de F. Orsini*, p. 453). G. Salvo-Cozzo établissait bientôt que cette partie de nos conclusions était inexacte et soutenait que Bembo n'avait connu le ms. qu'en 1544 (*Il codice Vaticano 3195 e l'edizione aldina del 1501*, Rome, 1893). L'aldine de 1501, imprimée par les soins de Bembo, a été conduite, non sur le *Vat.* 3195, mais sur le *Vat.* 3197, autographe de Bembo, qui offre des différences nombreuses avec le ms. original. D'après Giov. Mestica, Bembo l'aurait collationné avec celui-ci avant de le remettre à Alde, mais d'une façon incomplète et arbitraire (*Giorn. Stor.*, vol. XXI, p. 300 sqq.). Modigliani, qui a reconnu çà et là sur le ms. la main de Bembo, croit qu'il n'y a touché qu'après 1544 (*Il Canzoniere... dal Cod. Vat. lat. 3195*, Rome, 1904, p. XX).

2. Les éditions faites d'après le ms. original sont celles de Mestica, Florence, 1896, de Giosuè Carducci et Severino Ferrari, Florence, 1899, et de G. Salvo-Cozzo, Florence, 1904. On peut l'étudier aisément aujourd'hui, grâce au beau travail édité par la *Società filologica Romana : Il Canzoniere di F. P. riprodotto letteralmente dal Cod. Vat. lat. 3195, con tre fotoincisioni, a cura di Ettore Modigliani*, Rome, 1904.

3. Cf. *La Biblioth. de F. Orsini*, p. 301, 314. Le *Vat.* 3357 (p. 291) est bien l'original du *De Vita solitaria*, et provient aussi des Bembo. Pio Rajna en prépare l'édition.

4. *Id.*, chap. III, *passim*.

après Orsini, mort en 1600, à la Bibliothèque Apostolique. On avait beaucoup parlé de ces volumes au XVIe siècle; mais, après leur entrée à la Vaticane, peu d'entre eux restèrent familiers aux érudits. Les premières recherches de l'auteur de ce livre ont contribué à les faire étudier à nouveau[1].

Pendant que s'oubliaient, au moins en partie, les trésors pétrarquesques de la Vaticane, Venise découvrait les prétendus débris du fameux legs enfouis dans l'humidité d'une chambre de Saint-Marc, qu'on décorait du nom pompeux de *Petrarcae tabularium*. Florence ne voulait pas rester en arrière et, grâce à la fertile imagination de Bandini, s'enorgueillissait d'une abondante série de manuscrits copiés ou annotés par le poète. C'était bien autre chose que les attributions de Vettori, transmises à la Laurentienne avec les volumes; le catalogue des grands-ducs rapprochait des faux autographes admis par ce dernier une nombreuse série de manuscrits, tous de Cicéron[2]; considérant les premières don-

1. Les *Vat.* 3358 (*Bucolicum Carmen*) et 3359 (*De ignorantia*) ont été remis en lumière avec leur valeur d'autographe en même temps que le 3195 (*Revue crit.*, 1886, I, p. 469; description des deux vol. dans *La Biblioth. de F. Orsini*, p. 285-290, avec fac-similé du second; f.-s. du premier dans mes *Fac-sim.*, pl. III). Après les listes de mss. données par Tommasini, tout le monde connaissait la souscription du *Vat.* 3359, mais on en niait l'autographie (Baldelli, *Del P.*, Florence, 1797, p. 225); Narducci l'avait décrit sans porter aucun jugement et avait omis le 3358 (*Catal. dei cod. petrarch. delle bibl. Barberina... e Vaticana*, Rome, 1874, p. 63). Le texte du 3358 sera édité par Ant. Avena. Le texte du 3359 l'a été par les soins de L. M. Capelli (*Le traité De ignorantia... publ. d'après le ms. aut. du Vatican*, Paris, 1906; t. VII de la *Bibliothèque littéraire de la Renaissance*).

2. Bandini, *Cat. cod. lat. bibl. Mediceae-Laur.*, Florence, 1774 sqq., t. II, p. 443 sqq., 464, 474 sqq., 504, 514, 515, 522; t. III, p. 91-97. — Mehus croyait, d'autre part, à l'autographie du *Magliab.*, *I*, 1, 28 (lettres de P.). On connaît enfin les idées de Fr. Palermo sur les fragments de Dante du *Palat.* 180, soutenues par lui en plusieurs travaux, notamment dans *I manoscr. Palat. di Firenze*, t. II (Florence, 1860) et t. III; sa croyance à l'autographie de P. est complètement rejetée, et Gentile la condamne avec Bartoli dans *I cod. Palat. della Bibl. Naz. centrale di Firenze*, t. I, Rome, 1889, p. 85. Je regrette de n'avoir pas eu le loisir de me faire une opini[illegible]sonnelle sur la question.

nées comme acquises, on y appuyait une foule de conclusions et de suppositions. On les a vus longtemps reparaître plus ou moins complètement, même après que l'érudition eût détruit la tradition paléographique relative aux *Lettres* de Cicéron [1], et par suite l'échafaudage d'hypothèses construit par Bandini. Je dois noter ici qu'après un examen minutieux de tous les volumes pour lesquels le nom de Pétrarque a été prononcé à Florence et à Venise, il n'en est qu'un seul qui m'ait semblé d'authentique provenance. l'*Horace* de la Laurentienne. La Marcienne contient bien un manuscrit venant de Pétrarque, choix de lettres dont il a surveillé et revu la transcription; mais ce recueil est étranger à la trouvaille de 1634 et n'a été reconnu qu'en 1889 [2].

D'autres manuscrits ont été attribués à la collection de Pétrarque en diverses collections publiques ou privées. Ces indications méritent la plus grande défiance [3]; celles même qui se recommandent d'une tradition du XVIe siècle n'en offrent pas pour cela plus d'autorité. L'exemple des confusions paléographiques dans lesquelles sont tombés des hommes aussi sérieux que Vettori, Beccadelli, ou Bembo

1. Viertel, *Die Wiederauffindung von Ciceros Briefen von P.*, Königsberg, 1879; Voigt, *Die handschriftliche Ueberlieferung von Ciceros Br.*, dans les *Berichte* de l'Académie de Saxe, Leipzig, 1879; Rühl, dans *Rhein. Museum*, 1881 (nouvelles observations sur l'écriture de P.); surtout O.-E. Schmidt, *Die handschr. Ueberlief. der Briefe Ciceros an Atticus... in Italien*, dans les *Abhandlungen* de l'Acad. de Saxe, classe phil.-hist., t. X, Leipzig, 1887 (avec pl.). Fac-similés des *Laur. XLIX*, 18 (*ad Att.*) et *XLIX*, 7 (*Fam.*), dans Chatelain, *Paléogr. des classiques latins*, 3e livr., Paris, 1885. Cf. Novati, *Epistolario di C. Salutati*, t. II, Rome, 1893, *passim*.

2. Cf. p. 83, n. 1, et ma note sur *Un ms. original de lettres de P.*, dans *Giorn. stor. della letter. ital.*, t. XVIII, 1891.

3. Tommasini donne, par exemple, la liste de toute une bibliothèque de ce genre venue de Padoue à Milan. V. la réimpression d'Angelo Solerti, dans *Le vite di Dante, Petrarca e Boccaccio scritte fino al secolo decimosettimo*, Milan, 1904, p. 666-668 : c'est la collection de Garegnano, dont parle la note suivante.

lui-même, qui avait à sa disposition des moyens de contrôle parfaitement sûrs, doit presque faire rejeter *a priori* les anciennes attributions basées sur des comparaisons d'écriture ; pour celles qui s'appuient sur d'autres renseignements, il faut ne point perdre de vue la vanité complaisante des bibliophiles, les habitudes de supercherie qui ont régné longtemps parmi eux, enfin la facilité avec laquelle, en ce point, se créent des légendes [1]. La vérification commencée, sur quelques volumes qui m'étaient ainsi désignés, ne m'a pas encouragé à poursuivre ce genre de recherches [2].

Voici les manuscrits provenant de Pétrarque que je crois pouvoir indiquer en toute confiance, les ayant tous examinés moi-même en divers voyages, et en ayant retrouvé près de la moitié à l'aide des annotations marginales autographes :

1. Il existait une collection provenant de Garegnano, avec l'ex-libris *Fragmentum bibliothecae Petrarchae* gravé par les soins des chartreux de ce couvent, et sur laquelle Valentinelli donne des détails (t. I, p. 10). Une partie a été achetée par un libraire de Munich. Fr. Arigoni l'avait décrite dans sa *Notice hist. et bibliogr. sur 25 mss... ayant fait partie de la biblioth. de F. P., dont l'un avec des notes autogr. du grand poète et les 24 autres probabl. ann. par lui...* Milan, 1883. La préface répète les erreurs courantes sur le sujet. Tous ces mss. de Garegnano sont des ouvrages en usage dans les couvents : il n'y a pas un seul ouvrage classique. Celui qui est d'une provenance différente et où les notes autographes de P. seraient « certaines », suivant les attestations multipliées qui le revêtent, se trouve être un Silius Italicus écrit, sans nul doute en Italie (suivant la photographie que j'ai sous les yeux), mais au milieu du xve siècle !

2. En dehors des mss. qui figurent dans la liste suivante, je ne connais que trois autographes authentiques de P., tous trois sur papier : 1° à la Vaticane, les feuillets du *Vat.* 3196, contenant des brouillons de vers qui ont été publiés d'une façon complète en fac-similé, dans l'*Archivio paleogr. ital.* de Monaci (vol. I, fasc. 5 et 6, Rome, 1890) et par les soins de la Bibliothèque Vaticane, en 1896 ; 2° à la Laurentienne, la série de lettres originales du *Laur. III*, 35, examinée par Rühl au point de vue de l'écriture et dont il a été extrait deux pages pour la *Collezione paleogr. fiorent.* de Vitelli et Paoli (fasc. 1, Florence, 1884) ; 3° à la Bibliothèque du Séminaire de Padoue, la grande lettre à Dondi, qui a fait l'objet de deux publications spéciales : *F. P. epist, quae inter editas est prima XII Sen. ex aut. adnot. et uariant. lect. locupletata*, Padoue, 1808, et dans *P. e Padova*, Padoue, 1904. C'est un des autographes du poète les plus utiles à étudier.

PARIS

Bibliothèque Nationale (fonds latin).

390. Lévitique et glose.
1617. Vie de S. Clément pape. S. Grégoire, etc.
1757. S. Ambroise.
1989. S. Augustin (*Commentaire sur les psaumes*). Deux volumes.
1994. S. Augustin (*Comment. sur les 50 derniers psaumes*).
2201. Cassiodore. S. Augustin.
2540. Hugues de Saint-Victor. S. Grégoire.
2589. Richard de Saint-Victor.
2923. Lettres d'Abailard. Cassiodore. Étienne de Tournay.
5054. Josèphe.
5150. Vies de papes. Chronique de Sicile, etc.
5690. Dictys. Florus. Tite-Live.
5720. Quinte-Curce.
5784. Pétrarque (*Vie de César*).
5802. Suétone. Florus. Eutrope. Frontin. Cicéron.
5816. L'Histoire Auguste.
6280. Le Timée. Chalcidus. Martianus Capella.
6458. Aristote. Eustathe, etc.
6802. Pline l'Ancien.
7595. Isidore.
7720. Quintilien.
7748. Victorinus.
7780. 1. L'Iliade.
7780. 2. L'Odyssée.
8082. Claudien.
8500. Fulgence. Ausone. Prudence. Cassiodore, etc.

TROYES

Bibliothèque municipale.

552. Cicéron.

MILAN

Bibliothèque Ambrosienne.

A 79 *inf.* Virgile. Servius. Stace, etc.

PADOUE

Bibliothèque universitaire.

1490. S. Augustin (*Cité de Dieu*).

VENISE

Bibliothèque Marcienne.

Cl. XIII, 70. Pétrarque (*Lettres*).

FLORENCE

Bibliothèque Laurentienne.

Plut. XXXIV, 1. Horace.

ROME

Bibliothèque Vaticane (fonds latins).

Vat. 2193. Apulée. Palladius. Frontin. Végèce. Cicéron.
Vat. 3195. Pétrarque (*Canzoniere*).
Vat. 3199. Dante (*Commedia*).
Vat. 3357. Pétrarque (*De uita solitaria*).
Vat. 3358. Pétrarque (*Bucolicum carmen*).
Vat. 3359. Pétrarque (*De ignorantia*).
Pal. 899. L'Histoire Auguste.

La simple inspection de cette liste de trente-huit manuscrits [1] résout déjà cette question : Pétrarque possédait-il

1. On y pourrait joindre quatre volumes, qui n'ont point été touchés par la main de Pétrarque et sont loin, par conséquent, d'offrir la même certitude. Je me suis gardé de les faire entrer dans la restitution de notre bibliothèque, mais il est possible, pour des motifs divers, qu'ils en aient fait partie. Le premier est le Bréviaire à miniatures conservé à la Vaticane, et dont j'ai parlé plus haut, p. 93. Les autres figurent au fonds latin de Paris sous les cotes :

2219. S. Grégoire [Nº 546 de Pavie].
8061. Stace [Nº 93 de Pavie].
8631. Lettres à Pétrarque [Nº 3924 de Pavie].

Ce dernier ms. est ainsi décrit dans l'inventaire de Pavie : *Epistole uarie ad laureatum poetam dominum Fran. Pe. coperte corio rubeo leui. Incipiunt in principio* Amor et Dolor *et finiuntur* Florentie primo Kallendas Iulii *Sig. cdxlvii*). La correspondance de Nelli, à laquelle j'ai fait de fréquents emprunts dans la première édition de cet ouvrage, avait été signalée par l'abbé de Sade, qui en avait tiré, le premier, la lettre de Boccace, et par Hortis, qui y avait pris une lettre de Nelli. Henry Cochin en a donné à Paris, en 1892, l'édition nécessaire (édit. italienne, Florence, 1901). C'est un complément peu étendu, mais indispensable aux lettres de P. ; elle introduit par maint détail dans la vie familière du cercle florentin et jette un jour

une véritable bibliothèque? On en a douté; on est allé jusqu'à prétendre qu'il n'avait jamais eu à lui qu'un petit nombre de volumes, et seulement ses auteurs favoris, et que l'étalage bibliographique de sa correspondance fait illusion sur l'importance réelle de sa collection; tous ses voyages et ses changements continuels de résidence ne lui interdisaient-ils pas d'en garder une considérable? Le lecteur qui aura lu attentivement le chapitre précédent et les textes qui s'y trouvent réunis, aura sans doute une impression toute contraire.

La restitution partielle qui est ici présentée achève de nous instruire. Nous y voyons une quantité déjà notable d'ouvrages, mais un grand nombre y manquent, dont nous savons avec certitude qu'ils ont été entre les mains de Pétrarque et dont les manuscrits même sont parfois indiqués. On en trouvera mention aux chapitres qui suivent; on y verra que beaucoup d'auteurs dont il a fait un constant usage, parmi les historiens latins par exemple et les moralistes, ont nécessairement figuré parmi ses livres; beaucoup de poètes lui furent familiers sans qu'il y en ait trace dans notre liste; des écrivains à l'œuvre fort étendue, comme Sénèque, n'y sont pas représentés, et les Pères de l'Église le sont bien peu. Enfin, il ne faut pas oublier que l'humaniste eut des doubles assez nombreux; il en parle lui-même et nos renseignements confirment son dire. Pour peu qu'on établisse un calcul d'après les données que nous avons, on est amené à conclure que Pétrarque a possédé

nouveau sur le caractère réel du fils de P. Le recueil a été fait à coup sûr sur les papiers du poète et de son vivant; les titres viennent de lui et il semble avoir voulu grouper en ce petit volume des souvenirs d'intimité (v. notamment la lettre de Boccace). Comme il est peu probable qu'un tel ms. ait été copié après lui et comme, d'autre part, l'écriture est bien de son temps, on peut admettre que nous possédons l'original.

plus de deux cents volumes. Un moindre chiffre justifierait le titre de « bibliothèque », alors surtout qu'un volume contenait presque toujours plusieurs ouvrages et quelquefois plusieurs auteurs.

De cette collection, si considérable pour l'époque chez un simple particulier, il ne nous reste, on le voit, que des débris. Ils ne sauraient permettre de porter un jugement d'ensemble; on peut remarquer pourtant que les manuscrits ecclésiastiques y sont en petite proportion et que les livres de droit et de philosophie scolastique n'y paraissent point; cette lacune sur les sciences les plus cultivées au moyen âge suffit à donner à cette bibliothèque du XIVe siècle une physionomie particulière [1].

On ne peut guère se prononcer sur la valeur paléographique des séries réunies par Pétrarque; des pièces capitales manquent certainement, et toute observation qu'on voudrait généraliser risquerait de manquer de justesse. Il n'y a pas ici beaucoup de ces manuscrits très anciens, aimés cependant de notre bibliophile. Trois seulement, d'ailleurs beaux et importants, sont du Xe siècle, le *Palatinus* de l'*Histoire Auguste* au Vatican, l'*Horace* de la Laurentienne et le *Victorinus* de Paris; deux sont du XIe, le *Chalcidius* et le *S. Augustin Par. 1989*. Le XIIe siècle est représenté par le *Suétone*, le *Cassiodore* (*Par. 2201*) et le *S. Augustin*, *Par. 1994*. Les manuscrits du XIIIe siècle sont déjà plus nombreux et on en trouvera une demi-douzaine, plusieurs, il est vrai, indiquant déjà la fin du siècle. Tous les autres sont du *trecento* et beaucoup témoignent clairement d'une époque assez avancée

1. *Multo studio multaque cura multa undique parua uolumina recollegi, sed saepe multiplicata, eorum uero quae maxime optabam raro aliquid, ita ut, quod humanis in rebus crebro accidit, multa mihi deforent, multa superfluerent* (*Sen.* XVI, 1; *Op.* 948).

pour qu'on puisse supposer que Pétrarque lui-même les a fait exécuter. Il semble aussi avoir aimé se servir, au moins pour les ouvrages de consultation et de travail, de textes transcrits pour lui et sur ses indications, et avoir possédé parfois deux exemplaires, l'un ancien, l'autre moderne, du même ouvrage. Tel est le cas pour le recueil de l'*Histoire Auguste*, dont il a d'abord étudié, puis acquis un très vieux manuscrit; dans l'intervalle, il en a fait prendre, pour continuer ses études, une copie que nous possédons de la main d'un des scribes qu'il employait.

En examinant la structure de plusieurs de nos volumes, on croira volontiers qu'ils ont été exécutés pour Pétrarque [1]; mais quatre seulement en apportent la preuve matérielle. Le premier, précisément l'*Histoire Auguste* de Paris, a été écrit sur son ordre à Vérone, pendant qu'il habitait Milan (*Hunc feci scribi Verone, 1356* [2]), par un copiste du diocèse de Reggio, qui signe *Iohannes de Campagnola* [3]. Ce manuscrit peut donner, surtout dans sa souscription, une idée de cette écriture de luxe d'une beauté artificielle (*artificiosis litterarum tractibus* [4]) que certains copistes se plaisaient à employer et qui faisait le désespoir de Pétrarque : *Vaga... ac luxurians littera, qualis est scriptorum seu uerius pictorum nostri temporis, longe oculos mulcens, prope autem afficiens ac fatigans, quasi ad aliud quam ad legendum sit inuenta* [5]. Le recueil de lettres choisies qui est à la Marcienne, revu et corrigé en quelques passages

1. On a la même assurance pour le précieux rouleau de la Bibliothèque de Lucerne, contenant les *Psalmi poenitentiales* de P., que Novati vient de reconnaître comme un hommage offert au jeune Gian Galeazo Visconti, lors d'une des visites du poète à la cour de son père (*P. e la Lombardia*, p. 205-215, avec fac-similé).

2. *Par.* 5816. Cette note sur la garde du volume a disparu depuis Van Praet (Delisle, t. I, p. 140).

3. V. la souscription complète au chap. VI.

4. *Fam.* XIII, 4.

5. *Fam.* XXIII, 19.

de la main de l'auteur, ne peut avoir été écrit que sous ses yeux et même chez lui [1]. Enfin, un autre copiste de sa maison a travaillé à la transcription de la traduction d'Homère, à propos de laquelle s'est posée et, je crois, résolue une question d'un certain intérêt.

Le volume de l'*Iliade*, achevé de transcrire en 1369, est d'une main fort belle et régulière, qui a écrit aussi les premiers feuillets du volume de l'*Odyssée*. Elle l'a repris, après une interruption [2], en y portant le même soin, jusqu'au début du dernier chant. Là, l'aspect de l'écriture change complètement ; le copiste se hâte, multiplie les abréviations outre mesure, trace le *s* final sans lever la plume ; on voit que son travail ne l'intéresse plus et qu'il veut finir, coûte que coûte, en quelques heures. Voilà une transcription qui sort tout à fait des habitudes données par Pétrarque à ses copistes et qui a dû lui causer d'autant plus de chagrin qu'il avait tenu à consacrer à Homère un manuscrit plus soigné. On devine un petit drame intime sous cet achèvement précipité. Il y a précisément un secrétaire du poète, Giovanni Malpaghini, qui a vécu chez lui aux années dont nous parlons, et qui, subitement dégoûté de son travail, a quitté son maître brusquement [3]. Cette coïncidence de date est fortifiée par une observation sur le *Vat. 3195*, qui contient la

1. Deux copistes ont travaillé à ce recueil qui a 62 ff. ; la première main s'arrête au f. 17, à la fin du second cahier.

2. Changement d'encre et de plume : *Par.* 7880, 2, f. 10.

3. Cf. p. 74. On a distingué avec raison Giovanni Malpaghini, qui fut *maestro errante*, de son compatriote Giovanni di Conversino, chancelier des Carrare, qu'on ne trouve pas chez P. V. Sabbadini, dans *Giorn. stor.*, t. V, p. 156-162 ; Klette, *Beiträge zur Gesch. und Litt. der Ital. Gelehrtenrenaissance*, I, Greifswald, 1888, p. 1-46. Cf. Max Lehnerdt, *Biographie des Giov. di Conversino von Ravenna*, Königsberg, 1893. Novati a rejeté l'identification du jeune ravennate avec Malpaghini et donne ses raisons dans l'*Epistolario di Coluccio Salutati*, t. III, Rome, 1898, p. 537. ; mais si l'on accepte, comme on va le voir, le nom de Giovanni pour le copiste du *Vat.* 3195, les dates suggèrent cette identification.

mise au net définitive du *Canzoniere*. Là le travail a été interrompu et le poète a dû terminer lui-même ; or, le copiste qui l'avait d'abord aidé se nommant Giovanni, c'est avec quelque raison qu'on a pu songer à l'identifier avec Malpaghini [1]. L'hypothèse qui regarde le *Canzoniere* et celle qui regarde l'*Homère*, appuyées sur des vraisemblances indépendantes l'une et l'autre, se confirment, par le rapprochement des manuscrits.

En effet, on juge que le copiste est le même dans les deux volumes par la simple comparaison des fac-similés [2]. C'est bien, du reste, une écriture *castigata et clara seque ultro oculis ingerens*, telle que celle que Pétrarque louait en son jeune disciple, dans une lettre écrite à Paris le 28 octobre 1356 [3], et il serait difficile de la confondre avec celle d'un autre copiste. L'identification ici tentée n'est pas inutile pour l'histoire du texte du *Canzoniere*, car elle aide à serrer de plus près la date de l'exécution du recueil définitif. Quant aux spécimens de l'écriture de « Jean de Ravenne », ils méritent de fixer l'atten-

1. Dans les brouillons poétiques du *Vat.* 3196, on lit, à côté de beaucoup de pièces, des mentions diverses de transcription (cf. Appel, *Zur Entwickelung Ital. Dichtungen P. Abdruck des cod. Vat. lat.* 3196..., p. 23, 25, 26, 28, 29, 31, etc.). Pakscher a observé que, partout où il y a *transcriptum per me*, la pièce se trouve dans la partie autographe du *Vat.* 3195 (ff, 38'-49, 62-72), alors que la mention *tr. per Io.* (Appel, p. 25) s'applique à une pièce de la partie non autographe. Pakscher songeait à voir dans le copiste le propre fils du poète, Giovanni Petrarca, qui séjourna dans la maison paternelle avant 1358 (*Zeitschrift für roman. Philol.*, X, 1886, p. 214 et 218). L'idée paraissait acceptable à Cesareo (*Giorn. Stor.*, XIX, p. 259). Elle est, je crois, abandonnée pour des raisons de chronologie, sans parler de l'invraisemblance morale qui résulte des relations de P. avec son fils. C'est un autre Giovanni qu'il faut chercher. Sans doute P. peut avoir eu plusieurs secrétaires de ce nom ; il est cependant naturel de penser à Giovanni Malpaghini, comme l'a fait le premier Guido Mazzoni (*Noterelle Petrarch.*, dans *Il Propugnatore*, nouv. sér. I, part. 2). L'argumentation de Novati n'a pas convaincu Vittorio Rossi, qui a repris la question dans son travail cité plus haut, *Il P. e Pavia*, Pavie, 1904, p. 26-28.

2. V. l'un dans le présent ouvrage, l'autre dans *Fac-sim. de l'écrit. de P.*, pl. II.

3. *Fam.* XXIII, 19 (à Boccace). Pour la date, v. V. Rossi, *l. c.*, p. 53.

tion des paléographes qui voudraient se mettre à la recherche des manuscrits copiés chez Pétrarque.

La meilleure méthode à suivre pour cette recherche serait d'examiner les marges, où le poète a toujours laissé des traces de sa lecture [1], soit par des signes particuliers, soit par des scholies. Annotées la plupart du temps au XIVe siècle par d'insipides lecteurs, les marges de manuscrit deviennent pour lui, non seulement la place naturelle où se déposent ses observations sur le texte, ses revisions et ses collations [2], mais encore un registre d'impressions spontanées et de renseignements d'étude. Bien que ses habitudes n'aient pas été toujours constantes, une annotation de volume due à Pétrarque sera assez aisée à reconnaître d'après les exemples variés qu'on en trouvera ici. Plusieurs sont considérables et très compactes, grâce à un système d'abréviations poussé parfois à l'extrême [3]; ces abréviations font même la seule difficulté du dépouillement, car les renvois, qui affectent des formes diverses, sont toujours clairs et bien ordonnés et l'écriture est d'une netteté parfaite.

Je ne répéterai pas les observations faites en un autre ouvrage sur l'écriture de Pétrarque [4]; je crois y avoir montré les causes qui ont pu contribuer à la dégager peu à peu des formes dont il usait dans sa jeunesse et à y introduire ce caractère d'élégance, qui faisait dire à un ami, son admi-

1. Sur les distiques initiaux dont parle *Sen.* VIII, 6 (*Op.* 840 : *Quae olim in libris ipse meis scolastica curiositate praescribere solebam*), v. plus loin, chap. IX, la description du ms. 1490 de Padoue.

2. Un de ces volumes nous est décrit dans une lettre contemporaine, celle de Nelli sur Stace, citée au chap. IV. P. disait d'un ms. non revisé : *Nouus et nudus est et nullo correctoris dente percussus* (*Fam.* XVIII, 5).

3. J'ai cru devoir les résoudre presque toutes dans les exemples publiés ici. Elles gagnent évidemment beaucoup de place ; ainsi *C. d. na de* 3o signifie *Cicero, De natura deorum, libro* 3o.

4. *La biblioth. de F. Orsini*, p. 283-284. Cf. ici même p. 70.

rateur dans les moindres choses : *Dic, queso, quicus malleis quibusue incudibus atteris uerba omnia, immo etiam caratheres literarum, ut illorum fragrantia totus fere orbis redoleat et totus potest merito redolere*[1]. Cette écriture est bien celle d'un poète ; elle en a la grâce et aussi les caprices, qui en expliquent les brusques variations d'une page et même d'une ligne à l'autre. C'est en juger bien superficiellement que d'y voir une simple main de scribe du *trecento*, car il n'y en a peut-être pas en son temps de plus personnelle. Au cours de sa vie, d'ailleurs, elle s'est modifiée, et même profondément : l'écriture de Vaucluse ne ressemble guère, au premier abord, à celle qu'a tracée une main, pourtant ferme encore, sur les manuscrits d'Arquà ; elle était devenue avec l'âge extrêmement menue et délicate, comme celle des vieillards dont la vue a beaucoup baissé[2]. Dans l'intervalle, elle avait traversé une période, où elle présente une ampleur singulière, et les dâtes certaines que nous avons à cet égard permettraient de la nommer l'écriture milanaise de Pétrarque. Notre chronologie paléographique est assez bien établie par les notes qu'il a remaniées et complétées sur ses livres à la distance de plusieurs années, et, d'autre part, les travailleurs possèdent aujourd'hui des fac-similés datés auxquels ils peuvent se fier[3].

1. Lettre de Nelli, *Par.* 8631, f. 24 (édit. Cochin, p. 234).

2. P.P. Vergerio dit de P. : *Viuacibus oculis et uisu per longum tempus acerrimo ita ut ad LX*m *annum minutissimas quasque litteras sine adminucolo legeret* (dans Solerti, *Vite cit.*, p. 294). P., à qui le biographe emprunte ses premiers mots, ajoute qu'après soixante ans il dut recourir à l'usage des verres, *ut indignanti mihi ad ocularium confugiendum esset auxilium* (*Ep. ad post.*).

3. On peut recommander encore, comme d'un usage très pratique, la série datée tirée de nos mss. et réunie sur la planche IV de mes *Fac-similés*, qui permet d'embrasser d'un seul regard les phases diverses de l'écriture (1337, 1347, 1355, 1369). Le travail est extrait des *Mélanges d'archéol. et d'hist.* de l'École franç. de Rome, t. VII, p. 1 sqq.).

Pétrarque a signalé lui-même à l'attention la manière dont il donnait à ses livres sa marque personnelle et a dit les motifs qui l'avaient engagé à l'adopter. Étant jeune, il avait, paraît-il, essayé ce moyen pour fixer dans sa mémoire les pensées morales qu'il rencontrait en grand nombre chez les auteurs anciens : *Ego autem adolescens quanto bis intelligendis ardore flagrauerim... libelli indicant, qui mibi illius temporis supersunt, et signa meae manus talibus praesertim affixa sententiis, ex quibus eliciebam et supra aetatem ruminabam praesentem futurumque illico statum meum*[1]. C'était le conseil qu'il se faisait donner par S. Augustin : *Tu uero, si suis locis notas certas impresseris, fructum ex lectione percipies*[2]. Il se désignait ainsi à lui-même les passages qui l'avaient frappé dans ses lectures et auxquels il tenait à revenir. Plus tard, quand chez lui l'emporta le goût de la compilation philosophique et des citations, il eut besoin de multiplier ces signes marginaux, ces renvois, ces confrontations, pour retrouver promptement les morceaux dont il voulait se servir; la composition de ses œuvres historiques lui en fit une obligation nouvelle. Bientôt, comme on le verra, il mêla à ses notes d'érudition des observations diverses, il utilisa les feuillets de garde, et ses livres, devenus de plus en plus les intimes compagnons de sa vie, reçurent de lui des souvenirs et des confidences. De là, l'attrait que peuvent offrir ces dépouillements qui semblent arides ; ils n'intéressent pas seulement l'histoire des origines des études classiques; ils rendent encore, en leur fraîcheur, après plus de cinq siècles, les opinions et les sentiments d'un grand homme et font parfois pénétrer profondément dans sa pensée.

1. *Fam.* XXIV, 1.
2. *Secr.* II (*Op.* 350. P. 351 : *Quibus uelut uncis memoria... contineas*).

CHAPITRE III

PÉTRARQUE ET VIRGILE

O del pastor ch'ancor Mantova onora...
(Son. *Giunto Alessandro*).

Virgile et Cicéron sont les grands maîtres de la pensée de Pétrarque :

Questi son gli occhi de la lingua nostra [1].

Beaucoup de passages de ses œuvres latines commentent ce vers des *Trionfi :* « J'ai aimé Cicéron et Virgile, écrit-il un jour, au point de ne rien aimer davantage ; beaucoup d'écrivains illustres de l'antiquité m'ont été chers, mais, pour ces deux-ci, j'aimais l'un d'une affection filiale, l'autre d'une affection fraternelle. Ce sentiment est né en moi de l'admiration, et aussi de la longue familiarité que l'étude m'a fait contracter avec ces deux génies ; c'est à peine si je pourrais en avoir une aussi étroite avec des vivants que j'aurais pu voir [2]. »

Ces amis de son esprit sont aussi ses modèles ; il les a étudiés ensemble pour former son style latin, et les rémi-

1. *Tr. della fama*, III, 21. Cf. Dante, *Purg.*, VII, 16-17.

2. *Fam.* XXII, 10. Les citations de Virgile chez P. sont extrêmement nombreuses ; il y en a environ cent vingt dans les seules *Familiares*. Dans les *Sine titulo*, recueil d'un caractère tout spécial et où il y a surtout des citations de l'Ecriture Sainte, les vers de Virgile paraissent aussi souvent que les versets des *Psaumes*, tant la mémoire de l'écrivain en est remplie. Il est remarquable toutefois que P. évite les réminiscences trop directes de Virgile dans ses œuvres poétiques latines. Très soucieux de garder l'originalité de son style, on le voit retoucher un vers de son Eglogue X, pour l'unique raison qu'il y ressemble trop à un vers virgilien (*Fam.* XXII, 2).

niscences du poète romain ne sont pas moins nombreuses dans sa prose même que celles de l'orateur. Ce sont pour lui les pères de la langue ; le parallèle qu'il établit entre eux à ce point de vue paraît avoir été une de ses pensées favorites : « Notre Cicéron est le père suprême du parler latin ; aussitôt après lui, se place Virgile, ou plutôt, puisqu'il y a quelquefois discussion sur leur rang, disons qu'ils sont l'un et l'autre les pères de l'éloquence romaine [1]..... Ils se sont partagés ce glorieux domaine, de telle façon que chacun d'eux reste en ses frontières sans empiéter sur l'honneur de l'autre [2]. » Cicéron prit de bonne heure la direction philosophique de son esprit ; Virgile parla surtout à son cœur et développa ses dons poétiques. Il a marqué d'un mot sa prédilection pour le poète de la virile tendresse : « Beaucoup de nos poètes latins sont à louer ; il n'y en a qu'un seul à admirer [3]. »

Que savait-il de la biographie de Virgile ? Ce que celui-ci en laisse entrevoir dans ses vers et à peu près tout ce que nous en apprenons nous-mêmes par les témoignages anciens [4]. Il lisait, en effet, la vie de Virgile attribuée à Donat et en connaissait probablement les deux rédactions [5]. Il utili-

1. *Vit. sol.* I. 5, 2 (*Op.* 242. Sur leur goût commun de la campagne).

2. *Cum multi uatum e numero nostrorum laudabiles, unus ille mirabilis est.*

3. *Fam.* (XXIII, 19). Cf. *Sen.* V. 2, et *passim.*

4. Sur les sources de la Vie de Virgile insérée par Secco Polenton, en 1425, dans son *De scriptoribus ling. lat.*, cf. R. Sabbadini, dans *Museo d'antichità class.*, t. III, c. 372 sqq. A Servius, S. Jérôme et Donat ; je crois inutile d'ajouter les *Scholia Bernensia*, les deux passages qui y semblent empruntés pouvant être fournis, l'un par Servius, l'autre par Donat.

5. On a pu se demander si P. serait pour quelque chose dans l'interpolation de la biographie de Donat, dont le texte interpolé paraît avoir été constitué au XIVe siècle (Cf. Sabbadini, *l. c.*, et Valmaggi, *Di un testo falsamente attribuito al grammatico Elio Donato*, dans *Riv. di filol. class.*, t. XIV). Sabbadini vient de donner une note substantielle sur les *Vitae Verg.* connues de P. (*Rendic. del R. Istit. Lomb.*, série II, vol. 39, 1906, p. 193-198).

sait au point de vue biographique le commentaire de Servius; c'est même à Servius plutôt qu'à Donat qu'il empruntait la légende de relations de Cicéron avec Virgile adolescent [1], anecdote faite pour lui plaire et dont il s'emparait dans une lettre, heureux de trouver un lien historique entre ses deux écrivains préférés et de penser qu'ils s'étaient connus [2]. La courte notice attribuée à Servius était dans un de ses manuscrits [3]; c'est à ce document qu'il prend la tradition faisant de Tarente le lieu de la mort de Virgile [4]. En somme, ses renseignements étaient au moins aussi étendus que ceux qu'on trouve, au début du siècle, chez Secco Polenton, le premier biographe de Virgile au temps de la Renaissance.

Il avait cherché à Mantoue les souvenirs de son poète; il avait parcouru, comme tant d'autres devaient le faire après

1. Il s'agit de la parole prêtée à Cicéron après une audition de Virgile : *Magnae spes altera Romae*. Les mots de P. *quaesiuisses auctorem* indiquent l'emprunt à Servius, *in Ecl.* VI, 11, et non à Donat, *Vit. Verg.*, 41 ; le distique de Properce qui suit semble, au contraire, emprunté à Donat, 45. — C'est peut-être aussi par la rédaction interpolée de Donat, 58, que P. connut d'abord la pièce de vers attribuée à Auguste sur la conservation de l'*Énéide*, à laquelle il fait allusion dans une de ses scholies (Sabbadini, *l. c.*, p. 194) et dans *Epist.* II, 3 (*Op.*, t. II, p. 90) :

Carmen adhuc superest quo Caesaris atque poetae
Maiestas studiumque uigent semperque uigebunt.

Mais il a pu la trouver dans plus d'un ms. (Riese, *Anthol. lat.*, nº 672, = Baehrens, *Poet. lat. min.*, IV, p. 179).

2. P. à Cicéron. *Fam.* XXIV, 4 : *Quod dictum ex ore tuo auditum, adeo sibi placuit inseditque memoriae, ut illud post annos uiginti, te pridem rebus humanis exempto, diuino, operi suo eisdem penitus uerbis insereret, quod opus si uidere licuisset laetatus esses de primo flore tam certum te uenturi fructus concepisse.*

3. Sabbadini en a publié l'annotation de P. dans les *Rendiconti* cités.

4. *Itin. Syr.*, *Op.*, 561 : *Inde in intimo quodam pelagi recessu Tarentum tibi monstrabitur, Ennio natalis, Virgilio fatalis locus, quamuis alii Brundusium dicant.* La vie attribuée à Servius a été imprimée pour la première fois dans le Virgile de Venise de 1472 et souvent reproduite depuis (notamment dans le *Servius* de Pierre Daniel); on la trouve dans Nettelship, *Ancient lives of Vergil*, Oxford, 1879, p. 24, mais sans les dernières lignes qui ont donné à P. le renseignement sur Tarente. On croyait jusqu'à présent qu'elles n'appartenaient qu'à des mss. du xve siècle ; le ms. de P. est de la fin du xiiie.

lui, la campagne de Pietole, et avait même composé pour Virgile une charmante épître, tout imprégnée, malgré les imperfections de sa langue poétique, de la grâce des *Bucoliques :*

Hinc tibi composui quae perlegis, otia nactus
Ruris amica tui; quonam uagus auia calle
Fusca sequi, quibus in pratis errare soleres
Assidue mecum uoluens, quam fluminis oram
Quae curui secreta lacus, quas arboris umbras,
Quas nemorum latebras collisque sedilia parui
Ambieris, cuius fessus seu cespitis herbam
Presseris accubitu, seu ripam fontis amoeni;
Atque ea praesentem mihi te spectacula reddunt [1].

Aux environs de Naples, où il s'était plu à visiter les lieux décrits dans l'*Enéide* [2], il avait recueilli les traditions virgiliennes, mais discrètement, et sans rien partager des sottes imaginations de son temps [3]. Boccace, qui était pourtant un esprit averti, croyait encore, non seulement à la science universelle de Virgile, mais à ses prodiges d'astrologue, au cheval de bronze [4] qu'il avait fabriqué et qui guérissait les chevaux malades, à vingt autres fables aussi ridicules. Pétrarque était tout à fait dégagé de ce côté. Il avait

1. L'épître est vraisemblablement de 1349 (*Fam.* XXIV, 12). P. y donne à Virgile des nouvelles des trois pays qu'il pense lui tenir le plus au cœur, Naples, Mantoue et Rome, et des trois grandes œuvres qu'il a laissées sur la terre :

Tityrus ut tenuem senior iam perflat auenam,
Quadrifido cultu tuus ut resplendet agellus,
Ut tuus Aeneas uiuit totumque per orbem
Et placet et canitur...

2. Avec ses amis, les poètes Marco Barbato et Giovanni Barili. Cf. *Epist.* II, 16.

3. *Ita clarorum fama hominum, non ueris contenta laudibus, saepe etiam fabulis uiam facit* (*Itin. Syr.*, *Op.* 560). Tout le passage de l'*Itinerarium* est à lire de préférence dans la bonne édition du livre donné par G. Lumbroso (*Memorie ital. del buon tempo ant.*, Turin, 1889, p. 16-50).

4. Cf. *Il comento di Giov. Boccacci sopra la Commedia*, éd. Milanesi, Florence, 1863, t. I, p. 121. Il semble superflu de renvoyer ici au classique *Virgilio nel medio evo* de Comparetti.

été lui-même accusé de magie, en pleine cour d'Avignon, et cela précisément pour sa lecture assidue de Virgile : *Dicam quod magis rideas : ipse ego, quo nemo usquam diuinationi inimicior fuit aut magiae, nonnunquam inter hos optimos rerum iudices propter Maronis amicitiam necromanticus dictus sum. En quo studia nostra dilapsa sunt* [1] ! Il s'était vengé par la raillerie de l'ignorant prélat qui se permettait de l'accuser ; mais il se promettait bien d'écarter, de la mémoire de son cher poète, l'absurde renom que la crédulité populaire lui donnait depuis des siècles.

La tradition sur Virgile magicien se discutait encore parmi les lettrés de la Cour napolitaine, et Pétrarque raconte la conversation qu'il eut à ce sujet avec le roi Robert, en traversant le passage fameux de Piedigrotta, dont le populaire attribuait le percement aux enchantements du poète : *De quo cum me olim Robertus... quid sentirem multis astantibus percunctatus esset..., iocans nusquam me legisse magicarium fuisse Virgilium respondi ; quod ille seuerissimae nutu frontis approbans, non illic magici, sed ferri uestigia confessus est.* Pétrarque même, après avoir pittoresquement décrit le paysage [2], essaye une explication de la légende : *Sub finem fusci tramitis, ubi primo uideri caelum incipit, in aggere edito ipsius Virgilii busta uisuntur, peruetusti operis, unde haec forsan ab illo perforati montis opinio* [3]. N'était-il pas excusable de

1. *Fam.* XXII, 6 ; Récit dans *Fam.* IX, 5. V. l'étude de Carlo Segrè, *Chi accusò il P. di magia*, dans ses *Studi petrarcheschi*, Florence, 1903, p. 199-224 ; l'accusateur serait, d'après lui, le cardinal Pierre Desprez, qui aurait agi pour nuire au cardinal Giovanni Colonna, l'ami du poète.

2. On peut rapprocher, pour la même description, le latin de Pétrarque de celui d'Erasme. L'opinion que j'ai exprimée au sujet du *Bagno della Sibilla*, dans *Erasme en Italie*[2], Paris, 1898, p.84) est justifiée par les curieux vers où P. raconte la promenade qu'il y fit à son second voyage à Naples (*Epist.* II, 16 ; *Op.* II, p. 101).

3. *Op.* 560.

croire à l'authenticité du « Tombeau de Virgile » que tant de voyageurs et de poètes ont célébré après lui ?

En ces matières de magie, c'était surtout l'opinion du *uulgus insulsum* que Pétrarque avait à combattre ; mais il y avait plus de réelle hardiesse à repousser la croyance universelle de Virgile prophète du Christ et à donner à la quatrième églogue un sens différent de l'interprétation traditionnelle. La question avait été souvent agitée, comme on le sait, et les allusions de Dante l'avaient fait reprendre au XIVe siècle par ses commentateurs ; pas un lecteur de Virgile cependant, parmi les hommes instruits du Moyen Age, n'eût fait à ce sujet des réserves aussi formelles que celles que nous trouvons au traité *De otio religioso : Virgilius in Bucolicis de alio loquens..... et in Aeneide de Augusti imperio agens..... Quae quidem religiosus et pius lector, quamuis de Caesare dicta, ad caelestem potius trahet imperatorem, cuius aduentum toto orbe signa praecesserant ; quae audiens poeta, neque altius aspirans, ad imperatoris Romani, quo nil maius nouerat, reflexit aduentum, cuius si uera lux oculis affulsisset, haud dubie ad alium reflexisset* [1]. Ce passage est fort précis, et ce serait à tort que Pétrarque ici nous semblerait timide ; il refuse expressément tout don prophétique à Virgile, et il y avait d'autant plus de mérite à exprimer une opinion si nette que, s'il se trouvait d'accord avec S. Jérôme, il allait contre l'autorité, toujours pour lui si haute, de S. Augustin, qui avait vu le premier en Virgile un annonciateur du Christ [2].

1. *Op.* 304. Cf. Salutati, *Epistolario*, t. I, p. 324.

2. Boccace a fait, il est vrai, des réserves analogues dans la 11e leçon de son *Comento*, mais Hortis (*Studj*, p. 397) me semble en exagérer peut-être le mérite. Ici, comme en bien d'autres cas, Boccace est le disciple de P. : le commentaire sur Dante fut commencé en 1373 (préf. de Milanesi, p. III) et l'auteur avait depuis longtemps en main le *De otio religioso*. On peut en dire autant de Benvenuto da Imola (*Commentum super Dantem*, éd. Lacaita, t. I, p. 55 sqq.).

Pétrarque appréciait donc Virgile à un point de vue tout autre que les lettrés qui l'avaient précédé ; il ne le lisait cependant point comme nous. On s'en convaincra en écoutant les raisons par lesquelles il justifie son admiration pour le poète de l'*Énéide* : « Parmi les génies latins, à dire toute ma pensée, je ne sais qui je mettrais au-dessus de Virgile. S'il est compris comme je le comprends, tout homme qui admirera véritablement ses ouvrages y verra une lumière cachée en chaque mot sous le nuage poétique (*in singulis uerbis lumen aliquod sub nube poetica*), reconnaîtra de sérieuses vérités dissimulées sous un style divin, et devra avouer que, si d'autres peuvent l'emporter par la science, personne peut-être ne l'emporte par le génie. Pour l'éloquence, que dirais-je de plus que Macrobe, qui, traitant des quatre genres d'éloquence, n'a pas craint de les attribuer tous au seul Virgile [1] ? Cette éloquence merveilleuse et, selon le mot de Sénèque, cette faculté vraiment divine lui ont manqué dans la prose; mais ce dont il est capable en poésie, je ne crois pas qu'on le puisse ignorer, pour peu qu'on ait bu une fois à la source de Castalie [2] ».

1. Le passage de Macrobe a eu trop d'influence sur la direction de la critique de P. pour que je ne le reproduise pas ici, tel qu'il le donne plus loin au même chap. des *Res mem.* : *Locus admonet ut ipsa Macrobii uerba subiungam, ne quid de hoc peregrinarum opinionum lector lateat : Quatuor enim quidem sunt eloquentiae genera, copiosum et torrens in quo Cicero dominatur, breue et circumsectum in quo Salustius regnat, siccum et aridum quod Frontoni ascribimus, pingue et floridum in quo Plinius Secundus* (Macrobe parle de Pline le jeune, inconnu à P., qui croit qu'il s'agit de Pline l'ancien) *quondam, et nunc nullo ueterum inferior noster Symmachus luxuriatur ; haec omnia apud unum Virgilium inueuies* [*Saturn.* V, 1, mais très librement cité]. *Haec ille. Ad quod firmandum probationes ex ipsis Virgiliis uerbis elicuit, quas, quoniam longum est, in Saturnalibus quisquis inquisitionis laborem non recusabit inueniet... Et haec quidem hactenus. Quibus si assentiri libet, in unaquaque arte quadripartitae eloquentiae designatos praesides habemus et, quod uix ceteri in singulis, Vergilium simul omnibus gloriantem. Hanc uero distinctionem, etsi colore non careat, apud alium non inueni, quin in unum Ciceronem publicus fauor inclinat* (*Op.* 410-411).

2. *Rer mem.* II, 2 (*Op.*410) ; cf. III, 3 (443).

Laissons de côté les quatre genres d'éloquence réunis dans Virgile ; ne retenons que « la lumière cachée dans chaque mot sous le nuage poétique » ; c'en est assez pour montrer que Pétrarque cherchait dans Virgile, avec ce que nous y trouvons aujourd'hui, autre chose encore que nous n'y découvrons plus.

Les idées de Pétrarque sur l'essence de la poésie sont bien connues. En théorie, la poésie et l'allégorie sont pour lui inséparables, et le rôle du *poeta*, du vrai poète qui prend à son usage la noble langue latine, est de cacher la vérité sous le voile des beaux symboles ; le vulgaire ne sera pas admis à la contempler, mais elle en deviendra plus précieuse à qui aura eu la science et la patience de la découvrir. La poésie n'est donc pas un jeu, comme on le croit d'ordinaire c'est une des œuvres les plus élevées et les plus utiles aux hommes [1]. Pétrarque est revenu à différentes reprises sur ces idées [2], qu'il avait quelque peine à faire accepter, et il a montré dans ses poèmes latins, surtout dans ses *Églogues*, comment il en entendait l'application.

1. Boccace n'est sur ce point, comme d'ordinaire, que le continuateur de P., mais il consacre à la défense de la poésie, telle qu'ils la concevaient ensemble, un si complet et si éloquent plaidoyer, qu'on doit lire, pour connaître la question, à peu près tout le livre XIV du *De Genealogia deorum* dans lequel, comme dit l'incipit du ms. original, *auctor objurgationibus respondens in hostes poetici nominis inuehit.* L'édition critique en est donnée par Oskar Hecker, *Boccaccio Funde*, Braunschweig, 1902, p. 188 sqq. Salutati a développé à son tour cette argumentation devenue un des lieux communs de l'Humanisme.

2. Cf. Voigt, *Wiederbelebung des class. Alterthums* [3], t. I, Berlin, 1893, p. 30-32. Aux passages qui s'y trouvent cités ajouter : *Inuect. in med.* I (*Op.* 1092) ; *Epist.*, II, 11 ; discours pour le couronnement au Capitole, dans Hortis, *Scritti ined.*, p. 320 ; etc. Il faut mentionner aussi les vers de l'*Africa* (éd. Corradini), IX, 97, 102 :

.....Quicquid labor historiarum est,
Quicquid uirtutum cultus documentaque uitae...
...Sub ignoto tamen ut celentur amictu,
Nuda alibi et tenui frustrentur lumina uelo,
Interdumque palam ueniant fugiantque uicissim.

Bien qu'il se figurât partager cette conception de la poésie avec divers poètes antiques, c'est surtout à propos de Virgile qu'il s'en est clairement expliqué [1]. Il voyait dans les *Bucoliques* une allégorie perpétuelle cachée dans les moindres paroles. On l'apprendra plus loin par un témoignage inédit des plus étranges ; on verra qu'il a tenté d'explorer des mystères imaginaires, dont l'obscurité avait déconcerté ses plus hardis prédécesseurs [2]. Quant à l'*Énéide*, il n'y a pas lieu de s'étonner que l'interprétation qu'il en donne soit directement inspirée du *De continentia Virgilii* de Fulgence. Ce livre singulier, qui a tant pesé sur la lecture de Virgile au Moyen Age [3], n'est pas expressément cité par Pétrarque, mais il est peu probable qu'il ne l'ait lu : il suit, du moins, la pensée générale du grammairien africain, qui fait de l'ensemble des aventures d'Énée une immense allégorie de la vie humaine. En ce point, le poète de l'*Africa* ne se montre pas plus avancé que Dante dans la célèbre lettre à Can Grande : sa critique personnelle, parfois si indépendante, reste accablée sous l'unanimité de l'opinion [4] ; la

1. V. pour Homère, le ch. VIII.

2. Fulgence lui-même avait reculé devant les difficultés de l'ouvrage : *Bucolicam Georgicamque omisimus in quibus tam mysticae sunt interstinctae rationes, quo nullius pene artis in iisdem labris interna Virgilii praeterit uiscera* (*Mythographi latini*, t. II, Amsterdam, 1681, p. 138). La tentative la plus récente et la plus curieuse dans cet ordre d'idées porte sur un épisode fameux des *Géorgiques*, d'où l'on a pu tirer trois interprétations différentes, d'ordre physique, d'ordre historique et d'ordre moral (A. Oltramare, *Etude sur l'épisode d'Aristée dans les Géorgiques de Virgile*, Genève, 1892).

3. Analysé par Comparetti, *Virgilio nel medio evo* [2], t. I, p. 8 sqq. Sur les origines du procédé allégorique, v. Ebert, *Allgem. Gesch. des Litt. des Mittelalters* [2], t. I, p.286 sqq., et Novati, *L'influsso del pensiero latino sopra la civiltà italiana del medio evo* [2], Milan, 1899, p. 8 sqq. Toute la bibliographie du sujet est réunie par Novati, p. 115-119. Il y faut joindre les préliminaires du t. I de l'ouvrage de Fr. Flamini, *I significati reconditi della Commedia di Dante e il suo fine supremo*, Livourne, 1903-1904.

4. *Poetantium communis habet opinio* (*Op.* 785).

seule liberté qu'il prenne, c'est de se mouvoir à son gré dans l'allégorie virgilienne et de proposer, sur les détails, les interprétations qui satisfont davantage sa raison ou s'adaptent le mieux à ses rêves.

Jeune encore, ayant entendu un jour « un monstre d'envie » attaquer Virgile, Pétrarque avait écrit une pièce de vers indignés pour faire connaître à ce Zoïle qu'il y avait de grandes vérités abstraites cachées sous les fictions des poètes. Ce n'est pas dans cette épître, d'ailleurs curieuse [1], qu'il faut chercher la pensée complète de Pétrarque ; on la trouve mûrie et développée dans une lettre de sa vieillesse, qui a bien des chances pour contenir l'exact résumé de ses réflexions morales sur Virgile. Francesco d'Arezzo lui avait demandé de lui révéler les secrets de l'*Énéide* dont il parlait dans son épître ; Pétrarque répond à son jeune ami que ces explications sont choses douteuses et incertaines de leur nature : comment être sûr de l'intention d'écrivains qui composaient il y a mille ans et plus, et prétendre qu'ils ont voulu dire telle chose et point telle autre ? Il peut y avoir, d'ailleurs, plusieurs sens cachés dans les mêmes paroles, et peut-être quelques-uns auxquels l'auteur, en les écrivant, n'a point songé ; l'essentiel est d'en découvrir qui expriment des vérités morales, et cette découverte est à la fois plus facile et plus utile que celle même du sens certain que le poète a voulu y déposer.

Pétrarque consent donc à faire part à son correspondant

1. *Epist.* II, 11 (*Op.* II, p. 94-97). En voici quelques vers :

Aspice Virgilium : nunquid pueriliter unum ?
Terrarum caelique plagas et sidera lustrat :
Ista palam, quam multa latent !...
Quid pius Aeneas, socius quid signat Achates ?
Quid Venus ambobus mediae uelit obuia silvae ?
Quo feror ? hic nullum inuenies sine tegmine uersum.

de quelques-unes des explications dont son esprit, dit-il, s'est longtemps nourri [1]. Énée représente pour lui l'homme vraiment vertueux, épris de la perfection ; la fidélité d'Achate exprime la précieuse compagnie de la vertu et son active sollicitude. La forêt qu'ils traversent au premier livre est l'image de notre vie ; elle est pleine de ténèbres, de routes tortueuses et incertaines ; elle est stérile et inhospitalière, peuplée de bêtes fauves, difficultés et périls de tout genre que l'homme rencontre dans l'existence ; elle a pourtant des charmes trompeurs, la fraîcheur des feuilles, le chant des oiseaux, le murmure des sources, figurant l'espérance fragile, les plaisirs éphémères et illusoires. A mesure qu'on avance, les halliers se font plus inextricables ; l'hiver et la vieillesse ont les chemins fangeux, hérissés de bois mort, dépouillés de toute verdure. Au centre de cette forêt, qui rappelle beaucoup plus celle de Dante que celle de Virgile [2], Vénus paraît ; c'est la volupté, victorieuse surtout au milieu du chemin de notre vie. Si elle a pris le visage et l'aspect d'une vierge, c'est pour mieux tromper les hommes, car, s'ils la voyaient telle qu'elle est en réalité, ils la fuiraient avec horreur. La déesse disparaît aussitôt, pour indiquer que rien n'est plus rapide et plus fugitif que la joie qu'elle donne. Elle porte un vêtement de chasseresse ; ne va-t-elle pas à la chasse des âmes?...

1. *Ego autem, quando id rogas et me fessum inclinata iam die de hospitio cogitantem ad matutina negotia retrahis, dicam breuiter non quod uerissimum electissimumque esse contendam, sed quod, illa aetate quam nunc degis, cum eisdem quibus tu nunc curis ac studiis exercerer uarieque, ut fert aetas illa, modo huc opinionibus agerer, modo illuc, nunc hoc, nunc illuc occurrere cogitanti saepius occursabat, quodque cum coaeuis meis... saepius fabulabar* (*Sen.* IV, 5 (4) ; *Op.* 785). Il y a diverses autres explications allégoriques de Virgile au livre II du *Secretum* et dans *Rer. mem.* III, 3 (*Op.* 443).

2. On peut croire, en effet, que P. a été hanté ici par le souvenir de l'allégorie initiale du divin poème ; les mots même de son texte *circa tempus uitae medium* font songer au premier vers de l'*Inferno*.

L'écrivain continue ainsi pendant de longues pages, soumettant au même procédé d'analyse une foule de détails du poème [1], et cette lettre, qui est une de ses plus longues, devient un véritable manuel pratique de l'interprétation allégorique. On comprend, lorsqu'on l'a lue, le sentiment d'admiration et peut-être d'épouvante qu'éprouvait le bon roi Robert après ses causeries poétiques avec Pétrarque, lui qui confiait plus tard à Boccace qu'il ne se serait jamais douté qu'il y eût tant de choses dans Virgile [2].

Ces rêveries médiévales, dont Rabelais se moquera clairement au commencement de *Gargantua*, se sont prolongées beaucoup plus tard qu'on voudrait le penser. Torquato Tasso, publiant le *Rinaldo* en 1562, se croyait obligé de faire précéder le poème d'un avertissement où il attribuait une signification morale à chacun des épisodes [3]. Bien plus les auteurs français de poèmes épiques du siècle de Louis XIV acceptaient encore, comme une nécessité de ce genre littéraire, les lois de l'allégorie; Chapelain se faisait hon-

1. Les mythes proprement dits forment, parmi les explications de P., une catégorie spéciale, sur laquelle il y aura lieu de revenir, au chapitre sur Homère.

2. Voici le texte original de Boccace (*Genealogiae deorum*, XIV) : *Robertus, Ierusalem et Sycilie rex inclitus ; qui clarus olim phylosophus et medicine preceptor cynsgius atque inter ceteros eius temporis insignis theologus, cum in sexagesimum sextum usque etatis sue annum paruipendisset Virgilium, illumque reliquis more uestro fabulosum diceret hominem et nullius fore pretii, ornatu subtracto carminum, quam cito Franciscum Petrarcham arcanos poematum referentem sensus audiuit, obstupefactus se ipsum redarguit, et, ut ego eo dicente meis auribus audiui, asseruit se nunquam ante arbitratum adeo egregios atque sublimes sensus sub tam ridiculo cortice, uti poetarum sunt fictiones, latere potuisse, ut aduertebat post demonstrationem solertis uiri absconditos esse, suumque mira compunctione damnabat ingenium et infortunium, quod tam sero poeticum artificium cognouisset.* (Dans O. Hecker, *Boccaccio-Funde*, p. 259).

3. *Opere minori in versi di T. Tasso*, éd. A. Solerti, t. I, Bologne, 1891, p. 9-12. Quant à la *Gerusalemme*, Tasso l'avait entreprise sans penser aucunement à l'allégorie, ce qu'il fit seulement au cours de la composition. On n'en voit pas moins toute l'interprétation allégorique reproduite et acceptée encore en France en plein XVIII[e] siècle (V. la 2[e] éd. de la trad. de Baudoin, Paris, 1648, p. 27-42).

neur d'y soumettre la composition de sa *Pucelle d'Orléans* ; et Louis Racine enseignait qu'elle était cachée dans toute l'*Iliade* et dans tout l'*Odyssée* [1]. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver ces idées chez Pétrarque, et nous n'avons qu'à le plaindre d'avoir fatigué son imagination à lutter contre la pensée de Virgile.

Le document où nous le surprenons appliqué à cette œuvre stérile, nous le montre, un peu plus loin, posant un curieux problème de critique virgilienne avec audace et intelligence. Après avoir minutieusement raconté l'histoire *allégorisée* de Didon et d'Énée, qui exprime pour lui la chute de l'homme vertueux dans les péchés de la chair, il revient au récit littéraire du poème et en examine les bases historiques. Voici le morceau, traduit dans toute sa naïveté, avec l'indication des sources de notre auteur et la revendication de ses découvertes : « Didon, fondatrice et reine de Carthage, fut une femme parfaitement chaste. Si nous ne le savions d'autre part, il nous suffirait du témoignage qu'a laissé saint Jérôme, aussi savant en lettres profanes qu'en lettres sacrées, dans ce livre contre l'hérétique Jovinien, qui regorge de tant de récits. Ajoutons que Didon et Énée n'ont pas vécu en même temps et n'ont pu se connaître : Énée était mort depuis trois cents ans environ, quand Didon naquit, comme le sait bien quiconque a appris un peu de chronologie et d'histoire grecque ou punique, et n'a pas lu seulement les commentaires sur Virgile, mais aussi les *Saturnales*. Au deuxième livre des *Confessions*, saint Augustin rappelle aussi qu'Énée ne vint jamais à Carthage, et tout le récit de l'origine de cette ville, avec la vie de Didon, a été fait par Trogue-Pompée ou par Justin, au livre XVIII. Pourquoi chercher des preuves à l'évidence ? Hors du vulgaire, trouverait-on

1. Le texte dit *his locis* (*Op.* 788).

quelqu'un d'assez ignorant pour croire que l'épisode de Didon et d'Énée est autre chose qu'une fable ? Si le grand nombre l'a tenu pour vrai, c'est par le charme et la beauté du sujet, par la grâce et l'art du narrateur ; maintenant même, les hommes se résignent difficilement à y renoncer et souffrent de se dépouiller d'une erreur si douce. Je sais ce que j'en dis, moi qui suis le premier et même le seul, de nos jours en Italie [1], à avoir renversé ce mensonge. Les esprits en étaient si imprégnés que beaucoup refusaient d'en entendre la réfutation, la considérant non seulement comme une hérésie nouvelle, mais comme une injurieuse abomination... : « Moi, nouveau venu, homme obscur, accuser Virgile d'ignorance ? » Et si je répondais que Virgile avait su la vérité et dit volontairement l'erreur, ils refusaient de l'admettre, n'en voyant aucune raison. De fait, pourquoi le poète le plus grand et le plus savant de tous a-t-il eu recours à cette incontestable fiction ? pourquoi, pouvant choisir entre tant d'autres héroïnes ou en inventer une à son goût, a-t-il été prendre de préférence celle qui mérite une éternelle louange [2] ? pourquoi la femme qui garda ardemment jusqu'à la mort la chaste fidélité de son veuvage a-t-elle été représentée par lui en proie à un coupable amour ? Certes, il y a de quoi chercher et hésiter. »

Pétrarque n'en disait pas plus long dans cette lettre, ren-

1. P. met ici une parenthèse pour dire que, parmi ceux qui l'attaquèrent, se trouvait le Zoïle de son épître ; ce détail semble prouver que sa réfutation de la légende appartenait déjà à sa jeunesse.

2. Par deux fois, dans le *Trionfo della Castità* (10 sqq., 154 sqq.), P. a célébré Didon ; ces deux passages étant assez semblables et sur les mêmes rimes, j'imagine que, dans sa rédaction définitive, le poète en eût sacrifié un. L'intention est d'ailleurs la même que dans le texte latin :

> Taccia il volgo ignorante : i' dico Dido,
> Cui studio d'onestate a morte spinse,
> Non vano amor com' é 'l pubblico grido.

voyant à une causerie de vive voix le développement des explications qu'il aurait à donner de l'idée de Virgile; on peut les trouver, je crois, au moins en partie, dans celles que Boccace nous a transmises sous son propre nom [1]. Quoi qu'il en soit, notre poète ouvrait, par ces considérations historiques, une voie féconde à l'étude; ce ne fut point sa faute si les travailleurs hésitèrent à s'y engager et si, trop longtemps encore, en plein xve siècle, les humanistes s'attardèrent à s'occuper de la philosophie symbolique de Virgile, à la mettre d'accord avec la doctrine de Platon et à couvrir de plus en plus l'épopée des origines de Rome de tous les brouillards de l'allégorie morale [2].

Pétrarque avait couru le danger, lui aussi, de lire Virgile toute sa vie sans le comprendre. Il fut sauvé des excès du symbolisme par ce sens littéraire si délicat, qui lui avait fait choisir de bonne heure ses maîtres et ses modèles parmi les meilleurs écrivains de la latinité. Il a certainement lu Virgile en poète plus souvent qu'il ne l'a étudié en moraliste. Le pathétique du romain le touchait profondément, et il savait goûter, pour leur beauté propre, tant de vers qu'il retenait

1. Selon Boccace (*Geneal. deor.* XIV), 1° Virgile a voulu insérer dans son poème, à la façon d'Homère, un récit des événements antérieurs à l'arrivée en Italie : la tradition lui fournissait avec Didon une personne qui pouvait recevoir Énée et lui demander ce récit ; 2° Cherchant à démontrer comment l'homme vertueux peut être amené à tomber, Virgile, a dû mettre en relief tout ce qui peut entraîner la concupiscence ; Didon, par sa race, sa beauté, sa fortune, sa chasteté irréprochable, son état de veuvage, devait offrir à Énée des séductions particulières ; 3° Virgile a voulu exalter à l'avance la gloire du nom Romain, et les imprécations de Didon mourante font songer à l'avenir de Carthage, la future ennemie de Rome, la future vaincue. Boccace conclut que Virgile, n'a pas outrepassé les droits de la fiction poétique. Il faut lire son texte d'après le ms. original du *De Genealogia* partiellement édité par O. Hecker, *Boccaccio-Funde* (notamment les pp. 231-233 qui offrent le rapprochement le plus complet avec le morceau de P.).

2. Système de Cristoforo Landino (Sabbadini, *Stor. del Ciceronianismo*, Turin, 1886, p. 107 sqq.).

par cœur et qu'il retrouvait parfois dans sa mémoire, transformés en « rimes » heureuses [1]. Il notait déjà avec admiration l'exacte observation du cœur humain chez l'auteur de l'*Énéide* [2]. Il reconnaissait en lui, avec quelque fierté patriotique, le chantre des origines nationales et l'interprète le plus illustre de la gloire de Rome [3]. Enfin, et surtout peut-être, il l'honorait par la sympathie instinctive d'un écrivain qui se sent de même race. Qu'il ait, après cela, imité Virgile dans toutes ses compositions latines [4], personne ne songera à s'en étonner; on lui a fait un reproche d'avoir donné le premier exemple d'un procédé, qui a exercé une influence décisive sur le développement de l'épopée de la Renaissance [5]. A vrai dire, le tort de l'épopée de la Renaissance ne fut pas d'imiter Virgile ; elle ne pouvait guère faire qu'imiter et n'eût rien gagné, par exemple, à suivre de préférence Homère ; ce fut plutôt de persister si longtemps à se servir

1. En voici deux exemples, pris entre bien d'autres :

...onde discende
Dagli altissimi monti magior l'ombra.
(Canz. *Nella stagion*).
Quel sempre acerbo et onorato giorno.
(Son. *Quel sempre*).

2. *Dicunt enim stuporem amoris esse principium ; hinc est apud naturae conscium poetam* : « *Obstupuit primo aspectu Sidonia Dido* » [*Aen* I, 604]. *Post quod sequitur* : « *Ardet amans Dido* » [IV, 101]. *Quae quamvis, ut nosti optime, fabulosa narratio tota sit, ad naturae tamen ordinem respexit ille, dum fingeret* (*Secr.* III, *Op.* 356). — Sur ce point particulier, remarquons l'idée que se fait P. du « coup de foudre » dans l'amour. Elle reparaît non seulement dans le *Canzoniere*, où l'on a pu la croire empruntée aux Provençaux, mais dans un récit récemment retrouvé des œuvres latines, avec les propres mots de Virgile : [*Medea*] *obstupuit eius aspectu, quod amoris scimus esse principium* (Vie de Jason éditée par Nolhac, dans *Le De Viris ill. de P.*, p. 132).

3. *Rem.* I, 15.

4. V. pour l'*Africa* le travail d'annotation de Corradini sur son édition, et le livre d'A. Carlini, *Studio su « l'Africa » di F. P.*, Florence, 1902.

5. Cf. les développements de Koerting, p. 483 sqq., sur le résultat déplorable (*beklagenswerth*) de l'initiative de P. Voir aussi Borinski, *Das Epos der Renaissance*, dans *Vierteljahrsschrift für Kultur und Lit. der Renaiss.*, t. I. 1886, p. 194 sqq.)

du latin, dont l'usage la condamnait à suivre de trop près les modèles antiques.

Une anedocte, tirée des lettres de Giovanni Dondi dall' Orologio conservées à Venise, met en scène, d'une façon assez piquante, le respect de Pétrarque pour Virgile [1]. Dondi envoie à son correspondant une véritable dissertation pour établir la supériorité des anciens sur les modernes dans la littérature et dans les arts [2]; il invoque, à ce sujet, le souvenir de l'illustre ami dont il a fréquenté la vieillesse : *Nobilissimum et excellentissimum huius etatis ingenium... in medium adducamus, dominum dico Petrarcam, quem, ut arbritor, nosti et sepe uidisti, sed ego familiaris fui multumque domesticus, presertim in posteris eius annis... Huius uiri opera... placebunt tibi non mediocriter, certus sum;... si eadem legas iterumque relegas, plus placebunt, quod magistri operis et auctoris indicium est. At si, sepositis illis, ad legendum aliquid ex maiorum ueterum monimentis acceseris, senties haudubie, si animum intenderis, quam altius sonum mittant. Quod ego cum aliquando facerem, recordatus sum uerbi quod semel ex ore uiri illius adhuc uiuentis audieram. Cum enim Bucolicum carmen, quod ipse dictauerat* [3], *post Maronis Bucolicam uno in uolumine colligasset et librum illum, se meque presentibus, tertius quidam, uir nobilis, manu prehensum obiceret et quisnam liber esset percontaretur : « Hoc, ait, in libro consutus est pannus griseus cum scarlato, » tali responso aperte testatus sua opera non parumper a ueteribus superari.* Ce récit semble se rapporter aux dernières années de Pétrarque. Nous

1. *Marc. lat. cl.* XIV, 223, f. 58. Lettre à Fra Guglielmo di Cremona. Cf. la préf., d'Antonio Medin, *Le Rime di G. Dondi dall' Orologio*, Padoue, 1895.

2. Je signale en passant, au f. 58, une autre anecdote relative à la supériorité des anciens en matière de sculpture et au séjour à Rome d'un célèbre sculpteur italien. Cette lettre, analysée en six lignes insuffisantes par Morelli, est une pièce, notable par sa date, de l'éternelle querelle des anciens et des modernes.

3. Remarquer l'identité de la formule avec celle de la souscription du ms. original du *Bucolicum carmen* de P. (*Vat.* 3358).

y apprenons qu'il possédait un exemplaire distinct des *Bucoliques*, qu'il serait intéressant de retrouver; mais le manuscrit de Virgile qui lui a le plus servi est entre nos mains et suffit à satisfaire notre curiosité sur la façon dont il a étudié le poète.

Le Virgile est digne d'ouvrir la description de la bibliothèque. Il est depuis longtemps connu et même célèbre sous le nom de « Virgile de l'Ambrosienne », à cause des notes autographes des feuillets de garde. Un de ces feuillets, détaché par accident de la reliure à laquelle il adhérait, a mis au jour, vers la fin du siècle dernier, une série fort intéressante de ces notes [1]; mais la plus précieuse de toutes, celle qui se rapporte à la mort de Laure, est citée dès le XVe siècle par les biographes du poète, et les premiers éditeurs des *Rime* [2]. Le manuscrit était alors conservé dans la bibliothèque de Pavie. Vellutello et, après lui, quelques critiques modernes ont voulu voir dans ce document une falsification habile [3]; cependant le doute n'est plus possible aujourd'hui et l'existence historique de Laure a ici sa preuve précise.

Le volume porte une masse énorme de notes marginales

1. Sur la découverte de 1795, v. Baldelli, *Del P.*, Florence, 1797, p. 180, qui donne au Virgile de Milan un article étendu. Une des plus complètes notices qui en aient été données est due à l'abbé Ceriani et figure dans les *Indagini* de G. d'Adda (*App. alla parte 1a*, Milan, 1879, p. 105-112). Mais il faut se référer désormais au travail de Frederick Wulff, communiqué au Congrès des philologues du Nord tenu à Upsal, en 1902, et dont les parties essentielles sont dans la brochure française de l'auteur, *Deux discours sur P. en résumé*, Upsal, 1902, avec le facsimilé du premier feuillet de garde, recto et verso. Une nouvelle et utile étude a été donnée par A. Ratti sous ce titre : *Ancora del celebre cod. ms. delle opere di Virgilio già di F. P. ed ora della Bibliotheca Ambrosiana*, dans le volume *Petrarca e la Lombardia*, Milan, 1904, p. 219-242. Pour le mémorial de P. voir, au t. II, notre excursus VI.

2. Cf. par ex., *La biblioth. de F. Orsini*, p. 297, n. 2. Le 113e des *Ricordi* de Sabba da Castiglione montre bien le prix que les amateurs attachaient alors aux volumes.

3. Le dernier à soutenir cette opinion a été Fred. Wulff, qui l'a depuis abandonnée.

de la même main que celles des feuillets de garde et qui, pour offrir un moindre intérêt biographique, constituent cependant un ensemble d'autographes dignes d'attention. On les a crues jusqu'à présent de plusieurs écritures différentes et il a paru peu sûr d'y chercher celle de Pétrarque. Soit que le doute sur la provenance du volume en ait écarté la curiosité, soit que le texte sur Laure l'ait absorbée tout entière, soit enfin que la difficulté du dépouillement ait lassé la patience des chercheurs, cette annotation du Virgile n'a été l'objet d'aucune espèce de travail. Une telle étude ne devait pas être inutile au but spécial que poursuit ce livre.

Décrivons d'abord le manuscrit. C'est un épais recueil écrit vers le commencement du XIV[e] siècle, de 269 feuillets [1], contenant, outre Virgile et le commentaire de Servius qui l'encadre, divers ouvrages secondaires également commentés. Le texte est en caractères gothiques italiens, et de demi-grandeur pour les *catenae* [2]. Le copiste a travaillé par cahiers de dix feuillets, mais deux feuillets précédents ont été ajoutés postérieurement par Pétrarque [3] : le premier, longtemps adhérent à la reliure, contient les notes autobiographiques; le second est occupé, au verso, par la peinture fameuse de Simone Martini, qui est accompagnée d'inscriptions de Pétrarque et représente Virgile, Servius, Énée, un émondeur et un berger, personnification des œuvres de Virgile [4]. Les feuillets de garde de la fin ont disparu, et le manuscrit lui-même semble mutilé, car le commentaire sur Donat qui le termine reste incomplet. En voici le contenu d'après les rubriques :

1. Dimensions : 405 × 260 mill. Je rappelle que tous les mss. ici décrits sont en parchemin.

2. Le ms. est muni de rubriques : il n'a pour ornementation que des initiales dorées en petit nombre.

3. Le second seul entre dans la foliotation actuelle.

4. En attendant le fac-similé en couleurs préparé par les soins de Novati, on peut voir l'héliogravure que Müntz a publiée dans son travail sur *P. et Simone Martini* (Extrait de la *Gazette archéol.* de 1887) et qui est reproduit dans *Pétrarque*,

F. 2 : *Seruii gramatici comentum super Bucolica Virgilii* [1]. — F. 2' : *Publii Virgilii Maronis Carmen Bucolicon incipit dragmaticon misticon* [2]. — F. 16' : *Explicit Carmen Bucolicon* [*sic*]. *Incipit Georgicon.* — F. 52 : *Explicit liber Georgicorum. Incipiunt uersus Ouidii super continentiam omnium librorum Aeneidorum* [3]. — Id. : *Publii Virgilii Maronis liber primus Aeneidorum incipit.* — F. 233 : [Commentaire sur l'*Achilléide*] [4]. — F. 234 : *Stachii Achilleidos liber primus incipit* [5]. — F. 249 : [Odes d'Horace. *Aequam memento*, II. 3; *Rectius uiues*, II, 10 ; *Otium diuos* II, 16; *Diffugere niues*, IV, 7] [6]. — F. 251 : [Deux commentaires sur le *Barbarisme* de Donat] [7].

ses études d'art..., par le prince d'Essling et E. Müntz, Paris, 1902. Les inscriptions rimées sont ainsi conçues :

Itala preclaros tellus alis alma poetas,
Sed tibi Grecorum dedit hic attingere metas.

Seruius altiloqui retengens archana Maronis
Ut pateant ducibus, pastoribus atque colonis,

Mantua Virgilium qui talia carmine finxit,
Sena tulit Symonem digito qui talia pinxit.

1. Les renvois se font au moyen d'une lettre placée dans l'interligne des vers et reproduite : 1° en tête de chaque scholie ; 2° le long de la marge du commentaire. L'alphabet se suit de *a* à *z*, puis recommence. Le grec est partout transcrit en caractères illisibles.

2. Les noms d'interlocuteurs sont en rubrique. L'églogue IV a pour titre : *Seculi noui interpretatio* (Cf. plus haut, p. 128).

3. Ce sont deux pièces qui commencent ainsi :

Primus habet Libicam ueniant ut Troes in urbem...
Eneas primo Libie depellitur oris...

Texte dans le Virgile de Lemaire, t. VII, p. 407 ; dans l'*Anthol. lat.* de Riese, la première est sous le n° 634 (= Baehrens, IV, p. 151), la seconde sous le n° 1, comprenant le premier vers seulement de chaque argument (=Baehrens, IV, p. 176).

4. Inc. : *Magnanimum et cet. In hoc libro quinque sunt inquirenda, scilicet que sit intentio, que materia, que utilitas, quis titulus et quis auctor...* Ce commentaire n'est pas celui qu'a publié Jahnke, *P. Papinius Statius*, Leipzig, 1898, t. III, p. 487-502 ; il semble inutilisé jusqu'à ce jour.

5. Le système des renvois au commentaire est le même que pour le Servius. Une partie du poème est glosée dans l'interligne, de première main.

6. Le commentaire qui entoure ces quatre odes est celui d'Acron ou du pseudo-Acron. V. O. Keller, *Pseudo Acronis Scholia in Horatium uetustiora*, t. I, Leipzig, 1902, p. 146, 166, 188, 351.

7. Le ms. est incomplet. Ces commentaires sur le *Barbarisme* de Donat vont

On ne trouvera pas ici l'histoire du manuscrit après Pétrarque ; elle a été tentée bien des fois, plus ou moins exactement ; j'ai travaillé à la rectifier, en un autre livre, et ce travail a été fort heureusement complété par d'autres [1]. Voici ce qu'il importe d'en connaître.

D'après une tradition fort douteuse, le manuscrit aurait appartenu, après la mort de Pétrarque, à la famille de son ami Dondi dall'Orologio [2]. Il est plus naturel d'admettre qu'il a suivi le sort des livres du poète qui ont passé de Padoue à Pavie ; une note de garde où le nom de Pétrarque est suivi de la date 1390, semble se référer au classement du manuscrit dans une bibliothèque, qui doit être celle des Visconti ; toutefois les pièces d'archives ne le mentionnent à Pavie qu'à partir de 1460. On trouve au même endroit du livre la signature du duc Galeazzo-Maria Sforza (1466-1476) [3]. En 1500, lors de la dispersion de la collection ducale, le Virgile est sauvé par un habitant de la ville, Antonio Pirro ou di Pirro. Il est singulier que les traces de ce volume, si précieux aux yeux des amateurs du temps de la Renaissance, disparaissent pendant le XVIe siècle. C'est à tort qu'on le fait figurer dans la bibliothèque de Fulvio Orsini, et dans celle de son ami, le savant évêque de Tarragone, Antonio Agustin. A la fin du siècle, le manuscrit est bien à Rome, mais probablement chez le cardinal Agostino

jusqu'à la synecdoque inclusivement. Le plus ancien des deux est identique à celui du ms. de Munich, dont Keil a fait deux extraits, *Grammatici lat.*, t. V. Leipzig, 1888, p. 327. V. Sabbadini, dans *Giorn. stor.*, t. XLV, 1905, p. 169.

1. Cf. D'Adda, *l. c.*, p. 105-112 ; Nolhac, *La biblioth. de F. Orsini*, p. 295-300. V. désormais A. Ratti, dans *Petrarca e la Lombardia*, p. 232 sqq.

2. Cf. A Ratti, *l. c.*, p. 235.

3. L'ex-libris, mal déchiffré jusqu'ici, et que Ratti a fait exactement connaître, se présente à peu près ainsi : G3 MA DX ML

QVIN

ce qu'il faut lire : *Galeaz Maria Dux Mediolani quintus*.

Cusani, qui meurt à Milan, sa ville natale, en 1598. En 1600, à la vente d'un ecclésiastique obscur, attaché à la maison du cardinal, l'abbé Maffa, le cardinal F. Borromeo le fait acheter pour la Bibliothèque Ambrosienne alors en formation [1]. Depuis le commencement du XVIIe siècle, hors un court séjour en France de 1796 à 1815 [2], le précieux volume y est demeuré.

Le Virgile passe pour être un des plus anciens manuscrits que Pétrarque ait possédés : il l'aurait eu, en effet, dès l'âge de vingt-deux ans, si l'on s'en rapporte à la note suivante : *Liber hic furto mihi subreptus fuerat anno Domini m° iij^c xxvj° in kalendis Nouembris ac deinde restitutus anno m° iij^c xxxviij° die xvij Aprilis, apud Auinionem.* On pourrait croire que la plume du poète a omis un *x*, en écrivant la date de 1326, car sa première écriture de jeunesse est entièrement absente du manuscrit. Lui venait-il de Florence où le recueil paraît avoir été mis en ordre par un certain Pietro Parenti [3] ? Ce fut, en tous cas, un de ses livres les plus chers : après en avoir été privé tant d'années, il l'a continuellement étudié et l'a même, malgré son poids,

1. J'avais attiré l'attention sur les documents publiés par Ceruti, qui mentionnent l'acquisition du cardinal Borromeo ; Ratti a pu serrer de plus près la question et établir la liste des possesseurs certains du Virgile.

2. Van Praet l'a décrit ainsi à Paris : « Il était alors dans un état déplorable, sa reliure étant formée de deux planches de bois vermoulu et ne tenant plus à rien; depuis, il a été mis, par les soins empressés des conservateurs des Mss. de la Biblioth. Impériale, à l'abri de tous les fâcheux accidents auxquels il était exposé. » (P. 201 du *Catal.* cité p. 10). Sa reliure actuelle est au chiffre de Napoléon Ier et le volume porte des timbres contemporains de son passage à la Bibliothèque Impériale. Cette reliure, faite avec l'insouciance ordinaire à cette époque, rend aujourd'hui très difficile l'examen de la structure du ms.

3. Au fol. 52 sont intercalées dans Servius quelques lignes, à propos du rétablissement dans le texte de Virgile des quatre vers, I, 1-4 (*Arma uirumque*) et des vingt et un vers, II, 567-587 : *Quos ideo Petrus Parentis Florentinus, qui hoc modo uolumen instituit, in suis locis reponi fecit, quia ipsos quam maxime necessarios indicauit...* Sabbadini constate que ce Parenti peut être le copiste du Virgile de P. ou en avoir préparé la transcription (*Rendic. del R. Istit. lomb.*, 1906, p. 194).

emporté avec lui en voyage [1]. Ses diverses écritures y ont accumulé une masse énorme de scholies [2], parfois très serrées. Ses renvois, plus variés qu'en aucun autre de ses manuscrits, font trouver facilement les vers ou les mots visés; il les a presque toujours attachés au commentaire plutôt qu'au texte de Virgile; assez souvent, il a ajouté à une citation d'auteur fait par Servius la référence à l'ouvrage et au chapitre qu'il a lui-même retrouvés. La différence d'encre ou de caractère montre que plusieurs de ses scholies ont été complétées ou vérifiées au cours de sa vie [3].

Le commentaire de Pétrarque ainsi déposé, par couches successives, sur les marges de son Virgile, embrasse l'ensemble de ses connaissances. On va trouver, dans l'essai de dépouillement qui suit, des exemples d'observations historiques, géographiques, littéraires, morales, etc. Mais je crois devoir indiquer d'abord un curieux travail de « moralisation » suivant le goût du Moyen Age, appliqué à la première églogue.

Pétrarque est parti de l'allégorie indiquée par Donat (Virgile jouissant en paix des bienfaits d'Auguste et se cachant sous le nom de Tityre pour l'en remercier); mais il a amplifié cette idée et en a poussé l'application dans le détail le plus minutieux [4]. Les gloses interlinéaires auto-

1. C'est ce qu'établissent les dates de l'excursus VI.

2. Très peu de mains autres que celles de P. ; on en reconnaît notamment au f. 12, au livre I des *Georg.*, en quelques mots grecs rectifiés à la marge. Cf. Ratti, p. 230.

3. L'annotation ne porte guère que sur Virgile et Servius. Le poème de Stace a peu de notes et les odes d'Horace n'en ont point. Quant au Donat, c'est à peine si deux citations d'auteurs mises en marge, à titre d'exemples, viennent témoigner que l'ouvrage a été lu ; mais P. y renvoie lui-même directement (v. plus loin p. 156, n. 7).

4. Sur la p. de garde où est la note : *Libri hic furto...*, est un commentaire de P. sur les premier vers dans lesquels Donat est expressément cité ; il est suivi de notes en partie étymologiques (provenant peut-être de Barlaam) sur le nom de Galatée et d'Amaryllis.

graphes de deux des principaux passages de l'églogue donneront une idée de la façon dont tout a été interprété :

Rome discipulos tecum uersatos
Fortunate senex ! hic, inter flumina nota

magistros ex quibus flumina sunt umbrosum et repositum studium
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

ab Urbe condita annalium et fastorum
Hinc tibi que semper uicino a limite sepes [*copia obstans* [*obliuioni*

industriis uiris scientiarum actiue
Hybleis apibus florem depasta salicti,

quietam delectationem
Sepe leui sompnum suadebit inire susurro ;

terris presidente Tarpeia iura dabit Cesar Augustus in aperto
Hinc alta sub rupe canet frondator ad auras ;

Quamuis alta canat ille quas diligis Mecenas et uxor, propter castitatem
Nec tamen interea rauce, tua cura, palumbes,

dolens amissa, coniuge matre Solonini Pollio ab eminenti fortuna
Nec gemere aeria cessabit turtur ab ulmo.

. . . .

Reuocat abire properantem sub eodem nomine poete otiari studere
Hic tamen hac mecum poteris requiescere nocte

studio laurea promerituro nulli interdicta materia de amoribus
Fronde super uiridi. Sunt nobis mitia poma,

satyrica yrsuta de se artificio scilicet uel moralis scientia, uel ars aliqua
Castanee molles et pressi copia lactis.
[*ex multorum preceptorum ad unum finem tenden-*
[*tium, uel preter Romana ystoria aliqua ex multo-*
[*rum actuum quadam uelut coagulatione composita.*

debes requiescere quia a Romanis rebus magnorum uirorum gesta sordescunt
Et iam summa procul uillarum culmina fumant

aucte temporis cursu uel ducibus uel poetis ut differat obliuiones
Maioresque cadunt altis de montibus umbre.

On est tenté de sourire en voyant Pétrarque occupé à une besogne aussi puérile et en assistant à cette transformation singulière du texte de Virgile, où les mots *florentem cytisum et salices... amaras* représentent les victoires et les grandes actions des Romains. Ce bizarre document prend une signification plus intéressante, si l'on songe que l'auteur n'a fait qu'appliquer à Virgile les procédés d'explication allégorique qui sont nécessaires pour comprendre ses propres églogues.

On sait l'importance du *Bucolicum Carmen* dans l'œuvre poétique de Pétrarque et comment les moindres détails de ses scènes pastorales y cachent des allusions à sa propre vie ou aux événements politiques de son temps [1]. De tels poèmes seraient pour nous presque insignifiants ou incompréhensibles, si nous n'avions la clé donnée par l'auteur lui-même [2]. Cette conception de la bucolique n'est pas particulière à Pétrarque; toute une littérature l'a précédé [3], qui l'a mise en honneur avant lui; ses principaux prédécesseurs sont Dante et Giovanni del Virgilio, dont le petit recueil a été transcrit par Boccace [4]. Comme eux, il croyait que Vir-

1. Cf. Gaspary, *Stor. della lett. ital.*, trad. ital., t. I, p. 371; t. II, p. 40. On doit de la reconnaissance à V. Develay pour avoir traduit pour la première fois les *Églogues* de P. (Paris, 1891), en améliorant en bien des points le texte et les notes de Rossetti. L'autographe retrouvé à la Vaticane a permis à Antonio Avena de préparer l'édition critique et définitive de l'ouvrage (dans le volume sous presse *P. e Padova*).

2. V. *Fam.* X, 4, *Var.* 42 et 49, et pour l'ensemble du recueil, le document découvert et publié par Hortis dans *Scritti inediti*, p. 359 sqq. (P. 221 sqq. est une étude sur l'églogue chez P., à rectifier par Zumbini, et dans *Giorn. stor.*, t. VII, p. 146 sqq. Enrico Carrara, *I Commenti antichi e la cronologia delle Ecloghe Petrarchesche*, dans *Giorn. stor.*, t. XXVIII, p. 123 sqq. D'après Carrara, la composition du recueil fut faite de 1346 à 1351; les dernières additions ne sont pas postérieures à 1362).

3. Cf. Macri-Leone; *La Bucolica lat. nella lett. ital. del sec. XIV, con introduzione sulla buc. lat. del medio evo*, 1re partie, Turin, 1889.

4. V. l'édition et le commentaire très complet donnés par Giuseppe Albini, *Dantis Eclogae, Iohannis de Virgilio carmen et ecloga responsiva*, Florence, 1903.

gile avait eu, dans ses poèmes pastoraux, une continuelle intention allégorique; il se la figurait semblable à celle qu'il mettait lui-même dans les siens.

Le goût du symbole apparaît, avec un autre caractère, dans une note sur le dernier vers de l'*Énéide* (f. 233) : *Vates proprii fati nimis certus fuisti, Maro; talia enim dicentem et te uita deseruit, indignata itidem, nisi fallor, fugiens.* Nous trouvons là le premier exemple d'une habitude de Pétrarque fréquemment constatée dans nos recherches : il aime à se faire, par tous les moyens, le contemporain des anciens qu'il étudie; il converse volontiers avec eux et ne craint pas de leur adresser même de familières interpellations. Il avait dû goûter quelque douceur à parler ici à son cher Virgile, et on peut penser avec quelle ardeur il chantait, le jour de la fête de la conversion de saint Paul, la séquence dont une autre de ses notes nous donne le texte : *In conuersione Pauli Apostoli ad missam cantatur quedam sequentia, in qua inter cetera est hoc Pauli de Virgilio : Ad Maronis mausoleum — Ductus fudit super eum — Pie rorem lacrime : — Quem te, inquit, reddidissem, — Si te uiuum inuenissem, — Poetarum maxime!* [1].

L'érudition historique et bibliographique de Pétrarque s'étale en ses annotations. Empruntons-en des exemples aux premiers feuillets :

F. 10, Servius rappelle la victoire de Varus sur les Germains, *in Ecl.* VI, 6, et Pétrarque annote : *Postea uero ab eisdem uictus et interfectus est. Meminit Suetonius, ac Florus. Extat in odis et elegans de hac re Flacci consolatio ad Virgilium. Vari*

1. Cette note est sur le f. de garde; les vers n'y sont pas séparés. P. semble indiquer pour la séquence un usage plus général que celui de Mantoue. Cf. H. A. Daniel, *Thesaurus hymnologicus*, t. V, Leipzig, 1856, p. 266, qui a publié le même fragment avec deux variantes, et U. Chevalier, *Repertorium hymnologicum*, t. I, Louvain, 1892, p. 13.

autem multa mentio est apud Iosephum libro 6° [1]. F. 11, rectification à Servius *in Ecl.* VIII, 13 : *Laurus Cesarum atque uictorum est, hedera poetarum, sed et laurus. Unde Statius in 1° Achill: Cui gemine florent uatumque ducumque Certatim laurus, et cet.* [2] F. 17', sur Servius *in Georg.* I, 6 : *De materia huius glose, hoc est de mensibus et eorum ratione, multis uerbis agit Macrobius in 1°. Saturnalium. De eadem extat liber singularis Ouidii Fastorum.*

Plus curieuses sont les notes relatives aux connaissances géographiques de Pétrarque ; elles font bien voir à quel point l'auteur de l'*Itinerarium Syriacum* s'intéressait aux questions de topographie historique et à l'identification des noms anciens [3]. Les exemples qu'on y peut recueillir attestent que Pétrarque possédait des cartes géographiques, peut-être destinées à la navigation, qu'il considérait déjà comme anciennes

1. Cf. 52 : *Varum accipe poetam qui Virgilio superuixit, cuius et in Bucolicis est mentio 9a egloga, et apud Flaccum in Arte poetica. Alter fuit Varus dux belli ante Virgilium extinctus, cuius et in eisdem Bucolicis 6a egloga et apud eumdem Flaccum in Odis est mentio.*

2. On comprend le mécontentement du lauréat du Capitole contre un commentateur qui refuse le laurier aux poètes. Cf. la même idée mise en vers (*Epist.* II, 11, v. 20-21) :

Florea uirginibus, sunt laurea serta [éd. *certa*] *poetis*
Caesaribusque simul, parque est ea gloria utrisque.

3. F. 91', *Aen.* III, 163 (*Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt*) ; Servius : *Ab Hesperio Hispaniae rege, uel stella quam intuent petentes Italiam.* P. : *Hec opinio forte non postponenda est precedenti atque aliis quibuscumque de hac re. Ad quod arbitrandum moueor, quia et hic et in 1° Eneidos, ubi idem uersus est* [I, 530], *innuitur imo asseritur hoc nomen a Grais ortum, quibus procul dubio Hesperus ab Ytalia nasci uidetur. Ab eadem stella suspicor et Yspaniam dici, hoc autem interesse, quia Ytalie nomen illud a Grecis, ut diximus, Yspanie uero ab Ytalis inditum sit, ob similem scilicet eiusdem stelle ex diuersis regionibus prospectum, quam sicut Grecis ab Ytalia, sic Ytalicis ab Yspania apparet. Quod autem solo Hesperie nomine audito Ytalia intelligatur, cum nominaturi Yspaniam addamus ulteriorem contigisse potuit uel ex auctoritate lingue primum nomen imponentis.* — F. 201, *Aen.* X, 708 (*Vesulus... pinifer*) : *Vesulus-Ligurie unde oritur Padus. Require Naturalem Ystoriam l. 3°, c. 17°, et hoc uerum, non quod ait Vibius de monte, aut Pomponius de fonte.*

de son temps (*carte uetustissime*) et qu'il employait pour ses recherches. C'est à ces cartes qu'il fait allusion lorsqu'il parle des voyages qu'il accomplit par l'imagination : *Consilium cpi ad eas terras non nauigio, non equo pedibusue per longissimum iter, semel tantum, sed per breuissimam cartam saepe libris ac ingenio proficisci* [1], *ita ut quotiens uellem, horae spatio ad eorum litus irem ac reuerterer, non illaesus modo, sed etiam indefessus, neque tantum corpore integro, sed calceo insuper inattrito et ueprium prorsus, et lapidum, et luti, et pulueris inscio* [2]. En ces commodes voyages, notre poète n'oubliait jamais la géographie de l'antiquité :

F. 95, Servius *in Aen.* III, 411 (*Quia a continenti, id est a Columna, usque ad Pharon tribus millibus distat*) ; Pétrarque : *Columpnam Messanam dicunt moderni, sed de hac apud autenticos nihil quod meminerunt legi. Est et Columpna regia in aduerso litore Ytalie, non procul a Regio, cuius et Pomponius in Cosmographia et carte uetustissime meminerunt. De hac intelligitur hic : ait enim a continenti usque ad Pharon, quem constat esse in insula Trinacrie, ubi est Pelorus.* F. 98', *Aen.* III, 551 (*...templumque apparet in arce Mineruae*) : *Errorem sane circa locorum notitiam multa pariunt, atque hec inter cetera : regionum inaccessarum nostris hominibus longinquitas, nominum mutatio, scriptorum raritas obscuritasque eorumdemque nonnunquam dissensio, sed super omnia incuriositas ingeniorum ac segnities nichil omnino curantiom nisi quod ante oculos est. Hinc non communes modo lectores, sed sepe ipsi etiam glosatores suspenso gressu ista pretereunt. Nos autem hec quantum potuimus scrupulosius inquirentes, tam apud scriptores presertim cosmographos quam in descriptionibus*

1. De même, dans *Itin. Syr.* : *Te animo comitabor*, écrit-il à Giovanni da Mandello (*Op.* 556).

2. *Sen.* IX, 2 (*Op.* 854, avec la leçon *charta*). Je ne crois pas que le texte puisse être interprété autrement.

terrarum et quibusdam cartis uetustissimis que ad manus nostras uenerunt, deprehendimus locum esse in ipso Ytalie angulo supra siue ultra Ydruntem, qui dictus est Castrum uel Castra Minerue. Is locus uenientibus ex Epyro in litore Ytalico primus occurrit [1]. *Hunc Maro describit. Iuxta est ciuitas Graia Calipolis, ut Pomponius ait, et finis maris Adriaci, quod suspectum, ob incolas grecos Locros atque alios Heleni consilio relinquens, dum a supero ad inferum mare circumflectitur, optimo occurrentium ordine usus est ; Tarenti, Crotonis, Caulonis, Scyllacei : hinc Ethne prospectus, et cetera. Hoc igitur loco uel simpliciter accipimus templum Minerue scilicet dicatum, quod forte ibi erat primum sui prospectum exhibens, uel, nominare locum uolens, pro castris templum posuit, aliunde transferens more suo. Est enim locus alter huius nominis, scilicet templum Minerue, quanquam Pomponius promontorium uocet, in ipso Campanie tractu diuerso litore, quantum intelligi datur, inter Silerim et Sarnum flumina, inter Salernum et Surrentum oppida.*

D'après les renseignements que fournissent ces notes, une partie au moins des anciennes cartes consultées par Pétrarque étaient relatives à l'Italie méridionale et à la Sicile. Un détail d'une lettre [2] nous apprend qu'elles s'étendaient jusqu'à la côte d'Illyrie, et une scholie de son manuscrit de Pline montre qu'il avait aussi étudié une carte du Péloponèse [3]. L'*Itinerarium* paraît indiquer qu'il était instruit, de la même façon, sur la route des vaisseaux à travers la Méditerranée jusqu'en Terre-Sainte, et l'existence en son temps de cartes de la Palestine et de plans de villes d'Orient rend

1. Cf. César, *B. C.*, III, 80 : *Caesar Gomphos peruenit, quod est oppidum primum Thessaliae uenientibus ab Epiro.*

2. *Re uera ex Italia digressis prima Epidamne aduerso erat in litore* (*Var.* 39).

3. V. le texte au ch. VII, avec quelques indications complémentaires sur les études géographiques de P.

le fait fort vraisemblable [1]. En outre, une mappemonde lui avait été envoyée par deux amis, qu'il remerciait en ces termes : *Totum mihi terrarum orbem in membranis descriptum insigni quidem artificio remisitis* [2]. Si on cherche à connaître plus exactement en quoi consistaient les documents géographiques réunis entre ses mains, il me semble qu'on peut s'en faire une idée par les cartes vénitiennes de Marino Sanuto et de Jordanus, qui sont précisément de l'époque de sa jeunesse [3]. Il est possible enfin que Pétrarque se soit essayé en personne à des travaux cartographiques. Nous pouvons admettre en effet qu'il ait dirigé, avec le roi Robert, l'exécution d'une carte de l'Italie ; en présence des attestations si précises de nos manuscrits, il n'y a plus lieu de rejeter [4] le renseignement que donne Flavio Biondo dans son *Italia illustrata* [5]. Cet essai, dont il ne faut pas, d'autre part, exagérer l'importance, se placerait sans doute dans l'année 1341, où Pétrarque fit son séjour à Naples auprès du roi.

Pétrarque cherche à rapprocher du texte de Virgile des indications qu'il a recueillies lui-même. Telles sont celles

1. V. les documents du *Vat.* 1960 étudié par Paul Fabre.

2. *Var.* 61. De Milan.

3. Cf. Paul Fabre, *Note sur un ms. de la Chron. de Jordanus*, dans *Mélanges d'archéol. et d'hist.*, t. V, Rome, 1885, p. 295 sqq. (avec deux planches : mappemonde et carte d'Italie). L'auteur place ce précieux ms. entre 1334 et 1339.

4. Avec Koerting, p. 508, et Cesareo, *La « carta d'Italia » del P.*, dans le recueil *Dai tempi antichi ai tempi moderni* (per nozze Scherillo-Negri), Milan, 1903, p. 219-399. Il y a un travail sous presse de Rambaldi sur P. géographe, où la question va être reprise.

5. *Pictura Italiae quam imprimis sequimur, Roberti regis Siciliae et Francisci Petrarcae eius amici opus... — Hunc uero Ficaroli ramum intra centum proximos annos inchoasse ideo non dubitamus, quia Roberti regis Neapolitani et Francisci Petrarcae pictura Italiae, quam nos sequi supra diximus, ipsum non habet ramum* (*Blondi Flauii Forl. opera*, Bâle, 1531, p. 353 et 355). Les passages sont relatifs à la région inférieure du Pô.

qui se rapportent à la Lithuanie et lui viennent de dignitaires de l'ordre Teutonique, rencontrés peut-être à la cour d'Avignon. F. 31, *Georg.* II, 373 (*Siluestres uri*) : *De his didici a procuratoribus Theutonice militie esse scilicet eos et hoc nomine dici in finibus Lutuinorum, cum quibus est ipsi militie assiduum bellum. Cornua eorum ipse uidi mire magnitudinis simul et pulchritudinis.* F. 174, *Aen.* VIII, 641 : *Comperi hoc more feriendi federis et easdem imprecationes in caput frangentis fidem apud Lutuinos, et id genus hominum etiam non seruari ; et de hoc latius in* 12°. Notons une observation de langage f. 37', *Georg.* III, 147 (sur le taon, *cui nomen asilo*) : *Hinc et* asillare *nostra uulgari Tuscorum lingua dicitur.*

Les appréciations d'ordre purement littéraire n'apparaissent point ; Pétrarque, qui s'en montrera peu sobre ailleurs, semble ici avoir jugé inutile ce genre de commentaire ; il se contente de signes marginaux qui rappellent son attention sur les plus beaux passages. Il n'est pas rare, en revanche, de le voir dans ses notes s'occuper de question de prosodie ou de métrique, qui importaient nécessairement à sa pratique personnelle de la versification [1]. Citons, à ce propos, la scholie du f. 222, écrite en trois fois [2] ; *Attende uersum sine cesura, non intolerabilis quidem, sed rare licencie, ut in glosa. Simile apud Flaccum. : In patinam fecere et cet., qui uersus allegatur in j° En : Auleis iam se regina superbis* [3]. *Idem in sermone Olim truncus : Largior arserit ignis et ut non testis inultus ; ubi preter defectum cesure inconcinnitas ex impermixtione oritur.* | *Istud quidem apud Flac-*

1. Une liste des particularités et des inexactitudes de la prosodie de P. est dressée par Corradini, en tête de son éd. de l'*Africa*, p. 92-93. Cf. Carlini, *Studio su « l'Africa » di F. P.*, Florence, 1902, p. 181.

2. Sur *Aen.* XII, 144 : *Magnanimi Iouis ingratum ascendere cubile.*

3. P. veut dire que le vers d'Horace, *Sat.* II, 8, 55, est cité par Servius *in Aen.* I, 697. Il y ajoute pour son compte une citation de *Sat.* I, 8, 44.

cum sepius, apud alios non ita. Est et sine cesura ille uersus Lucani in 8°: Regibus hirta coma et g. f. d.; quia pentimemeris que uidetur cadit in sinalinpham. | Est et alius in 3ª carta: Procurrunt Laurentum et cet. cum sequenti[1]. *Sed attende*[2].

Il y a des observations morales assez nombreuses, où l'allégorie ne tient pas la place qu'on pourrait attendre. Je ne citerai que deux exemples. F. 4, Servius *in Ecl.* II, 20 : *Tria sunt quibus possunt amatores placere, diuitiis, pulchritudine, cantilena*; le lecteur ajoute : *Tria tribus his adde et erunt sex; sunt autem haec : uirtus, nobilitas, eloquentia, de quibus attingitur in principio 4° Eneid.* F. 32' *Georg.* II, 457 (*O fortunatos nimium..... Agricolas*) : *Huic sane seu Arati seu Virgiliane sententie unum de nostro addimus. Ipsi enim dicunt ultimos fuisse rusticos qui mali fierent; nos hoc amplius, ex quo mali esse ceperunt, pessimos omnium fuisse.* Pétrarque s'est repris lui-même plus tard : *Sed iratus eram puto rusticis, dum hec scriberem.* On peut signaler aussi les renvois faits à ses propres ouvrages[3]. F. 83', *Aen.* II, 604-606 : *Eterna nota dignum est quod hic dicitur*[4]. *et consonat sententie Platonice ab Augustino in libro de uera religione iuxta principium, de quo ipse latius in epistola quadam scripsi.* F. 95', Servius *in Aen.* III, 411, rapporte une tradition sur le Pelorus relative à Hannibal, et Pétrarque observe : *Pomponius aliter, quem in Africa mea sequor.* F. 95', Servius

1. *Aen.* XII, 280-281.

2. Juvénal est souvent cité pour des remarques de métrique; pour une citation de Properce dans une question de prosodie, v. plus loin, p. 171. — P. cite ainsi dans notre ms. (sur *Aen.* III, 211), un commentaire sur Priscien : *Attende positiuam* (de position) *correptionem sillabe naturaliter producte. In quo require commentatorem Prisciani in 1°, in tractatu de cesuris et deliquescentiis, in quo ultimo allegatur hic uersus* (Sabbadini, *Rendic. del R. Istit. lomb.*, 1906, p. 386).

3. Peut-être doit-on voir une allusion aux *Rimes* dans la façon dont P. reporte en marge les mots de Servius sur le vers saturnien (*in Georg.* II, 385) : *Ad rithmum solum uulgares componere solitos* (f. 31').

4. Il s'agit du brouillard qui s'étend devant les yeux des mortels et que la volonté divine dissipe.

mentionne l'entrée des Enfers, *in Aen.* III, 386, et Pétrarque rappelle un souvenir de ses excursions napolitaines: *Spelunca hec in latere montis est, qui nomine Barbarus dicitur, ubi ego ipse ante paucos annos fui, cuius in epistolis meis memini, latius describens locum* [1].

On devrait s'attendre à trouver dans le manuscrit quelque mention des œuvres dont les philologues forment aujourd'hui l'*Appendix Vergiliana.* Pétrarque possédait, en effet, le poème du *Culex* [2], et connaissait, dans l'état où il se présentait alors, le recueil des *Ludi iuueniles,* dont parle sa lettre à Homère : *Nam si ad eos quos iuueniles ludos uocant, primos scilicet adolescentiae suae* (de Virgile) *libellos, oculum deflectis, scriptum ibi tuum nomen inuenies* [3]. Si l'on exclut les *Priapea,* qui furent adjoints seulement par Boccace au recueil Virgilien [4] et où Homère est nommé deux fois, les *Ludi* font mention d'Homère deux fois, dans *Ciris,* 65, et dans l'épigramme de souscription des *Catalepton* [5]. Aucun de ces divers opuscules, qui étaient d'ailleurs d'une remarquable nouveauté à l'époque de Pétrarque, ne se trouve rappelé par lui sur les marges de son manuscrit de l'Ambrosienne.

Il y a étudié avec un soin égal les trois œuvres de Virgile; toutefois, à partir du livre VII de l'*Énéide* (f. 148'), son annotation devient moins abondante; on sent qu'il est revenu

1. La lettre est *Fam.* V, 4. On trouvera plus loin, à propos de Tite-Live, un fragment inédit de P. attestant une visite à l'emplacement traditionnel du *Liternum* de Scipion, qui date de son dernier voyage à Naples en 1343.

2. Sabbadini, *Le scoperte dei codici latini e greci,* p. 24. Jean de Hesdin, l'ancien *Gallus anonymus* des éditions, au cours de son invective contre P., transcrit deux passages de *Virgilius in libro de Culice* (*Op.* 1063).

3. *Fam.* XXIV, 12. P. mentionne le célèbre « *Sic uos non uobis* » ? *Nosti tetrastiscon illud Maroneum Sic uos non uobis nidificatis aues* ; *nota sunt reliqua* (*Fam.* XXIII, 13). Un distique du *Rosetum* est cité comme de Virgile dans *Fam.* I, 2.

4. Sabbadini, *Le scoperte,* p. 32.

5. Sabbadini, dans *Rendic. del R. Istit. lomb.,* 1906, p. 386.

plus rarement sur cette dernière partie du poème. Ne pouvant recueillir en grand nombre les notes du volume, j'ai cru utile de dresser, du moins, la liste aussi complète que possible des mentions d'auteurs anciens qui s'y rencontrent. Ces indications et celles qu'on trouvera en d'autres chapitres forment pour la connaissance des lectures de Pétrarque une statistique d'une certaine valeur et faciliteront peut-être à d'autres travailleurs des recherches spéciales dans ses manuscrits.

Apulée. — F. 3', 6', 13', 21, 36', 47, 66, 93', 100, 101', 106', 115', 119', 130', 134, 157', 179' [1].

Aristote. — F. 49', 132 [2].

Augustin (S.). — *De Trinit.* : f. 40. *De uera rel.* : f. 83'. *De ciuit. Dei* f. 93', 140', 144', 172', 232'.

Aulu-Gelle [3]. — F. 16, 83, 97 [4].

Cassiodore. — F. 143'.

Catulle. — F. 8, 28', 29, 52, 56, 113'.

Censorinus. — F. 21', 179' [5].

Cicéron. — *De diuin.* : f. 2', 85', 102, 114', 165, 197'. *Tusc.* : f. 5, 6, 8', 49, 53', 119', 141'. *De nat. deor.* : f. 57, 87, 113', 151', 169, 175', 176, 233. *De fin.* : f. 128. *De off.* : *f.* 147'. *Epist. ad Att.* : f. 52', 136' [6].

Claudien. — *De bello Getb.* : f. 196. *Laud. Stil.* : f. 205.

Donat. — F. de garde, f. 80, 222' [7].

1. Les renvois 101', 119' se rapportent aux *Métamorphoses*, les autres aux divers ouvrages d'Apulée.

2. *Arist. in 1° Metaph.*

3. Mes listes alphabétiques se conforment à l'usage français : le lecteur devra chercher *Gellius* à *Aulu-Gelle*, *Liuius* à *Tite-Live*, etc.

4. L'auteur n'est jamais nommé ; la formule de P. est celle-ci : *ut legitur in libro noctium Atthicarum.*

5. *Censorinus in libro de seculis seu de diebus* ; *Cens. ad. Q. Cerell. circa principium.*

6. La première citation se présente sous cette forme : *Cicero in 7° epist. ad Atthic.* et transcrit un long passage de VII, 3, 10 (*Venio ad Pyrea..*) ; la seconde est ainsi conçue : *Unde Cicero precipitem senectutem suam dicit in epistola.* — Ajoutons à cette liste une citation de seconde main de la trad. de Xénophōn ; *Cic. in economicis* (f. 71') et de la *République* d'après Macrobe (f. 21).

7. *Donatus in barbar.* ; *Commentator in barbarismo.* Cf. plus haut, p. 124, pour la *Vita Vergilii.*

Firmicus Maternus. — F. 59′ [1].

Florus. — F. 10.

Homère. — *Iliad.* : F. 82′, 169′. 209′ 235.

Horace. — *Od.* : f. 2, 3, 3′, 5, 5′, 10, 13, 32, 45′, 52, 113′, 133′, 134′ id., id., 142, 144, 151′, 152, 170, 209′, 222 [2]. *Epod.* : 9′, 142. *Sat.* : f. 41′, 45′, 222, id., id [3]. *Epist.* : f. 109′, 120′, 179′, 182 [4]. *Ars poetica* : f. 52, 109′, 111, 164, 204.

Isidore. — F. 13′, 14′, 28, 31′; 35′, 48, 56, 58′, 60, 62, 71, 72, 80, 96, 110′, 128, 160′, 168′.

Jérôme (S.). — F. 19, 34′, 56, 105′, 139.

Josèphe. — [*Bell. Iud.*], f. 10. *Antiq.* : f. 93′, : f. 109′.

Justin. — F. 39′.

Juvénal. — F. 3, 5, 5′, 52, 131′, 133′, 135, 136′, 142, 204.

Lactance. — F. 31, 46, id., 47, 53′, 54′, 57′, 83′, 86′, 97, 119′. 120, 130′, 131′, 151′, id., 138; 144′, 145′, 154, 161′, 162, 165′, id., 168, 168′, 169, 169′, 189′, 222, 231′, id., 233′.

Lucain. — F. 2, 2′. 3, 6, 17, 46, 60, 91′, 131, 134, 136′, 146, 147, 147′, 152, id., 159′, 164, 180, 197′, 210, 222, id.

Lucrèce. — F. 10, 13′, 23′. 30, 33′, 42′ (d'après Macrobe, VI, 1, 2).

Macrobe. — *Saturn.* et *Comm. in Somn. Scip.* : *passim*.

Ovide. — *Met.* : f. 6′, 7, id., 10′, 11, id., id., 21′, 23′, 37′, 47, 101, id., 121, 132, 134′, 138′, 139, 159′, 160′, 161′, 162, 213, id., id., 222, 233′. 234′ [5] *Fast.* : f. 17′, 76′. *Rem.* : f. 51′. *Her.* : f. 213.

Plaute. — *In Captiuis* : f. 139′; *in Aulularia*, f. 193′.

Pline l'ancien. — F. 15, 28′, 54′, 60, 71′, 93′, 137′, 193′, 201.

Pomponius Mela. — F. 28, 46, 53′, 96, 99, 175′, 201.

Priscien. — F. 60, 67, 68 et *passim*.

Properce. — F. 109′, 213.

Quintilien. — *Inst. or.* I, f. 8, 72′; XII, f. 57′.

Sénèque. — *Epist.* : f. de garde, f. 3′, 7, 36′, 19, 19′, 20, 20′, id., 22′, 24, 25′, 36, 36′, 37′, 38, 39′, 40′, 47, 52′, 58′, 62′, 63, 65′, 81, 86, 88, 102, 105, 113′, 130′, 131, 135, 135′, 136, 137′, 138, 140, 141′, 162′,

1. *Iulius Firmicus Math. l.* 1°.

2. Les odes sont désignées tantôt par le numérotage de chaque livre, tantôt par les premiers mots.

3. *Sermo Non quia Mecenas, circa finem*; *In sermonibus ibi Olim truncus eram*; etc. Autres exemples, p. 153.

4. *In prima epistolarum*; *In epist.*; *Epist. ult.*; etc.

5. Citations sous cette forme, souvent sans le nom de l'auteur : *Fabula Ypoliti est in* 15° *Meth.*

169', 183', 229, 230. *De breuit. vitae*: f. 6. *De ira*: f. 230. *Nat. quaest.*: f. 80. *Consol. ad Marc.*: f. 148. *Declam.*: f. 7' [1].

Solin. — F. 31, 46, 74, 86', 176.

Spartien. — F. 56, 61'.

Stace. — *Achill.* et *Theb.* : f. 11', 12', 17', 49', 110, 220', 222.

Suétone. — F. 10, 28', 93', 94, 142, 175'.

Térence. — *In Phorm.*, f. 7; *in Eun.*, f. 7, 222; *in Heaut.*, f. 100'; *in Andria*, f. 132.

Tite-Live. — F. 62, 70, 78, 94', 96, 126, 139', 147, 159, 164, 175, id., id., 209', 221 [2].

Trebellius Pollio. — F. 161 [3].

Valère-Maxime. — F. 8', 102', 209, id.

Varron. — F. 7, 21', 77', 87', 97, [4].

Végèce. — F. 24', 40, 45, 52', 80 [5].

Vibius Sequester. — F. 49', 201 [6].

Virgile. — *Passim*.

Vitruve. — F. 86, 105 [7].

Il faut joindre à ces auteurs le *Tertius mythographus Vaticanus*, que Pétrarque désigne sous le nom d'Albericus ou Albricus, et qui fournit assez souvent des éclaircissements mythologiques (f. 16', 148', 184, 195)[8]. Peu d'ouvrages appartiennent à la littérature du Moyen Age : un d'eux est le lexique, très répandu dans les écoles, d'Uguccione de Pise, évêque de Ferrare (*Uguccio*, f. 41' 216); un autre le *Graecismus*

1. L'indication *Sen.* 4° *declam.* écarte toute distinction entre Sénèque le philosophe et Sénèque le rhéteur.

2. Les dix premiers livres sont cités par leur numéro d'ordre, sans autre indication. Les autres décades, plus rarement alléguées, se présentent sous cette forme : *Liuius bello Punico* 1°; *Liuius* 2° *belli Maced.*; on trouve cependant : *libro* 33°.

3. *Apud Treuellium Pollionem in uita diui Claudii, post medium.*

4. Sauf le premier renvoi dont la valeur sera examinée au chap. VII, ces citations proviennent de Macrobe et de Lactance.

5. *In* 5° *rei militari; In* 1° *r. m.*

6. Premier renvoi, v. p. 149, n. 3; 2e renvoi : *In libro de fluminibus.*

7. Plusieurs des noms de cette liste ne paraissent jamais dans les œuvres de P. et donneront lieu plus loin à diverses observations. A. Ratti, qui a complété notre liste de quelques numéros, signale aussi le livre de Job (f. 70), les Psaumes (f. 222), l'Évangile de saint-Jean (f. 110').

8. Trois chapitres de l'ouvrage sont ainsi désignés : *Albericus in capitulo de Neptuno ; Albericus c° de Plu[tone] ; Tractatus de Appoline Albrici.* Cf. *Par.* 8500.

d'Eberhard de Béthune (*Grecismi scriptor*, f. 105'). Il cite enfin des glossaires en ces termes : *In libro qui dicitur Triglossos scilicet trium linguarum*, (f. 58, 230') ; *Penthagloss. 2ª parte sub littera ypsilon* (f. 26).

Ces citations d'auteurs anciens comportent souvent des morceaux entiers transcrits par Pétrarque. Les extraits des *Saturnales*, désignés souvent par la seule lettre *M*, sont les plus abondants ; il y en a aussi de très nombreux de Sénèque. Le nom d'Homère appelle une observation. L'*Iliade* est citée par Pétrarque, en deux passages, d'après une traduction latine sur laquelle nous aurons à revenir ; aux deux autres passages, l'un de Virgile (*Aen.* VIII, 383-4), l'autre de Stace (*Achill.* I, 123), le rapprochement est fait sans citation[1]. Ces mentions d'Homère sont d'une écriture tardive du poète. Dans les notes plus anciennes, on rencontre des citations grecques d'Homère au milieu de longs passages pris à Macrobe [2] ; il a copié jusqu'à *Ut ait Homerus* et s'est arrêté, en ajoutant ce mot qui sous-entend un grand chagrin : *Grece.*

Nous retrouverons les études de Pétrarque sur Homère. Quant à Lucrèce, il fait savoir, à propos de la peste du Norique, chez quel auteur et pour quel motif il a copié ses vers en si grand nombre : *Lucretius... libro 6°, ex cuius pestilentie descriptione totus huius pestilentie color et liniamenta poete omnia tracta sunt. Versus autem Lucretii de hoc iuxta Virgilianos suis locis ascripsi secundum Macrobium ; non omnes, quia totum locum ponere satis longum est, sed aliqua excripsi ex quibus similitudo gemine descriptionis appareat, ut idem ait* (F. 42'). Cette note met bien en lumière la source des renseignements de

1. *Utraque simul Homerus 18° Yliados* (f. 169') ; *Hec Xanti seu Camandri est querela apud Homerum 21° Yliados. Require 5° Eneidos ad finem* (f. 235).

2. V. *Fam.* XXIV, 12, où P. s'essaye à étudier la question de l'imitation dans Virgile. Cf. *Fam.*, XXIII, 19.

Pétrarque sur Lucrèce, et il faudrait se garder de supposer, comme on l'a fait, qu'il ait pu avoir entre les mains le *De natura rerum* [1]. La même raison s'oppose à ce que Boccace l'ait possédé [2] ; les quelques citations de Lucrèce qu'on trouve chez les deux humanistes proviennent seulement de Macrobe.

Sur aucun de ses livres Pétrarque n'a mis autant de notes, indiqué autant de renvois, que sur celui qui vient d'être étudié [3]. Beaucoup sont sans rapport direct avec le texte; mais ce n'est point par pédantisme que Pétrarque a multiplié, sur les marges de son Virgile, les témoignages de son érudition. Ce qui ne sert pas à l'éclaircissement du poème est placé là comme dans un répertoire, où le travailleur vient chercher ses références. Des extraits de toute sorte y figurent. C'est un de ces florilèges personnels, auxquels il consacre tant d'heures de sa vie (*quotidiana occupatione*) et où le saint interlocuteur du *Secretum* signale au poète des instruments de sa vanité : *Ex his quae legeras floridiora in sodalium delicias reseruasti et uelut ex ingenti aceruo in usus amicorum elegantiora consignasti*, *quod totum inanis gloriae lenocinium est* [4]. En somme, ce livre favori, qui l'accompagne en ses voyages, résume

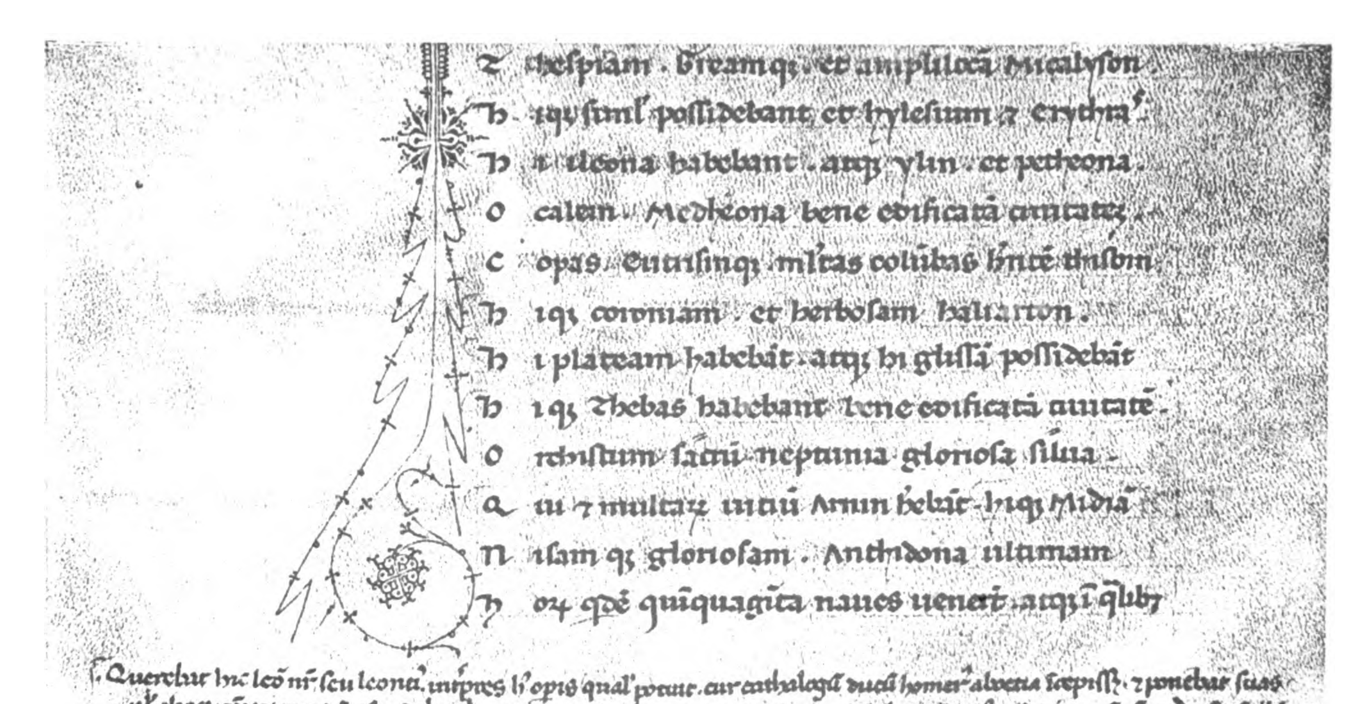
1. Koerting s'est laissé aller à cette hypothèse, p. 487, s'appuyant sur *Rem.* I, 59 (non 51); or P. y dit précisément, faisant allusion aux comparaisons établies par Macrobe : *Nota pestis quam Lucretius quamque illum sequens Maro descripsit.* Il y a d'autres mentions de Lucrèce dans P., que Koerting ne cite pas : *Rem.* II, 121 ; *Fam.* XXII, 2, XXIII, 19, XXIV, 11 ; *Sen.* XI, 17 (*Op.* 895); mais elles ne prouvent rien de plus.

2. Quoi qu'en aient dit Hortis (*Studj*, p. 392) et Novati (*Giorn. stor.*, X, p. 120), le haut Moyen Age seul paraît avoir connu Lucrèce directement, au temps d'Isidore de Séville et de Raban Maur (J. Philippe, *Lucrèce dans la théolog. chrét.*, Paris, 1896, extr. de la *Revue de l'hist. des religions*).

3. Dans sa note récente, *Quali biografie Vergiliane fossero note al P.* (*Rendic. del R. Ist. Lomb.*, sér. II, vol. 39, 1906), Sabbadini a imprimé les annotations afférentes au morceau biographique de Servius, qui sert d'introduction au commentaire sur l'*Énéide*; elles présentent exactement l'aspect d'une des pages du manuscrit.

4. *Secr.* III (*Op.* 365).

en quelque sorte sa bibliothèque, car il y a peu d'auteurs anciens connus de lui qui n'y aient apporté leur tribut. Il offre en même temps la première ébauche d'un *Virgilius illustratus*, travail que la philologie a plusieurs fois tenté, pendant et depuis la Renaissance.


Thespiam . Gream q. et amplilocā Mycalyson .
Hiq; simul possidebant et hylesium et erythras .
Et eleona habebant . atq; ylin . et petheona .
Ocalean . Medeona bene edificatā civitatē .
Copas . Eutrisinq; multas columbas habentē thisbin .
Hiq; coroniam . et herbosam haliarton .
Hi plateam habebāt . atq; hi glissā possidebāt
Hiq; thebas habebant bene edificatā civitatē .
Onchistum sacrū neptunia gloriosā silua .
Aiii multas uuiū Arnin habēt . hiq; Midiā
Nisam q; gloriosam . Anthidona ultimam
Horum quinquaginta naues venert . atq; i qlib;

NOTE AUTOGRAPHE DE PÉTRARQUE

Sur son manuscrit de la traduction de l'*Iliade* par Léon Pilate.

Phototypie Berthaud, Paris

CHAPITRE IV

PÉTRARQUE ET LES POÈTES LATINS

> S'i' fussi stato fermo a la spelunca
> Là dove Apollo diventò profeta,
> Fiorenza avria forse oggi il suo poeta,
> Non pur Verona e Mantoa ed Arunca.
>
> (Son. *S'i' fussi stato*).

Le jugement qu'a porté Ugo Foscolo, sur les relations de Pétrarque et des poètes latins, mérite d'être rappelé au début de ce chapitre : « Sebbene il Petrarca ravvisasse ne' poeti latini i maestri suoi, per gran ventura giudicò nondimeno che non sarebbero potuti degnamente imitarsi nella lingua italiana; quindi tolse da essi parcamente; nè so ravvisare più di due o tre versi di Virgilio, di Ovidio e di Orazio, di cui, tentato piuttosto da inevitabile reminiscenza che da propostasi imitazione, accidentalmente e' si giovasse :

> *Agnouit longe gemitum praesaga mali mens.* (Virg.).
> Mente mia, che presaga de' tuoi danni.
> *Elige cui dicas : tu mihi sola places.* (Ovid.)
> A cui io dissi : tu sola mi piaci.

Orazio, col trasporre di poche parole, tramutò la reale passione di Saffo in mera gaiezza e galanteria .

> *Dulce ridentem amabo,*
> *Dulce loquentem.*

Il Petrarca...raccese il fuoco e il calore che Orazio aveva spento :

Per divina bellezza indarno mira
Chi gli occhi di costei giammai non vide...
Chi non sa come dolce ella sospira,
E come dolce parla e dolce ride. »[1]

Foscolo pouvait avoir raison de relever, au bénéfice de l'originalité du *Canzoniere*, le peu d'importance qu'y prend l'imitation directe du latin ; il était pourtant inexactement informé de l'étendue de cette imitation. Une lecture plus attentive des poètes romains a fait surgir en foule les rapprochements qu'il trouvait si rares; on peut même dire que Pétrarque les a peut-être recherchés et qu'il a cultivé l'art délicat de faire passer les beautés littéraires d'une langue dans une autre, en nourrissant son style d'ingénieuses réminiscences [2].

Le *Canzoniere* aurait pu se passer de cette parure, qui n'en altère point l'inspiration si profondément personnelle ; il n'est cependant pas indifférent qu'on ait à l'y rencontrer, à côté de celle que l'imagination de Pétrarque doit aux provençaux ou aux poètes du *stil novo*. Le détail d'une telle enquête prête assurément à la discussion [3]. Sans dédaigner les indications que peut fournir la comparaison des textes, j'ai cru devoir prendre, pour reconnaître l'état des connaissances de Pétrarque sur les poètes latins, la voie que suggère la

1. *Saggi di critica stor. letter.*, éd. Orlandini et Mayer, Florence, 1882, t. I, p. 45. Cf. *Saggi sopra il P.*, éd. de Lugano, 1824, p. 75.

2. Pour ses poèmes latins, il a défini lui-même en quelle mesure restreinte il admettait l'imitation (*Fam.* XXIII, 19). La même lettre à Boccace nous laisse voir combien on lui était désagréable en lui montrant dans ses œuvres un hémistiche de Virgile, qu'il y avait laissé passer par inadvertance.

3. V. les *Considerazioni* souvent rééditées de Tassoni ; A. Zingerle, *Kleine philolog. Abhandl.*, fasc. I, Innsbruck, 1871, p. 8 sqq ; Carducci, *Rime di F. P. sopra arg. stor., mor. e div. Saggio di un testo e commento nuovo*, Livourne, 1876, et les travaux de Scarano et de Proto. Tous les rapprochements autrefois proposés ne sont pas également sûrs.

méthode de ce livre. L'étude de nos manuscrits doit modifier quelques-unes des idées reçues dans la critique pétrarquesque sur le sujet. On l'a vu déjà à propos de Lucrèce, sur le témoignage de Pétrarque lui-même. La question relative aux élégiaques se résout également à l'aide des scholies du Virgile de l'Ambrosienne.

Pétrarque étudiait-il de première main le recueil de Catulle ? On a cru longtemps que les citations existant dans ses œuvres imprimées n'étaient pas faites avec assez de précision pour qu'on pût en être assuré [1]. Le dépouillement qui appuyait ce jugement n'était pas complet, puisque, au lieu de deux renvois à Catulle, on en trouve aisément cinq avec son nom[2], sans compter plusieurs mentions du poète [3] et, comme on le verra plus loin, plus d'une réminiscence en latin et en italien.

Remarquons en passant que les poètes érotiques inspiraient à Pétrarque une certaine répugnance ; il s'est expliqué à cet égard en termes qui peuvent étonner, mais non laisser de doute [4] ; il était difficile qu'il se complût à citer de tels

1. « Catull wird zweimal [citirt], aber nur in sehr unbestimmter Fassung erwähnt, Tibull und Properz werden, wenn wir uns recht entsinnen, nie genannt. » (Koerting, p. 487, avec renvoi à *Rem.* I, 59 et II, préf. Le second de ces passages vise *Cat.* XXXIX, 16 ; mais je n'ai pas retrouvé le texte de Catulle auquel P. veut faire allusion par les mots : *Officium uile [pastoris], laudatum licet a multis, ante alios a Catullo Veronensi*).

2. *Sen.*, XI, 3 (*Op.* 884), cit. de I, 4, qui peut être empruntée à la préface de l'*Hist. nat.* de Pline ; *Var.* 32 (*Apud Catullum Lesbia, meretricio amore saucia, passerem suum fleuit extinctum, ita tamen ut oculorum aciem perderet, non ut animam exhalaret*), allusion à III, 18 ; *Var.* 38, cit. de XLIX, 1.

3. Cf. *Fam.* IX, 4 ; *Rem.* I, 69 ; II, 125 ; *Ecl.* X, v. 54 (*Op.* II, p. 19) ; *Epist.* II, 11, v. 67 ; III, 30, v. 19 (*Op.* II, p. 95 et 114).

4. Lire dans *Rem.* I, 69 (*De gratis amoribus*) l'alinéa qui répond à la phrase : *Non flebo, sed canam, meque ipsum, more amantium, carminibus consolabor*, et qui commence ainsi : *Est hoc quidem de quo multa dici possunt, et quando huc me trahis, insistam. Inter multas, fateor, mira haec amantium amentia, non solum apud uulgus, ubi consuetudine in naturam uersa furor omnis excusabilis, sed apud utriusque linguae*

écrivains, et s'il l'a fait aussi souvent pour Catulle, c'est qu'il avait ses poèmes présents à l'esprit et y avait prêté une assez grande attention.

C'est dans la région vénitienne, à Padoue ou à Vérone, que le manuscrit paraît avoir été retrouvé, à la fin du XIIIe siècle [1]. Un précurseur padouan de l'Humanisme, Albertino Mussato (1261-1329), s'en est inspiré plusieurs fois, en quelques poèmes de mètre élégiaque [2]; il n'est pas sûr, en revanche, que Lovati et Bovatini, compatriotes et amis de Mussato, aient également connu Catulle. Le fait est entièrement certain pour l'ami particulier de Pétrarque, l'historien de Vérone, Gulielmo de Pastrengo, qui fait plusieurs citations de Catulle dans son ouvrage encyclopédique intitulé *De originibus rerum*; ces citations ne concordent pas avec celles de Pétrarque, qui n'ont pu y être prises [3]. Les lettres de Coluccio Salutati qui demandent à un autre Véronais, Gasparo Broaspini, de lui faire connaître Catulle et Properce et de lui confier un exemplaire de chacun des deux poètes, afin qu'il les fasse

doctissimos. Nam et poetas Graiorum et uestros, quaedam de alienis, multa de suis amoribus plausibiliter conscripsisse compertum est, atque unde infamiam merebantur eloquentiae gloriam consecutos... Ce n'est pas ici le lieu de discuter les idées qu'éveille la contradiction qui existe entre ce morceau et toute l'inspiration du *Canzoniere* (dont cependant le sonnet initial renferme une formule de repentir et d'excuse). Il est certain que P. faisait une différence profonde entre ses vers d'amour et l'œuvre toute voluptueuse des poètes païens.

1. V. le récent travail de Robinson Ellis, *Catullus in the XIV Century*, Londres, 1905, p. 21-23. On consultait auparavant Moriz Haupt, *Opusc.*, t. I, p. 1 sqq., et E. Benoist, *Comment. crit. et explic. sur le texte de Cat.*, Paris, 1882-90, p. 349. Ellis a bien voulu reconnaître l'intérêt qu'offrait pour la thèse qu'il a soutenue les observations présentées dans la première édition de notre livre.

2. On a pu le croire aussi dans la tragédie de l'*Achilles*; mais Mussato, auteur reconnu de l'*Ecerinis*, n'est plus considéré comme ayant aussi composé l'*Achilles* (Ellis, *l. c.*, p. 24).

3. Il est facile de le contrôler par les extraits de Pastrengo donnés par Haupt, *l. c.*, p. 4, et par Ellis, p. 15. Pastrengo décrit exactement le recueil de Catulle. (*Catullus Veronensis poeta Ciceronis coetaneus librum uario metrorum genere exaratum, multa iocosa et placita continentem... tradidit*).

transcrire, ont été écrites seulement l'année de la mort de Pétrarque [1]; mais Padoue avait avec Vérone des rapports bien plus fréquents que Florence, et l'existence, très assurée, d'un manuscrit de Catulle connu de Pastrengo et de Broaspini laisse supposer avec toute vraisemblance que ce manuscrit était à Vérone et qu'une copie a pu en être faite pour notre poète. Il n'a connu, il est vrai, Broaspini que fort tard et a reçu sa première visite seulement en 1369 [2]; mais sa liaison avec Pastrengo était ancienne et très étroite : six de ses épitres latines et cinq de ses lettres en prose sont adressées à l'*orator Veronensis*; les livres possédés par l'un ne pouvaient rester complètement ignorés de l'autre, et leur correspondance atteste précisément des communications de ce genre [3].

Les notes qui vont suivre, empruntées au Virgile de l'Ambrosienne, établissent mieux encore que Catulle a dû rester entre les mains de Pétrarque assez longtemps pour être étudié avec fruit :

F. 8, sur *Ecl.* IV, 46 (*in gramine*) : *Currite ducenti sub tegmine currite fusi. Catulus.* (= LXIV, 327)[4]. F. 28', *Georg.* II, 158 (*te, Lari maxime*) : *Hic fluuius ardua supermeat, ut ait Plinius lib. 2 nat. yst. c. 106° circa principium. De hoc Catullus, Comi menia Lariumque litus* (= XXXV, 4). F. 29, *Georg.* II, 192 : *Aut parcus Umber, aut obesus Etruscus* (= XXXIX, 11).

F. 52, à propos d'une observation de Servius sur la dispo-

1. Cf. plus haut, p. 88. Rappelons que la souscription du célèbre *Sangermanensis* de Catulle (*Par.* 14137), transcrit sur le ms. perdu de Vérone, offre la date du 19 octobre 1375; Novati a mis hors de doute que ce soit bien l'exemplaire expédié à Salutati (*Epistolario*, t. I, p. 222).

2. L'année est établie, contre Fracassetti qui date à tort *Var.* 58 de 1363, par les lettres de Salutati à P. et à Broaspini, publiées dans l'édition Novati, *l. c.*, p. 95 et 119.

3. Cf. *Fam.* IX, 15; XXII, 11.

4. Éd. Haupt et Vahlen : *Currite ducentes subtegmina, currite fusi.*

sition du récit dans l'*Énéide* [1], qui commence au milieu du sujet, Pétrarque s'est livré à des réflexions personnelles: *Quem morem omnes in poetando sequimur, artificiali quem dicunt ordine gaudentes ; naturalis enim est ystoricorum proprius ;* il a ajouté plus tard : *Hoc signanter seruat Catullus in Peplon* (Ce titre singulier désigne la description de la draperie du lit nuptial dans le poème sur les noces de Thétis et de Pélée, LXIV, 47-264) [2].

F. 56, rencontrant une appréciation de Servius qu'il juge erronée (*Salustius Romani generis disertissimus*), Pétrarque la rectifie cette note écrite à quatre reprises différentes, où la mention de Catulle est la plus ancienne : *Quod M. Tullio potest conuenire ; cui enim dignius ? Testes sunt innumeri, sed secretior* [3] *Catullus Veronensis poeta quadam ad ipsum Tullium epistola, his uerbis : Disertissime Romuli nepotum, Quot sunt quotque fuere, Marce Tulli, Quotque post aliis erunt in annis, et cet.* (= XLIX, 1-3). | *Ceterum de alio id dici innuitur in quadam Ieronymi ad Vigilantium epistola : Solus, inquit, Cato Romani generis disertissimus, et cet.* [4]. | *Et in alia eiusdem ad Nepotianum de instit. clericorum* [5]. *Quod ad etatem suam refer.* | *Quamuis Adrianus Ciceroni quoque preferret Catonem. Tamen, me Hercle, digne quam et Virgilio Enium et Salustio Cecilium ! Require Spartianum in uita Adriani.* F. 108, sur *Aen.* IV, 316 : *Sed conubia leta, sed optatos himeneos. Catullus in Peplon* (= LXIV, 141). Enfin, f. 114, sont cités, de la main de

1. *Nescientes hanc esse artem poeticam ut a mediis incipientes per enarrationem prima...* (*In Aen. proem.* ; éd. Thilo et Hagen, t. I, p. 5.)

2. P. confond le *puluinar* avec un *peplum*. Scholie citée par Sabbadini, *Rendic. del R. Istit. lomb.*, sér. II, vol. 39, 1906, p. 195.

3. Ellis suppose, p. 18, que le mot *Secretior*, dans notre scholie de P., pourrait signifier que les poèmes de Catulle n'avaient pas reçu une publicité complète et qu'on n'en avait autorisé qu'une copie partielle.

4. S. Jérôme, éd. Vallarsi (ou Migne), *Ep.* 61 (anc. 75).

5. Id., *Ep.* 52 (anc. 2).

Pétrarque, et précédés du mot incorrect *Catulus*, deux vers de l'épithalame de Thétis et de Pélée (LXIV, 171-172) [1].

Cet ensemble de documents établit qu'il a fait sur le manuscrit perdu de Vérone, dans la mesure que lui permettait l'état du texte, une véritable lecture du petit recueil. Ils sont venus à l'appui de la thèse soutenue par le critique anglais qui a le mieux mérité de Catulle et qui a su établir à quelle époque remontent les premières études sur le poète [2].

Il est donc permis de rechercher, en toute sécurité, dans les œuvres de Pétrarque des réminiscences de Catulle. En voici quelques-unes, qui semblent assurées et peuvent servir à appuyer l'opinion contraire à celle d'Ugo Foscolo :

Rem. I, 33 (*Op.* 32) : *Nulla fugae, nulla spes est igitur salutis.* Cf. Cat., LXIV, 186 : *Nulla fugae ratio, nulla spes.*

Fam. V, 5 (description d'une tempête sur la mer de Naples) : *Clamor... de litorea regione magis magisque crebesceret.* Cf. Cat., LXIV, 274 : *Post uento crescente magis magis increbescunt.*

Contr. med. II (*Op.* 1093) : *Vos si gloriae cupiditas tangit, in uento et aqua scribite.* Son. *Beato in sogno* :

> Solco onde, e' n rena fondo, e scrivo in vento.

Cf. Cat., LXX, 4 : *In uento et rapida scribere oportet aqua.* Son. *Oh giorno :*

> Ma inanzi agli occhi m' era post' un velo
> Che mi fêa non veder quel ch' i' vedea.

Cf. Cat., LXIV, 55 : *Necdum etiam sese quae uisit uisere credit* [3].

1. Sabbadini croit cette citation prise dans Macrobe (*Sat.* VI, 1, 41-42), ainsi que celle du f. 8. Dans les deux cas, P. a écrit *Catulus* avec un seul *l* (*Rendic. del R. Istit. Lomb.*, 1906, p. 381).

2. R. Ellis, *A comment. on Catullus*, Oxford, 1889, p. xv.

3. Ellis remarque encore dans le même sonnet, qui semble écrit en sortant d'une lecture de Catulle, le morceau qui finit par : « Quante speranze se ne porta il vento » ; cf. Cat., XXX, 10 (*Ventos irrita ferre*).

Sest. *A qualunque animale* :

E non ci vedess' altri che le stelle
Sol una notte.

Cf. Cat., VII, 7, 8 : *Aut quam sidera multa, cum tacet nox, Furtiuos hominum uident amores.*

Il serait possible de pousser plus loin cette recherche, et de montrer chez Pétrarque, à côté de réminiscences de mots ou d'images, quelques mouvements de pensée inspirés de Catulle [1]. On peut déjà conclure que Pétrarque, d'ailleurs si jaloux de réunir autour de lui tous les textes anciens dont il avait connaissance, possédait un exemplaire d'un poète qu'il aimait si particulièrement.

Il devait avoir également Properce, comme semblent l'attester les démarches faites par Coluccio Salutati, en 1375, afin d'obtenir de ses exécuteurs testamentaires l'envoi des œuvres du poète ombrien [2]. En tout cas, Pétrarque avait lu Properce et nous allons voir qu'il le connaissait beaucoup mieux qu'on n'a pu le croire. On sait qu'il le nomme dans ses énumérations de poètes érotiques [3] ; bien entendu, il lui consacre quelques vers de sa dixième églogue qui ne prouveraient pas grand'chose, puisqu'il a fait le même honneur à des poètes qu'il n'a pas connus [4] ; il montre dans

1. Voici les rapprochements de ce genre suggérés par Ellis, p. 21-22. Son. *S'onesto amor* (début) ; cf. Cat., LXXVI, 1. Son. *Lasso che mal* (second tercet) ; cf. Cat., LXXVI, 23-24. Pour d'autres similitudes verbales : Son. *Se bianche* (début) ; cf. Cat., LXI, 154. *Trionfo di Am.* II, 185 ; cf. Cat., LXVIII, 18.

2. V. Plus haut, p. 169. Dans *La biblioth. de Fulvio Orsini*, p. 233, où a été reprise à nouveau la question des anciens mss. de Properce, j'avais déjà accepté l'existence du ms. de Pétrarque, généralement admise depuis Moriz Haupt. Cf. Fréd. Plessis, *Études crit. sur Properce*, Paris, 1884, p. 4 sqq.

3. *Fam.* IX. 4 ; *Rem.* II, 125 ; *Trionfo d'amore*, IV, *v.* 22-24. Le plus concluant des passages de ce genre est celui-ci : *Quid ex uestris Ouidio, Catullo, Propertio, Tibullo, quorum nullum fer·ne nisi amatorium est poema...* (*Rem.* I, 69).

4. V. plus loin, p. 174.

une épître qu'il a remarqué le passage où Ovide se reconnaît le successeur de Properce[1] ; il transcrit le distique célèbre sur l'*Énéide*, qu'il a pu prendre plus facilement, il est vrai, dans la vie de Virgile par Donat que dans le second livre des élégies[2]. Enfin, s'il ne cite pas directement Properce, dans ses œuvres, comme il fait de tant d'autres poètes, il se retrouve que ses manuscrits portent la trace de la lecture la plus directe.

Deux scholies du Virgile de Milan présentent des renvois précis à Properce et lèvent tous les doutes sur ce sujet. Au f. 109', sur *Aen.* IV, 409 (*Quosue dabit... feruere late*), Servius fait une observation sur la quantité de certaines syllabes dans la troisième conjugaison et cite Horace (*uadĕ, ualĕ, cauĕ*) ; Pétrarque ajoute en marge : *In 1° epistolarum ;* et d'une écriture plus tardive : *Sic utitur Propertius l. 2° e. 11, et sepe alibi.* Il songe au mot *caue* (II, 13, 41)[3]. Le second renvoi, au f. 213, n'est pas moins précis, puisqu'il s'agit du vers initial de III, 9 ; *Propertius in 3°. Mecenas eques etrusco de sanguine regum*[4]. L'écriture de ces mentions semble appartenir au milieu de la carrière de Pétrarque ; sans doute, à ce moment déjà, il possédait l'exemplaire de Properce dont il n'y a plus lieu de contester l'existence[5]. On

1. *Seu uates Verona tuus, seu nidus amorum*
Fertilis ac notus lasciuo carmine Sulmo,
Umbria siue ducem ingenio largita Peligno.

(*Epist.* III, 30, v. 19 ; *Op.* II, p. 114. Cf. Ovide, *Trist.* IV, 10).

2. Il est même à peu près sûr que c'est dans Donat que P. les a d'abord pris ; v. plus haut, p. 125, n. 1. Haupt a eu raison de reprocher à Hertzberg les conclusions prématurées tirées de ces deux vers remarqués dans Pétrarque.

3. Louis Havet m'a fait observer que P. méconnaît ici deux séparations de pièces, à supposer bon le numérotage actuel ; au livre II, les pièces 4 et 5 sont jointes dans NF, 9 et 10, plus ou moins jointes dans NFDV.

4. D'après la division de Lachmann, les renvois vont à III, 11, et IV, 9,

5. On pourrait peut-être le reconnaître, en 1426, dans l'inventaire de Pavie : *Monobiblos Propersii Aurelii Naute uolumen paruum in assidibus et fundo corii*

peut même ajouter que c'est de la bibliothèque de Pétrarque que vint après sa mort entre les mains de Salutati le texte d'un auteur, dont la correspondance de ce dernier contenait jusqu'à présent les plus anciennes mentions précises. Il plairait de penser qu'un poète nous eût conservé ce poète et que, sans Pétrarque, Properçe eût risqué d'être perdu[1].

A notre examen de la question vient d'être ajoutée la plus heureuse et la plus concluante recherche dans les œuvres poétiques latines de Pétrarque. Un délicat connaisseur de Properce n'y a pas relevé moins de quatorze imitations ou réminiscences, presque toutes dans l'*Africa*[2]. Ce ne sont que des mots ou des images, empruntés par la mémoire plus que par la volonté, mais qui n'en prouvent que mieux à quel point l'amant de Laure était familier avec les élégies de l'amant de Cynthie[3]. Rien n'empêche d'admettre aussi, dans ces conditions, une imitation de Properce aux vers suivants :

Ad una ad una annoverar le stelle,
E'n picciol vetro chiuder tutte l'acque
Forse credea, quando...
Tu prius et fluctus poteris siccare marinos
Altaque mortali deligere astra manu,
Quam facere...[4].

albi, in carminibus. Incipit Cinthia prima suis *et finitur* ossa uehuntur aquis. *Sig. ccxx.* La souscription du ms. d'Oxford, qui porte *Me Petrarca tenet...* est une fraude grossière du xve siècle (Sabbadini, dans *P. e la Lombardia*, p. 200). On sait qu'on identifie la copie faite par Salutati avec le *Laur.* XXXVI, 49, qui porte son ex-libris : *Liber Colucii Pyeri.*

1. Ce serait supposer la possession par P. du *Neapolitanus.*

2. V. le petit travail de J. S. Phillimore, à la suite de celui d'Ellis, *Catullus in the XIV Century*, Londres, 1905, p. 29-30. Les rapprochements portent sur l'ensemble du recueil de Properce.

3. Voici quelques exemples *Afr.* I, *milia curarum ;* cf. Prop., I, 5,10 : *At tibi curarum milia quanta dabit. Afr.* III, *At pastorali baculum fert more recuruum ;* cf. *Prop.* IV, 2,39 : *Pastorem ad baculum possum curuare. Afr.* III : *pacati conscius orbis Erexit columnas ;* cf. Propr., III, 11, 19 : *Qui pacato statuisset in orbe columnas*, etc.

4. Canz. *In quella parte* 85-87. — Properce, III, 32, v. 49-50.

Nos conclusions pour Tibulle seront moins assurées que pour Properce. Pétrarque a sur le troisième élégiaque les témoignages antiques; il le place donc dans les énumérations dont il vient d'être parlé, toutefois moins fréquemment que Catulle et Properce [1]. D'autre part, dans l'unique passage où Boccace mentionne les élégiaques, qu'il ne paraît pas avoir connu directement, Tibulle est absent : *Hinc Catulli, Propertii et Nasonis uolumina euoluunt*. Cette phrase, tout oratoire, ne suffirait pas à indiquer, comme on l'a cru [2], la diffusion au XIV[e] siècle des trois auteurs qui y sont nommés [3]; elle montre, en revanche, assez bien que Tibulle ne se présentait pas naturellement avec eux à la mémoire de Boccace. Quant à Pétrarque, les notes marginales de ses livres ne fournissent aucun renseignement sur Tibulle, et les rapprochements qu'on a essayés entre quelques passages des deux poètes me paraissent chimériques [4]. On serait plutôt tenté de conclure que Pétrarque n'a connu Tibulle que de nom, si une allusion jetée en un de ses traités [5] et surtout certains vers de sa dixième églogue ne s'opposaient à une opinion aussi absolue.

Il y a un grand intérêt à consulter pour les études poé-

1. V. la note 3 de la p. 170. L'exclusion de Tibulle des vers cités dans la n. 1 est à remarquer.

2. V. Hortis, *Studj*, p. 944, qui a eu le mérite de faire connaître le passage (*Gen. deor.* XIV, 16).

3. On lit dans la *Biblionomia* de Richard de Fournival (Amiens, XIII[e] siècle) : (115) *Albii Tibulli liber epygrammaton...* (116) *Propertii Aurelii Naute liber monobiblos...* (Delisle, *Cabinet des mss.*. t. II, p. 531). Mais rien ne prouve que Richard ait tenu en mains les deux recueils.

4. On peut les voir dans Zingerle, *l. c.*, pp. 8, 10, 13.

5. Ellis, sans tirer aucune conclusion sur la connaissance de Tibulle par P., cite ce passage de *Rem.* I, 59, ainsi conçu : *Si per te ipsum illos paueris, quid nisi occupatissimus pastor eris. Officium uile laudatum licet a multis ante alios a Catullo Veronensi*. P. commet ici une confusion entre Catulle et Tibulle, et semble faire allusion à des passages de ce dernier (I, 1 et 5; II, 3).

tiques de Pétrarque cette singulière églogue (*Laurea occidens*), où il a rassemblé et indiqué par des périphrases, et sans en nommer un seul, tous les poètes grecs et latins dont le souvenir lui est parvenu. Il s'est servi, pour grossir sa liste, des moindres détails qu'il a pu recueillir chez les auteurs, et notamment de la 16e épître du livre IV des *Pontiques*, où Ovide a mentionné bien des poètes complètement inconnus aujourd'hui [1]. Il a même fait des additions à sa rédaction primitive, à mesure que ses lectures lui rappelaient ou lui faisaient connaître d'autres noms [2]. Ce jeu de pédantisme, qui dure pendant quatre cents vers, et où les identifications sont d'autant plus difficiles que les sources de Pétrarque sont plus variées, ne fournit guère de renseignements sûrs pour ce qui regarde ses études directes sur les poètes; c'est à peine si on peut remarquer en son accent plus de précision, lorsqu'il parle de ceux qu'il a lus. Catulle, qui est au nombre de ces derniers, figure au début de l'énumération; beaucoup plus loin paraît Tibulle, dans le passage suivant [3]:

Multas libens sileo, sed iam michi nota tenenti
Longa breui stringens aderat suspiria cantu,
Paupertas quem tuta iuuet, quem Delius ardor; —
Caluus amans alius restinctam carmine flammam
Flens quasi supplicium properataque tempora fati; —
Accensamque alius, dubium Romanus an Umber;
Umber erat, uarieque minax et blandus amice; —
Notior inde alius fluuiali occurit Aquino,
Turbidus aspectu et ruralibus horridus armis...

1. P. y fait allusion lui-même au cours du poème :

...Alius, gelidi Sulmonis alumnus,
Multa iocans longamque aciem per opaca latentum
Ostendens digito, fuscos aperire recessus
Tentauit frustra...

2. Ces additions sont indiquées dans *La bibl. de F. Orsini*, p. 287.
3. Je cite le texte du *Vat.* 3358 (*Ecl.* X, v. 203-210; *Op.* II, p. 20).

Ce court extrait de l'églogue fait défiler devant le lecteur quatre poètes. On a vu Cornelius Gallus dans le second, et dans les mots *properataque tempora fati*, une allusion à son suicide [1]; j'y trouve plutôt Calvus, dont le nom même est prononcé comme adjectif, par un jeu de mots qui est continuel dans l'églogue; le deuil prématuré que chante le poète, et qui est sa « flamme éteinte », était connu de Pétrarque par les vers de Catulle sur la mort de Quintilia [2]. Pour Properce, on remarquera une allusion bien claire à ses invectives contre Cynthie, dans le second vers qui lui est consacré. Le quatrième poète (*notior*) est Juvénal, avec lequel Pétrarque quitte le groupe des élégiaques. Deux détails, non moins précis que ceux qui regardent Calvus et Properce, sont donnés sur Tibulle : d'abord, le nom de sa maîtresse, contenu dans l'équivoque *Delius ardor;* puis l'existence de son éloge de la pauvreté, dans la première de ses élégies. L'allusion à Délie est facile à expliquer par Ovide [3]; il n'en est pas de même pour la seconde. Comme il reste vraisemblable, après les observations réunies plus haut, que Pétrarque n'a point eu en mains le recueil de Tibulle, comment expliquer qu'il ait lu la pièce sur la pauvreté? On trouvera la solution aisée, si l'on songe que Tibulle, plus favorisé au Moyen Age que les deux poètes auxquels on le réunit depuis la Renaissance, a été l'objet d'extraits divers et assez étendus, qui contiennent notamment l'élégie I [4]. C'est sans

1. Cette identification est de Rossetti. On sait qu'il faut conseiller une grande défiance au sujet de l'annotation qu'a faite cet éditeur de notre églogue X, d'ailleurs fort incorrectement publiée. Les notes de la traduction Develay (Paris, 1891) sont moins nombreuses, mais plus judicieuses.

2. Cat., XCVI. (Aussi Prop., II, 34). Cf. Fréd. Plessis, *Calvus*, Paris, 1896, p. 27.

3. *Am.* III, 9, v. 31 et 55. P. a connu encore Apulée, *Apol.* 10.

4. Cf. Meyncke, *Die Pariser Tibullexcerpte* [7647 et 17903], *Rhein Mus.*, XXV, p. 381; L. Müller, préf. à son édition de Tibulle, Leipzig, 1885, p, VIII. (Haupt, *Opuscula*, I, p. 276, a indiqué sept vers de Tibulle mis en prose dans le livre de

doute dans un *Florilegium* que Pétrarque a lu des vers de Tibulle [1].

Ovide ayant été fort lu et admiré au Moyen Age, il est naturel que Pétrarque ait connu l'ensemble de ses œuvres [2]. Il les cite même assez souvent pour qu'on puisse être sûr qu'il les possédât [3]. Il a tiré des *Métamorphoses* beaucoup de ses notions mythologiques [4]; il a lu les *Fastes*, les *Héroïdes*, les *Tristes*, et se plaît à montrer à Barbato de Sulmona qu'il est familier avec les *Pontiques* de son compatriote [5]. Il n'était pas insensible à la facilité séduisante du versificateur : *Quod ad hunc actum pertinet, puto nullum aequari posse Nasoni poetae qui, ut est apud Senecam* [6], *hoc saeculum amatoriis non artibus antum, sed sententiis impleuit* [7]. Mais les emprunts les plus

Pastrengo; mais L. Müller a montré, p. v, qu'ils peuvent venir d'un scholiaste de Juvénal.)

1. Le meilleur et le plus ancien ms. de Tibulle (l'*Ambrosianus*) aurait appartenu à Coluccio Salutati (Baehrens, éd. crit. de Tibulle, Leipzig, 1878, p. VII).

2. Les plus récentes recherches sur Ovide au Moyen Age sont dues à G. Paris dans *Hist. litt. de la France*, XXIX, p. 455 sqq. Cf. E. Langlois, *Origines et sources du Roman de la Rose*, Paris, 1891, p. 119 sqq. (plus de deux mille vers fournis par Ovide à J. de Meun).

3. Je n'ai remarqué aucune citation de l'*Ibis*, des *Halieutica*, ni des *Medicamina faciei*. Mais P. connaissait ce dernier ouvrage : la preuve en est apportée, je crois, par l'imitation suivante :

Med. fac., 35 : *Sic potius nos uret amor quam fortibus herbis,*
Quas maga terribili subsecat arte manus.

Son. *I begli occhi* : I begli occhi ond' i' fui percosso in guisa
Ch' e medesmi porian saldar la piaga,
E non già vertù d'erbe o d' arte maga.

4. V. les nombreux renvois plus haut, p. 157.

5. *Var.* 22. Cf. *Fam.* VI, 1, et *Sen.* III, 4, lettre dans laquelle P. met Barbato sur le rang d'Ovide. (V. sur Barbato une notice de Faraglia, *Arch. stor. ital.*, année 1889, I). Il vaut sans doute la peine d'observer que, dans ses poésies latines, P. s'est très rarement servi du distique des élégiaques.

6. P. vise une phrase de Cestius, citée par Sénèque « le Rhéteur », *Controuersiae*, III, 7.

7. *Rer. mem.* II, 2 (*Op.* 411).

nombreux faits à Ovide dans ses livres viennent des poèmes érotiques. Ces poèmes étaient très répandus et Pétrarque avait dû les goûter beaucoup étant jeune, car il les a souvent imités dans ses œuvres italiennes [1]. Dans le *Canzoniere*, en effet, Ovide est deux fois plus souvent imité qu'Horace; les rapprochements sont aussi nombreux que pour Virgile lui-même et pour des passages plus importants ; bien plus, alors que Virgile ne fournit guère au poète que des réminiscences verbales, Ovide lui inspire des mouvements et des pensées [2].

Dégagé, plus tard, de ses préoccupations amoureuses, Pétrarque lisait encore les élégies d'Ovide; mais c'était plutôt, suivant l'usage de son temps, pour y chercher un enseignement moral. C'est ainsi qu'il cite jusqu'à trois fois le *Remedium amoris* et les *Amores* dans un de ses dialogues avec S. Augustin [3], avouant en passant que le premier ouvrage lui était connu dès ses jeunes ans [4]. Il en était de même de l'*Ars amatoria* : *Vel poeticum illud quod puerulus hauseram : forma*

1. L'abbé de Sade a déjà mis en regard de vers du *Canzoniere* des vers de l'*Ars amatoria* (*Mémoires*, t. I, p. 355). Mais une série nombreuse de rapprochements de ce genre est donnée par Zingerle, *l. c.*, et Carducci, *Saggio*, p. 37, 42 [douteux], 70, 106, 113, 161, 164, 165, 170. Sur les imitations d'Ovide par Boccace, surtout dans la *Fiammetta*, v. Crescini, *Contributo*, p. 156 sqq. Il avait transcrit de sa main les *Amours* dans un de ses mss. (H. Hauvette, *Notes sur des mss. autogr. de Boccace*, Rome, 1904, p. 52).

2. Cette observation est due à Campana, qui a bien voulu m'en faire part, en attendant qu'il en fasse la démonstration dans son travail : *Sul Classicismo nel Canzoniere*.

3. *Secr.* III (*Op.* 356, 358, 361). Transcription de *Am.* I, 10, v. 13 ; *Rem. am.*, 462, 579-580.

4. A propos des vers de *Rem. am.* 579-580 :

Quisquis amas loca sola nocent, loca sola caueto ;
Quo fugis ? in populo tutior esse potes.

C'est S. Augustin qui les rappelle à l'amant de Laure, et celui-ci, qui a dû se les répéter souvent, répond : *Recordor optime ; ab infantia pene familiariter mihi noti erant.*

bonum fragile est [1]. Enfin, c'est au recueil des *Amores*, qu'il semble avoir emprunté le motif du *Trionfo d'Amore* où certains morceaux développent ingénieusement les indications charmantes de l'élégiaque latin [2].

Ses livres didactiques comportent cependant sur Ovide plus d'une réserve. Il lui est malaisé d'apprécier avec indulgence certains passages en faisant appel, comme ses contemporains, au sens allégorique. Ce n'est pas lui qui transcrirait le *Remedium*, comme un moine du siècle suivant, *ad laudem et gloriam Virginis Mariae* [3]. La délicatesse de son sentiment moral et l'élévation de son esthétique sont également choquées par la façon dont Ovide entend l'amour. Aussi éprouve-t-il le besoin de justifier ses emprunts à un tel écrivain : *Meministi*, dit-il, *ut Naso*, *in eo libro quo inhonestam quidem ac superuacuam artem docet*, *utile tamen interdum aliquid interserit* [4]. Et ailleurs : *Audiebam Ouidium*, *cuius quo lasciuior musa*, *eo mihi seuerior grauiorque confessio et incorruptius testimoninm ueri erat* [5]. Le blâme contenu dans ces passages est précisé et développé dans un curieux morceau du *De Vita solitaria*, où Pétrarque livre le secret de ses sentiments pour Ovide [6] ; l'amour charnel, si hardiment chanté,

1. *De ignor. Op.* 1037. Cf. *Ars am.*, II, 113.

2. *Amores*, I, 2, 19 sqq. P. se serait aussi inspiré de Lactance (*De falsa religione*, 11). Cf. Zingarelli, dans *Rassegna crit. della lett. ital.*, t. II, p. 87 ; Nic. Scarano, *Alcune fonti romanze dei Trionfi* (Extr. du *Rendiconto* de l'Académie d'archéologie de Naples), Naples, 1898, p. 2 ; et Enr. Proto, *Sulla composizione dei Tr.*, Naples, 1901, p. 29.

3. V. Hauréau, dans *Notices et extr. des mss.*, t. XXIX 2e p., p. 240.

4. *Rem.* I, 27. Cf. *Lasciuissimus poetarum Naso* (*Sen.* II, 1).

5. Sur la fuite du temps (*Fam.* XXIV, 1).

6. Il lui reproche d'avoir eu le dégoût de la solitude ; tous les nobles poètes, dit-il, ont aimé le recueillement, *praeter unum Ouidium Nasonem*, *seu qui forte illum sequuntur uel quos ille sequitur*. *Ille mihi quidem magni uir ingenii uidetur*, *sed lasciui et lubrici et prorsus mulierosi animi fuisse*, *quem conuentus feminei delectarent usque adeo ut in illis felicitatis suae apicem summamque reponeret*. *Itaque amatoriam artem*

inspirait quelque répugnance au poète qui a senti et rendu avec tant de délicatesse la tendresse complète du cœur [1] Il faut noter aussi, semble-t-il, la réserve relative qu'il a mise à nommer un poète qu'il connaissait cependant si bien et qu'il savait admirer [2].

L'apocryphe *De uetula*, qui courait de son temps sous le nom d'Ovide, lui inspire la réflexion suivante : *Librum, cuius nomen est De uetula, dant Nasoni; mirum cui uel cur cuiquam id in mentem uenerit, nisi hoc fortasse lenocinio clari nominis obscuro fama operi quaeratur et, quod uulgo fit, ut gallinis pauonum oua subiiciant...* [3]. Il est trop familier avec Ovide et lui reconnaît trop de talent [4], pour admettre un instant la possibilité d'une telle attribution. Toutefois, bon juge du

scribens, insanum opus et meritam, nisi fallor, exilii sui causam, non modo Urbem Romam ceu matronarum puellarumque praefertilem quaerendam docet, ab his qui ad illam insaniam praeter naturalem stimulum artis quoque cuiusdam calcar adiiciunt, sed loca etiam urbis et festa distinguit, quibus uberior materia sit furori ; ut sileam notum illud infame et relatu etiam foedum, ex ore licet desperati cuiuslibet perditique hominis, quod stilo quoque non puduit ad omnis aeui notitiam praeferre, quo scilicet in actu Venereo resolutum felicem diffinire et in eo statu mortem laudare ausus, in quo maxime turpis et inutilis uita est, hanc eamdem sibi a diis opta leti causam, et hoc utique, ut idem ait, sibi suaeque uitae conueniens, in se uero miserrimum genus mortis et ipsa procul dubio peius morte. Qui nisi his moribus et hoc animo fuisset, et clarius nomen haberet apud graues uiros et Ponticum illud exilium atque Istri solitudines uel non adiisset uel aequanimius tolerasset (*Vit. sol.* II, 7, 2 ; *Op.* 176).

1. Le *Canzoniere* exprime mieux que le passage d'Ovide les limites de la passion humaine, dans le morceau fameux sur la nuit qui devrait durer toujours :

> Con lei foss'io da che si parte il sole,
> E non ci vedess' altri che le stelle
> Sol una notte ! e mai non fosse l'alba...

2. Il le nomme par exemple une vingtaine de fois dans les *Familiares*.

3. *Sen.* II, 4 (Op. 762). Cette rectification, faite dans un recueil de P. qui fut peu répandu, n'empêcha point Jean Lefèvre de traduire en français le *De uetula* comme une œuvre « du poete sage » (P. Paris, *Les mss. françois*, t. VII, p. 75). On sait qu'Hipp. Cocheris a voulu attribuer l'ouvrage à Richard de Fournival (*La Vieille ou les derniers amours d'Ovide*, Paris, 1861).

4. *Rer. mem.* II, 2 (*Op.* 411); *Rem.* I, 117. Dans *Rem.* II, 82, le *Coelumque tueri iussit* est cité avec la mention *praeclare*.

mérite relatif des écrivains et devançant ici le jugement de siècles plus instruits, il se garde de mettre Ovide tout à fait au premier rang des poètes latins. Il s'incline devant une renommée qui, au Moyen Age, a parfois balancé celle de Virgile [1] ; mais il sait combien l'opinion des modernes a peu de poids en cette matière. Il sourit de savants rencontrés à Cologne, qui ne possèdent point Virgile et ont plusieurs manuscrits d'Ovide [2]. Il exclut le *magister amorum* [3] de la liste des destinataires de ses épîtres fictives ; c'est une marque d'estime qu'il réserve, parmi les poètes, à Virgile et à Horace.

L'épître à Horace, une des plus curieuses de celles que Pétrarque a adressées à des auteurs de l'Antiquité, ne compte pas moins de cent trente-huit vers asclépiades [4]. On ne peut dire que ce soit un centon d'Horace, car la trame du style appartient à Pétrarque ; mais les souvenirs les plus précis, les formules même usitées par le poète romain y sont habilement enchâssées. Bien mieux que ses vers italiens, où certains passages sont pourtant assez instructifs à cet égard [5], cette composition montre à quel

1. Graf, *Roma*, t. II, p. 296 sqq.

2. *Scito ibi nullum Maronem esse, Nasones plurimos ; ut dicas uerum fuisse praesagium quod in fine libri Metamorphoseos, multum uel posteritatis gratiae uel ingenio suo fidens, ponit ; siquidem qua Romana potentia, seu uerius qua Romanum nomen domito orbe se porrigit, plausibiliter nunc fauentis populi ore perlegitur* (*Fam.* I, 4 ; le passage de *Rem.* I, 117, prouve qu'il n'y a aucune ironie dans l'appréciation de la prédiction d'Ovide.)

3. *Fam.* XXII, 12 ; *Rem.* I, 69 ; *Secr.* III (*Op.* 358) ; etc.

4. *Fam.* XXIV, 10.

5. Cf. Carducci, *Saggio*, p. 24, 27, 36, 41, 76, 108, 117, 136, 139, 164, 170. Rappelons deux vers comme exemples :

Nasce una gente a cui' l morir non dole.

Cf. *Od.* IV, 14, 49 : *Non pauentes funera Galliae.*

S'un pallor di viola e d'amor tinto...

Cf. *Od.* III, 10, 14 : *Nec tinctus uiola pallor amantium.*

point Pétrarque s'est assimilé les vers qu'il célèbre. On doit noter surtout la place qu'y prennent les poèmes lyriques. Les siècles précédents n'avaient pas attaché aux odes et aux épodes la même importance qu'aux satires, aux épîtres et à *l'Art poétique*, désignés comme les *tres libri principales* de l'auteur [1]. Avec Pétrarque, toutes les parties de l'œuvre d'Horace commencent à être mises sur le même rang, et on serait embarrassé de dire quelle est celle qui a ses préférences. L'épître en vers, où il cherche à les analyser et à les résumer toutes, suffit à montrer qu'il les possédait également bien.

Horace est cité sans cesse par Pétrarque, moins sans doute que Virgile, beaucoup plus qu'Ovide ou tout autre poète latin [2]. Mais, plus heureux pour Horace que pour Ovide, nous n'avons pas besoin de demander aux œuvres de Pétrarque comment il l'a étudié; l'exemplaire qui le plus longtemps lui a servi existe encore à la Laurentienne, *Plut.* XXXIV, I. Il a été décrit par Bandini et mieux par Chatelain, qui a publié le fac-similé d'une page où se trouvent précisément quatre lignes non remarquées de la main de Pétrarque [3]. C'est un manuscrit du x[e] siècle contenant les scholies

1. V. par ex., les vers d'Hugo de Trimberg, *Registrum multorum auctorum*, éd. par M. Haupt dans les *Beritche* de l'Académie de Berlin, 1854 :

> ... *Duosque dictauerat minus usuales,*
> *Epodon uidelicet et librum odarum,*
> *Quos nostris temporibus credo ualere parum.*

Cf. Bursian, *Beitr. zur Gesch. der class. St. im Mittelalter*, dans les *Sitzungsb. d. Kön. bay. Akad. d. Wissensch.*, classe phil., 1873, p. 461.

2. Il y a plus de cinquante passages d'Horace cités dans les seules *Familiares*, environ une centaine dans le reste des œuvres. On remarquera, dans *Vit. sol.* II, 7, 2, les extraits par lesquels Pétrarque met en relief le goût d'Horace pour la solitude et la vie des champs.

3. *Paléogr. des classiques lat.*, 6[e] livr., pl. 86. La page reproduite est celle du f. 27', avec des vers de Sénèque mis en marge.

du pseudo-Acron [1]. Il compte 141 feuillets. Les titres, quelquefois assez longs, que portent les diverses pièces sont en capitales à l'encre rouge, et les ouvrages sont ainsi disposés : F. I, *Carminum libri IV*; f. 57, *Ars poetica*; f. 65', *Epodon liber* [2]; f. 77', *Carmen saeçulare*; f. 78, *Epistularum libri II*; f. 104 *Sermonum libri II*.

Ce n'est pas dans ce manuscrit que Pétrarque a commencé l'étude d'Horace; il ne l'a acheté qu'en 1347, à son passage à Gênes, et ne l'a pas même apporté à Vaucluse [3]. Deux notes autographes sont au feuillet de garde; l'une au recto: *Emptus Ian[ue] 1347. Nouembris 28a*; l'autre au verso; *Liber Francisci Petrarce laureati, qui post obitum eius remaneat penes heredem suum.* Celle-ci est suivie par une série d'ex-libris, où figurent, parmi les possesseurs du volume, deux prélats bien connus : *Nunc est mei.... Emi ipsum Verone de mense Martis de anno 1443. — Nunc est mei Lodouici Podocathari Cyprii, nam ipsum emi Padue ab Iacob Hebreo et solui presente clmo phisico mo Zacharia Feltrensi, xij Iulii mccccluiij. — Nunc autem est mei Cosmi Paccii episcopi Arretini, quem mihi idem Ludouicus Podocatharus, qui post a Sixto iiij episcopus Caputaquensis, ab Alexandro vj presbyter cardinalis S. Agathe creatus est, in signum amoris et amicitie nostre decedens ex testamento legauit die... Augusti mdiv, Iulio II pontifice maximo. — Nunc uero est mei Antonii Petreii canonici Florentini ex liberalitate illustris uiri Laurentii Rodulphi Florentini, nonis Augusti*

1. Bandini faisait le ms. du XIIe s. Les mots grecs sont en capitale non accentuée. Dimensions du ms. : 225 × 175 mill. Le texte a été utilisé dans l'édition d'Horace de Stampini, Modène, 1892.

2. Rubrique : *De arte poetica explicit. Incipit epodon ad Mecenatem dicolos distrophos.*

3. Cf. plus haut, p. 46. Une lettre à Rienzi, datée de Gênes, 29 nov. 1347 (*Fam.* VII, 7) concorde avec l'indication de l'ex-libris.

mdxlviiij. N° 289 [1]. Le manuscrit était digne de l'estime que lui témoignaient ainsi les bibliophiles de la Renaissancee; à sa valeur paléographique les notes marginales de Pétrarque ajoutaient naturellement un nouveau prix [2].

Elles consistent, pour la plupart, en rapprochements avec Horace lui-même [3] ou d'autres auteurs : Sénèque [4], Pline [5] et Servius [6] sont cités trois fois, Cicéron deux fois [7], Térence [8] Ovide [9], Lucain, Solin [10], Lactance, S. Augustin, chacun une fois, ainsi que Dictys, dont le nom est rare sous la plume de Pétrarque [11]. Les mots mis en sommaire sont assez nombreux ; il y a enfin, en tête des satires 1 et 3 du livre I, les analyses autographes que voici : F. 104 (*Qui fit, Maece-*

1. Antonio Petrei, qui fut chanoine de S. Lorenzo et bibliothécaire de la Laurentienne, a possédé aussi le fameux Zibaldone et le recueil de textes latins de cette bibliothèque, où Henri Hauvette a reconnu des autographes de Boccace (*Notes sur des mss. autogr. de Boccace*, Rome, 1894, p. 20 et 51). Ce nom de *Petreius* peut être rapproché du nom, lu *Perreius*, d'un humaniste qui s'occupait vers cette époque du texte de Properce et que ni Fr. Jacob, ni Fr. Plessis, ni moi n'avions su identifier (cf. *La biblioth. de F. Orsini*, p. 235).

2. Il ne faut pas confondre la main de Pétrarque avec une écriture du même temps, très abondante, qui se voit par ex. aux ff. 55', 56, 78, 80... et qui pourrait tromper un œil plus exercé. On peut mettre en comparaison les deux écritures d'une façon concluante, au f. 104, qui porte au bas une scholie de Pétrarque, tandis qu'en face, au v° du f. précédent, est une scholie de l'autre annotateur.

3. F. 3, 4, 10, 11, 11', 42, 48', 50, 52, 65, 70', 74, 78, 87, 97', 101', 108', 134.

4. V. plus loin deux de ces renvois ; au f. 27', les mots *Seneca in trag.* indiquent *Thyest.* 609-612.

5. F. 50', 61, 100 (*Nat. hist. l.* 35, *c.* 10 ; — *l.* 34, *c.* 7, *col.* 5, renvoi se rapportant à une colonne du ms. possédé par Pétrarque ; — *l.* 37, *c.* 1, *circa medium*).

6. F. 24', 51, 70'.

7. F. 69', 103 (*De nat. deor.* 3 *ad finem ; Tusc.* 30).

8. F. 130' (*Sat.* II, 3, 263) : *Terentiana sententia.*

9. F. 45.

10. F. 69'. Voir les extraits qui suivent pour les autres noms.

11. F. 74 (*Epod.* 15), addition au commentaire d'Acron : *Et est Nereus uel deus ipse marinus, uel unus ex ducum grecorum cathalogo qui ad Troiam uenerunt, de quo ait Ditis Gnosius : Nereus pulcer ex Athen. et cet : De hoc in oda Non uides quanto, in fine* (= *Nireus*... éd. F. Meister, Leipzig, 1872 ; *lib.* I, 14).

nas) : *Contra inquietos et querulos ac laboriosos in finem et sorte propria non contentos, contra inconstantiam uarietatemque propositi, contra nescientes parto gaudere et contra auaritiam, multa magnifice.* F. 108' (*Omnibus hoc uitium est*) : *Huius sermonis principium agit de inequalitate uite, et de importunitate cantorum non rogatorum, et de duritie rogatorum. Medium de his qui parua uitia in aliis reprehendunt, in se ipsis maxima negligentes ; de amicorum defectibus paterna indulgentia supportandis, si preponderent uirtutes. Finis damnat stoycorum quasdam sententias que his aduerse uidebantur.* Ces analyses semblent le début d'un travail qui devait porter sur l'ouvrage entier et n'a pas été achevé.

Voici quelques exemples des notes, choisis parmi celles qui contiennent des indications bibliographiques. F. 3 (*Od.* I, 3, 8,) : *Anime dimidium. Simili sententia usus est in ode. Cur me querelis. Hoc Augustinus meminit in Confess. 4°.* F. 11 (*Od.* I, 22, titre : *Laus innocentie ad Aristium Fuscum*) : *Cuius meminit in libro Sermonum I°. Ibam forte, et in epistola Urbis a. F. s. i. Est et Arellius Fuscus magister Ouidii, de quo Seneca de cl[ementia] 2°. F. 37'* (*Od.* III, 16) : *Hic locus, licet more poetico uera fictis inuoluens, satis tamen accedit ad ipsam puram et nudam rei geste fidem, de quo ita scriptus est : Danaen uiolaturus Iuppiter*[1]... *Hoc Lactantius Inst. 1°, cui, ut dixi, satis hoc consonat, quod hic et auri et pretii mentio est aperta. Lucanus occlusus, sed in effectu idem : Sed postquam partu Danaes... In 9°.* F. 82' (*Epist.* I, 5, 28-29) : *Umbras uocat ignauos conuiuas qui, cum habeant uirorum speciem, nichil nisi umbre sunt. Sic de militantibus in Africa bello punico 3° ait Cato*[2]. *Hos statim postea capras dicit,*

1. Je supprime l'extrait de Lactance et plus loin celui de Lucain.

2. Ce mot de Caton cité dans Plutarque (*Vie de Caton l'ancien*, 27), que P. n'a pas connu, est dans les *Periochae* de Tite-Live, 49 : *Cato... diceret... reliquos qui in Africa militarent umbras uolitare, Scipionem uigere.*

quia ad libidinem non umbre, sed olida animalia sunt. Horum ergo etsi capax locus sit, monet tamen bis caruisse iocundius. F. 107' (*Sat.* I, 2, 87 *Regibus hic mos est*) : *Iste regnum mos pertinet ad uariam estimationem rerum, nec tantum feminei cordis, sed multo maxime uirilis animi. Et de primo quidem agitur hoc loco, de secundo per Senecam epistola 76ª ad Lucilium.* Notons encore une observation où se révèle l'agriculteur, f. 136' (*Sat.* II, 6, 84, *nec longae auenae*) : *Generalis auene appellatio; sed inter multas species et longa est, que uulgo sola dicitur auena.*

De très nombreux passages sont marqués de signes marginaux et montrent où le poète retournait le plus volontiers. Tels sont, pour ne citer qu'un exemple, les vers de l'épître à Florus (II, 2) sur les embarras de Rome, qui ont fourni à Pétrarque l'occasion d'une imitation heureuse dans une de ses épîtres [1]. L'épître aux Pisons est notée aux vers 240-242, 304-307, 339, 446. Au *Culpabit duros* (f. 65), Pétrarque a écrit pour son usage : *Correctio exacta poematum. R. epistola Flore bono, circa medium* [2]. Il cherchait visiblement à profiter des préceptes du maître; mais le petit nombre de passages soulignés dans l'*Art poétique*, comparé au grand nombre de citations de l'ouvrage chez Pétrarque, donnerait à penser qu'il en possédait peut-être un exemplaire plus usuel ou même qu'il en savait les vers par cœur avant de posséder le nôtre [3].

1. Ce morceau, qu'on pourrait intituler *Les embarras d'Avignon*, est à rapprocher de l'imitation fameuse de Boileau. En voici les premiers vers (*Epist.* II, 3, à Bernard d'Albi; *Op.* II, p. 89) :

... Piget illa referre
Quae patior per cuncta uagus : strepit obuia turba,
Hic gemit, ille canit, ruit hic, leuat ille ruentem,
Hic uerbis, hic uerberibus furit, ille quadrigas
Temperat et foedo contristat compita caeno...

2. Ce renvoi se rapporte à *Ep.* II, 2, 109 sqq.
3. Pétrarque croit que l'*Art poétique* a conservé le début de la traduction d'Ho-

Perse et Juvénal existaient en manuscrit chez Pétrarque. On peut difficilement supposer qu'il se soit contenté de *flores* de ces deux poètes, alors qu'ils étaient en honneur de son temps [1] et qu'il les a lui-même si souvent et si intelligemment utilisés. Mais ses citations sont d'ordinaire anonymes, à peine précédées de formules vagues, telles que : *ut ait satiricus, iuxta satiricum illud*, etc. [2]. Quelquefois la formule comporte une louange, comme lorsqu'un vers de Juvénal est introduit sous l'autorité d'un *egregius uates* [3]. Il l'imite jusque dans ses œuvres italiennes [4]. Il ne tient pas Perse en moindre estime, et lui emprunte jusqu'à sept vers de suite sur la rapidité des jours, pour convaincre Charles IV de la nécessité d'agir promptement pour l'honneur de l'Empire [5]. Dans une autre lettre il définit en bons termes le caractère de l'œuvre de ce poète [6]. Son sentiment sur les satiriques ne devait pas s'éloigner beaucoup de celui qu'exprime, en lui écrivant, son ami Nelli : *Nunc Venusinum mirabilem, nunc peregrinum Aquinatem*

mère de Cicéron : ... *translationem illam ueterem Ciceronis opus, quantum intelligere est, cuius principium Artis poeticae Flaccus inseruit, latinitati perditam* (*Var.* 25).

1. Cf. les articles substantiels de J. A. Hild sur *Juvénal au Moyen Age*, dans *Bull. de la faculté des lettres de Poitiers*, année 1891.

2. V., par ex., des citations anonymes de Juvénal dans *Rem.* I, 46, 47, 64, 65, 66 ; II, 5, 13, 31, 103. Le nom même de Juvénal est prononcé dans Pétrarque une vingtaine de fois seulement ; celui de Perse, sauf erreur, huit fois.

3. *Fam.* XXII, 2. Après la citation de *Fam.* III, 15 : *Loquitur experientia, quae mentiri non solet ; loquitur ueritas, quae mentiri non potest. Quod si mortalem poscis auctorem, loquitur haec peritissimus rerum talium Iuuenalis, quique profundissime mores hominum nouit.*

4. Cf. Carducci, *Saggio*, p. 106, 107, 167.

5. Ce sont les vers *Cras hoc fiet...* (*Sat.* V, 66-72), auxquels Pétrarque ajoute : *Quid igitur ? An aetate Persius inexperta et acerba publicam caecitatem funditus introspexit, nostra id aetas maturior non uidebit ?...* Il vient de l'appeler *adolescens poeta* (*Fam.* XXIII, 2).

6. *Fam.* IX, 5 : *Digne breue illud et hispidum poema non aliunde quam ab exclamationibus orsus est Persius :*

O curas hominum, o quantum est in rebus inane !

assotiatumque Etruscum Persium lectitans, usque refectus sum ; tanta michi dulcorositas ex eorum asperitatibus suborta est ; querorque quod sero illis familiarem me feci, ita me opinionibus allocuntur meis, ita me ueritatibus suis euiscerant enecantque ; et, si suum habet quisque iudicium, mea quidem sententia est illos utilia honestaque uite ardentius precepisse [1].

Si Pétrarque recueillait avec soin chez les satiriques, les maximes et les observations morales, il en faisait chez les comiques une moisson non moins abondante. Plaute et Térence sont cités par lui à peu près autant que Perse et Juvénal. Il indique assez souvent le titre de la comédie où il puise et il est aisé de voir qu'il avait en main Térence complet et celles des huit comédies de Plaute qui furent connues avant le xve siècle [2]. On sait qu'il s'en faut de beaucoup que Plaute ait eu, au Moyen Age, la diffusion de Térence [3] ; on ne lisait guère sous son nom que la comédie apocryphe du *Querolus* [4]. Pétrarque ne s'est pas prononcé sur l'attribution, alors constante, du *Querolus* [5], mais il a réagi contre l'ignorance de son temps relative à Plaute et a contribué à remettre en honneur ses comédies. Il ne semble pas y avoir attaché l'importance qu'elles méritent et qu'il réclamera pour elles plus tard. C'est tout d'abord pour la

1. *Par.* 8631, f. 18 (éd. Cochin, p. 217).

2. *Amph.*, *Asin.*, *Aulul.*, *Capt.*, *Curc.*, *Cas.*, *Cist.*, *Epid.* Sur la découverte de Plaute complet au temps de Poggio, v. Sabbadini, *Guarino Veron. e gli archetipi di Celso e Plauto*, Livourne, 1886.

3. Cf. W. Cloetta, *Beitr. zur Literaturgesch. des Mittelalt. und der Renaiss.*, I, Halle, 1890, p. 2 sqq.

4. Sur la date du *Querolus* et toutes les questions qui se rattachent à cet ouvrage, cf. la préface très complète à l'édition critique de Louis Havet : *Le Querolus comédie latine anonyme*, Paris, 1880. Tous les mss. qui ont conservé le texte sont intitulés : *Plauti Aulularia*.

5. Dans le *Secretum*, dial. II, Pétrarque se plaint de son sort et S. Augustin lui répond : *Non unus est apud comicum poetam querulus, innumerabiles sunt...* (*Op.* 765). L'allusion à la célèbre comédie paraît certaine.

raison qu'il est demeuré longtemps sans les connaître autrement que par ouï-dire. Plaute manque à la première bibliothèque de Vaucluse [1], et, dans une lettre écrite après 1345, Pétrarque montre qu'il ne l'avait pas encore entre les mains; il répond, en effet, à un reproche de Giovanni d'Andrea, qui l'a accusé d'avoir inventé les noms de Plaute et de Nævius, et pour assurer son correspondant que ce sont bien des noms historiques, il ne trouve rien de mieux que de le renvoyer aux prologues de Térence, au *De Senectute* de Cicéron et à Aulu-Gelle [1]. Il ne paraît guère connaître les comédies que vers 1350 [2].

Il a commencé par les parcourir négligemment, et en a parlé en termes assez dédaigneux : *Legi semel apud Ennium* [3], *apud Plautum, apud Felicem Capellam, apud Apuleium, et legi raptim, propere, nullam ibi, ut alienis in finibus, moram trahens; sic praetereunti multa contigit ut uiderem, pauca decerperem, pauciora reponerem eaque ut communia in aperto et in ipso, ut ita dixerim, memoriae uestibulo* [4]. Ailleurs, il exprime son mécontentement de la renommée qu'ont eue Plaute et Nævius et blâme l'outrecuidance de leur épitaphe [5]. Plus tard, son sentiment change; il prend le temps de lire Plaute et le goûte. Sous l'impression de ce plaisir nouveau, l'esprit encore enchanté

1. V. plus haut, p. 42. Térence manque également à la liste. (*Fam.* IV, 15).

2. La lettre à Socrate, dont j'extrais un passage plus loin, est écrite *ad fontem Sorgiae*, soit en 1347 ou en 1351-52.

3. Est-il utile de faire observer que P. ne lisait d'Ennius que les fragments que nous connaissons nous-mêmes? Cf. p. 194.

4. *Fam.* XXII, 2.

5. *Et qui fuerint scimus : ars exigua, mediocre ingenium, uiuax fama, magnus populorum fauor, rerum suarum aestimatio immensa. Lege epigrammata sepulchrorum ab his edita : satis superba fateberis, etsi ab alio dictata essent, etsi alter horum Homerus, alter Virgilius fuisset* (*Var.* 22). Les épitaphes sont dans Aulu-Gelle, I, 24, passage d'ailleurs mentionné par Pétrarque, *Fam.* IV, 15. La lettre, adressée à Barbato, est écrite de Milan, le 12 octobre 1355. Il y insère un passage écrit antérieurement et précisément celui qu'il défendait dans *Fam.* IV, 15.

de la *Casina* qu'il vient d'achever, il envoie à un ami ces charmantes lignes : *Nuper dum, fugiendi fastidii et relaxandi animi gratia, lepidissimas fabulas apud Plautum legerem, curisque mordacibus tantillum temporis uetustissimi uatis auxilio cor furarer; mirum dictu, quot ibi elegantes nugas inueneram, quas seruiles fallacias, quas aniles ineptias, quas meretricum blanditias, quam lenonis auaritiam, quam parasiti uoraginem, quam senum sollicitudinem, quos adolescentium amores. Iam minus Terentium nostrum miror, qui ad illam elegantiam tali usus est duce.....* Suit une analyse de la *Casina* où Pétrarque met en relief, par des exemples, l'art de Plaute à dessiner des caractères [1].

Cette lettre est écrite de Vaucluse, sans date, et vraisemblablement assez ancienne. Elle suffit à établir que Pétrarque avait connu Térence bien avant Plaute. Comment savoir si ce fut à l'imitation de Térence qu'il composa, dans sa jeunesse, pour récréer Giovanni Colonna di San-Vito, oncle du cardinal Colonna, une comédie dont le titre et un seul vers nous sont parvenus? Elle était intitulée *Philologia* et un des personnages y portait le nom de *Tranquillinus* [2]. En vieillissant, Pétrarque la jugeait assez sévèrement et ne la trouvait pas digne d'être communiquée à ses amis [3]. En

1. *Fam.* V, 14 (à Socrate). Cf. IX, 4, où sont diverses citations du *Curculio* et de la *Cistellaria*. Plaute est encore cité ou nommé expressément par Pétrarque une vingtaine de fois. La grande citation de l'*Aulularia* dans *Fam.* I, 8, doit être lue avec les variantes du ms. de Paris (*P. e la Lombardia*, p. 147).

2. *Meministi, credo, in Philologia nostra, quam ob id solum ut curas tibi iocis excuterem scripsi, quid Tranquillinus noster ait :*

Maior pars hominum expectando moritur (*Fam.* II, 7).

Selon Louis Havet, c'est un sénaire imité de Térence ; P. a cru que douze syllabes, dont la onzième est brève, font un sénaire. Tels sont à peu près les pseudo-sénaires, du siècle suivant, ceux du supplément d'Ant. Panormita aux *Bacchides* (attribué sans aucune raison à P. par certains érudits de la Renaissance) et ceux de Niccolò Perotti.

3. *Comoediam quam petis me admodum tenera aetate dictasse non inficior sub Philologiae nomine. Illa quidem procul abest et, si adesset, quanti eam modo faciam, quamve*



vain Lapo da Castiglionchio et, plus tard encore, Nelli la lui réclamèrent [1]. Boccace qui lui donne le titre de *Philostratus*, ne semble pas l'avoir vue, bien qu'il en parle, dans sa vie de Pétrarque, en termes pleins d'enthousiasme : *Ultra etiam scripsit pulcherrimam comoediam, cui nomen imposuit Philostratus, et, si dicerem illum Terentii uestigia persecutum, timeo ne, dum omnibus palam erunt quae adhuc modicis uisa latent, ductori ductum legentes aestiment merito praeponendum* [2]. L'existence, bien attestée, d'un essai de Pétrarque dans la poésie dramatique est la meilleure preuve de son goût pour ce genre littéraire, où le modèle reconnu était Térence.

C'était l'autorité de Cicéron qui lui avait recommandé Térence : *Primum Terentii amorem*, nous dit-il, *ex Tusculanarum quaestionum lectione concepi* [3]. Il avait suivi son penchant avec d'autant plus de confiance qu'il l'avait vu partagé par son autre maître, S. Augustin. Aussi, dans ses dialogues, se permet-il d'échanger avec celui-ci une série de passages de l'*Eunuque*, où il appelle le poète comique *Terentius noster*, du même ton qu'il dit *Virgilius noster* [4]. Il cite Térence plus souvent que Plaute [5] ; cependant s'il l'a connu le premier,

tuis ac doctorum hominum auribus dignam rear, ex communi hoc intelliges amico (*Fam.* VII, 7 ; cette lettre à Lapo est écrite de Padoue, le 25 mars 1348 et non, je crois, 1349 ; le ms. de la comédie était à Vaucluse). Cf. Koerting, p. 532.

1. Le passage de la lettre de Nelli est important pour apprécier la diffusion des œuvres de Pétrarque : *Dic michi quando te in Affrica tua legam ? quando in Buccolicis omnibus ? quando in Comediis* [sic] *? et dialogo ? nec non et compendio illo et paratissimo ad ystorias generosas itinere ? Carebo semper tui presentia tuorumque librorum, quos longa expectatione fatigatus inhyanti gutture sitibundus efflagito. Exhibe te nobis, queso, in eternis operibus tuis, que diu elaborasti uigilansque pallensque, ut in illis uitas hominum inspiciamus instruamurque... Florentie, die xviij mensis Augusti* [1354 ?]. (*Par.* 8631, f. 19 ; éd. Cochin, p. 217. Cf. note, p. 220).

2. Dans Rossetti, *P., Giul. Celso e Boccaccio*, Trieste, 1828, p. 524. Je lis *erunt* au lieu de *erit* et *merito* au lieu de *et merito*.

3. *Fam.* III, 18. Cf. *Tusc.* III, 14, 15, 27.

4. *Secr.* III (*Op.* 367).

5. Un peu plus d'une trentaine de fois dans ses œuvres, quelquefois pour d'assez longs passages. Il lui arrive de se servir de la simple désignation *Comicus*

il paraît ne l'avoir eu qu'assez tardivement en sa possession.

La philologie latine enregistre un témoignage tout à fait précis de ses études sur les comédies de Térence : il leur a consacré un travail de revision et d'annotation, et les a fait précéder d'une petite compilation biographique de tous les renseignements anciens sur le poète [1]. Ce dernier travail nous a été conservé dans un certain nombre de manuscrits [2] Le principal mérite de l'auteur est d'avoir reconnu et parfaitement réfuté l'erreur courante depuis Orose, qui confondait en une seule personne *Terentius Culleo* et *Terentius Afer* [3]. Pétrarque savait aussi que quatre comédies (*Andr.*, *Eun.*, *Heaut.*, *Adelph.*) étaient imitées de Ménandre, *quod et rubricae uetustissimorum codicum innuunt* [4], *quam partem scripturae, quia*

(*Fam.* VI, 3 ; *Secr.* II, etc.). Assez souvent, les vers sont introduits ainsi : *ut Terentianus loquitur adolescens ; memini Terentiani senis*, etc. Dans *Rem.* II, 7 : *Et Terentius seruus fuit, et didicit haud seruili quidem ingenio, et comoedias scripsit haud seruili stilo, quo et libertatem et inter poetarum duces meruit locum.* On a vu comment P. a noté les mentions de Plaute et de Nævius dans les prologues de Térence (*Fam.* IV, 15).

1. V. l'étude de R. Sabbadini sur les biographes et commentateurs de Térence, dans les *Studi ital. di filol. classica*, t. V, p. 289-327. P. a utilisé le commentaire de *Laurentius* et sa vie de Térence.

2. Par exemple : *Laur. Plut.* XXXVIII, 18 ; *Casanat.* C. V. 9 ; Bibl. Nat. de Naples, IV. D. 28 ; et le ms. 332 de l'École de médecine de Montpellier, sur lequel j'ai été renseigné par mon confrère et ami L. G. Pélissier. Il porte la date la plus ancienne, à ma connaissance, dans la série. La souscription mutilée de ce dernier ms. (f. 110) remonte à une époque où Pétrarque était encore vivant : *Scriptus et expletus* 1370, *primo martii meridie...* Le texte du morceau est bien connu ; il commence par les mots : *De Terentii uita in antiquis libris multa reperiuntur...* Il a été imprimé en tête du Térence de Venise, 1471, et reproduit plusieurs fois, notamment dans les prolégomènes au Térence de Westerhof, La Haye, 1726, t. I, p. XXXIV-VI.

3. Cf. Sabbadini, *l. c.*, p. 310, et dans le recueil *P. e la Lombardia*, Milan, 1904, p. 200.

4. D'après les didascalies (GRAECA MENANDRI) ; mais surtout d'après Donat : *Duae ab Apollodoro translatae esse discuntur..., quattuor reliquae a Menandro.* Au reste, Donat devait être chez P.

plus confusionis quam lucis habere uisa est; sciens omisi. L'auteur fait de Térence le plus grand des comiques latins, sans même nommer Plaute, et prétend qu'il découragea les auteurs de composer en ce genre, puisqu'on n'en trouve aucun d'illustre après lui ; il rapporte cependant l'opinion de Servius, qui accorde à Térence la supériorité sur les autres comiques seulement pour la *proprietas* [1], mais il ajoute : *Quod ultimum, omnibus quos legere potui commentariis excussis, Seruii salua pace, non approbo.*

Je n'ai pas réussi à retrouver le Térence où Pétrarque avait supprimé, comme on vient de le voir, les didascalies, et qui doit présenter, dans une souscription, la date du 15 juillet 1358. Les témoignages du xve siècle, qui nous renseignent sur cet exemplaire, mettront peut-être d'autres chercheurs sur la trace de la découverte. Un *Térence* de cette époque, vu par Van Praet [2], donne, à la suite de la notice sur Térence, les indications suivantes : *Franciscus Petrarca, clarus poeta sui temporis, uersus Terentii studiose reduxit in formam suam declarationesque dedit et glosas, prout eius manuscriptum exemplar continet, a quo fideli transcriptus est liber iste, excepto quod ubicunque ungulas rectas uideris longas, ibi finis est metri et post uirgulam principium alterius.* Un manuscrit de la bibliothèque de Parme porterait une souscription de 1470 du parmesan Gianluigi Sacca, qui dit l'avoir transcrit : *ad quoddam exemplar scriptum et undique reuisum per disertissimum et excellentissimum poetam Dominum Franciscum Petrarcam de anno mccclviij Iulii xv in sero. In quo quidem exemplari uetustissimo* (sic) *diligenter et accurate obseruato a praestantissimo uiro D. Princiualo Lampugnano Mediolanensi* [3] ...La date finale reproduite indirectement

1. *In Aen.* I, 410.
2. P. 206 du *Catalogue* cité p. 91.
3. I. Affò, *Memorie degli scrittori e letter. Parmigiani*, t. II, Parme, 1789, p. XLIV (*Disc. prelim. su la dimora del P. in Parma*),

par le transcripteur (*anno ... in sero*) est bien conforme à l'usage habituel de Pétrarque; on peut croire à l'authenticité du volume dont Sacca s'est servi et auquel le propriétaire avait joint une lettre de Pier Candido Decembri sur le sujet. Decembri connaissait fort bien les livres de Pétrarque alors existant chez les ducs de Milan, et avait toute autorité pour parler des autographes du poète; les expressions de sa lettre marquent nettement l'intérêt qu'offrirait pour nous le manuscrit perdu [1]; s'il se retrouve un jour, il aura plus de prix encore que le Térence transcrit par Boccace, au plus tard en 1359, qui est conservé aujourd'hui à la Laurentienne [2]

Pétrarque, qui a choisi l'*Énéide* pour le modèle unique de son *Africa*, n'avait dans sa bibliothèque, comme œuvres épiques, que les poèmes de Lucain et de Stace. Il ignorait Valerius Flaccus [3] et ne soupçonnait pas, quoi qu'on ait pu dire, l'existence de Silius Italicus. Le poème des *Puniques*, qui traite à peu près le même sujet que le sien, l'eût sans doute découragé de célébrer en vers le premier Africain [4]. Le vieil Ennius

1. Le mss. de Sacca contient la transcription de cette lettre adressée à Principalle Lampugnano, de Milan. Elle commence ainsi : *Legi Terentium tuum libenti animo atque hilari, maximo commotus memoria illius eruditissimi uiri F. Petrarce a cuius manu perscriptus est. Quis enim non iocunde amplectatur reliquias studiorum tam eximii lectoris, a quo latine littere cum pene exulassent etate nostra illustrate sunt? Gratias igitur immortales tibi ago qui me participem feceris huiusce uoluptatis, ut que ipse de Terentii operibus iudicarit, intellexerit, exararit, intelligere pariter et ego potuerim. Nam si iocunditati nobis esse consueuere illustrium uirorum imagines ere aut auro impresse ob illorum memoriam, quis litteris deditus non letetur legere doctorum opera a doctis exarata auctoribus?...* (Milan, 24 sept. 1465).

2. V. sur ce dernier ms., Novati dans *Giorn. stor.*, t. X, p. 424-425, Henri Hauvette, *Notes sur des mss. autogr. de Boccace*, p. 7-16 (avec trois fac-sim.), et O. Hecker, *Boccaccio-Funde*, p. 27-29 et pl. III.

3. Il savait par Servius que des *Argonautiques* avaient été écrites par Apollonius de Rhodes, et il en a fait mention dans sa vie de Jason. Cf. Nolhac, *Le De Viris ill. de P.*, p. 132, n. 3.

4. Cette question a été bien traitée. Pour ne pas donner une bibliographie inutile, je renvoie à l'édition de l'*Africa* de Corradini, p. 455 ; il faut y ajouter une

était, à ses yeux, le seul poète qui eût chanté Scipion [1]; il regrettait volontiers en paroles que son héros favori eût été si mal partagé, mais non sans une joie secrète que le champ lui eût été laissé libre pour traiter ce grand et cher sujet: *Vir Homero Virgilioque precone dignior quam Ennio!* [2] *sed sic est: preterita ac futura optari possunt, sed presentibus uti oportet* [3].

Si l'on en juge par le nombre des citations de la *Pharsale* rencontrées dans les œuvres de Pétrarque [4], on constatera que Lucain lui fut familier, sans qu'il ait été attiré vers lui d'une façon particulière. Une des raisons de cette réserve fut, je pense, l'hostilité du poète contre César, sentiment que Pétrarque ne partageait point; peut-être aussi la mort volontaire de Lucain lui inspirait-elle une répugnance, dont on

note de Hortis, *Studj*, p. 306, qui montre combien le nom de Silius Italicus était ignoré au XIVe siècle. Tout cela n'empêche pas de répéter et même d'aggraver l'erreur, comme on l'a pu voir, p. 95, n. 1.

1. P. cite Ennius, Accius, Pacuvius, Afranius, d'après Aulu-Gelle. Cf. *Op.* 442. 443, et pour Ennius dans P., les notes réunies par Corradini, à la suite de l'*Africa*, p. 422-424. — Lucilius ne doit qu'à la rime fournie par le nom de sa ville natale, Suessa Aurunca, d'avoir été rappelé par P. dans le *Canzoniere* (V. p. 136). Il paraît seulement dans les énumérations de poètes de *Rem.* II, 125 et *Ecl.* X, et dans *Fam.* I, 1, à propos d'Horace; P. n'a pas cité, je crois, un vers de lui.

2. Cf. l'inspiration du sonnet *Giunto Alessandro.*

3. Fragments inéd. de la vie de Scipion, dans le *Le De Viris ill. de P.*, p. 142. Cf. *Fam.* X, 4 : *De hoc tam laudato iuuene nemo canit; quod ideo dictum est, quoniam, etsi omnis historia laudibus et rebus eius plena sit et Ennium de eo multa scripsisse non sit dubium rudi et impolito, ut Valerius ait, stilo, cultior tamen de illius rebus liber metricus non apparet.* Rapprocher ce vers du sonnet *Se Virgilio ed Omero :*

Ennio di quel cantò ruvido carme.

4. J'en compte une quarantaine : *Fam.* II, 7, III, 2, IV, 12, V, 5, id., VI. 3, IX, 9, X, 4, XII, 2, 15, XIV, 1, XV, 5, 8, XVI, 8, id., 9, XVII, 3, XVIII, 12, XXII, 14, XXIII, 2, XXIV, 12; *Sen.* III, 1, V, 2, 5, XI, 17, XV, 3, XVI, 5; *Var.* 32, id., 39, 53; *Sin. tit.* 15 (13); *Rem.* I, 93, 99; II, 96, 121; *Contra Gall.* dans *Op.* 1080, 1085, id.; *Contra med.*, 1105, 1114, id. Deux citations dans la harangue au roi Jean le Bon (éd. citée, p. 217 et 223). Le nom de Lucain n'est pas toujours prononcé; dans XII, 2, par ex.. P. dit : *illud Hispani uatis*; ailleurs cette indication même fait défaut. V. encore *Epist.* II, 11, v. 15; *Fam.* XXIV, 11 (à Virgile); *Rem.* II, 125.

pourrait voir l'indice dans l'épître à Virgile, alors que Pétrarque le sépare, ainsi que Lucrèce, du groupe des poètes réunis aux Enfers. Il n'a pas craint de le blâmer pour la peinture d'un caractère [1] et de lui reprocher, de façon assez vive, les paroles que lui prête Suétone à propos du *Culex* [2].

Il ne semble pas avoir imité Lucain dans l'*Africa* [3]. Toutefois, son patriotisme lui allait au cœur ; il admirait l'énergie de certaines de ses expressions et ne dédaignait pas de les faire siennes, appliquant par exemple à la cour d'Avignon le *Nox ingens scelerum* du poète stoïcien [4]. Ce qu'on peut remarquer aussi, c'est qu'avec Pétrarque Lucain commence à sortir du rang des historiens, où le Moyen Age l'avait constamment placé et où Boccace le maintient encore [5]. Pétrarque l'a pris en défaut d'exactitude non seulement pour des détails [6], mais pour des faits d'une certaine importance,

1. *Fam.* IX, 9.

2. *Hic me locus admonet Lucani Cordubensis, qui ardentis uir ingenii atque animi, quae ut ad ascensum sic et ad praecipitium uia est, cum se adhuc iuuenem et prouectum suorum iam prosperum studiorum cerneret, et aetatem suam et rerum a se ceptarum reputans initia successuque operum elatus, seque ipsum cum Virgilio comparare ausus, libri, quem de ciuili bello morte praeuentus inexpletum liquit, partem recitans, in praefatione quadam dixit : Et quantum restat mihi ad Culicem ? Huic insolenti percunctationi, an tunc a quoque amicorum quidue responsum fuerit incertum habeo ; certe ego ex quo illam legi primum, gloriabundo illi saepe tacitus et indignans hoc respondi : Bone homo, ad Culicem quidem nihil, sed immensum ad Aeneida !* (*Sen.* V, 2 (3) ; *Op.* 794, avec un texte peu correct). Cf. Suétone, *Lucani uita.* L'anecdote est rapportée aussi par Boccace dans un morceau sur Lucain (*Comento sopra la Comm.*, éd. Milanesi, t. I, p. 332).

3. D'après les comparaisons établies par Corradini. Cf. les rapprochements avec les *Rime* dans le *Saggio* de Carducci, p. 24, 25, 35, 39, 40, 105, 115, 160.

4. *Sine titulo*, 15 (13 ; *Op.* 724).

5. Cf. Hortis, *Studj*, p. 405, sqq., et Graf, *Roma*, t. II, p. 315-318. On y trouvera les renvois nécessaires, auxquels il faut joindre : Paul Meyer, *Les faits des Romains*, dans *Romania*, t. XIV, et Parodi, *Le storie di Cesare*, dans *Studj di filol. rom.*, t. IV. Sur les poèmes imités de Lucain, v. G. Paris, *La littérature française au moyen âge* [2], § 48.

6. Cf. *Sen.* III, 1 (*Op.* 772).

tels que la présence de Cicéron à Pharsale [1]; il ne saurait désormais le considérer comme une source historique bien sûre; c'est à propos de Lucain qu'il reconnaît qu'on puisse ne pas ajouter foi aux récits de l'histoire faits dans la forme poétique [2]. Si le poète et le moraliste de la *Pharsale* sont peut-être plus souvent envisagés par Pétrarque que le narrateur, il ne s'ensuit pas qu'il se prive entièrement d'emprunter des renseignements à ce dernier; il le fait même plusieurs fois dans sa vie de César, sans nommer Lucain [3], et une fois dans sa vie de Pompée, en le nommant [4].

Nous ne comprenons guère l'admiration de Pétrarque pour les deux poèmes de Stace. Elle lui venait des générations précédentes, qui avaient étudié ce poète plus que Virgile. On sait, sans qu'il soit besoin d'insister, quel parti les littératures en langue vulgaire avaient tiré de la *Thébaïde* [5]. Bien entendu, autour du nom de Stace s'était créée une légende, analogue sur plus d'un point à celle du poète de l'*Énéide*. On en avait fait un chrétien et même un martyr, converti par Virgile et par la persécution de Domitien. C'est comme chrétien, *chiuso christian*, qu'il figure dans les chants XXI et suivants du *Purgatorio*. Pétrarque n'admet pas cette

1. *A Lucano tota illa res ficta* [*Phars.*, VII, 62 sqq.]..., *neque enim Tullius Thessalicis campis interfuit, sed ad perferendum uoces ac uota omnium in aures ducis haud immerito ille unus idoneus uisus est* (*Fam.* XII, 15). — L'annotateur d'un ms. Rehdigeranus de la *Pharsale*, daté de 1421, un certain *Guilielmus Cappellus de Aulecta* a noté à VII, 94 : *In nullo historico reperitur quod Tullius fecerit praedictam persuationem ; imo dicit Petrarca quod Lucanus artificiose id posuit, ut exprimeret uoluntatem Pompei* (cité par Chr. Schneider, *Hist. Iulii Caes.*, p. LXXXVIII).

2. *Poeticae tubae minus est fidei* (*Rem.* II, 96).

3. Cf. Kirner, *Sulle opere stor. di F. P.*, Pise, 1889. p. 56, n. 1.

4. *De Vir. illustr.*, éd. de Bologne, t. I, p. 820. Sabbadini a établi que P. s'est servi des scholiastes de Lucain (*Le scoperte dei codici latini e greci*, p. 39).

5. Cf. la préface de l'éd. du *Roman de Thèbes*, par L. Constans (public. de la *Société des anciens textes*), Paris, 1890, t. II, notamment p. CXIX et CLIII sqq. Pour l'autre partie de la question, v. Luigi Valmaggi, *La fortuna di Stazio nella tradizione litteraria latina e bassolatina* (dans la *Rivista di filol.*, 1893).

tradition et se garde bien, au point de vue littéraire, de rapprocher Stace de Virgile ; mais il a à son sujet quelques notions inexactes : il l'appelle *Statius Pampinius* et il confond le poète avec le rhéteur de Toulouse, Statius Ursulus, dont parle S. Jérôme [1]. Il partage, sur son origine toulousaine, l'erreur commune à tout le Moyen Age [2], que corrigea seule la découverte des *Sylvae* ; il se moque toutefois des lettrés mal informés qui font du poète un contemporain d'Ennius [3]. Il le défend, en écrivant à Urbain V, de l'accusation de suicide, pour la raison, d'ailleurs singulière, qu'il a pu achever ses deux poèmes : *His* [*Lucretio et Lucano*] *poetam unum, nescio an uobis cognitum, carum nobis, Statium Pampinium addunt quidam, sed falluntur, opus enim hic utrumque perfecit* [4]. Dans son épître à Homère, il fait intervenir l'exemple de Stace pour excuser Virgile de n'avoir pas nommé le poète grec. N'est-ce pas, dit-il, à la fin de la *Thébaïde* que Stace a payé à Virgile son hommage de reconnaissance ? Si Virgile eût vécu et achevé l'*Énéide*, c'est de la même manière, sans aucun doute, que son devoir envers Homère eût été rempli. Observons, à ce propos, que le passage fameux auquel il est fait allusion ici, paraît avoir beaucoup touché Pétrarque et entrer pour quelque chose dans la sympathie qu'il professe pour l'auteur de la *Thébaïde* [5].

1. *Rem.* II, 125 ; *Contra Gall.*, *Op.* 1081 : *Statium origine Gallum non inficior, addo, si libet, Lucanum ex Hispania ; ceterum, undecunque ipsi fuerint, stilus est Italus.*

2. Ainsi Boccace, dans sa vie de P., à propos du couronnement au Capitole : *Quod quidem ibidem fieri non ante contigerat a coronatione dignissima Statii Pampinei Surculi Tolosani, qui... sub Domitiano Caesare creditur coronatus* (Rossetti, *P.*, *Giul. Celso e Boccaccio*, p. 320 et 344). D'autres contemporains font la même confusion, qui a laissé trace dans quelque mss. de Stace. Dante met de côté le nom de Surculus, mais appelle aussi le poète *Tolosano* ; Boccace fait de même dans l'*Amorosa visione* (V. 34).

3. *Fam.* IV, 15.

4. *Sen.* XI, 17 (*Op.* 895).

5. Cf. *Fam.* III, 18 et XXIV, 12 (à Homère), où P. appelle Stace, à cause de

Malgré son admiration, un peu conventionnelle peut-être, Pétrarque est embarrassé pour citer Stace et ne lui emprunte guère qu'une quinzaine de passages [1]. Son exemplaire de l'*Achilléide*, qui est à la suite du Virgile de l'Ambrosienne, est à peine annoté. Il aurait été plus heureux évidemment de connaître les *Silves* et n'eût pas manqué de s'en servir pour enrichir ses œuvres; mais, quoi qu'on ait dit à ce sujet [2], cette partie de l'œuvre de Stace lui est restée inconnue; je n'ai, du moins, rencontré aucun indice permettant d'affirmer le contraire.

Les contemporains de Pétrarque goûtaient Stace comme lui et vraisemblablement plus encore. L'un d'eux se prenait d'enthousiasme pour la *Thébaïde* et, en ayant trouvé un bon exemplaire, priait un ami de lui prêter le sien pour faire transcrire les scholies qui s'y trouvaient [3]. Un des érudits du XIV[e] siècle qui se sont le plus occupés de Stace est Francesco Nelli. Sa correspondance avec Pétrarque contient plusieurs mentions de ses études sur ce poète. Dès sa première lettre, il le cite[4] et, quelques années après, il fait transcrire et corrige

l'hommage à Virgile, *Vir praeter ingenii laudem insigni morum urbanitate conspicuus*.

1. Pour les imitations dans le *Canzoniere*, v. Carducci, *Saggio*, p. 14, 23, 41, 163.

2. Koerting, p. 487 (d'après lui Hortis, p. 410), n'a pas cité d'exemple à l'appui de son affirmation. On peut remarquer que Pétrarque, qui lisait si attentivement les auteurs anciens, aurait appris aisément dans les *Silves* l'origine napolitaine de l'auteur.

3. *Cum pridem casu fortuito peruenisset ad manus meas liber pulcherrimus fraternas acies et Thebanorum conflictum suis metris demonstrantem, emi pro pretio competenti; sed cum sine magistro uel glossis intellectum debitum non attingam, recordatus tui Thebaidos, proposui eum tibi amicabiliter quaerere per praesentes, quem ut mihi praestes affectanter expono, tantum quod glossas illas in meo breuiter redigere faciam et remittam; erit mihi obsequium permaximum.* La lettre écrite *Apud busta Virgilii* a été publiée par Corazzini, parmi les lettres attribuées à Boccace, *Le lettere ed. e ined.*, p. 465.

4. *Vale igitur et longum uale, quia ultra me tulit impetus quam meditatus sim, et uere quod apud te legi sumptum de Statio* Dulce loqui miseris *in mentem uenit* (*Par.* 8631, f. 3).

lui-même, à Florence, un exemplaire de Stace d'après celui de son illustre ami. *Retardauit has litteras*, lui écrit-il, *precipue Tolosanus noster et, ut aiunt, Maronis scimia gloriosi*[1], *cuius lectioni atque scriptoris correctioni per tractum non modici temporis institi curiosus, eoque magis quia exemplar unum habeo digestum tuorum oculorum digitorumque subiectum examini, puntatum, signatum, atque paucis admodum glosulis in dubiis de manu tua proprie exornatum. Ille me totum tunc Statius habeat illectum, quia etsi alias perfunctorie, nunc triti ac confricati piperis fragrantis suauius sentiebam odorem et grandiloquam atque heroycam liram illam libentissime complectebar*[2]. Plus tard encore, en 1362, étant à Naples, Nelli envoie à Pétrarque une lettre écrite cinq ans auparavant et dans laquelle il étudie, sans oser se prononcer, un problème relatif à l'*Achilléide*: le poème est-il complet ou bien, selon l'opinion de Dante[3], est-il demeuré inachevé[4]? Nous n'avons pas la réponse de Pétrarque sur cette intéressante question de critique, qu'un contemporain, Francesco da Buti, le commentateur dantesque, tranchait dans le sens de l'achèvement; nous savons seulement que Nelli se montrait satisfait de la décision reçue, puisqu'il en accusait réception en ces termes: *In littera tua, ubi solutionem questionis*

1. L'expression n'avait alors aucun sens désobligeant; c'est pour faire l'éloge de Salutati que Filippo Villani, un peu plus tard, l'appelle (et d'ailleurs bien à tort) « scimia di Cicerone ».

2. *Par.* 8631, f. 18 (éd. Cochin, p. 216).

3. Cantai di Tebe e poi del grande Achille,
Ma caddi in via con la seconda soma.
(*Purg.* XXI, 92-93.)

4. V. la 27e lettre de Nelli, éd. Cochin, p. 285 : *Sic ille heroyci carminis Surculus Tholosanus uerba sua in principio Achilleydos in utramuis intelligentie partem intexuit, nunc librum imperfectum demonstrans, nunc perfectum, sed longe latentius. Superuenit, opinate satis apud multos scientie, Dantes noster librum illum minime consumatum asserens, cuius quamuis uulgariter poetantis non audeo sententiam reprobare...* Tel était aussi l'avis de Forese de' Donati.

Statii Achylleidos tam ualidis rationibus absoluebas... [1] Mais nous n'ignorons point quelle solution avait adoptée Pétrarque : partageant ici une erreur fréquente de son temps, il croyait que l'*Achilleide* était complète [2].

Les lettres de Nelli font connaître l'existence d'un manuscrit de la *Thébaïde*, dont le texte avait été revu, ponctué et souscrit par Pétrarque, et qui portait en outre quelques notes de sa main sur des doutes soulevés par le poème. Il avait donc fait pour Stace un travail analogue à celui qu'il avait consacré à Térence. Ce précieux autographe ne m'est pas connu, mais l'absence en est moins regrettable, puisqu'il peut être représenté en partie par l'exemplaire de Nelli. Ce dernier se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris, *Par. 8061;* il provient de la collection de Pavie [3], ce qui donnerait à penser qu'il a pu y entrer avec les manuscrits de Pétrarque, celui-ci l'ayant peut-être recueilli comme un souvenir après la mort du prieur des SS. Apôtres [4]. Ce n'est là, disons-le vite, qu'une simple supposition, car aucune trace de l'écriture du poète ne s'y retrouve ; en revanche, on y remarque des signes de lecture marginaux de plusieurs mains. Il ne serait pas impossible que le Stace de Nelli fût

1. C'est la dernière lettre de Nelli, écrite de Naples, le 20 décembre 1362. *Par.* 8631, f. 44 (éd. Cochin, p. 305).

2. V. plus haut, p. 198. Sur l'*Achilleide*, scholies de P. au chap. VIII.

3. Les armes des Visconti sont dessinées en surcharge à la première page. C'est le n° 93 de leur inventaire : *Statius Thebaidos copertus corio rubeo albicato. Incipit in textu.* Fraternas acies, *et finitur* Occidit et meriti post me referentur honores. *Sig. Dccccl j.* Il compte 120 ff., n'a ni titre ni rubriques, et porte des signatures postérieures à Nelli : *Petrus de Sfondratis. Liber Petri de Sfondratis. Domino Iohanni de Rapolano.*

4. V. dans la lettre sur la mort de Nelli (Simonide), le passage où P. demande à Boccace de partager avec lui les lettres et travaux de leur ami commun restés inachevés (*Sen.* III, 1 ; *Op.* 767). La confection du recueil aujourd'hui conservé à Paris (cf. p. 114) est évidemment un hommage rendu par le poète à la mémoire littéraire de Nelli.

de provenance avignonaise; l'ornementation du volume pourrait être du midi de la France, et il est curieux d'établir, d'autre part, que l'humaniste florentin a fait un long séjour à la cour pontificale, quelques années après le départ définitif de Pétrarque [1]. On devine, en tous cas, l'intérêt spécial qui s'attache pour nous à un manuscrit annoté par un lettré tel que Nelli.

On lit, en effet, tout à la fin : *Hunc librum quam diligentius potui correxi ego prior Sanctorum Apostolorum, adeo ut ipsum adprime correctum credam bonis habitis exemplaribus.* Cette note, qui est un autographe parfaitement sûr de Nelli, permet de reconnaître, parmi les annotations du manuscrit, celles qui lui appartiennent et dont plusieurs peut-être ont été tirées par lui de l'exemplaire de son ami. En ce dernier groupe figureraient sans doute certains sommaires, tout à fait analogues à ceux de Pétrarque [2], et, plus probablement encore, quelques rapprochements de Stace avec d'autres poètes, par exemple : F. 10, *Theb.* II, 5 : *Virg. in vj°. Alligat et nouies Stix interfusa coercet* [3]; II, 14-15 : *Virg. in Georg. Inuidia infelix*

1. Cf. deux des plus intéressantes lettres du recueil de Nelli, la 18e et la 19e, qu'il faut dater de 1357 et de 1358 (cf. Cochin, p. 121). Voici, extrait de la première (*Auin. vj id. sept.*), le récit d'une visite à Vaucluse, un des premiers pèlerinages pétrarquesques, à coup sûr, dont on puisse trouver le souvenir : *Si de mei aduentus tempore queris, ea maxime qua non licuit tempestate te hic adesse, ubi quam plures ac iuniores egisti annos, ubi Affricam nostram diu et multum elaboratam altis e pectore sensibus euoluisti, Auinionem solam, Vallem Clusam nunc uere clausam et incola suo uiduam tristibus ego precordiis adinueni. Sed paucis annorum exactis curriculis, presulem urbis nostre* [Angelo Acciaiuoli, évêque de Florence, qui visita P. à Vaucluse en 1352; cf. *Fam.* XII, 12], *quem tu alibi magnis puritatum laudibus extulisti, huc aduentasse commemini, ubi tunc firmissimis studiis tenebaris, et ubi octo fere mensium tempus triuit...* (*Par.* 8631, f. 25; éd. Cochin, p. 240). La lettre continue par des nouvelles des amis communs d'Avignon et de Giovanni Petrarca, qui s'y trouve. Il est à supposer que, pendant ce long séjour, le studieux Nelli a cherché à se procurer des manuscrits.

2. *Pia lamentatio nutricis ; Satis eleganter ac poetice de Narcisso*, etc. F. 19', III, 5 : *Nota, nota. Uno loco duo nota dignissima.*

3. Cette note fournit presque la preuve paléographique qu'elle a été copiée

Stigem et cet. [1] F. 10', II, 22 : *Iuxta illud Lucani in vj°. Hos scelerum ritus et cet.* F. 27', III, 661 : *Nota. Primus in orbe deos fecit timor* (vers cité par Pétrarque). Faut-il attribuer à l'exemplaire de Pétrarque ou à l'activité de Nelli la revision apportée ici à un texte extrêmement incorrect? La ponctuation et les corrections interlinéaires ou marginales, parfois en surcharge sur un grattage, sont de la main du prieur. Les variantes des autres manuscrits sont indiquées par *alibi* ou *alia littera* [2] (F. 10', II, 37-40 : *Istos quatuor uersus ligatos simul in nullo alio Statio inueni; nescio utrum sint de textu nec ne*). Enfin, les arguments en vers, qui se trouvent dans certains manuscrits de la *Thébaïde* à partir du chant II, ont été ajoutés dans la collation.

Si l'on s'en tenait au témoignage des œuvres de Pétrarque, on pourrait croire qu'il a lu à peine Claudien, qui n'y est cité que rarement [3]. Il semble cependant que notre humaniste aurait dû s'intéresser davantage à un écrivain dont, comme tous les auteurs florentins de son temps, il se croyait le compatriote et qu'il appelle expressément *Claudianus Florentinus* [4]. Mais nous avons conservé le Claudien de Pétrarque

Elle semble avoir été mal transcrite d'une plus ancienne qui aurait eu *iv* au lieu de *vi*; le renvoi se rapporte en effet à *Georg*. IV, 480.

1. Le vers est cité de mémoire inexactement. Cf. *Georg*. III, 37.

2. Parfois avec une appréciation : *Alia littera habet, sed non melius*.

3. *Fam*. III, 1, 3, VI, 3, VII, 15 ; *Rem*. I, 92 ; fragm. inéd. du *De viris*, p. p. Nolhac, p. 142 (p. 143 est identique à *Fam*. VII, 15). Il y a sans doute une réminiscence dans *Hist. Iulii Caes.*, éd. Schneider, p. 255 (*quo maior est altitudo, eo grauior ruina*); elle est plus sûre encore dans *Sen*. VIII, 1 (*Op*. 827), où la mention des précoces cheveux blancs de Stilicon est prise à *De nuptiis Hon. et Mar.*, v. 325. Ajouter les citations de nos mss.

4. *Rem*. II, 125. Cf. le passage du *Contra Gallum* (*Op*. 1081), où P. distingue le poète de son homonyme chrétien Claudianus de Lyon, et que je ne reproduis pas, car on peut le trouver dans Hortis, *Studj*, p. 410. P. a dû être reconnaissant à Claudien des vers sur Scipion l'Africain, dans le préambule du *De consul. Stilic III* (*Le De Viris illustr. de P.*, p. 142).

et ce manuscrit établit, en effet, qu'il avait étudié avec quelque intérêt le poète d'Alexandrie. Le *Par. 8082* est de la fin du XIIIe siècle et compte 104 feuillets, plus trois feuillets préliminaires contenant, sur deux colonnes, des fragments des chants I et III du *Raptus Proserpinae* écrits au XIIIe siècle [1]. Le recueil s'ouvre par le texte complet du *Raptus*, mais il ne porte ni titres, ni souscriptions [2], et les ouvrages n'y sont distingués les uns des autres que par des initiales ornées ; ils se présentent, à partir du f. 15, dans l'ordre suivant : *In Rufinum*, I et II ; *De bello Gildonico ; In Eutropium*, I et II ; *De nuptiis Honorii et Mariae ; Panegyris in tertium Honorii consulatum ;* id.e *in quartum ; Panegyris in consulatum Mallii Theodori ; In primum et secundum consulatum Stiliconis*, I, II et III ; *Panegyris in sextum Honorii consulatum ; De bello Getico.* C'est, comme on le voit, la plus grande partie des œuvres de Claudien [3].

Le texte est presque entièrement accompagné de scholies et gloses interlinéaires de première main, qui ont dû être instructives pour Pétrarque. Ses notes personnelles sont assez nombreuses, mais mutilées en beaucoup d'endroits par une ancienne rognure. Il y a de nombreux sommaires [4] et les rapprochements que voici avec Ovide, Cicéron, Servius et Homère : F 2', *Rapt.* I, 136 : *Mater Martis. Require 5 Fastorum in festo Flore.* F. 15', *In Ruf.* I 12' : *Hec pars huius indaginis est 3 de natura deorum ad finem.* F. 16', id. I, 123 (lieu de descente d'Ulysse aux Enfers) : *Locum hunc non in Oceani*

1. Après rognure, le ms. mesure 260 × 162 mill. Rel. de velours rouge. C'est le no 42 de l'inventaire de Pavie.

2. Excepté au f. 14 : *Explicit Claudianus de raptu Proserpine.*

3. Manquent : *Laus Serenae reg., Epithal. dictum Palladio et Celerinae, Paneg. in Probini et Olybrii consul., Gigantomachia* et petits poèmes.

4. Voici ceux du f. 3 : *Ultima regna. Comparatio. Cometes. Ciclopum tecta. Tela Proserpine.*

litoribus, sed in Campania fuisse testatur Seruius 6° En. in Acheronte refuso et cet. (D'écriture postérieure :) *Hec tamen descriptio apud Homerum est Odissee libro xj° in principio.* Le *Raptus* est le poème auquel Pétrarque a accordé le plus d'attention ; les autres portent quelques signes de lecture et même des variantes de sa main, mais on voit qu'il a recherché surtout, chez ce poète voisin des barbares, les témoignages de la gloire de l'ancienne Rome. Au f. 64, par exemple, au coup d'œil rapide que jette Claudien sur les premiers âges de l'histoire romaine (*In quart. Hon. consul.*, 399 sqq.), il met en marge : *Exempla ueterum Romanorum*. Ausone, que nous allons rencontrer dans le manuscrit suivant, l'intéressera moins encore que Claudien, parce que les allusions de ce genre y sont plus rares.

Le *Par. 8500* est peut-être le recueil le plus curieusement composé de la collection de Pétrarque. Il est formé de plusieurs manuscrits distincts quoique d'une justification uniforme, dont la réunion a été décidée par le premier propriétaire, et il compte, sur ses 105 feuillets, un certain nombre de pages blanches [1]. L'époque de l'exécution, environ le milieu du XIVe siècle, et le choix des ouvrages tendent à faire croire que c'est pour notre bibliophile en personne qu'ont travaillé les divers copistes ; il semble avoir voulu grouper ici une série de livres ou d'extraits de livres d'érudition classique, trop étendus pour être reliés à part. Plusieurs parties sont accompagnées de miniatures importantes que j'ai décrites ailleurs [2] : la série la plus remarquable est

1. 372 × 240 mill. Reliure toute récente. N° 181 de l'inventaire de Pavie.

2. Cf. *Mss. à miniatures de la biblioth. de P.*, Paris, 1889, p. 4-7. Il est assez instructif de constater que le miniaturiste de Pétrarque est resté absolument enchaîné, dans l'illustration du livre de Cassiodore, par la tradition symbolique du Moyen Age. (V. ses représentations de la Grammaire, de la Dialectique, de la Musique, etc.). Les reproductions ont été publiées par Léon Dorez, dans l'ouvrage cité p. 69. Outre l'important commentaire de Dorez sur les dessins du ms. de

consacrée à symboliser les sept Arts libéraux, et le morceau le plus considérable, placé en tête de l'apocryphe d'Aristote *De pomo*, représente la mort du philosophe entouré de ses disciples de toutes nations.

Pour indiquer brièvement le contenu du volume, reproduisons, en la complétant à l'aide des rubriques et en ajoutant l'indication des feuillets, une table initiale du xve siècle : F. 1, *Fulgentii Plantiadis uita.* — F. 3, [*Fulgentii*] *liber Mythologiarum.* — F. 14, *Ausonii ludus septem sapientum.* — F. 16, *Periocha in Homerum.* — F. 20′, *Epistole uarie.* — F. 27′, *Prudentii carmen de natura anime.* — F. 28, [*Ausonii uersus pascales*]. — F. 28, [*Prudentii*] *De fide.* — F. 29, [*Ausonii*] *Catalogus nobilium urbium.* — F. 30, *Cassiodori liber secularium litterarum* [1]. — F. 43′, [*Isidorus libro Etymologiarum quarto, capitulo xiij de medicina*]. — F. 44, *Boetii de scholastica disciplina.* — F. 50, *De decem Sibyllis* [2]. — F. 51, [*Incipit liber Erithee Sybille de Troianorum et ceterorum principium euentus* (*sic*)] [3]. — F. 54′,

Chantilly, on consultera le travail de P. d'Ancona, dans l'*Arte*, de septembre-octobre 1902, sur la représentation allégorique des Arts libéraux, depuis les miniatures de la Bible de Vienne jusqu'aux œuvres de la Renaissance.

1. Texte assez différent de celui de Garet (reproduit dans Migne, t. LXX, col. 1049-1220). L'espace est ménagé pour des figures démonstratives destinées à accompagner l'ouvrage et dont les légendes sont déjà mises à l'encre rouge.

2. Inc. : *Sibille generaliter dicuntur...* Fin. : *Extat liber qui dicitur Nasilogriphus* [*Vat.* 3424 : *Vasilographia.* Cf. *Bibl. de F. Orsini*, p. 251, n. 3], *licet imperialis scriptura, editus ab eadem Erithea Sibilla... quem de caldeo sermone Dotapater peritissimus iu grecum transtulit. Tandem de erario Hemanuelis imperatoris eductum Eugentus* [*Vat. : deductum Eugenii*] *regis Sicilie admiratus de greco transtulit in latinum.* Le livre de la Sybille qui suit est entouré de scholies.

3. Pétrarque s'est servi de cet apocryphe pour un passage du *De otio relig.* I (*Op.* 304 ; cf. 360) ; il termine la citation qu'il en fait par ces mots : *Quae Erythreae procul dubio Sibyllae sunt, ut quae ex eius libro ad contextum elicui.* Dans un autre ouvrage, il exprime au moins un doute sur l'attribution : *Extat libellus quem sibi* [*S. Erythreae*] *attribuerunt, in quo, si modo suus est, Troianorum et Graecorum exitus et Romanae urbis imperii originem et labores et successus uarios ; inter haec aduentum Dei in terras multaque religionis nostrae clarissima multa quoque de erroribus externis et internis.* (*Rer. mem.* IV, 3 ; *Op.* 470). Dans le ms., une seule note de P., f. 54 : *Hic Antichristus. Et nos de alio credebamus.*

Aristoteles de pomo. — F. 57, *Ennarationes in Metamorph. Ouidii* [1]. — F. 75. [*De uita et titulis librorum Prudentii*]. — F. 75', *Prudentii etiam carmen de pugna uitiorum et uirtutum* [2]. — F. 83, *Albrici uiri illustris Poetarius, unde idolorum ritus inoleuerit, ubi omnis uetustas deorum antiquorum exprimitur.*

Les ouvrages de mythographie tiennent, comme on le voit, une grande place dans le recueil et on peut croire que Pétrarque les recueillait surtout pour comprendre les poètes.

Les *Mythologiae* de Fulgence sont un des traités les plus utilisés par Boccace dans ses *Genealogiae deorum* [3]. Les *Enarrationes* sur Ovide ne sont autres que les *Narrationes fabularum* de Lactantius Placidus [4]. Quant au *Poetarius* ou plutôt à la partie du *Poetarius* d'Albericus, il doit être identifié avec le traité anonyme retrouvé seulement par Angelo Mai et connu par les philologues, depuis sa publication, sous la dénomination de *Tertius mythographus Vaticanus* [5]. Cet ouvrage a également beaucoup servi à Boccace, qui le cite sous le nom d'Albericus ; il n'a pas été moins familier à Pétrarque, qui semble y avoir puisé une bonne part de ses connaissances mythologiques et qui a indiqué cette source, sinon dans ses œuvres [6], du moins dans les notes de ses livres [7].

1. Inc. (après trois distiques : *Orba parente suo...*) : *Chaos, ut Hesiodi indicat uolumen quod deorum originem continet...*

2. Avec cette rubrique : *Datricolos tristrophos. Nam primus uersus gliconius dicitur, constans ex spondeo, choriambo et pyrrichio* (*sic*).

3. Cf. Hortis, *Studj*, p. 461 sqq.

4. *Auctores mythogr. lat.*, Leyde et Amsterdam, 1742, t. II, pp. 787-895. Léopold Sudre, à qui l'on doit cette identification, a cité le ms. de P. dans son étude, *Pub. Ouidii Nasonis Metamorphoseon libros*, etc., 1893, p. [illegible], note 2.

5. Mai, *Class. auct. e Vat. cod. ed.*, t. III, 1831, p. 161 sqq. ; réimpression par G. H. Bode, *Scriptores rer. myth. lat. tres Romae nuper reperti*, 1834.

6. Ce nom ne s'y rencontre pas. Cependant, pour la rédaction du *De Viris*, Pétrarque s'est servi du *Poetarius* ; v. par ex., dans la vie de Ninus, p. 118 de mon édition, l'anecdote sur Syrophanes et comparer avec le prologue d'Albericus. Boccace a remarqué le premier que celui-ci fait des emprunts à Fulgence (Hortis, p. 463, n. 3).

7. V. plus haut, p. 158.

Aucune annotation de Pétrarque ne figure sur les marges des traités mythologiques. Il n'y a, d'ailleurs, dans tout le manuscrit, que les ouvrages d'Ausone qui portent des marques de son étude. Ce choix d'œuvres diverses du poète de Bordeaux est peu étendu et comprend seulement, avec les *Periochae*, dont l'attribution à Ausone n'est pas certaine, les morceaux de poésie et de prose dont voici l'énumération [1] : F. 20', *Paulini ad Ausonium epist.*; f. 22', *Ausonii ad Paulinum epist.* 23, 25, 24; f. 24, *Symmachi ad Ausonium epist.* I, 31; f. 24', *Ausonii ad Symmachum epist.* 27; *Symmachi ad Ausonium epist.* I, 25; f. 25, *Epist. Theodosii Augusti* (I); *Responsio Ausonii ad Theodosium* (II); f. 25', « *Incipit Gripus ternarii numeri* » (XXVI); f. 26, « *Eiusdem* ΠΡΟCΟΠΟΙCΙΑ *in chartam* » [*sic*] (*epigr.* 35); *Liber Protrepticus* (XIII); *Genethliacon* (XIV), « *Apophasis poetagorica* » [*sic*] (XXIX); f. 28, *Versus pascales* (IX); f. 29, *Cathalogus* (XIX). Quoique restreint, ce recueil est d'une certaine valeur pour la constitution du texte d'Ausone. Les *Periochae* de l'Iliade et de l'Odyssée, sans nom d'auteur et précédées de vers grecs défigurés par un copiste ignorant de cette langue, n'ont été connus du dernier éditeur que par notre volume[2]. Le même savant a fait

1. Les chiffres entre parenthèses correspondent aux nos d'ordre des *Opuscula* dans l'éd. des *Monumenta Germ.*; les autres se réfèrent aux recueils de la même édition (*D. Magni Ausonii opusc.*, éd. C. Schenkl, Berlin, 1883).

2. Cf. Schenkl, p. LI. J'ai rencontré, pour ma part, un autre ms. du XIVe siècle qui contient les *Periochae*; il est à la Malatestiana de Cesena, *Plut. XII, cod.* 6, à la suite d'un texte curieusement enluminé du *Somnium Scipionis*, à l'usage d'un amateur de Cicéron. (Décrit au catalogue de Muccioli, part. II, p. 68 et 239, et par Zazzeri, *Sui codici e libri a stampa della bibl. Malatestiana*, Cesena, 1887, p. 354-359). Ce ms. m'a attiré à Cesena, dès que Novati me l'a fait connaître, pour voir si, par hasard, il ne viendrait pas de notre bibliothèque. Il n'y a aucune trace de passage entre les mains de P.; mais les *Periochae*, dont le titre ne mentionne pas Ausone, comme dans le ms. de Paris, portent en tête à l'encre rouge : *Liber Francisci Petrarche laureati.* Sans avoir eu le temps de faire la comparaison des deux textes, je crois assez vraisemblablement que c'est le même texte que celui

l'histoire complète du manuscrit et de ses dérivés, et montré notamment qu'il s'est trouvé à la bibliothèque de Pavie entre les mains de Tristano Calchi, qui en a transmis des extraits à Taddeo Ugoleti pour l'édition de 1499 [1]; Schenkl n'a ignoré qu'un détail, la provenance de Pétrarque.

Pétrarque a peut-être possédé d'autres œuvres d'Ausone que celles que contient son manuscrit. Trois citations qu'il fait de cet auteur, et qui sont, je crois, les seules, sont tirées, en effet, l'une du *Ludus*, l'autre du catalogue des villes, la troisième de l'épître à Théodose [2]. Toutefois, les vers de la dixième églogue consacrés à Ausone renferment des réminiscences de l'*Inuitatio ad Paulum* et des *Praefatiunculae*; et ces poèmes manquent au recueil de Paris, ainsi que les *Monosyllabi*, que Pétrarque paraît aussi avoir connus [3].

Ausone reçoit dans le volume des signes marginaux [4] et quelques sommaires; les notes proprement dites sont fort rares. Au f. 15', et précisément sous la miniature qui montre le dernier des Sept Sages, Pétrarque a écrit : *Hic est Periander, ille amicus Arionis fidicinis, cuius fabulam scripsit Herodotus* [5]. F. 23, il reproche au poète l'acception d'un mot du vers 29 de l'épître 23 à Paulin : *Clandestinas. Sed male : Ug[uccio]*

de Paris, et que ce ms. de Cesena pourrait même en être une copie. Le copiste a-t-il eu l'intention d'attribuer l'ouvrage à P.? A-t-il voulu marquer simplement qu'il prenait le texte dans un livre appartenant à P., ou que, l'y trouvant sans nom d'auteur, il le supposait du propriétaire? Ce sont des questions qu'il y aura peut-être lieu de soulever. Dès à présent, on peut ajouter au grand travail de Schenkl cette modeste indication bibliographique.

1. Cf. Schenkl, p. XL. Le ms. avait été entièrement décrit par Peiper, *Die handschriftl. Ueberlief. des Ausonius*, Leipzig, 1879, p. 221 sqq.

2. *Rem.* II, 14; *Sen.* VI, 8 (*De auar. uitanda*, *Op.* 551, pour les mots *Aurea Roma*); *Var.* 9 et ms. *Par.* 6802. V. aussi plus loin, p. 266.

3. Il les imite dans *Fam.*, IX, 9 (*Animi lux, consilii dux, studii fax, dissidentium pax*). V. Sabbadini, dans *Rendic. del R. Ist. lomb.*, 1906, p. 385.

4. Surtout f. 24, à l'épître 24 : allusion aux Pyrénées, etc.

5. Cf. *Rem.* I, 23 (*De dulcedine a musica*).

et doctissimi. A la fin de l'épître de Symmaque, f. 24', il daigne sourire et met en marge : *Facetissime.* Mais, en somme, il s'intéresse peu à cette poésie de la décadence et n'a pour Ausone rien de l'admiration souvent exprimée par les humanistes postérieurs.

Pétrarque passe pour avoir connu Martial ; cette opinion me semble encore douteuse. Il y a, il est vrai, deux distiques de ce poète, insérés sans nom d'auteur dans un chapitre du *De Remediis* qui ont dû, sans doute, donner lieu à cette affirmation [1] ; et peut-être en est-il d'autres qui m'ont échappé. Mais, sans recourir aux florilèges moraux du Moyen Age qui ont utilisé Martial, c'est dans Isidore [2] que se retrouvent les quelques vers que Pétrarque a cités. De plus, le nom de Martial [3] n'est jamais prononcé par Pétrarque, alors qu'il étale si volontiers sa connaissance nominale des auteurs anciens et qu'il a même trouvé dans ses lectures mention de celui-ci [4]. Ce silence fera refuser d'admettre, jusqu'à preuve du contraire, qu'il ait eu sous les yeux le recueil des *Épigrammes*.

Il ne paraît pas avoir lu non plus les *Astronomiques* de Manilius, poète dont le nom manque de même à ses œuvres.

1. Ce sont *Epigr.* XIV, 73 (*Psittacus*) et 76 (*Pica*) : *Rem.* I, 64. L'allusion à Martial faite, selon Rossetti, à la fin de l'églogue X de P. n'est rien moins que sûre, non plus que l'emprunt à *Epigr.* VIII, 8, que le commentateur prête gratuitement à P. au même passage. Toutefois l'énumération de villes espagnoles de l'églogue paraît à Sabbadini empruntée à Martial, I, 61, 7-12 ; il est porté à conclure que P. a pu voir un ms. fragmentaire.

2. *Etymol.*, XII, 7, 24, 46.

3. Ni celui de *Coquus* sous lequel on le désignait souvent (Pastoret a fait de *Coquus* « un poète inconnu » cité par Jean de Salisbury ; *Hist. litt. de la France.* t. XIV, p. 160).

4. Martial paraît, pour V, 29 (*contra Gelliam*), dans l'*Histoire Auguste* (*Alex. Sev.* 38) ; dans le ms. de Paris 5816, étudié plus loin, le nom se présente ainsi : *Ut martialis cochi etiam epigramma significat*... et P. lui-même a remarqué en marge : *Martialis Cocus.*

Quant aux *Églogues* de Calpurnius, son ami Pastrengo, le lecteur de Catulle, lui en avait promis une copie : *Exspecto*, écrivait Pétrarque, *Calpurnii bucolicum carmen et tuam Varronis agriculturam ; ualde enim memini si quid mihi promittitur* [1] ; il est probable qu'après ce rappel l'ouvrage lui est parvenu. Il a eu entre les mains une rédaction des sentences de Publilius Syrus, si répandues au Moyen Age, et réunies avec les sentences tirées du pseudo-Sénèque *De moribus* [2]. Il invoque plusieurs fois ce mimographe qu'il nomme Publius et dont il loue la concision ; il connaît les citations qu'en fait Macrobe et aussi celles d'Aulu-Gelle ; mais il parle expressément du recueil des *Prouerbia Senecae*, dans une notice spéciale sur Syrus, et en y faisant de larges emprunts [3]. Quant aux autres noms de *poetae minores* qu'on rencontre dans les œuvres de Pétrarque, on peut penser qu'ils sont cités de seconde main.

Les poètes de l'époque chrétienne appellent une observation curieuse. Il semblerait qu'ils aient dû plaire à un lecteur assidu des Pères et du Psalmiste ; il n'en est rien. Cet ardent croyant a, pour la poésie qui célèbre la foi et les martyrs, un véritable dédain. Il la néglige plus qu'il ne l'ignore. Juvencus, Prudence, Sedulius, Arator passent, en effet, sous sa plume, en son énumération faite par jeu de tous les poètes anciens qui ont écrit en langue latine [4] ; il s'autorise de

1. *Fam.* XXII, 11. Ce Calpurnius était peut-être à la bibliothèque capitulaire de Vérone.

2. Cf. Hauréau, *Notices et extr. de quelques mss. lat.*, t. I, Paris, 1890, p. 233.

3. *Publium, quem in philosophis inseruit Seneca, ab histrionibus non excludam... Quaedam eius praecepta sensibus uberiora quam uerbis in Saturnalibus annumerata sunt... Quae, tametsi nescio qualiter, omnia fere Senecae Prouerbiis inserta reperiam, siue ipse, siue alter, siue quispiam de alieno liberalis fuerit, proprio tamen auctori surripienda non arbitror* (*Rer. mem.* III, 3 ; *Op.* 457. Cf. *Rer. mem.* II, 3).

4. Ils sont désignés, suivant le système allégorique de l'églogue X, par un jeu de mots sur leur nom (*Op.* II, p. 21) :

l'exemple de ces pieux auteurs, auprès de son frère le chartreux, pour se justifier de sacrifier aux Muses [1]. Mais, s'il sait se servir de leur nom pour plaider sa cause personnelle avec une naïveté qui sent la ruse, il se soucie fort peu de leurs œuvres. On ne les trouve pas citées une seule fois par lui, pas même celles de Prudence, dont il avait pourtant quelques poèmes dans un de ses manuscrits [2]. Deux distiques de S. Prosper sont transcrits, il est vrai, dans un de ses ouvrages dédié à des moines; mais Pétrarque prend soin d'indiquer que cette citation est amenée pour plaire aux jeunes gens et aux novices [3]. Il nomme honorablement Proba Falconia, uniquement parce que cette poétesse a fait un centon de Virgile [4]. Il ne fait aucun emprunt aux vers de S. Paulin de Nole [5], non plus qu'à ceux de Sidoine Apollinaire, qui semblent lui être inconnus; une phrase sur Cicéron, qu'il a lue à contresens au début des *Epistolae* de

Unus erat rutilus diuini ruris arator...
Huic comes, hinc prudens, hinc sedulus alter aranti...
Hispanum nostra modulantem uoce iuuencum.

Ausone est indiqué plus loin par le même procédé. Le passage relatif à Juvencus est dans les additions du ms. autographe (*La biblioth. de F. Orsini*, p. 287).

1. *Fam.* X, 4 : *Ut Prudentium, Prosperum atque Sedulium et ceteros praetermittam, quorum soluta oratione nihil omnino, metrica uero cernuntur opuscula. Noli itaque, frater, horrere quod Christo amicissimis ac sanctissimis uiris placuisse cognoscis.*

2. V. p. 169-170.

3. *De otio relig.* II (*Op.* 314, texte altéré) : *Equidem pueris nouitiisque uestris ut placeam ista lecturis.* Les vers sont 35-36, 39-40 du *Poema ad uxorem* attribué à Prosper (dans Migne, t. LI, col. 614). Prosper est indiqué comme un auteur mis entre les mains des enfants : *Ab ipsa pueritia, quando ceteri omnes aut Prospero inhiant aut Aesopo, ego libris Ciceronis incubui* (*Sen.* XVI, 1 ; *Op.* 946). Disons, à ce propos, que les *Aesopiae fabulae* que P. pouvait lire n'ont rien à voir avec le recueil de Phèdre et sont la paraphrase très répandue au Moyen Age qui porte le nom de Romulus.

4. *Proba quaedam... utriusque gnara sermonis... mundi originem et fortunas patrum et Christi adulatum... alienis uerbis amplexa est* (*Fam.*, XXI, 6).

5. Cf. *Rem.* II, 7 ; *Sen.* XII, 2 (*Op.* 908). La citation de *Fam.* I, 1, se rapporte à l'archidiacre Paulinus qui a écrit une vie de S. Ambroise.

Sidoine, lui a donné une idée fâcheuse de l'esprit de l'auteur [1], et, le style aidant, il semble qu'il ait bientôt jeté le livre. L'attention relative portée à Ausone ne fait que souligner davantage l'abstention envers ses confrères plus véritablement chrétiens.

Cette exclusion de toute une littérature poétique de la culture de Pétrarque doit être constatée, à la fin d'un chapitre où nous l'avons vu si studieux et si fidèle admirateur des poètes du paganisme ; on y peut trouver la preuve que la beauté littéraire l'emportait de beaucoup dans son esprit sur le fonds qu'elle décorait, et c'est une des observations qui mettent le mieux en relief les tendances de son humanisme.

1. Préf. aux *Fam.* : *Non me fugit irrisum et a Sidonio Ciceronem... Atque hoc Sidonius ausus est, Aluernus orator, non Latio se fingere fratrem, ut ait ille, quod ipsum satis erat audaciae, sed aemulum et, quod est grauius, irrisorem... Ille tamen adducit nescio quem Iulium Titianum et nescio quos Frontonianos suae irrisionis auctores*, etc. Cf. *Gai Sollii Sid. Apoll. epist. et carm.*, éd. Lütjohann, Berlin, 1887, p. 1.

CHAPITRE V

PÉTRARQUE ET CICÉRON

> **Quest' é quel Marco Tullio, in cui si mostra**
> **Chiaro quant' à eloquenzia e frutti e fiori.**
> **(*Trionfo della fama*, III).**

Cicéron est à la fois pour Pétrarque un modèle et un ami. L'enthousiaste propagande du grand Italien le fait sortir de l'admiration de convention où l'avait enfermé le Moyen Age et entrer dans la culture générale de l'esprit moderne ; il sera proposé désormais, et pour longtemps, à l'étude et à l'imitation de tout ce qui aspire au titre d'écrivain. Pétrarque l'invoque avec la ferveur qu'il mettrait à prier un saint de l'Église : « O père illustre de l'éloquence romaine ! ce n'est pas moi seulement qui t'exprime ma reconnaissance ; c'est tout ce qui s'orne des fleurs du parler latin. C'est de l'eau de tes sources que nous arrosons nos prairies ; c'est toi qui nous guides, toi qui nous soutiens, toi qui nous éclaires ! Si peu que nous ayons de talent d'écrire, c'est à toi que nous le devons, c'est sous tes auspices que nous l'exerçons... » [1]. Comment soutiendrait-on que les Grecs égalent un si grand homme ? Parmi les orateurs, Démosthène ne peut revendi-

1. *O Romani eloquii summe parens...* (*Fam.* XXIV, 4 ; leçons du *Par.* 8568, f. 281). Lire avec cette lettre. *Fam.* XXI, 10 ; *Var.* 25 ; *Sen.* XVI (XV), 1. Cf. Pline, *Hist. nat.* VII, 31, 9 : *Salue... facundiae latiarumque [illegible]arum parens...*

quer que la seconde place [1]; comme philosophe, Platon atteint peut-être Cicéron, mais ne saurait le surpasser; ainsi Pétrarque développe abondamment les comparaisons victorieuses que son ignorance des Grecs lui rend faciles.

Son culte est cependant aussi raisonné que sincère. La langue de Cicéron est pour lui un enchantement qui remonte aux impressions de son enfance : « A cet âge où je ne pouvais comprendre le sens des phrases, leur douceur et leur sonorité suffisaient à me retenir, et tout ce que je lisais ou entendais, qui n'était pas de Cicéron, me semblait rauque et dissonant [2]. » Les réminiscences d'un modèle aussi étudié apparaissent jusque dans ses vers italiens, où l'on ne s'attendrait pas à les trouver [3]. L'étendue et la variété de l'œuvre, qu'il découvre peu à peu, ont porté au comble son admiration [4]. C'est par là surtout qu'il cherche à imiter son maître; il ne s'applique pas à reproduire sa forme, puisque, loin de frayer la voie aux purs Cicéroniens, il affirme, au contraire, son droit d'écrivain à se former un style indépendant et personnel [5]. Les générations lettrées qui lui succéderont seront

1. Dopo venia Demostene, che fuori
È di speranza omai del primo loco,
Non ben contento de' secondi onori.

Tr. della fama, III, v. 22. Cf. Salutati, *Epist.*, éd. Novati, t. I, p. 338. Il est superflu de dire que P. ignore entièrement Démosthène.

2. *At illa quidem aetate nihil intelligere poteram, sola me uerborum dulcedo quaedam et sonoritas detinebat, ut quicquid aliud uel legerem, uel audirem, raucum mihi longeque dissonum uideretur. Erat hoc, fateor, in re pueri non puerile iudicium* (*Sen.* XVI, 1; *Op.* 946). Cf. *De ign.*, *Op.* 1044 : *Cuius apprime et ingenio et stilo semper ab adolescentia delectatus sum...*

3. Cf. Enr. Proto, *Sulla composizione dei Trionfi*, Naples, 1901, p. 4 et *passim*.

4. *Libros innumeros uariis de rebus edidit pulcherrimos* (*Rer. mem.* I, 2; *Op.* 396).

5. *Suus [stilus] cuique formandus seruandusque est...* (*Fam.* XXII, 2). Cf. Voigt, *Wiederbelebung* [3], t. I, p. 33-35, et pour l'étude détaillée de la langue de P. le travail de Schneider, véritable index de ses incorrections, en tête de l'*Hist. Iulii Caesaris* mentionnée plus loin. On aura surtout profit à lire l'examen neuf et con-

d'un avis tout autre et lui feront même expier, par un grandissant dédain, cette originalité recherchée par lui dans sa prose comme dans ses vers [1]. Le chemin rapide parcouru par l'Humanisme le laissera à grande distance de ces hommes qui ne voudront connaître qu'un seul modèle de style, Cicéron [2]; Pétrarque restera supérieur à tous par l'effort qu'il a fait pour lire avec intelligence ces œuvres initiatrices et pour s'en assimiler la pensée.

Le rôle d'enseignement philosophique et littéraire rempli à Rome par Cicéron, Pétrarque songe à l'assumer à son tour, en l'adaptant aux besoins de son siècle. On ne l'entend point, sans doute, exprimer cette ambition; mais l'éloge qu'il fait de son illustre guide prend par endroits un accent assez vif pour la laisser deviner. Il sait de quels côtés l'infériorité est inévitable, mais il ne désespère pas de retrouver ailleurs quelques avantages. Il ne peut avoir l'espoir de faire revivre Cicéron comme orateur ou homme d'État, bien que ses harangues d'ambassade, ses conseils épistolaires multipliés aux Papes, aux Empereurs, aux princes italiens, le rapprochent dans sa pensée de son modèle antique [3]. Mais il possède quelque chose que Cicéron n'avait point, car les témoi-

cluant de Paul Hazard, *Étude sur la latinité de P. d'après le livre 24 des Epist. fam.* (dans *Mélanges de l'École fr. de Rome*, t. XXIV, 1904). L'auteur établit que la latinité de P. est beaucoup plus correcte qu'on ne l'a dit.

1. V. surtout pour la première génération de l'Humanisme après P., les témoignages de Vergerio et de Sicco Polenton (dans Solerti, *Vite* cit., p. 300 et 326); les réserves sur le mérite littéraire de P. s'accentuent après eux. Dans une lettre éditée par Sabbadini (*Studi sul Panormita e sul Valla*, Florence, 1891, p. 37), Antonio Panormita se permet d'écrire : *Quis Robertum regem cognosceret, nisi et a Petrarcha nescio quo non quidem poeta sed poetarum simia uersibus celebratus sit?...* Cette insolence est de 1427.

2. Cf. Sabbadini, *Storia del Ciceronianismo... nell' età della Rinascenza*, Turin, 1886.

3. L'opinion publique n'hésitait pas à comparer aux *Philippiques* et aux *Catilinaires* ses *Inuectiuae contra medicum*. V. la grande lettre sur la mort de P. dans l'*Epistolario* de Salutati, éd. Novati, t. I, p. 180.

gnages anciens refusent à ce grand homme le don poétique [1]. Plus tard, Coluccio Salutati renchérira sur ce parallèle et mettra son maître Pétrarque, pour la variété des connaissances et l'universalité du génie, au-dessus de tous les anciens sans exception [2].

La vanité de Pétrarque le pousse sans cesse à se comparer à Cicéron. Tout ce qui peut offrir quelque analogie dans leur biographie ou dans leurs travaux, il le met en lumière avec complaisance. Il songe à ses habitudes personnelles, quand il montre tout ce qu'a dû le génie de Cicéron à sa retraite, loin des affaires publiques; tant de villas célèbres qu'il énumère lui rappellent celles qu'il a lui-même habitées, et il ne peut s'empêcher de penser que ses livres ont été composés dans les mêmes conditions que la grande œuvre didactique dont il trace ainsi le tableau : *Quis praeclara otia uiri huius et solitudines gloriosas explicet atque aestimet, Arpinatem, Cumanam, Pompeianam, Formianam, Tusculanam ? Ibi fundauit leges, ibi uallauit Academiam, ibi ornauit oratorem, ibi descripsit officia, ibi deorum formas ac naturas pinxit, ibi diuinationem radicem errorum multiplicum conuulsit, ibi bonorum ac malorum fines statuit, ibi ad philosophiam magnificentissime cobortatus est* [3]*... Ibidem mortem spernere, dolorem corporis patientia uincere, aegritudinem moestitiamque animi ratione depellere, extir-*

1. P. met une insistance singulière à rappeler l'infériorité poétique de Cicéron. Cf. *Fam.* XXIV, 4; *Rer. mem.* I, 2 et II, 2 (*Op.* 410)... *Eloquentia illum sua in carminibus destitutum, quod ipsum aliqua nunc etiam ex opusculis eius indicant* (*Op.* 397).

2. Cf. Novati, *Epistolario di C. Salutati*, t. I, p. 181, 335-342. Plus tard, et une seule fois, le chancelier de Florence a indiqué un avis contraire : *Ista lumina florentina... P. scilicet et Bocaccius, quorum opera cuncta, ni fallor, posteritas celebrabit; qui tamen quantum ab illis priscis differant facultate dicendi nullum arbitror qui recte iudicare ualeat iguorare* (Lettre de 1395, t. III, p. 84).

3. La phrase suivante, indiquant qu'il s'agit de l'*Hortensius* ou *De laude phil.*, me semble une scholie marginale entrée dans le texte.

pare morbos et morborum causas, et... uirtutem ad bene beateque uiuendum nullis adminiculis egere, sed sese esse contentam docuit... Et quod alii aride ieiuneque garriunt [1], *id ille copiosissime florentissimeque disseruit, ut utilitati delectatio et maiestati rerum uerborum splendor ac dignitas non deessent. Accendit ergo uiri illius ingenium solitudo* [2]... Le solitaire de Vaucluse, de Linterno et d'Arquà tire quelque orgueil d'avoir enflammé de même son propre génie. Il justifie aussi à maintes reprises ses goûts de bibliophile par ceux que professait Cicéron [3]. Il se plaît à signaler l'exemple et les aveux de son maître, pour excuser l'abandon et la familiarité extrêmes qu'il met, comme lui, dans ses lettres à ses amis [4]. Sans cesse, en un mot, il se modèle sur l'écrivain romain, et sa vanité naïve ne néglige jamais de le faire savoir à ses contemporains, comme à la postérité.

Il a pour Cicéron une sorte de vénération affectueuse. Plus qu'en Virgile même, il trouve en lui un confrère, très glorieux sans doute, mais avec lequel une certaine familiarité est permise. Il lui adresse des lettres pleines d'allusions aux incidents de sa carrière et s'imagine par moment avoir vécu avec lui, avoir été du nombre de ses amis [5]. Cicéron, on le sait, a le don de nous faire connaître le milieu qui fut le sien, « et quand nous avons lu sa correspondance, nous pouvons dire que nous venons de visiter toute la société

1. Allusion, je crois, aux œuvres d'Aristote.

2. *Vit. sol.* II, 8, 2 (*Op.* 280).

3. V. p. 63.

4. *Haec... cum saepe pro quotidiani moris excusatione dixissem, forte accidit ut in epistolas Ciceronis inciderem, librum magnum multaeque uarietatis atque huiuscemodi familiaribus plenum refertumque colloquiis. Ibi excusationem similem legi et delectatus sum... me dixisse quod tanto ante magnus ille uir dixerat, cum adhuc, Deum testor, ab illo dictum esse nescirem* (*Fam.* XVIII, 8).

5. *Ex libris animum tuum noui, quem noscere mihi non aliter quam si tecum uixissem uideor* (*Fam.* XXIV, 4).

romaine de son temps [1] ». Pétrarque est le premier des modernes à goûter ce plaisir, à l'aide de la partie de la correspondance qu'il découvre, et ses lectures le renseignent assez bien sur ce qu'il doit penser du caractère de Cicéron :

« Je l'ai connu consul vigilant et sauveur, citoyen toujours tendrement attaché à sa patrie. Je laisse à son intelligence, si avisée, le soin de juger de sa propre situation et de l'état de la République ; mais je ne saurais louer, pour ma part, son âme si variable en amitié, ses animosités nées de causes futiles, qui ne servaient à rien et lui causaient tant de dommage, ni ce goût stérile et tout juvénile de la dispute, indigne d'un vieillard philosophe [2]. » Voilà quelques lignes que personne avant lui n'aurait songé à écrire et qui sont le premier germe des sévérités de la critique moderne. Cicéron avait été garanti au Moyen Age contre de tels jugements par la simplicité de ses admirateurs et par la connaissance fort incomplète que les plus éclairés d'entre eux avaient de ses œuvres [3] ; mais le culte que lui rendait ce nouveau fidèle,

1. G. Boissier, *Cicéron et ses amis*, Paris, 1865, p. 27.

2. *Fam.* XXIV, 2. Cf. plus loin sur les *Lettres*, p. 257.

3. Cf. surtout Hortis, *M. T. Cicerone nelle op. del P. e del Boccaccio. Ricerche int. alla stor. della erudiz. class. nel. medio evo*, dans *Archeografo Triestino*, nouv. sér. t. VI (1878), p. 61-158. La partie de ce travail relative à P., appuyée sur les fausses attributions de la Laurentienne, demandait à être refaite entièrement. Abailard cite seulement quatre ouvrages de Cicéron (*De off.*, *Parad.*, *De Inuent.*, *Topica*). Selon Schaarschmidt, *Joh. Saresberiensis*, Leipzig, 1862, p. 92-93, J. de Salisbury connaît les trois premiers et en outre : *Tuscul.*, *Acad.*, *De Divin.*, *De nat. deor.*, *De fato*, *De amic.*, *De sen.*, *Ad Herennium*, *Epist. ad Familiares*, auxquels Jul. Schmidt, *Ioannes Paruus Sar.*, Breslau, 1839, p. 71, joignait à tort la *République*. Brunetto Latini possédait les trois *Orat. Caesarianae*. Dante connaissait certainement *De off.*, *De fin.*, *De amic.*, *De sen.*, *Parad.*, *De inuent.* Des compilateurs tels que Vincent de Beauvais et Gautier Burley donnent des listes assez étendues d'ouvrages de Cicéron (dans Orelli-Baiter, t. III, p. x-xi) ; il ne s'ensuit pas qu'ils les aient toutes vues, ni *a fortiori* qu'ils les aient lues. L'observation s'applique aussi à la *Biblionomia* de Richard de Fournival (ms. *L. II.* 1 de la Bibl. de l'Université de Paris, édité par Delisle). Les confusions grossières et les légendes sur Cicéron sont bien connues (Graf., *l. c.*, t. II, p. 259 sqq.).

pour être plus raisonné et comporter quelques réserves, n'allait que mieux servir sa gloire.

Pétrarque semble avoir créé très rapidement autour de lui un mouvement de recherche des ouvrages de Cicéron. Les papes d'Avignon s'occupèrent sans doute sur ses conseils, à en enrichir leur librairie [1]. Clément VI l'avait fait prier par un de ses prélats familiers de mettre en ordre les manuscrits qu'il en possédait; le poète, qui était alors sur le point de partir pour l'Italie, répondait qu'il s'en occuperait à son retour [2]. Grégoire XI paraît s'être intéressé activement à la question; il chargeait, en 1374, un chanoine de Paris de l'informer des œuvres de Cicéron que pouvait avoir la bibliothèque de la Sorbonne et de lui en procurer promptement de bonnes copies [3]; il s'était d'abord adressé à Pétrarque, alors à Padoue,

1. Clément VI demandait en 1351 des copies de Cicéron à l'évêque de Valence (Ehrle, *Hist. biblioth... Auenion.*, t. I, p. 139). Il y a quatre volumes de Cicéron dans l'inventaire d'Urbain V (1369), les nos 29, 662, 742, 1490; le premier est ainsi décrit : *Libri Tulii multi qui raro inueniuntur, in uno magno uolumine* (Ehrle, p. 286). L'inventaire de Grégoire XI est à la fois mieux fourni et plus détaillé (Ehrle, nos 371, 412, 1334, 1344-448). Vers la même époque, l'inventaire de Gilles Malet, sous Charles V, et les autres inventaires de la bibliothèque du Louvre ne mentionnent même pas le nom de Cicéron (Cf. Delisle, *Cabinet des mss.*, t. III).

2. *Fam.* VII, 4 : *Petitionis tuae memor promissique mei non oblitus, Italiam siue (ne grammatica lite implicer, quam in epistoles Ciceroni suo monet Atticus) in Italiam uado. Scio quidem et memini quid me de ipsius Ciceronis libris in ordine redigendis, et quarumdam, ut dicere soles, ueluti scintillarum lumine declarandis, saepe rogaueras; demum, quo ineluctabiles preces essent, ut Romanus pontifex, qui feruoris tui conscius hanc generosam bibliothecae suae custodiam ita tibi credidit..., digredienti mihi suum hac in re modestissime indicaret animum effecisti... Parebo si potero. Nam... preces tuas spernere, durum, illius iussa negligere, sacrilegum. Totum in hoc uertitur, quam mihi in illis quos poscitis emendatis codicibus reperiendis fortuna fauerit.* Cf. p. 47, n. 4.

3. Pastor, *Gesch. der Päpste*[4], t. I, Fribourg-en-Br., 1901, nos 1 et 2 des doc. inéd.; Ehrle, t. I, p. 142. On trouvera, dans le catalogue de Delisle, t. III, p. 61-63, les mss. de Cicéron conservés à la Sorbonne; il est remarquable que le no 28 de la p. 61 soit un vol. d'*Epistole Tullii*, provenant de maître Guéroud d'Abbeville.

lui faisant demander par son secrétaire, Luca della Penna, s'il consentirait à prêter les textes qu'il passait pour avoir découverts.

Nous devons à cette dernière requête une lettre datée d'Arquà, où Pétrarque raconte au secrétaire du Pape une poursuite qui dura toute sa vie: *Petieras ex me ut de libris Ciceronis, si quos inusitatos et extraneos haberem, tibi tuoque cuidam nuper coepto operi subuenirem, tua scilicet impensa, quo iustior petitio tua esset... Petitioni tamen tuae respondi tunc non quod uolui, sed quod potui, Ciceronis libros non me alios habere quam qui communiter habentur et quos idem Dominus noster habet, uel ut puto etiam pauciores* [1]. *Unum addidi, quod et uerum fuit, habuisse me alios et amisisse... Nihil unquam de contingentibus intermisi, paratus sponte meum genium fraudare, quo Ciceronis libros undecunque conquirerem... Abeuntibus demun amicis et, ut fit, petentibus nunquid e patria sua uellem, respondebam nihil praeter libros Ciceronis ante alios; dabam memorialia, scriptoque uerbis instabam. Et quotiens putas preces, quotiens pecuniam misi, non per Italiam modo, ubi eram notior, sed per Gallias atque Germaniam et usque ad Hispaniam atque Britanniam; dicam quod mireris, et in Graeciam misi...* [2]. De tant de manuscrits qu'il rassembla ainsi et qui lui apportèrent naturellement beaucoup d'exemplaires des mêmes ouvrages [3], un petit nombre seulement est mentionné expressément dans ses écrits.

1. Il me paraît difficile d'admettre que P. soit ici sincère; il passe absolument sous silence son ms. des *Lettres* de Cicéron, qu'il ne se souciait évidemment pas d'envoyer en France. Mais avant de l'accuser de mensonge, je voudrais être sûr qu'il n'en eût pas laissé prendre une copie, pour Clément VI par exemple; en ce cas, il serait en droit d'affirmer, comme il fait ici, qu'il n'a rien de Cicéron à Arquà qui ne soit aussi dans la bibliothèque pontificale.

2. *Sen.* XVI (XV), 1 (*Op.* 946-948). C'est la lettre où se trouve l'histoire du *De gloria*.

3. Cf. p. 116, n. 1, passage qui vise précisément Cicéron.

Les plus anciens qu'il ait eus en main sont un volume renfermant des ouvrages de rhétorique, qu'il lisait à l'époque de ses études de droit[1], et un autre qu'il recueillit un peu plus tard dans la succession de son père, et dont le contenu est ignoré[2]. L'un ou l'autre présentait sans doute les *Tusculanes*, qui lui furent familières dès sa jeunesse[3]. Peu après, il eut de Raimondo Soranzo un manuscrit contenant diverses œuvres; on y trouvait le *De oratore* et le *De legibus*[4]: ce volume et celui qui venait de ser Petracco furent perdus, pendant que Pétrarque habitait Vaucluse. Il les remplaça promptement par ses recherches.

Chacun de ses premiers grands voyages lui fit rencontrer quelque ouvrage de Cicéron qu'il ne connaissait pas encore: *Mihi quidem uix unquam peregrinatio longior suscepta est, ubi non incognitos Ciceronis ne dicam libros, sed inaudita librorum nomina compererim*[5]. A son passage à Liège, dans le voyage de 1333, il trouva, comme on l'a vu, deux discours nouveaux pour lui, qu'il transcrivit sur place[6]; l'un d'eux était le *Pro Archia*, qu'il fit connaître, en 1351, à ses amis de Florence

1. C'est celui que son père jeta un instant dans le feu : *Duos libros pene iam incendio adustos eripuit, et Virgilium dextra tenens, laeua Rhetoricam Ciceronis, utrumque flenti mihi subridens ipse porrexit* (*Op.* 947). Qu'entend P. par *Rhetorica Ciceronis ?* il est assez malaisé de le dire; il cite comme *in Rhetoricis* ou *in Rhetorica* des passages du *De inuentione*, du traité *Ad Herennium* et même de l'*Orator* (v. p. 188, 189, 210).

2. *Longum est exequi quos [libros] et qualiter et unde quaesierim, praeter unum uolumen elegantissimum, cui par aliud inuenire difficile, paternas inter res inuentum, quod in delitiis pater habuerat, quodque non ideo euasit quia illud mihi executores testamentarii saluum uellent, sed quia circa praedam pretiosioris, ut putabant, patrimonii occupati ceu uile neglexerant* (*Op.* 948).

3. *A prima mihi aetate familiarissimus fuit* (*Fam.* XVIII, 14). Il cite beaucoup de passages du IVe livre des *Tusculanes* sur l'amour, dans *Secr.* III (*Op.* 354 et 358) et *Rem.* I, 69; on peut les signaler aux commentateurs du *Canzoniere*.

4. V. plus loin p. 260.

5. *Rer. mem.* I, 2 (*Op.* 396).

6. V. p. 41.

et qui servit à perfectionner leur style [1] : *Orationem illam ab extrema olim Germania aduectam, dum loca illa uisendi ardore iuueniliter peragrarem, et anno altero in patriam uobis optantibus transmissam, habetis studioseque legitis, quod in litteris inde uenientibus recognosco* [2]. Quant il va s'installer à Vaucluse, il a déjà réuni une série assez étendue d'œuvres cicéroniennes et quelques-unes en plus d'un exemplaire [3].

Sa grande découverte est celle du recueil des *Lettres à Atticus et à Quintus*, qu'il trouve à Vérone, en 1345, à la bibliothèque capitulaire ; comme l'état du manuscrit le rendait illisible [4] aux scribes ignorants, il en prend lui-même une copie complète, soutenu dans un travail ingrat, que la maladie lui rendait plus pénible, par la joie de sa lecture et le bonheur de posséder le texte précieux [5].

Ce moment de sa vie est celui de sa plus ardente ferveur pour Cicéron. Il voyage avec ses œuvres ou se les fait prêter en chemin : il rapporte de Naples un petit volume de son

1. Halm a publié le *Pro Archia* d'après les mss. d'Erfurt et de Bruxelles, qui sont plus utiles que tous ceux d'Italie.

2. *Fam.* XIII, 6 (à Nelli). Cette lettre est à coup sûr du 12 août 1352, à cause des détails qu'elle donne sur la captivité de Rienzi (Faucon, dans *Mélanges* de l'École de Rome, t. VII). En 1370, Salutati transmet à un ami le *Pro Archia* écrit de sa main (Novati, *Epistolario di C. Salutati*, t. I, p. 134).

3. Noter à l'excursus VII les deux parties du catalogue de sa collection.

4. Les mots *Scriptoribus imperuium*, ont été expliqués aussi par la difficulté qu'auraient eue les copistes de pénétrer dans la bibliothèque du Chapitre.

5. Cf. *Fam.* XXI, 10, et *Var.* 25. Les détails les plus précis sont dans la première, traduite p. 55 et dont voici le texte collationné sur le *Marc. Cl. XIII*, 70, f. 16 : *Est mihi uolumen epistolarum eius ingens, quod ipse olim manu propria, quia exemplar scriptoribus imperuium erat, scripsi, aduersa tunc ualetudine; sed corporis insommodum et laborem operis magnus amor et delectatio et habendi cupiditas uincebant. Hunc librum, ut mihi semper ad manum esset, in bibliothecae ostio posti innixum stare solitum uidisti. Dum uero* [*ut*] *saepe locum aliud cogitans ingredior, accidit ut togae fimbria inaduertens librum ipsum impingerem. Ille cadens laeuum mihi crus non multo supra talum ictu exiguo perstrinxit. Ego illum iocans : Et quid, inquam, rei est, mi Cicero, cur me feris ? Ille nihil, sed eodem postridie redeuntem rursum ferit, rursumque cum iocis erigitur in suam sedem. Quid te moror ? laesus iterum atque iterum expergiscor, et quasi indignantem humi esse altius attollo...* Cf. plus loin, p. 254 sqq.

maître, que l'ami Barbato de Sulmona lui a sans doute donné pour charmer sa route[1]; en 1344, retenu à Bologne par la maladie, il dit que parmi les livres épars sur son lit figure le *De finibus* :

> *At rari stratis aderant ueteresque libelli,*
> *Inuisi medicina mali, titulumque secutus*
> *Illustrem Ciceronis opus finesque bonorum*
> *Attigeram...*[2]

Ses amis lui viennent en aide pour satisfaire son goût favori. Il reçoit, écrit de la main de Boccace, un manuscrit contenant du Cicéron et du Varron ; il remercie par un parallèle entre les deux écrivains, où se glisse la flatterie dans le remerciement[3]. Ayant appris que le grammairien Croto, de Bergame, est un amateur de Cicéron[4], il lui adresse sa requête ordinaire et loue le texte des *Tusculanes* qu'il obtient de lui : *Tu mihi cum nunc ad unguem correctum et aliis Tullianis monumentis... comitatum direxisti*[5]. Parmi ces fournisseurs bénévoles, toujours flattés de complaire à un grand homme, il en est un qui mérite une mention spéciale, ce juriste florentin Jacopo ou Lapo da Castiglionchio, que Salutati lui-même déclare avoir été fort bon connaisseur de ce qui touche à Cicér . Passant à Florence, probablement en 1350, à son

1. V. le texte de *Sen.* XVI, 1, cité plus loin, p. 260. Il peut se rapporter au voyage de 1341 ou à celui de 1343.

2. *Epist.* II, 10 (*Op.* II, p. 94).

3. *Recepi ecce iterum a te librum ex Varronis ac Ciceronis opusculis eximiis prorsus et raris, quibus nihil animo meo gratius, nihil optatius, nihil demum poterat aduenisse iucundius. Accessit ad libri gratiam quod manu tua scriptus erat. Quae res sub oculis meis inter illos duos tantos heroas linguae latinae te medium fecit. Nec uero te magnis hominibus inseri pudeat...* (*Fam.* XVIII, 4).

4. *Fama loquitur Ciceronem inter omnes nunc Italos familiarem tibi atque hospitem fore, et penes te permultos eosdemque perraros illius ingenii libros esse* (*Fam.* XVIII, 13).

5. *Fam.* XVIII, 14.

retour de Rome, Pétrarque lui rend visite et, en présence de Nelli, leur ami commun, emprunte à la bibliothèque de Lapo un manuscrit [1] qu'il garde chez lui plus de quatre années ; la cause de ce retard est qu'il n'a pu trouver de copiste lui inspirant assez de confiance pour le transcrire ; il a même fini, écrit-il en le renvoyant, par le copier de sa main : *Quo cum carere nollem et potiri per scriptorum ignauiam non liceret, deficientibus externis ad domestica uertor auxilia, fatigatosque hos digitos et hunc exesum atque attritum calamum ad opus expedio* [2]. On sait, par une lettre de Vaucluse, écrite pendant que le manuscrit de Lapo s'y trouvait, quel en était le contenu ou du moins quels ouvrages Pétrarque y remarquait le plus : *Delectari mihi itaque uisus est Cicero et cupide mecum esse ; decem ibi nempe tranquillos atque otiosos dies egimus... Quod autem nominatim ad libellum tuum attinet, amice, et Milo defensus et Laterensis offensus* [attaque contre Laterensis dans le *Pro Plancio*] *et Sylla excusatus et Pompeius laudatus aderant* [3].

Pétrarque a eu de Lapo d'autres discours, mais il est assez difficile de les reconnaître dans la correspondance [4] ; on sait

1. Lettre à Nelli, de Milan, en renvoyant le ms. pour qu'il le rende à Lapo : *Curabis ut Ciceronianus hic libellus, siue quem ab illo quondam te praesente suscepi, ad eumdem quamprimum perueniat* (*Fam.* XVIII, 11).

2. A Lapo, lettre envoyée avec la précédente : *Cicero tuus quadriennio et amplius mecum fuit...* (*Fam.* XVIII, 12).

3. *Fam.* XII, 8. Quelques morceaux de la lettre ont été traduits plus haut, p. 45. Dans *Fam.* XVIII, 12, P. parle d'un passage qui lui tombe sous les yeux en copiant le ms. et ce qu'il en cite est précisément du *Pro Plancio*, 27 ; ce discours est même explicitement désigné dans *Vit. sol.* préf. (*Op.* 224) : *Cicero noster... in ea qua Plancium defendit oratione*. V. plus loin. Sur un ms. de la Laurentienne, contenant les lettres de P., on trouve à *Fam.* XII, 8, la note marginale suivante attribuée à Lapo : *Loquitur hic de quodam libello, in quo erant plures orationes Tullii, quas ad eum destinauerat iste Lapus siue Iacobus Florentinus amicus suus, qui re uera uocabatur Lapus de Castiglonchio, postea decretorum doctor* (*S. Croce XXVI sin.* 10, f. 15).

4. La lettre *Var.* 45 (à Lapo), que Fracassetti donne seulement d'après la publication de Mehus (*Epistola... di M. Lapo da Cast.*, Bologne, 1758), m'inspire des

du moins que les *Philippiques* du Florentin furent entre les mains de notre poète [1], et l'initièrent à la politique romaine pendant les derniers jours de son cher Cicéron. Il fit à son tour hommage à Lapo d'une copie du *Pro Archia* [2]. Tels sont les renseignements, assez peu étendus, que nous avons par Pétrarque lui-même sur les manuscrits de Cicéron passés par ses mains et qui peuvent compléter nos recherches dans les bibliothèques.

Nous avons vu, du moins, comment s'était formée chez lui peu à peu, par des acquisitions, des dons et des prêts, une collection presque complète des ouvrages de Cicéron, à laquelle manquait fort peu de chose, parmi les livres que nous possédons nous-mêmes. Cette réunion des œuvres d'un écrivain, qui représente si puissamment la plus parfaite culture romaine, a été mise à la disposition des amis de Pétrarque et de leurs successeurs immédiats, et a influencé, dès le début de la Renaissance, la direction des esprits. C'est assurément

doutes pour la correction du texte; la moindre variante (sur les mots *tres*, *duobus* ou *transcriptas*) en peut changer la portée. Faut-il voir, dans les discours dont parle P., ceux dont il accuse réception dans une lettre de Padoue et parmi lesquels figure également le *Pro Milone? Milonianam Ciceronis cum reliquis accepi; gratias ago. Non mihi nunc primum tuae mentis indulgentia nota est; rescribi faciam et remittam* (*Fam.* VII, 16; s. d.). Il m'est difficile, je l'avoue, d'attacher au texte actuel de *Var.* 45 toute l'autorité de détail que lui reconnaît Hortis (p. 95 sqq.); en tout cas, elle n'est pas de 1349, puisque P. fait allusion à son passage à Florence (*quas fateor ipse mecum detulissem*) et que ce n'est qu'en 1350 qu'il a connu Castiglionchio. Je crois même qu'on peut la dater de 1351, puisqu'elle mentionne l'envoi du *Pro Archia* à Florence, fait pendant l'année qui a précédé celle où Rienzi est venu à Avignon (cf. p. 222, n. 2).

1. *Nisi propere Philippicas dimisissem* (*Var.* 45). Je ne cite pas la suite, le mot *transcriptas* pouvant être une mauvaise lecture pour *transcriptos* et se rapporter non à *Philippicas*, mais à *libros* qui précède.

2. *Orationem Tullianam pro Licinio Archia, quam pollicitus sum tibi, praesentem mitto, refertam miris poetarum laudibus. Iuuabit, puto, fide digno teste cognoscere quod studiis quibus delectamur praeco ingens et praeclarissimus orator arcesserit, cuius rei admonuisse te uelim, ut rem licet paruam in pretio habeas* (*Var.* 45).

un des meilleurs services que notre bibliophile humaniste leur ait rendus.

Personne ne s'est trompé sur son rôle comme propagateur de Cicéron et ses contemporains le proclamèrent. Ses mérites étaient rappelés encore en plein triomphe du Cicéronianisme : « Messer Francesco Petrarcha », écrivait-on à la fin du *Quattrocento*, « fu il primo che hebbe tanto grande ingegnio, che arrechò a luce l'antica leggriadria del perduto e spento stile. Et postposto che in lui perfecto non fusse, pur da se vide et aperse la via a questa perfectione, *ritrovando l'opere di Tullio* et quelle ghustando et adaptandosi, quanto potette et seppe, a quella elegantissima et fertilissima facundia. Per certo fece assai solo a dimostrare la via a quelli che doppo lui dovevano seguire [1] ».

Le recueil de Cicéron le plus considérable peut-être qu'ait eu Pétrarque est aujourd'hui à la Bibliothèque municipale

1. Vie ajoutée à l'édition des *Trionfi di m. F. P.*, imprimée à Florence en 1499, *ad instantia di ser Piero Pacini*. (Reproduction phot. sur l'exempl. unique, Rome, 1891.) On peut mettre en regard un éloge, curieux par sa provenance, de *Iacobus Canter Frisius*, dans l'épître au lecteur jointe à l'édition princeps du *Secretum* (*In Mercuriali oppido Dauentriensi*, 1498) : *Is est qui ac posteriori etate linguam latinam ceu in puluere iacentem erexit, is qui priscum illum loquendi nitorem nostro euo primus restituit. Secuti sunt eum fateor eloquentiores, uerum ei plurima gratia debetur, qui rem ad ima prope fundamenta collapsam diligentia sua instaurauit*. D'après Hortis, *Catal. delle op. di F. P. esistenti nella Petrarchesca Rossettiana*, Trieste, 1874, p. 142, avec la lecture sans doute erronée *Canterfrisius*). Toutefois, les quelques formes médiévales qu'avait laissé échapper P., surtout aux premiers temps de sa vie, et qu'on lui reprochait déjà à Florence à l'époque du *Dialogus* de Bruni, lui nuisaient beaucoup auprès des humanistes de la fin du xve siècle. Le premier éditeur de ses Lettres (seulement des huit premiers livres des *Fam.*, Venise, 1492) n'avait pas hésité à mettre son texte au goût du jour : *Ea uero quae barbariem quandam referebant et quae nec epistolae ratio nec Romana eloquentia admittebat penitus resecauimus, ut erat* ambasciatoribus Iliensium Tiberii principis responsio *pro* legatis Iliensium, guerrae *pro* bellis *multaque his similia*. (Dédicace de *Sebastianus Manilius Romanus Dominico Bolano Veneto patritio*, adressée au possesseur du ms. utilisé. Dans Hortis, *Cat.* cité, p. 140).

de Troyes, provenant de l'Oratoire de cette ville [1]. L'ancien inventaire de la collection de François Pithou fournissant la description du volume [2], il était facile de l'identifier avec le nº 552 du catalogue de Troyes [3]. La tradition relative à Pétrarque doit venir des Pithou, et probablement de Pierre, le plus savant des deux frères, qui avait voyagé en Italie et y avait noué des relations littéraires, notamment avec Gianvincenzo Pinelli; parmi les manuscrits qu'il avait rapportés en France, il est naturel de compter celui-ci [4]. Il occupe seulement les feuillets 117-360 du volume, à la suite d'un commentaire de S. Jérôme sur Job [5]. C'est un texte de la première moitié du XIVe siècle, malheureusement rogné fort anciennement [6] et mutilé depuis [7]. Les enroulements rouges ou bleus des initiales secondaires, parfois fort remarquables, indiquent l'origine méridionale du manuscrit. Il est impossible de prouver qu'il ait été exécuté pour Pétrarque, la présence dans la collection d'un volume de décoration identique [8]

1. Au f. de garde : *Ex libris Oratorii collegii Trecensis*. Ce couvent possédait, avant la Révolution, la plus grande partie des livres de Pierre et de François Pithou, parmi lesquels beaucoup de mss. précieux.

2. [Grosley] *Vie de Pierre Pithou*, Paris, 1756, t. II, p. 281, Cat. des mss. de la bibl. de F. Pithou. L'auteur ajoute : « Ce Cicéron est de la plus grande beauté et de la plus haute antiquité (*sic*) ; il a appartenu au fameux Pétrarque. »

3. Le ms. y est décrit à peu près exactement, mais la tradition d'origine s'y montre perdue (*Cat. gén. des mss. des bibl. des départ.*, t. II, 1855, p. 239). La parfaite obligeance du conservateur S. Det a facilité mon étude.

4. On s'étonnera peut-être de la provenance de P. connue encore au XVIIIe s., tandis que pour tant de nos mss. elle est oubliée beaucoup plus tôt; mais elle est indiquée expressément dans une note marginale du XVe s., qui n'avait pu échapper à l'attention de Pithou et dont il avait sans doute laissé une mention aujourd'hui disparue.

5. Cette réunion arbitraire remonte à l'époque où l'Oratoire de Troyes fit relier ses mss. sans aucun soin et en groupant seulement d'après le format les ouvrages les plus différents.

6. Dimensions actuelles : 320 × 250 mill. (A deux colonnes de 45 lignes.)

7. Les miniatures des grandes initiales ont été volées aux ff. 231'. 235, 242'.

8. La seconde partie du Josèphe, *Par.* 5054.

ne constituant même pas, à cet égard, une présomption ; on y peut voir du moins un témoignage nouveau de son goût pour les beaux livres ornés.

Voici le relevé des rubriques du manuscrit :

F. 120 [1], *[E]pythoma de uita..... Ciceronis.* — F. 123, *M. Tulhi Ciceronis libri de officiis.* — F. 149, *M. T. C. de Tusculanis questionibus. Incipit prologus libri primi.* — F. 187, *M. T. C. de natura deorum incipit liber primus.* — F. 211′, *M. T. C. de diuinationibus incipit liber primus.* — F. 231′, *M. T. C. de fato incipit.* — F. 235, *[M. T. C. de ami]citia liber [incipit].* —[F. 242′, *[M. T. C. de] senectute [incipit prologus].* — F 249, *Incipit paradoxa M. T. C. in laude stoicorum.* — F. 252′, *Flauii Aurelii Augustini Yponensis episcopi doctoris eximii in laudem libri M. T. C. ad Hortensium uerba sumpta ex libro Confessionum eiusdem Augustini tercio, capitulo quarto.* — F. 253, *M. T. C. de laude ac defensione phylosophie, introducens Lucullum loquentem ad Hortensium, liber primus incipit* [= *Acad. priorum liber II* ou *Lucullus*] [2]. — F. 266, *M. T. C. de oratore liber primus incipit.* — F. 306, *M. T. C. incipit liber Rhetorice sub compendio* [= *Partitiones*]. — F. 314, *M. T. C. iuuectiuarum in Catilinam incipit liber primus.* — F. 325, *Oratio M. T. C. pro Marcho Marcello.* — F. 327, *Oratio M. T. C. pro Quinto Ligario.* —

1. Il y a des additions du xv[e] siècle que je ne fais pas entrer dans cette description. Aux f. 118-119, un professeur et annotateur du ms. y a ajouté le *Somnium Scipionis*. Au f. 354′, pour utiliser les pages blanches à la suite du *De legibus*, il a transcrit l'*Epistola I ad Quintum fr.*, et une autre main a écrit un sermon incomplet sur un texte de l'Évangile. Le f. 360 et dernier, transposé par erreur, contient quelques lignes de la première main qui complètent le travail initial sur la vie et les ouvrages de Cicéron.

2. Le titre courant de ce dialogue porte simplement *Ad Hortensium*. On verra plus loin ce que Pétrarque a pensé de l'attribution de ce titre au second livre des *Academica*, confusion assez fréquente au moyen âge (Schenkl, dans *Philologus*, t. XXXI, p. 563 sqq.). Une coupure aux mots *Hortensius autem uehementer* [*Acad. II*, 19] crée au f. 258 une division arbitraire en deux livres.

F. 329, *Oratio M. T. C. pro rege Deiotaro* [1]. — F. 331, *Controuersia Salustii aduersus Ciceronem* — F. 331', *Controuersia M. T. C. aduersus Salustium.* — F. 333, *Oratio M. T. C. cum populo gratias egit* [= *Post reditum ad Quirites*]. — F. 336, *Oratio M. T. C. cum Senatui gratias egit* [= *Post reditum in Senatu*] [2]. — F. 337, *M. T. C. incipit liber primus de fato* [3]. — F. 341, *M. T. C. de legibus liber primus incipit.*

Le manuscrit ne compte qu'un apocryphe, les invectives échangées entre Salluste et Cicéron [4]; mais il contient un autre ouvrage de Cicéron, qui n'est pas porté en titre et qui figure, ainsi qu'il arrive dans une série de manuscrits, comme un quatrième livre du *De Oratore :* c'est l'*Orator*, qui commence seulement au chapitre 27 [5] et occupe les

1. Ce sont les trois *Caesarianae*, souvent réunies dans les mss. et dont P. lui-même disait : *Lege ipsius orationes, quas uel ad ipsum Caesarem uel eo praesente ad Senatum habuit* (*Sen.* XIV, I; *Op.* 372). Le *Pro Marcello* lui fournit plusieurs extraits, notamment dans *Hist. Caes.*, éd. Schneider, p. 320 : *Licet uulgatissimum* [*testimonium*] *omnibusque notissimum* (Cf. p. 326, 330). De même, le *Pro Ligario* (*Scritti ined.*, p. 351, 353 et Discours au roi Jean, éd. citée, p. 221); dans ce dernier passage, P. nomme précisément *Cicero in Caesarianis.*

2. Du f. 325 au f. 336, la série oratoire du ms. forme un ensemble distinct, avec une seule miniature. On voit que tout a été copié ensemble, sauf peut-être les deux derniers discours qui sont incomplets et suivis, l'un et l'autre, de larges blancs : *Ad Quirites* s'arrête, f. 334', aux mots *uerum etiam*, peu avant le dernier chapitre (éd. C. F. W. Müller, ch. 9, 23), et *In Senatu* ne va que jusqu'au mot *recesserunt*, ch. 3, 7. Cf. pour ces deux discours chez Salutati, qui y joignait l'apocryphe *Ad P. R. antequam iret in exilium*, la description précise qu'il donne de son texte dans la lettre citée en partie p. 90, note 2.

3. Malgré l'expression *liber primus*, le *De fato* n'a naturellement qu'un seul livre; on remarquera que l'ouvrage figure déjà dans le ms., f. 231'. On croyait que P. ne le connaissait pas (Hortis, p. 129; Koerting, p. 490).

4. *Longior Ciceronis quam Sallustii inuectiua* (*Contra med.* I; *Op.* 1092, Cf. IV; *Op.* 1116).

5. Sur les mots [*aliquan*]*toque robustius*, avec le titre *Incipit eiusdem liber quartus* suivi d'un blanc de 17 lignes. Ce texte de l'*Orator* est de la famille du ms. d'Avranches et en est probablement dérivé, comme tous les mss. incomplets. C'est une des rares copies où la lacune ait été gardée et où le scribe n'ait pas cherché à tirer parti des syllabes initiales pour reconstruire une phrase. Cf. *Orator*, éd. Heerdegen, p. x sqq.

feuillets 299-305. La lacune, nettement marquée au manuscrit, faisait que Pétrarque comprenait le *De oratore* parmi les ouvrages de Cicéron qui nous sont parvenus incomplets: *Hoc... in tuis maxime Oratoris atque Academicorum et Legum libris patimur, qui ita truncati foedatique euaserunt, ut proprie melius fuerit periisse* [1].

A l'époque où le manuscrit était entre les mains de Pétrarque, il renfermait encore deux ouvrages importants, qui en ont été détachés depuis [2] et qu'il faut ajouter à la liste des œuvres possédées par notre bibliothèque. Le feuillet de garde initial porte une table, écrite au XIVe siècle, du contenu complet du manuscrit; en voici le commencement et la fin:

In presenti hoc libro Marci Tulii Ciceronis continentur in hoc solo uolumine infrascripti libri per eundem conditi Ciceronem, ut infra.
Primo liber de officiis. . . . .
Vigesimo primo liber de legibus eiusdem Tulii.
Vigesimo secundo liber Rhetorice noue eiusdem Tulii.
Vigesimo tercio liber Rhetorice ueteris eiusdem Tulii.

L'avant-dernier article correspond au traité *Ad Herennium* [3] et le dernier au *De inuentione*, que les titres des manuscrits donnent souvent comme *Rhetorica noua* et *Rhetorica uetus* [4]. La table est contemporaine d'un ex-libris qu'on déchiffre, non sans peine, ainsi: *Iste liber est Petri de Maluecciis de Mantua, filii domini Gratiadei* [?] *de Mantua*. Ce Malvezzi de Mantoue, qui doit appartenir à une famille connue dans les lettres au XVe siècle [5], vivait, d'après le caractère de son écriture, fort peu après Pétrarque.

1. *Fam.* XXIV, 4 (l'exagération s'explique par le ton général de la lettre). Cf. p. 265.

2. Peut-être à une époque fort récente, par exemple lorsque le fâcheux Libri « travailla » à la bibliothèque de Troyes.

3. P. ne mettait pas en doute l'attribution à Cicéron (v. p. 236, n. 2).

4. C'est sous cette dénomination qu'ils furent imprimés au XVe siècle.

5. Au XVe siècle, on la trouve à Bologne; à la fin du XIVe siècle, elle a produit le chroniqueur Giacomo Malvezzi, citoyen de Brescia, qui écrivait en 1412 (Mura-

Outre les renseignements spéciaux que nous y cherchons, le manuscrit de Troyes en apporte d'autres pour l'histoire des études latines. Le propriétaire lettré, qui l'a fait exécuter, avait pour Cicéron un goût particulier ; il a inséré dans le corps du volume deux extraits d'auteurs chrétiens se rattachant au texte, le passage de S. Augustin sur l'*Hortensius*, transcrit avant le dialogue auquel ce titre est ici donné, et un court éclaircissement sur les songes mis à la suite du *De diuinatione* [1]; il a placé enfin, en tête du volume, une compilation étendue contenant une étude complète sur la vie et les œuvres de Cicéron.

Ce travail a été composé expressément pour le recueil qu'il précède, comme le prouve l'analyse détaillée des ouvrages renfermés dans le volume et la longue introduction au *De officiis ;* il constitue un témoignage, instructif par sa date, sur l'état de l'érudition classique pendant la première moitié du XIVe siècle. On va en lire divers passages et notamment ceux où Pétrarque a mis en marge des observations ou des rectifications. J'avais pensé un instant à lui en attribuer la composition, plutôt que de prêter à un de ses contemporains des connaissances et des goûts assez semblables aux siens [2]; le ton des annotations autographes écarte cette supposition ;

tori, XIV, 773 sqq.). La notice de Muratori sur cet écrivain établit que sa famille était vraisemblablement de Modène, où elle est mentionnée dans plusieurs documents du XIIe siècle. Mais il s'agit ici d'une ancienne famille Malvezzi de Mantoue, sur laquelle, à défaut de renseignements imprimés, j'ai eu de Stefano Davari, de l'*Archivio Gonzaga*, un précieux détail. En 1259, un *Gratiadeus de Maluicio* est envoyé à Ferrare comme ambassadeur de la commune de Mantoue (*Arch. Gonz*. B. XXXIII, I, p. 160, et C. D'Arco, *Famiglie Mant*, ms.). Ce personnage serait l'ancêtre de notre Pietro ; on lit assez bien dans l'ex-libris le génitif *Gratiadi* ou *Gratiadei*, ce prénom semblant être d'usage dans la famille.

1. Ce fragment, que je n'ai pu identifier, appartient à la langue du moyen âge. On sait que P. s'est beaucoup occupé des songes dans *Rer. mem.* IV.

2. On serait pourtant autorisé à les prêter à certains d'entre eux, par exemple à Castiglionchio.

il faudrait y voir tout au moins une œuvre de la jeunesse de Pétrarque, dont il aurait reconnu plus tard lui-même une partie des erreurs et qu'il aurait désavouée dans son propre exemplaire en la traitant comme le travail d'un étranger. Le lecteur sera juge de ce petit problème, dont les données sont sous ses yeux :

[F. 120] *[E]pythoma de uita, gestis, scientie prestantia et libris ac fine uiri clarissimi et illustris Marchi Tullii Ciceronis* [1]. Marcus Tullius Cicero Arpinas, equestris ordinis et matre Eluia, ex regione Volscorum ortus est, ut tradit Eusebius in cronicis. In commentis [2] habetur quod pater ex equestri ordine ac regione prefata faber ferrarius fuit ; unde Salustius dicit eum fuisse hominem nouum, hoc est infimi generis, et quanquam in scolis pauperrimus sua tamen sapientia patris inopiam superauit, adeoque bone indolis extitit, ut quod nulli plebeio erat licitum ipse sibi acquisiuerit proprium, scilicet quod inter filios nobilium liberales didicit artes. . . . .

Annum agens uigesimum sextum orauit. Eius doctor extitit Plotius rhetor. Uxorem habuit Terentiam quam repudiauit. Illa interim coniux egregia, que de Tullianicis hauserat fontibus, nupsit Salustio Crispo, uiro doctissimo et illustri, hystoriarum magno scriptori et facundissimo. Erat autem Tullio inimicus ; unde scripserunt adinuicem inuectiuas inmoderatissimas et exprobabiles. Nupsit et tercio eadem Terrentia Messale Coruino ei sic quasi per quosdam eloquentie gradus deuoluta est. Cum rogaretur Tullius ab Yrcio amico suo ut post repudium Terentie sororem eius duceret, omnino facere supersedit, dicens non posse se et uxori et phylosophie pariter operam dare [3]. . . . .

Constat eum in Gallia, iuxta Iulium Celsum [4] et Orosium, sub Cesare militasse. Lucanus innuit eum fauisse Pompeio et id bello Emathio perorasse [5]. Consul declaratus est, anno ab Urbe con-

Aperte falsum. Ille Cicero alter fuit, huius frater.

1. Les titres en italique sont en rubrique dans le manuscrit.

2. S'agit-il d'un scholiaste d'Eusèbe ? En tous cas, l'annotateur du xv[e] s. a bien vu l'erreur en insérant ici : *Et male ; fuit Demostenes filius fabri.*

3. Tout le passage sur Terentia, moins la mention des *Invectives*, est emprunté à S. Jérôme, *Contra Iovin.* I, 48.

4. C'est-à-dire César, *Bell. Gall.* V et VI. Dans sa vie de César, qui précisément a été longtemps imprimée sous le nom de Julius Celsus, Pétrarque n'a pas manqué de distinguer Q. Cicero de son frère.

5. Pour l'opinion de P. sur ce fait, v. p. 196 n. 1.

dita sexcentesimo octoagesimo nono, tunc ferme quinquagenarius. . . . .

Quadragenarius potius.

[f. 120] *De libris eiusdem Tullii.* Licet autem Tullius in re publica administranda et defendenda tantum infundauerit tociensque pro amicis declamauerit, tantumque pro suorum emulorum elidenda inuidia pugnauerit, ut uires ei uix credibile sit suppeditasse humanas, sapientie tamen desiderio adeo feruens fuit ad studium et scribendum, ut mirum sit quomodo potuerit tantam utriusque operam exhibere. Latinis et grecis litteris instructus in suis operibus clarus enituit ; nam extant a se conditorum librorum uolumina quamplura, perutilissimorum quidem et sententiarum elegantium [*sic*] [1].

Scripsit enim uolumen quod intitulatur de Officiis tres continens libros, ad filium sibi [f. 121] equiuocum Athenis studentem sub doctore philosopho Cratippo. . . . .

Ponit primum qui fuit ex ultimis.

Scripsit et de Fato duobus libris [2] ut abunde satisfieret illi toti questioni. Scripsit aliud uolumen duobus contextum libris, qui intitulantur Dyalogorum ad Hortensium amicum suum, in quo quam maxime potuit cohortatus est ad philosophie studium auditorem, et quod genus philosophandi minime arrogans, sed quod et constans et ellegans arbitratus sit, isdem libris ostendit. In hoc libro se studuisse asserit Augustinus. . . . .

Ille liber utinam esset hic !

Scripsit aliud elegantissimum de Re publica libris sex, cum gubernacula rei publice teneret, magnus locus philosophieque proprius a Platone, Aristotile, Theophrasto totaque peripateticorum scola tractatus uberrime. Hi libri nusquam haberi dicuntur, quanquam ex eis sextus esse dicatur qui inscribitur de somnio Scipionis, super quo commentatus est uir clarissimus Macrobius philosophus. Feruntur a nonnullis

1. Suit une liste analytique des ouvrages de Cicéron, dont une partie est directement connue de l'auteur, et parmi lesquels, vers la fin, apparaissent des apocryphes. En dehors des extraits, instructifs à des titres divers, que je crois devoir publier, on trouve mentionnés encore les ouvrages suivants, qui figurent dans le manuscrit : *Tucsulanae, De natura deorum, De senectute, De amicitia, Paradoxa, De legibus, Partitiones* (= *Rhetorice epithoma in modum dyalogi*). Il n'y a aucune allusion aux recueils des *Lettres* de Cicéron et le texte montre que l'auteur les ignorait entièrement.

2. Le *De fato* n'ayant qu'un seul livre, l'auteur y réunit peut-être dans sa pensée le *De diuinatione*, qui manque à son exposé et qui est pourtant dans le ms., à moins qu'il ne prenne chacun des deux textes du *De fato* contenu dans le volume pour un ouvrage distinct.

esse Athenis, intus portam Aureliam, sub lapidea
columna sic inscripta : Hic latet, hic intus Cicero- *Mali uersus, nec sen-*
nis in archa miranda, Tollite neque latet, dum latet *tentia melior, ut pu-*
ipse latet [1]. . . , ... *to* [2].

Scripsit uolumen quod de Oratore intitulatur
libris quator [*sic*] per dialogi modum, ad Quintum *Et frater erat, o in-*
amicum suum quem fratrem appellabat. . . . *docte !*

Scripsit ad Herennium uolumen quod Rheto- *Falsum.*
ricorum intitulatur diciturque ars uetus, et nouam
libris quatuor [3], in quibus dat eloquentie docu- *Hec utique ad Heren-*
menta et colores ac modos ponit ornate loquendi. *nium est.*

Scripsit inuectiuarum aduersus Catillinam et 4or.
complices libros sex uolumine uno, non minus
mordaces quam sententiosos. . . . .

Scripsit uolumen quod intitulatur Philippicarum
libris quatuordecim, quia contra Philippum scrip- 13
sit, uel ut alii [*sic*] est uerisimilius contra Cesarem
Otouianum et Anthonium in campo Philippico [4];
unde indignati alterius permissu, alterius iussu
interiit Ciceronem [*sic*]. Scripsit de fine boni et mali
uolumen. Scripsit orationum xij librum. . . . *Plurium longe.*

Scripsit de creatione [f. 121'] mundi librum unum. Scripsit de particione orationis librum unum. Scripsit de achademicis librum unum, uel secundum alios quatuor. Scripsit de suppliciis. Scripsit de diuisione formarum. Scripsit de orthographia. Scripsit de signis. Scripsit libros duos qui intitulantur de gloria, quos allegat Agellius. Sunt autem uolumina xxv, libri lxvj, in quibus doctor Ieronimus adeo auide studuit, ut in hoc contra ipsum inuectiue scribens Rufinus Aquilegensis dicat inter cetera : Relegamus, queso, que scribit, si una pagina est que non eum Ciceronianum pronuntiet et ubi non dicat Sed Tullius noster.

1. Cette bizarre tradition médiévale sur la *République* de Cicéron ne m'est pas connue.

2. C'est ici que l'annotateur du xve siècle montre qu'il connaissait l'écriture de Pétrarque et la provenance du ms. ; il ajoute : *Optime dicis, Petrarcha.*

3. D'après ce qui a été remarqué plus haut, p. 230, les rectifications de Pétrarque sont exactes.

4. Pétrarque s'est borné à rectifier le nombre des *Philippiques* qu'il croyait être 13 (cf. p. 210); l'humaniste qui lui a succédé se montre un peu plus informé : *Falsissimum scribis, bone uir ; Philippice dicte ad similitudinem xiij orationum Demosthenis contra Philippum patrem Alexandri quibus pariter inuadit M. Antonium.*

Hec de studiis et scientie prestantia librisque Tullii Ciceronis. Sequitur de fine ipsius. . . . .

Cum autem, ut idem tradit Valerius, in uilla quadam Campitinatis [*sic*] deuersaret Tullius, animo in somnum profuso. . . . . *Ab ipso sumptum Cicerone libro de diuinatione j° [1].*

[f. 122] Extant epitaphia eiusdem Tullii edita a sapientibus infrascriptis. *Basilius*... *Asmenius*... *Vomanius*... *Heuforbius*... *Iullianus*... *Ilaxius*... *Paladius*...[2].

De laudibus eius et institutis ab eo. Ad huius autem Tullii Ciceronis laudes eximias explicandas Plinius Veronensis uir clarissimus aurea lingua taliat profert: Sed quo te, Marce Tulli. . . . . *Plinius Secundus, naturalis historie l. 7° c° 31 ad finem.*

Hic instruit [*sic*] ut feminarum tunice ag talos usque dependerent, propter uarices operiendas; prius enim suas ut uiri tunicas succingebant. *Friuolum.* Hic poetarum mira benignitate fouit ingenia[3]. Idem etiam instituit carcerem, quod dicitur Tullianum, de quo Salustius. . . . . *Falsum apertissime.*

Hec de uita et gestis, fine ac laudibus uiri clarissimi M. T. C. Sequitur accessus ad litteram super eiusdem libris qui de Officiis intitulantur. Sed primo premittitur *Introductio super libros de officiis.* Socrates primus omnium graie gentis phylosophiam e celo in terras deuocauit[4].

...Per ethicam phylosophie supponitur liber iste. Imitatur stoycos et precipue Panetium qui libros de officiis ante conscripserat, licet eum in quibusdam notet et ab eo sumtas sententias suo arbitratu disponat, suo etiam eloquendi genere exornet. Proemium premittit, in quo auditoris beniuolentiam captat, atentum facit, docilem reddit: beniuolentiam, ubi magnum adiumentum hominibus latinis se attulisse affirmat; docilem, ubi de officiis se tractaturum insinuat; atentum, ubi dignitatem huius tractatus asserit.

1. Dans la suite du récit, Pétrarque a mis en marge deux autres sources : *Augustinus de ciuitate Dei, l. 3° in fine; Valerius* [*Maximus*], *l. 5°, c° 3°.*

2. C'est une partie des *Hexasticha de Cicerone* qu'on trouve dans Riese, *Anthol. lat.*, n°s 603-614 (cinq pièces manquent).

3. L'expression est de Pline le Jeune, *Epist.* III, 15; l'auteur de la biographie connaissait-il cet ouvrage, qu'ignorait Pétrarque, ou bien en avait-il vu cette citation ailleurs ?

4. Ces derniers mots sont empruntés à *Tusc.* V. 4. L'analyse qui suit comprend deux colonnes : j'en donne seulement ce qui la termine.

A quelle époque le manuscrit s'est-il trouvé entre les mains de Pétrarque ? A coup sûr, il l'avait déjà vers le milieu de sa vie ; l'écriture de la plus grande partie des notes peut être, en effet, datée des années qui suivent 1344 [1] ; c'est par conséquent le texte dont il se servait à Vaucluse. Il semble même bien probable que c'est le manuscrit qu'il avait sous les yeux lorsqu'il énumérait à Lapo da Castiglionchio les hommes illustres qui, avec Cicéron, lui tenaient compagnie dans sa retraite des bords de la Sorgue; ce brillant passage n'est guère autre chose qu'une analyse très complète de notre volume [2]. La lettre, qui semble ainsi le décrire, est du 1er avril 1352 ; je ne crois pas que Pétrarque s'en soit couramment servi plus tard et il paraît être un de ceux qu'il laissa à Vaucluse à son dernier départ pour l'Italie [3]. Sans doute, il y a des mentions d'une écriture postérieure à la première

1. J'établis cette date à l'aide des notes intimes datées du *Par.* 2923 (v. planche I). On remarquera l'identité du signe ç qui précède les dates de jour avec celui qui précède les sommaires ou notes du ms. de Troyes, ce signe n'a été employé par P. que pendant une certaine partie de sa vie ; je ne l'ai pas retrouvé dans les mss. acquis plus tard.

2. *Fam.* XII, 8 (avec deux ouvrages en plus) : *Ex nostris aderant* Brutus, Atticus, Herennius, *Ciceronianis muneribus insignes. Aderat uir omnium doctissimus Marcus Varro, cum quo Cicero ipse uagus* academicum *rus subibat* [*Acad. post.*]. *Aderant Cotta et Velleius et Lucilius Balbus, cum quibus* Deorum naturam *acri studii uestigabat. Aderant Nigidius et Cratippus, cum quibus secreta naturae, mundi principium atque essentiam rimabatur* [*Tim.*]. *Aderat Quintus Cicero frater, cum quo* diuinationem legesque *tractabat. Aderat Marcus Cicero filius, nondum uilis, cui dictabat* officia, *quid honestum quid utile, quaenam inter haec ipsa contentio. Aderant eloquentissimi uiri Sulpicius, Crassus, Antonius, cum quibus* oratoriae *institutionis scrutabatur arcanum. Aderat Cato censorius. ille senex, cuius* senectutem *testimonio commendabat. Aderat Lucius Torquatus, Marcus Cato Uticensis et Marcus Piso, cum quibus* bonorum fines *operosa disputatione firmabat. Aderat orator Hortensius, aderat Epicurus ; aduersus alterum Ciceroniana* philosophiae laus, *aduersus alterum infamatio uoluptatis.. Aderant Laelius et Scipio, cum quibus et uerae* amicitiae *et optimae* Reipublicae *formam dabat. Ac ne in infinitum rapiar, externi reges aderant Romanis ciuibus intermixti, quos in capitalibus causis Cicero idem diuina prorsus oratione defenderat...*

3. V. p. 54.

lecture, celles par exemple qui figurent aux marges de la biographie et la rectification sur l'*Hortensius*[1]; cependant, on ne trouve aucune note, aucun signe même, comme il y en a tant dans le Virgile, pouvant être rapporté aux temps extrêmes de sa carrière et au séjour à Arquà. Il est certain qu'il a cessé un jour d'y étudier. Parmi les nombreux manuscrits de Cicéron qui lui sont venus, il a pu aisément en trouver de plus corrects que celui-ci, qui ne l'est guère, ou de plus commode pour l'usage courant. Ces exemplaires donneraient sans doute les dernières notes de Pétrarque sur son maître; contentons-nous d'examiner celles qui datent de Vaucluse.

Elles suffisent à attester, sous une forme nouvelle, combien et de quelle façon Pétrarque a étudié Cicéron. Les sommaires et les annotations abondent presque partout jusqu'à la fin de l'*Orator*. Mais les *Partitiones* n'ont même plus de signes marginaux, et la série d'œuvres oratoires qui les suit semble avoir été à peine parcourue[2]. On en doit conclure que ces ouvrages étaient lus dans d'autres exemplaires, ainsi que le *De amicitia* et le *De senectute*, qu'on trouve fort dédaignés aussi dans la première partie du manuscrit et que Pétrarque affectionnait cependant d'une façon particulière[3]. Avec le second texte du *De fato* commence une suite nou-

1. Cette observation viendrait à l'appui de l'opinion qui attribuerait à P. la compilation préliminaire.

2. Il n'y a qu'une note dans les *Catilinaires* et un sommaire dans le discours *Ad Quirites*.

3. Mentions et extraits nombreux : *Quam sententiam* [l'immortalité de l'âme]... *et in Tusculano suo, et in sexto Reipublicae diuino genere orationis asseruit, necnon et in dialogo Laelii qui de amicitia uera est, et in libro qui Cato maior inscribitur, defensionem continens senectutis, aliisque praetera tam multis in locis attigit* (*Fam.* IV, 3); *In eo libro qui uocatur Laelius aut de uera amicitia* (*Fam.* XII,16). V. sur le *Laelius* un passage de la seconde rédaction de la *Vie de Scipion*, publié dans *Le De Vir. ill. de P.*, p. 141.

velle de cahiers ; la main du possesseur ne se montre qu'une fois dans ce traité ; elle est plus fréquente dans le *De legibus*, où les marges retrouvent en abondance les signes de lecture ordinaires [1].

Ce serait un travail interminable et fastidieux que de relever les sommaires et les notes, à plus forte raison les signes par lesquels Pétrarque a mis en vedette les renseignements que lui fournissait Cicéron [2]. Il est cependant instructif, pour qui connaît déjà Pétrarque, de parcourir cet ensemble d'indications d'un caractère tout personnel et de trouver, dans les passages ainsi désignés, l'origine d'une idée, d'un développement de notre écrivain. On n'est pas surpris, par exemple, de rencontrer des mains indicatrices en face de passages tels que ceux-ci : *Honos alit artes omnesque incenduntur ad studia gloria* (*Tusc.* I, 2, f. 149') ; *Tota philosophorum uita... commentatio mortis est* (I, 31, f. 154) [3] ; etc. Souvent l'admiration ou l'intérêt du lecteur s'exprime par une exclamation : *Elegantissime*, *proprie et uere*, *facetum*, *festiue*, *magnifice*, *argumentum optimum* [4]. Au beau passage *Nat. deor.* II, 59, f. 199,

1. Sur le *De legibus*, cf. *De ignor.*, *Op.* 1049 ; *De otio relig.* II, *Op.* 315 ; *Sen.* XIV, 1) *Fam.* II, 2, etc.

2. Quelques exemples : F. 198'. *Nat. deor.* II, 54 : *De situ cordis nostri curiose admodum*. F. 206', III, 9 : *Nil melius Roma in terris. Nota*. F. 209, III, 24 : *Interpretatio nominum quorumdam deorum et quid ex hoc infertur. Nota dignum*. Aux f. 223' et 262' paraît la forme *Nota f.*, que la nature des textes n'a pu servir à expliquer (peut-être *Nota*, *Francisce*).

3. Le mot fameux de Cicéron est analysé dans *Secr.* III (*Op.* 368). Il est cité sans provenance dans *Fam.* III, 12, où il est singulier qu'on ait pu le croire de P. (Bartoli, *F. Petrarca*, p. 59).

4. Autres exemples ; *Acriter in Epycurum*, ff. 202, 204 : *Iocose sed tamen urgenter*, f. 227'. F. 228', *Diuin.* II, 58 [*Nescio quo modo nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum...*] : *Mordaciter ualde contra philosophos*, *et argute contra sompnia*. On peut trouver le mot *magnifice* d'un enthousiasme excessif, appliqué à la dernière phrase du chapitre 40 du même livre, f. 226.

[*Domina rerum... eloquendi uis...*], Pétrarque s'écrie : *Eloquenter de eloquentia ;* quand Cicéron nomme Scipion *Sol alter* (*Nat. deor.* II, 5, f. 96'), l'auteur de l'*Africa* ne manque point de relever le mot : *Magnifice de Africano* [1]. L'impératif *caue*, qui est assez fréquent, implique d'ordinaire une certaine inquiétude sur la doctrine [2].

Pétrarque cherche à mettre de la clarté dans le texte. Il indique en marge les divers interlocuteurs, la suite de leur argumentation, le caractère même de certaines phrases dont le sens pourrait, sans commentaire, être obscur ; par exemple, la série d'arguments ironiques de *Diuin.*, II, 27-29, f. 224' : *Eleganter irridet ; Irridet supra et infra ;* etc. Voici comment il met en relief les divers points du développement prêté à Velleius, *Nat. deor.* I, 16-20, f. 189'-190 : *Hactenus contra philosophos ; hinc contra poetas et magos. — Effert* [*Velleius*] *Epycurum uituperatis omnibus. — Incipit delirare Epycurus. — Falleris, Epycure, si hec excutere niteris pio lectori. — Hactenus arroganter, hic modestius concludit Velleius.* C'est s'en prendre assez vivement à la doctrine d'Épicure et à son porte-parole [3]. Les analyses n'ont pas toujours un caractère aussi personnel. Au livre II du même traité, on les trouve sous cette forme ; *Hactenus de ornatu, deinceps de stabilitate mundi. — Hactenus*

1. *Diuin.* II, 45 [*Num quis igitur talis fuit ?*] : *Magnifice de Africano ;* II, 46 [*At certe similis nemo Homeri*] : *Magnifice de Homero* (f. 227).

2. Les nuances de langage semblent intéresser vivement le lecteur ; il ne manque pas de signaler celles que note Cicéron lui-même ; v. par exemple la distinction de sens établie dans *Nat. deor.* III, 10, f. 206' : *Versutus, callidus, quid.*

3. Les exemples seraient nombreux et montreraient combien Pétrarque abonde dans le sens de Cicéron : F. 188, I, 8 [*Quibus enim oculis...*] : *Contra Platonem Velleius nimis ardenter.* F. 192, I. 31 [*ne in offensione Atheniensium caderet*] : *Ne puniretur, forte monitus Pythagore supplicio, de quo supra.* Le représentant du stoïcisme est aussi blâmé d'une contradiction par Pétrarque, mais elle n'est qu'apparente et provient d'une des transpositions de chapitres dont le lecteur ne s'est point aperçu (II, 31, f. 204) : *Paulo ante dicebas, Balbe, ipsum mundum esse deum, nunc a diis administrari affirmas.*

mundum diuinitus creatum, diuinitus regi; hinc iam cuius causa questio. — Hactenus deos esse; nunc que ipsorum sit natura, etc. Ce ne sont plus que de simples points de repère pour s'orienter dans la lecture.

Cherchons au manuscrit quelques-uns des nombreux passages où la philosophie de Cicéron se rencontre avec la doctrine chrétienne et voyons comment les accueille Pétrarque, qui fut toujours empressé à les enchâsser dans ses livres [1]. Le *De diuinatione*, où il s'est plu tant de fois à louer la guerre faite aux superstitions païennes [2], fournit à notre curiosité moins d'exemples que le *De natura deorum*. Dès le début du premier livre, au chapitre 2, dirigé contre les négateurs de la providence des dieux, on trouve un grand souligné marginal et la note: *Pie et grauiter, si de uno Deo* (f. 187). De même, au début de I, 9: *Bona questio etiam apud nos* (f. 188). Rencontrant dans I, 42, une opinion dangereuse pour toutes les religions et combattue aussi par S. Augustin [3] [*qui dixerunt totam de diis immortalibus opinionem fictam esse ab hominibus sapientibus rei publicae causa*...], Pétrarque s'indigne avec

1. L'examen des notes de cette nature peut constituer le commentaire le plus précis à divers développements du *De ignorantia* [cf. Hortis, *Arch. Triest.*, p. 142; Voigt, t. I, p. 95] et à un autre moins cité que voici : *Saepe ille quidem deos nominat saeculi sui morem sequens, quin et uolumine integro deorum naturam tractat, ubi, si acrius attendatur, deorum turbam et inania nomina non tam celebrat quam irridet ac detegit. Et certe ubi ex proposito loquitur, unum Deum eumque principem mundique rectorem uocat. Et licet, ut saepe dixi et scripsi, forte paratum ueritati periculum timeret, alicubi tamen ingenue fassus est non conuenire philosopho dicere deos esse... Christus uerbum est et uirtus et sapientia Dei Patris : Cicero multa de uerborum arte, deque uirtutibus et humana sapientia locutus est, uera utique et idcirco ueritatis Deo absque ulla dubitatione gratissima. Cum enim Deus ueritas uiua sit; cum, ut ait pater Augustinus, omne uerum a ueritate uerum sit, haud dubie quicquid ab ullo uerum dicitur a Deo est.* Lire la suite du morceau dans *Fam.* XXI, 10.

2. V. notamment *Rer. mem.* III, 3, IV, 2 (*Op.* 442, 466) et en général tout le livre IV. Cf. *Fam.* III, 8 : *Cicero... in eo libro quo exiguo in spatio diuinationem aedificat euertitque.*

3. *Ciuit. Dei*, IV, 32.

son maître païen : *Opinio uenefica* (f. 194) ; en revanche, lorsque Lucilius dit que l'existence de la divinité s'impose à qui regarde le ciel, II, 2 : *Bona persuasio* (f. 194').

La préoccupation des idées chrétiennes n'abandonne jamais le lecteur ; on les devine en marge de II, 46 : *Nota de fine mundi per ignem, sed peruerse* (f. 197') ; on les aperçoit mieux encore, lorsqu'il se sépare sur un point capital de cette morale de Cicéron, qui est toujours pour lui si séduisante. Dans III, 36, l'écrivain romain déclare que, si tous les biens viennent des dieux, la vertu du moins n'en vient pas et appartient en propre à l'homme, qui en tire orgueil à bon droit ; Pétrarque, qui professe la doctrine de la grâce, écrit aussitôt : *Caue, maledicis* (f. 210'). Ces réserves ne sont pas nombreuses, même dans la partie mythologique du traité ; plus tard, enhardi par l'âge, Pétrarque, qui ose si rarement dans ses œuvres blâmer l'enseignement de Cicéron, fera à l'auteur du *De natura deorum* de vifs reproches d'avoir trop souvent mêlé l'enseignement de l'erreur à celui de la vérité et d'avoir, dans ses dialogues fictifs, refusé de prendre assez clairement parti contre la première [1]. Il attribuera ces hésitations de Cicéron à condamner le paganisme, comme celles qu'il prête aussi à Virgile, aux supplices que ces grands hommes pouvaient avoir à redouter [2]. Mais il préférera tou-

1. *Saepe enim, imo passim, eodem quasi dormitans uestigio nutante relaberis et quo modo deos irriseras ueneraris... ; idque licet non tu tibi, sed Balbo tribuas apud te loquenti, quod ipsum Academicae fuerit cautelae, in fine tamen libri illius Balbi disputationem non ausus, ne in Academiae legem pecces, ueriorem dicere, uerisimiliorem dixistis ut quicquid ille disputauerat approbando tuum fecisse uidearis. Vere autem tuum sit quod, Platonicum secutus morem, alteri tribuere tuasque sententias proferre ficto alterius ore malueris* (*De ignor.*, *Op.* 1047). Hortis, *Arch. Triest.*, p. 101, a vu à tort dans ce passage une allusion aux *Academica*.

2. Pour Cicéron, *Op.* 1044 (... *forte supplicium timens*), *Fam.* XXI, 10, etc. Pour Virgile, *Vit. sol.* I, 4, 10 (*Op.* 240 : ... *ut qui paratum forte supplicium uerebatur*).

jours, comme dans notre manuscrit, relever les points de concordance des doctrines et dire de Cicéron : *Interdum non paganum philosophum, sed apostolum loqui putes... Vides ut ubique unum Deum gubernatorem ac factorem rerum omnium non philosophica tantum, sed quasi theologica circumlocutione describit* [1]. On voit comme notre humaniste s'est placé exactement et d'emblée au point de vue des Pères platoniciens.

Les notes ne contiennent point de souvenirs personnels, et il n'y en a que deux qui se rapportent à des choses modernes. Au f. 288, *De orat.* II, 79, lorsque Cicéron exige que le début du discours soit d'accord avec l'ensemble : *Nota, contra omnes predicatores temporum nostrorum.* Au f. 297, III, 50 [*Quod si Antipater... solitus est uersus hexametros aliosque uariis modis atque numeris fundere ex tempore...*] *Nota, quod quidam moderni, sed tam ridicule ut ne nomine digni sunt.*

Pétrarque tient sans cesse présentes à son esprit les diverses parties de l'œuvre de Ciceron pour éclairer l'auteur par lui-même. Les marges portent les renvois suivants : dans le premier chapitre du *De officiis*, f. 123, il se réfère au *De oratore* [2] ; le livre I du même ouvrage est cité au début des *Academica*, f. 253 ; le livre III au chapitre 28 du livre I du *De officiis*, f. 153' ; le livre IV, c'est-à-dire l'*Orator*, à la fin des *Academica*, f. 264' ; *Tusc.* II est allégué dans *De orat.* II, f. 281 ; *De off.* II, dans *Tusc.* V, f. 181' ; *Nat. deor.* III, dans *Diuin.* I, f. 215 ; un récit du *De diuinatione*, dans les *Catilinaires*, f. 321 [3]. Dans *Nat. deor.* II, 65, f. 205 [*quia nihil tam irridet Epicurus quam praedictionem rerum futurarum*], Pétrarque observe :

1. *De ignor.*, *Op.* 1044, 1045.

2. Le ms. porte *Demetrius Valerius* pour *Phalereus ;* P. corrige : *Phalareus. Et de hoc in de Oratore.*

3. *Cat.* III, 8 [*complures in Capitolio turres...*] : *Hec ystoria ab eodem metrice descripta habetur in de Diuinatione.*

Hinc iam uibrat liber de Diuinatione; et III, 6, f. 206 [*quod autem semper ex omni aeternitate uerum fuerit, id esse fatum dicatis*] [1] : *Iam hinc uibrat liber de Fato* [2].

Les références à d'autres auteurs, étant peu nombreuses, peuvent être toutes citées : F. 193', *Nat. deor.* I, 40 [*Locupletior igitur hominum natura ad beate uiuendum est quam deorum*] : *Hinc Seneca.* F. 210, III, 32, citation des vers de Télamon : *De hoc integer Senece liber extat ;* ce ne peut être qu'une allusion au *De prouidentia.* F. 220, *Diuin.* I, 54 : *De Socratis deo de quo Apuleii liber est.* F. 225', II, 33, à propos du supplice des consuls qui avaient navigué contre les auspices. Sur l'obéissance qu'on doit aux lois religieuses de son pays : *Nota pro eo quod est in Ciuitate Dei de Varrone et Seneca* [3]. F. 274, *De orat.* I, 42, [*est enim definitio...*] : *Nota diffinitio quid. De hoc Cassiodiorus in libro secularium litterarum c. de dialetica* : *Diffinitio, inquit,* etc [4]. F. 281, *De orat.* II, 37 : *Nota de Numa et Pithagora, de quibus apud Liuium, si memini.* Ibid. : *Nota de tribus philosophis Grecis Romam missis, de quibus 7° Naturalis ystorie et in Saturnalibus.* F. 293, III, 33 : *Triplex Catonis laus. Require apud Plinium.* F. 294, III, 37 [*in propriis igitur est illa laus oratoris...*] : *Iuxta Cesaream regulam que est in Saturnalibus.* F. 304, *Orator*, 52 : *Nota de Isocrate ut est in Saturnalibus* [5].

Une des notes de notre manuscrit peut être datée approximativement, parce qu'elle se rapporte au prétendu texte de

1. *Dictatis* est la leçon du ms.

2. Cf. f. 206', où est une mention précise des deux ouvrages par Cicéron lui-même (III, 8), P. : *Clarius hinc iam et diuinatio et fatum emicant.*

3. Renvoi analogue, f. 230, sur II, 54, se rapportant aussi à *C. Dei*, VI, 20.

4. On a vu l'ouvrage, p. 205, dans nos mss.

5. Aux deux vers traduits d'Aratus, *Nat. deor.*. II, 41, f. 196 (*Cetera labuntur...*), que rien ne distingue du reste du texte, comme il arrive dans les manuscrits, le lecteur a fixé l'attention en marge : *Versus Tullii.* Il n'a rien remarqué aux autres citations en vers du même morceau, sauf pour les vers : *Has inter ueluti rapido cum gurgite flumen*, II, 42, où il a écrit : *Hinc Virgilius*, se rappelant *Georg.* I, 245,

l'*Hortensius* pompeusement inséré dans le recueil et au sujet duquel Pétrarque raconte ainsi les incertitudes qu'il a traversées :

Quaesiui et librum de Laude philosophiae quod et ipse libri titulus excitabat, et in libris Augustini quos iam legere coeperam, librum illum ad uitae mutationem et ad studium ueri multum sibi profuisse compereram [1] ; sic undique dignus uidebatur qui diligentissime quaereretur. Enimuero hic negotii nihil esse credidi, statim enim affuit non liber, sed falsa libri ipsius inscriptio, quod sciens narro, ne quando tibi, quod [non] impossibile arbitror, idem qui mihi illusit error obreperet. Legebam, neque aliquid de eo quod titulus pollicebatur inueniebam, stupebamque et tarditati meae alienum errorem imputabam. Demum cum legendo, cuius me insatiabilem natura facit, in libros Augustini de Trinitate diuinum opus incidissem, inueni ibi allegatum librum, non quidem quem habebam sed quem habere credebam ; aliquid ibi de eo libro positum quo nihil est dulcius dirigui, et oblationem ratus experientiae, die quodam, feruidus librum legi totum intentissime. Eius certe quod apud Augustinum erat penitus nihil inueni : puduit errasse tam diu, et remansi certus librum illum non esse de Laude philosophiae, sed quisnam esset incertus, esse autem Ciceronis stilus indicio erat ; fuit enim caelestis uiri illius eloquentia imitabilis nulli. Post haec uero, cum ultimo Neapolim uenissem, Barbatus meus Sulmonensis, amicus optimus et tibi forsan saltem nomine cognitus, uoti mei conscius, paruum mihi Ciceronis librum donauit, cuius in fine principium solum erat libri Academicorum ; quod ego perlegens conferensque cum eis qui inscribuntur de Laude philosophiae, luce clarius deprehendi illos esse duos, tot enim sunt, tertium et quartum, uel secundum et tertium Academicorum, subtile opus magis quam necessarium aut utile. Sic longaeuo errore liberatus sum [2].

En présence du manuscrit qui a appartenu à Pétrarque, toutes ces indications se précisent. Voilà l'ouvrage qu'il a

Dans *De orat.* II, 80, f. 288, il a reconnu Térence : *Terrentii in Andria* F. 199. *Nat. deor.* II,56 [*Homines deus eos humo excitatos, celsos et erectos constituit...*], il n'a pas oublié le rapprochement avec les vers célèbres : *Os homini sublime dedit...*, et le passage lui est assez familier pour qu'il se borne à ces deux mots : *Licet dictum prius a Tullio,* qui visent notre passage.

1. V. le même souvenir dans *Vit. sol.* II, 8, 2 (*Op.* 280) ; *Contra Gall.*, cit. p. 259 ; c'est un des lieux communs de Pétrarque.

2. *Op.* 948. Avec quelques légères corrections suggérées par le *Par.* 8571, f. 177.

pris longtemps pour l'*Hortensius* [1]; il l'a lu et annoté, tout surpris de n'y pas trouver l'intérêt que le beau passage des *Confessions* lui annonçait. Bientôt, mis en présence du texte cité dans le *De Trinitate*, il a compris qu'il faisait fausse route et qu'il ne possédait pas le traité célèbre. C'est alors que pouvait lui venir à l'esprit une réflexion comme celle qu'il a mise en marge de la compilation préliminaire : *Ille liber utinam esset hic!* Durant son voyage de Naples, en 1343, avec le volume offert par Barbato, il identifiait définitivement l'ouvrage contenu dans son manuscrit, et de retour au milieu de ses livres [2], il écrivait à côté du titre mensonger; *Hec rubrica, quamuis sit communis, falsa est tamen. Non est hic liber de Laude philosophie, sed Achademicorum iiij*or *duo ultimi* [3]. Il restait des erreurs encore : Pétrarque croyait voir deux livres dans un traité qui n'est autre que le *Lucullus*, c'est-à-dire le second livre de la première rédaction des *Academica*; il était trompé ici par une division tout arbitraire dans le manuscrit qui est sous nos yeux [4]. De plus, il rattachait ce texte à la rédaction des *Academica* en quatre livres, qui est la seconde et dont il avait appris l'existence, je suppose, par

1. Ce n'est donc pas, sans doute, le ms. que Hortis avait cru pouvoir désigner dans l'inventaire des Visconti (*Arch. triest.*, p. 109; Voigt, t. I, p. 39 n.).

2. Le poète était rentré à Vaucluse à la fin de 1345, et sa note est précisément d'une écriture postérieure à l'ensemble de l'annotation.

3. Des exemples de désignations de ce genre peuvent être tirés de l'inventaire des Visconti ; au nº 606 on trouve indiqué : *Tullius de essentia mundi et de laude philosophie*, et au nº 624 : *Tullius ad Hortensium* et le reste de la description prouve qu'on a affaire au *Lucullus*. Chez Benoît XIII, à Peniscola, le titre *Ad Hortensium* figure dans deux mss. de Cicéron (Faucon, *Libr. d'Avignon*, t. II, p. 131-132). De même dans la plupart des inventaires du temps. Antérieurement Richard de Fournival semble avoir constaté déjà quelque chose de la confusion, quand il décrit dans sa *Biblionomia* l'ouvrage suivant : (76) *Ciceronis... liber ad Hortensium de cohortatione ad phylosophie studium, qui inscribitur Luculus et interdum Hortensius* (Delisle, *l. c.*, t. II, p. 529).

4. Une coupure avec initiale ornée, aux mots *Hortensius autem uehementer* [ch. 19], crée au f. 258 cette division apparente en deux livres.

les lettres à Atticus, qu'il venait de découvrir [1]. Nous trouvons ici un exemple bien complet des tâtonnements et des incertitudes de nos ancêtres de la Renaissance dans l'œuvre ardue de l'exhumation de la littérature classique.

Nous avons, dans les manuscrits retrouvés, quelques-uns des doubles de Cicéron que possédait Pétrarque. On trouvera, écrits de sa main, deux discours dans le *Vat. 2193*, et un second texte des *Tusculanes* dans le *Par. 5802*. Ce dernier recueil est du XIIe siècle [2] et contient la série d'ouvrages dont les rubriques suivent : F. 1, *Gaii Suetonii Tranquilli de uita Cesarum liber primus incipit. Diuus Iulius.* — F. 68', ... *Domitianus explicit feliciter. Versus Suetonii* [= *Ausonii*]. — F. 69, *Lucii Annei Flori liber primus incipit.* — F. 94, *Sexti Iulii Frontini Stratagematon liber primus incipit.* — F. 116, *Eutropii uiri clarissimi liber primus incipit* [3]. — F. 132, *Philippicarum M. Tullii Ciceronis liber primus incipit.* — F. 147', *Philippicarum liber IIII explicit.* — F. 148, *M. Tullii Ciceronis Tusculanarum incipit liber primus.* — F. 189, *M. Tullii Ciceronis Tusculanarum finit liber quintus.* — *Lucii Annei Flori epitoma de Tito Liuio* [4]. Une seule note de Pétrarque se trouve dans les deux premiers tiers du volume ; c'est une rectification d'attribution sur les vers ajoutés au texte de Suétone : *In quibusdam libris est Sidonii, sed utrobique est error ; uere enim sunt Ausonii* [5]. Les parties que sa plume n'a pas touchées

1. *Ad. Att.* XIII. 13.

2. 189 feuillets 357 × 260 mill. Reliure Louis XV. Initiales ornées, la première sur fond d'or. Au f. de garde, guivre dessinée à la plume. N° 178 de Pavie.

3. Ce texte a servi pour la récente édition du *Breuiarium* donnée par F. Rühl, Leipzig, 1887 ; v. p. VI. Il ne paraît pas avoir été utilisé par les éditeurs de Cicéron.

4. Ce titre aux dernières lignes de la dernière page montre que le ms. a subi une interversion de cahiers et que Florus y venait après Cicéron.

5. Cf. p. 205.

ont été scholiées par d'autres lecteurs [1], dont un, qui est aussi du XIVe siècle, semble particulièrement intéressant [2]. Pétrarque ne s'est occupé, dans ce manuscrit, que des deux ouvrages de Cicéron.

Les *Tusculanes* y ont été relues par lui à l'époque tardive de sa vie dont l'écriture manque aux marges du manuscrit de Troyes. Deux courtes lacunes sont comblées de sa main aux feuillets 161 et 168. Le livre II, à l'exclusion des autres livres, est rempli de traits marginaux, qui indiquent une lecture fréquente et justifient ce fragment de lettre : *Est secundus illius* [*Tullii*], écrit-il à un ami, *inter Tusculanas disputationes liber, quem saepe salubrem in meis doloribus expertus, aliquot insignes uiros audiui de libri illius efficacia similia memorantes. Illum tibi familiarem facias uelim ; illum in manibus habeas, quotiens notis indiciis aduentare podagricum senseris dolorem* [3]. Les *Tusculanes* sont l'ouvrage philosophique que Pétrarque a le plus souvent cité [4].

Le même manuscrit nous conserve un des textes des *Philippiques* qui ont été entre les mains de Pétrarque. Il ne comprend, il est vrai, que les quatre premiers de ces discours,

1. Deux mentions sont à la dernière page. L'une, simple date : 1321 ; l'autre, calligraphiée après l'explicit des *Tusculanes*, indique un passage du volume en mains françaises : *L'an mil cccviij le premier jour de Ienuier entrerent poure gent en mal an*, L'écriture paraissant postérieure à l'année indiquée, on peut croire qu'il faudrait lire *ccc xlviij*, l'année de la grande peste.

2. V. notamment f. 76', 88', 123, des notes signées *Card.* (?) ou *B* ; plusieurs ont été effacées par grattage (f. 116, etc.). Novati me signale un *Cardinus*, grammairien arétin du commencement du XIVe siècle.

3. *Fam.* VI, 3. La lettre est ancienne, mais peut avoir été retouchée.

4. Il en fait une analyse en dix lignes dans *Fam.* XVIII, 14, une autre plus courte, citée p. 218, et de nombreux extraits, introduits par les formules les plus variées : *In quaest. Tusculanis, In disput. Tusculanis, In Tusculano prima luce, sub secunda luce, tertio die*, etc. ; *In Tusculani sui uestibulo* (*Rem.* I, 44). [*Cicero*] *multa tibi... diuine... in Tusculano suo scilicet secunda luce disseruit, quinque dierum disputationes pari librorum numero complexus. Valet... miris modis ad id quo nunc eges maxime patientiam roburque animi* (*Rem.* II, 114, *De totius corporis dolore*),

mais la lecture y a été particulièrement attentive. Indépendamment des observations de rhétorique [1] et des sommaires [2] qui s'y rencontrent, certaines gloses explicatives montrent quel sens juste de la langue de Cicéron avait Pétrarque et comme il le comprenait bien [3]. On y trouve surtout un exemple intéressant de la revision verbale que notre humaniste faisait subir à ses manuscrits. Que les corrections viennent d'une collation avec un autre texte ou qu'elles soient le produit de sa critique personnelle, elles méritent d'être signalées ; on en peut donner une série d'exemples, où il ne s'agit pas toujours de simples lapsus du copiste [4]. Il est à remarquer que les quatre *Philippiques* contenues dans ce manuscrit étaient les seules qu'on possédât, du vivant de Pétrarque, à Florence [5].

Aux manuscrits de Cicéron réunis par Pétrarque se rattache un autre volume de Paris, le *7748*, contenant le commentaire de Victorinus sur les deux livres du *De inuentione.* Le manuscrit remonte au xe siècle et donne ainsi le nom de

1. Ex. : II, 19, aux réticences de Cicéron sur la moralité d'Antoine : *Suspitiose ;* II, 34 [*Sedebat in rostris*...], *Inuidiose ;* IV, 3 [*Sic arbitrabar*...], *Artificiose ora*t*orie.*

2. Ex. : III, 2, *Lege hic multa magnifica de Cesare Augusto ;* III, 5 [*Est enim ille flos Italiae*], *Laus Gallie Cisalpine ;* III, 11 [*Hanc uero teterrimam belluam*...], *Multa feda et grauia de duobus Antoniis ;* IV, 5 [*Hac uirtute maiores*...], *Romana uirtus.*

3. V., par exemple, deux additions f. 135' et 144'. A la phrase de II, 3, *Quod si esset beneficium... tantam essent consecuti*, Pétrarque a complété le sens par *ingrate potius obliuionis infamiam.* Aux mots de III, 5, *quid pati Cesare uiuo posset*, il a expliqué ainsi : *pati seruitutem*, *consequi imperium.*

4. F. 133, I, 6 : *Prope in quinquagesimum annum*, P. *quingentesimum*, F. 135', II, 4 : *quam multa loca*, P. *ioca ;* ibid. ; *Caesarum* (*sic*) *legere ductus*, P. *lege reductus.* F. 139', II, 24 : *hoc beneficium sit ueri*, P. *sic tueri.* F. 139', II, 25 : *ora non modo uisiu*, P. *o rem.* F. 139', II, 26 : *hasta posita predae*, P. *pre ede.* P. 141', II, 34 : *cum plausu recipiebat*, P. *reiciebat.* F. 143, II, 43 : *actusque quaque conserua*, P. *aut usquequaque.* F. 143, II, 44 : *statua minime auara coniunx*, P. *ista tua.* F. 143', II, 46 : *quod didicitiam populus romanus*, P. *didicit iam ;* ibid. : *occasiones traditas*, P. *occasionis tarditas.* Toutes ces leçons de P. offrent un sens plausible et se retrouvent dans les éditions modernes.

5. V. la demande faite par Salutati, p. 90, note 2.

l'auteur : *Marci Fabii Victorini rhetoris in Rhetoricis C. liber I incipit.* Le volume est à deux colonnes jusqu'au verso du f. 8, où finit le premier cahier, et son petit format carré est un témoignage extérieur de son ancienneté [1]. Le texte n'est pas tout à fait complet ; la main ancienne s'arrête au f. 166' ; un supplément de trois feuillets, exécuté au XIVe siècle et vraisemblablement pour notre bibliophile [2], est suivi d'un explicit erroné ; *Fabii Laurentii Marii Victorini Rhetoricorum liber II explicit.* Il semble que Pétrarque ait connu ensuite un exemplaire plus complet, puisqu'il a ajouté de sa main, au f. 170, un autre morceau (*Cum sint attributa partis...*) ; son addition s'arrête au milieu du verso [3], laissant encore le livre inachevé. Il est facile de voir qu'il n'a pas tiré grand profit de cet obscur et médiocre commentaire [4]. Il l'a lu seulement en quelques endroits, comme on peut s'en convaincre par la liste des pages où apparaît son annotation : F. 8, 8', 15, 15', 52', 57', 58', 59, 82', 168 [5]. Deux notes seulement intéressent l'étude de Cicéron : F. 15, citation du passage célèbre du *De inuentione* sur la parole, qui distingue l'homme des animaux : *Ut orator hoc loco locutus est Cicero ; ut philosophus*

1. 170 feuillets. 230 × 210 mill. Rel. de bois recouv. de velours grenat. Le ms. a été un peu rogné lors de cette reliure, qui est postérieure à 1426, comme le montre la description du no 624 de l'inventaire de Pavie. — Le premier recto, qui est blanc, contient une liste de 23 vol., sans doute la petite bibliothèque d'un grammairien du XIIIe siècle, qui a été publiée par Delisle, *Cabinet des mss.*, t. II, p. 509.

2. Il conduit le texte seulement jusqu'aux mots *personae tractatur* (*Ciceronis scholiastae*, éd. Orelli-Baiter, I, p. 174, l. 16).

3. Sur les mots *Et hanc OPMHN cum studio et diligentia* (cf. Orelli-Baiter p. 175, l. 29). Le mot grec se trouve dans ce morceau écrit par P. trois fois.

4. Il y renvoie, sans précision, au f. 58 de son Quintilien.

5. F. 8 [Orelli, p. 9, l. 24] : *De hoc magno et sapiente uiro incertus uidetur ; et infra, super illum locum Postquam uero comoditas quedam et cet.* [le renvoi se rapporte à un § du f. 11'], *aperte dicit se nescire qui sit.* F. 8 [ibid., l. 25, *Multi enim Saturnum...*] : *In hoc, nisi memoria frustratur libro absente, in hoc inquam uidetur esse Seruii opinio. Eney.* 8o F. 15' : *Omnis ars duplex secundum Varronem. Cui illam*

autem 2° de finibus, ubi ait : Homines enim etsi aliis multis, tamen hoc uno plurimum a bestiis differunt quod rationem habeant a natura. Et reliqua. F. 168 [*Epicurei... ipsam uirtutem dicunt propter se non expeti, sed propter uoluptatem*]*: Epycuri sententia. De qua est liber primus Tullii de finibus, sed euertitur in 2°.*

Pour savoir exactement à quoi s'en tenir sur les ouvrages de Cicéron que connaissait Pétrarque, il ne suffit pas d'en dresser la liste d'après les manuscrits trop rares décrits ici. Plusieurs y manquent, en effet, dont il faut chercher ailleurs l'indication. Parmi les œuvres philosophiques, le *De finibus* nous fait défaut ; Pétrarque, qui l'a beaucoup cité [1], en parle en ces termes : *Extat integer Ciceronis liber, qui de fine bonorum et malorum inscribitur ; quem cum legeris, nescio an quicquam uel auribus uel ingenio relictum sit, quod requirendum putent* [2]. Outre le *Lucullus* des *Academica priora* qu'il avait dans son grand recueil, il possédait les *Academica posteriora*, qu'il désigne assez clairement, dans sa lettre à Lapo, lorsqu'il mentionne l'ouvrage où Varron prend la parole dans la maison de cam-

distinctionem adde, de arte loqui et secundum artem operari et cet. F. 58' : *Nature diffinitio Platonica.* F. 59 [Orelli, p. 71, l. 32] : *Nota morem Grecorum qui patet ex ystoriis, quando Philippus rex Macedonum de Romanis ut de barbaris loquebatur.* F. 72' [Orelli, p. 89, l. 39-43, à propos d'un passage tout païen sur la naissance de Jésus-Christ] : *Fortunate senex, melius hoc intellexisti hoc negocium postea.* Ceci est inexplicable sans un passage du *De ignorantia* (*Op.* 1055), où on voit clairement que P. identifiait le rhéteur dont il lisait l'ouvrage avec Victorinus le martyr, qui fut longtemps païen ardent avant d'embrasser la foi chrétienne et dont saint Augustin parle dans ses *Confessions*. Il y fait encore allusion au livre III des *Inuect. contra med.* : *Quae si Victorino pagano homini iam seni ...ueram infunderunt fidem...* (*Op.* 1107 ; cf. 1101 et *Fam.* VI, 4).

1. V. outre notre livre, *Secr.* II (*Op.* 341) ; *De otio relig.* II (*Op.* 322) ; *Contra med.* IV (*Op.* 1232) ; *Fam.* I, 1, 2, 6, etc. Cf. les vers d'*Epist.* I, 10, en partie donnés p. 222 ; l'extrait mis sur le Virgile de Milan, f. 128, emploie le titre *De fine.*

2. *Fam.* III, 6. Cf., p. 90 note 2, la citation de Salutati, dont le ms. s'arrêtait presque à la fin de IV, 36, et manquait par conséquent de 44 ch. du livre IV et du livre V tout entier.

pagne de Cicéron [1]. L'allusion n'est pas moins claire, dans la même lettre, au préambule du *Timée* cicéronien ; Pétrarque transcrit, d'ailleurs, un assez long passage de ces fragments, sur les marges d'un de ses manuscrits [2], en y donnant non le titre de *De uniuerso*, mais celui de *De essentia mundi* [3].

Parmi les œuvres oratoires, à celles que renferment nos manuscrits doivent être joints le *Pro Archia* et les quatre discours qui venaient de Castiglionchio (*Pro Plancio* [4], *Pro Milone* [5], *Pro Corn. Sulla* et *De imperio Cn. Pompei* [6]), et aussi le discours apocryphe *Ad equites romanos*, qu'on retrouvait parmi les livres du poète après sa mort [7]. Le *Pro Roscio comoedo* doit être écarté ; les renseignements nombreux qu'a réunis Pétrarque sur le comédien et sur sa liaison avec Cicéron proviennent d'autres sources que du discours même [8] ; il mentionne, il est vrai, deux fois un plaidoyer de Cicéron en faveur de Roscius comme ayant été transmis par l'auteur à la postérité [9] ; mais l'idée qu'il se fait de ce morceau montre qu'il le confond, à la suite de Macrobe, avec le *Pro Othone* perdu [10]. Pour d'autres discours qu'il

1. V. plus haut, p. 236, n. 2, et aussi p. 216. Cf. *Rem. mem.* I, 2 (*Op.* 396).
2. Précisément dans son Chalcidius, étudié au chap. VIII.
3. Cf. l'excursus V.
4. V. des citations indiquées, p. 224, et l'allusion p. 252, n. 1.
5. Cité dans le *De Viris ill.*, t. I, p. 292.
6. *Fam.* XXII, 14 : *Illa modestiae laus eximia apud Ciceronem lecta in oratione quam de Magni Pompeii laudibus scripsit.* Dans *Sen.* IV, 1 (*De off. imper.*, *Op.* 387, 391) de longs passages en sont cités comme tirés d'un ouvrage peu commun, *cum hoc ipsum Tullianae facundiae loco quodam secretiore reconditum sit.*
7. Cf. p. 90, au cours de la lettre citée en note.
8. *Rer. mem.* I, 2 (*Op.* 398) ; IV, 7 (488), *Contra med.* II (1093), etc. Cf. Valère-Maxime, VIII, 7, 7 ; Macrobe, III, 14 ; Pline, *Hist. nat.* VII, 30, 31 ; Cicéron, *De orat.* II, 57.
9. *Rem.* I, 28 (*De histrionibus*) : *Roscius... dignus pro quo tantus orator uerba faceret et de quo scriptum opus memoriae traderet. Rer. mem.* I, 2 : *Pro quo habitam orationem scriptis mandare non piguit.*
10. Cf. le travail cité de Baeumker, p. 15.

nomme ailleurs (*Pro Caelio*, *Pro lege agraria*, etc.), le cas est le même; ce sont des allusions de seconde main. On peut hésiter pour les *Verrines*, auxquelles Pétrarque fait allusion plusieurs fois [1]. Je ne connais aucun passage qui les utilise directement; cependant il possédait la troisième (*De frumento*), qu'il est difficile de ne pas reconnaître dans la liste fournie par Lombardo della Seta à Salutati; celui-ci y a trouvé en effet un *De lege frumentaria ad Hortensium*, où l'on peut deviner le titre *De re frumentaria* que porte la troisième Verrine dans certains manuscrits [2]. Les *Philippiques*, dont le *Paris. 5802* ne donne que les quatre premières, étaient connues de notre humaniste à peu près dans leur ensemble [3], ce qui n'était point alors le cas de tous les lettrés [4]. Il a sur ce recueil, à propos de la mort de Cicéron, une phrase assez éloquente : *Haec oratoris mors; at Philip-*

1. *Rer. mem.* II, 2 (*Op.* 410). Après avoir cité le témoignage de Pline (VII, 31. 8) et, d'après Pline, celui de César, P. fait une énumération de discours; la rédaction lui en appartient, mais les éléments en sont pris de divers côtés (Cicéron, Pline. Quintilien) : *Haec est illa facundia quae Verrem audacem hominem scelestumque criminibus suis opressit, quae ad ultimum Archiam praetorem quondam suum in ciuitate retinuit, et de tenui semente uberrimam mensem egenti reddidit colono; quae contentiones agrarias frumentariasque discussit, quae Roscio scenici tumultus reo impunitatem quaesiuit, quae mirabilem saepe periclitantibus de salute capitis ueniam impetrauit. Haec eadem Deiotaro Galatiae regi, Ligario capitaliter accusato, sub hoste potentissimo iuditium agente, uitam seruauit gratiamque restituit. Heu quam pauca de quam multis enumero! — Contr. med.* III (*Op.* 1109) *: Accusat ille Clodium ac Verrem et in Inuectiuis Catilinam et in Philippicis insectatur Antonium, magnos uiros ac feroces, ad ultionem promptissimos, et molem multorum criminum ac reipublicae ruinam illis opponit... Excusat item Cicero capitalium rerum reos Deiotarum regem, Plancium, Q. Ligarium, Milonem, mille alios...*

2. V. p. 90 (avec mention spéciale des *Verrines*). Novati ponctue à tort, selon moi : *De l. fr.*, *Ad Hort.*, distinguant ainsi deux titres qui peuvent n'en faire qu'un; rappelons que Cicéron répondait à Hortensius, défenseur de Verrès, ce qui peut être l'origine d'une confusion.

3. Dans *Fam.* III, 3, il fait allusion à *Phil.* XIV, 3, 4. Cf. *Rem.* II, 61; *Sen.* XIV, 1 (*Op.* 372); *Rer. mem.* IV, 3 (*Op.* 469); et plus loin, p. 242.

4. V. p. 248, puis p. 90.

pica ipsa non moritur (id enim est libri nomen), sed aeternum uictura grauissimisque uulneribus repercutiens Antonium, et famam eius interemit et mortem Ciceronis ulciscitur [1]. Il croyait lui-même, comme on l'a vu, qu'il n'y en avait que treize [2]; mais cette erreur venait de ce que, dans son manuscrit, le commencement de *Phil.* V et la fin de *Phil.* VI étaient réunis en un même discours numéroté V ; la fin de V et le début de VI lui manquaient, et les discours suivants étaient inexactement numérotés. C'est du moins ce que je crois pouvoir conclure d'un manuscrit écrit par Tedaldo della Casa et qu'on dirait à certains indices, copié sur un exemplaire de Pétrarque [3].

Le manuscrit de Troyes semble avoir été complet pour les ouvrages de rhétorique possédés par Pétrarque [4]. On a eu tort, je crois, d'y ajouter l'*Orator* intégral [5] et le *Brutus* [6]. Le texte sur lequel on s'appuyait pour le premier fait est le suivant : [*Tullius*]... *cuius liber de optimo genere dicendi (Deus bone, quale quamque ex alto sumptum opus !), quid idem in epistolis indignanter attigit, Marco Bruto, ad quem et cuius precibus scriptum erat...* [7]. Le second titre de l'*Orator*, *De optimo genere dicendi*, et le nom du dédicataire sont tout simple-

1. *Rer. mem.* II, 2.

2. V. sa correction au ms. de Troyes, p. 234.

3. C'est le *Par.* 6342, où les *Philippiques* ont pour titre : *Phylipicarum oratorum inuectiuarum... in M Antonium libri xiij ;* f. 194, .., *liber* 13us *explicit.* Cf. l'excursus V.

4. Deux ouvrages moins importants, les *Topica* et le *De optimo genere oratorum* ne sont pas cités par P., du moins à ma connnaissance, en dehors d'une énumération générale (p. 214, no 5) ; il ne s'ensuivrait point absolument qu'il lès ignorât. — Notons la formule dont se sert P., *De uera sag.* I (*Op.* 325) : ...*Ciceronis aut Quintiliani reliquorumue in meis oratoriis libris contentorum.*

5. Hortis, p. 84 ; Koerting, p. 490. Hortis a protesté, en revanche, contre l'opinion admise jusqu'à lui que P. ignorait le *De oratore* ; cette erreur assez grave est encore dans Koerting.

6. Baeumker, p. 9.

7. *Vit. sol.*, préf. (*Op.* 224).



ment tirés par Pétrarque des lettres à Atticus (XIV, 20). Quant au titre même d'*Orator*, il est certain qu'il désigne, dans les divers passages où Pétrarque l'emploie, le *De oratore* [1]; si, par hasard, l'indication tombe sur un texte du véritable *Orator*, c'est de la dernière partie de l'ouvrage qu'il s'agit [2] et précisément de celle que Pétrarque avait dans ses exemplaires comme formant le quatrième livre, incomplet du début, du *De oratore* [3] : *Libri de oratore*, disait-il en désignant l'ensemble,... *imperfecti ut semper inueniuntur* [4]. Le *Brutus* est cité deux fois par Pétrarque pour un même sujet, la supériorité reconnue à César comme orateur : *Quod... et Caesaris hostis Cicero confirmat et, quod mireris, ad Brutum scribens* [5]; mais il a pris ce témoignage dans Suétone [6]. Il faut donc laisser à d'autres le mérite d'avoir retrouvé, grâce au manuscrit de Lodi, l'*Orator* complet et le *Brutus*; les précieux ouvrages, exhumés seulement en 1422 par l'évêque Landriani, furent immédiatement déchiffrés à Crémone par l'habile paléographe Cosimo Raimondi [7], puis transcrits et répandus en Italie par Gasparino Barzizza et Flavio Biondo.

On a cru longtemps que Pétrarque avait découvert les

1. *Et haec est radix uel poeticae uel oratoriae raritaris, de qua multa diuinitus in eo libro qui Orator inscribitur disputauit Cicero* (*De otio rel.* II ; *Op.* 322); *Fam.* XIII, 6 : *De incredibili poetarum raritate disserui, quem nouissimum articulum in Oratore suo Tullius attigit* [= *De orat.* I, 3]. On pourrait donner d'autres exemples.

2. *Rer. mem.* I, 2 (*Op.* 404) *M. Tullius de oratore diligenter exequitur...* [= *Orator*, 52].

3. V. plus haut, p. 229.

4. *Sen.* XVI (XV), 1.

5. *Hist. Iulii Caes.* XXVI, éd. Schneider, p. 317. Cf. *Rer. mem.* I, 2 (*Op.* 395), où est la citation intégrale de *Brut.* LXXV, 262.

6. *Caes.* 53. Dans son *Hist. Caes.* I, p. 3, P. parle, d'après Valère-Maxime (VIII, 9, 3), d'Apollonius Molon, *sub quo Cicero... didicisse creditur* ; s'il avait lu le *Brutus* (XCI, 316), aurait-il hésité ainsi ?

7. Cf. la notice de Novati, dans *Mélanges* de l'École fr. de Rome, t. XI, p. 391-396.

lettres *Ad familiares* comme le groupe *Ad Atticum* et qu'un exemplaire de chacun des recueils, écrit de sa main, existait à la Bibliothèque Laurentienne. Je ne m'attarderai pas à reprendre cette question, désormais close [1]; on sait aujourd'hui que les lettres *Ad familiares*, conservées par un manuscrit de Verceil, furent découvertes par Coluccio Salutati, alors qu'il cherchait précisément à retrouver le recueil de Pétrarque. Une fausse tradition bibliographique avait longtemps empêché les philologues de se reconnaître dans cette histoire. Il aurait cependant suffi de s'apercevoir que les citations ou mentions fort nombreuses que fait Pétrarque des lettres de Cicéron [2] se rapportent toutes au recueil trouvé par lui à Vérone, en 1345, et qui comprenait les seize livres à Atticus, les trois livres à Quintus, la correspondance entre M. Brutus et Cicéron, la lettre apocryphe à Octavianus [3].

Le manuscrit découvert par Pétrarque est aujourd'hui représenté par le *Laurentianus Plut. XLIX 18*, transcrit en 1392 à Milan, pour le compte de Coluccio Salutati, après que le hasard l'eût déjà mis en présence du recueil *Ad*

1. V. la bibliographie, p. 111. Cherchant ici à traiter surtout les parties obscures ou dédaignées de mon sujet, je ne puis reprendre celles où la lumière a été répandue à flots, quelque intéressantes qu'elles puissent être. (Rappelons cependant que P. adresse à Asinius Pollion une épitre fictive, *Fam.* XXIV, 9, où on voit bien qu'il ignore les trois lettres de Pollion conservées dans le recueil *Ad Fam.*; le blâme de Pollion contre Cicéron lui est reproché par P.)

2. Elles sont réunies par Viertel, *Die Wiederauffindung von Cicero's Briefen durch P.*, Kœnigsberg, 1879, app. II, p. 28 sqq.

3. Le passage de la préf. aux *Fam.* est cité partout. Le rapprocher de *Sen.* XIV, 1 (*De rep. administr. Op.* 372): *Lege illius epistolas ad Q. fr.; omnia ibi de Caesare honorifice dicuntur atque amice. Eiusdem ad Atticum epistolas percurre; prima ibi ambigua, ultima quaeque odiosa uidebis et infamia...* Et plus loin (p. 373): *Sensi quantum epistola una, clara illa quidem et quae claro texta esset ingenio, M. scilicet Bruti ad M. T. Ciceronem tibi animum accenderit.* Cf. *Fam.* III, 18 et 20; IV, 14...; *Vit. sol.* I, 4, 8; II, 8, 2 (*Op.* 238, 281); etc.

familiares. On admet que le manuscrit Laurentien a été fait sur la transcription autographe qu'avait prise le poète et qui est également perdue [1]; le volume original était conservé au XIVe siècle dans la bibliothèque capitulaire de Vérone [2]. On peut douter, de toutes façons, que la copie de Pétrarque ait été retranscrite fidèlement; et il est aussi permis de penser que bien des conjectures de l'illustre copiste étaient déjà venues, dans son exemplaire, modifier le texte de Cicéron.

Il ignorait qu'il y eût un autre recueil et, malgré le mauvais état du texte, il a tiré un grand parti de celui qu'il avait eu la fortune de mettre au jour. Il y trouvait sur la vie de ses chers grands hommes des renseignements qu'il eût vainement cherchés ailleurs, et quelques lettres éclairaient, pour son regard d'historien, des côtés inconnus de l'Antiquité; telle était la première à Quintus, dont il disait, en l'analysant brièvement : *Quae quidem exhortatio fronte simplex ac facilis, si excutias sapientiae plena est* [3]. Aurait-il raconté avec autant d'aisance la vie de César, s'il ne s'était senti familier, par les discours et surtout les lettres de Cicéron, avec le monde romain de l'époque et les personnages

1. O.-E. Schmidt pense que cette transcription pouvait être, en 1426, le n° 610 de la bibliothèque de Pavie. A. Lehmann a cherché à établir que l'*Ambros*. E. 17 *inf.*, s'il n'est pas cette transcription, en est au moins la copie. Cf. Paul Lejay, dans *Revue crit.*, 1893, II, p. 408. Sur les lettres de Salutati à Pasquino de' Capelli, v. l'annotation importante de Novati, *Epistolario di C. Salutati*, t. II, Rome, 1893, p. 339, 340, 388.

2. Cf. p. 483. Pastrengo, l'historien véronais, connaissait le recueil dont il cite le nombre de livres avec précision : *Scripsit [Tullius] et epist. lib. ad Cornelium nepotem suum. Ad Caluum. Ad filium. Ad Pansam. Ad C. Cassium. Ad Brutum lib. I. Ad Q. Ciceronem fratrem lib. III. Ad Atticum lib. XVI.* Detlefsen, en examinant le morceau de Pastrengo, a montré que toutes les autres indications sont de seconde main (*Zur Gesch. von Ciceros Br. an Atticus*, dans *Jahrb. für class. Phil.* XVII, 1863, p. 553).

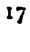
3. *Rer. mem.* III, 3 (*Op.* 440).

principaux de son récit [1] ? Aurait-il eu enfin la remarquable intuition qu'il montre du caractère de Cicéron, s'il n'avait appris à le connaître dans sa correspondance intime ?

Il lui parle, après sa première lecture des lettres, comme à un ami de vieille date et qui n'a rien à lui dissimuler : « Tes lettres, que j'ai cherchées si longtemps et trouvées enfin dans le lieu le plus inattendu, je les ai lues avec une avidité extrême. Je t'ai écouté dire de toi-même beaucoup de choses, beaucoup gémir, beaucoup varier, de sorte qu'après t'avoir connu jadis comme maître des autres, ô Marcus Tullius, j'ai appris à te connaître tel que tu as été..... O âme toujours inquiète et anxieuse, ou, pour te faire reconnaître tes propres paroles, vieillard impétueux et disgracié (*o praeceps et calamitose senex*), pourquoi as-tu cherché tant de luttes, excité tant de haines sans aucun profit ? Pourquoi as-tu abandonné le calme qui convenait à ton âge, à ton état et à ta fortune ?..... Hélas ! oublieux des conseils de ton frère et de tes propres préceptes de sagesse, tu as été comme un voyageur portant un flambeau dans la nuit, et tu éclairais seulement pour ceux qui te suivaient le chemin où tu es misérablement tombé [2]... Si ta conduite envers César était

1. Dans *Hist. Caes.* XV, il cite les lettres à Quintus ; dans XX, XXI, XXVII, les lettres à Atticus (livres VII à X, et XIV), un très grand nombre de fois et dans un texte qui demande à être étudié de fort près à cause des leçons qu'il présente (Éd. Schneider, p. 217 : *Haec... e locis secretioribus libenter apposui, ut... utrumque* [Pompée et César]... *regnare uoluisse magno ac fide digno teste constaret*). L'autographe, malheureusement incomplet, que j'ai fait connaître de cet ouvrage, s'arrête précisément au chapitre XX (p. 216 de Schneider), sur un renvoi à Cicéron ainsi conçu : *Is ergo epistolarum ad Athicum libro viij°* [*Athicus* est l'orthographe de P.] ; P. a interrompu son travail pour chercher dans sa copie le titre exact qu'il avait à citer et, la mort étant survenue (v. p. 85), n'a pu reprendre sa transcription.

2. *Ceu nocturnus viator lumen in tenebris gestans, ostendisti secuturis callem, in quo ipse satis miserabiliter lapsus es.* Sur cette belle image, que V. Rossi croit tirée de Dante (*Purg.* XXII, 67-70) et qui semble plutôt, d'après sa propre citation, prove-





inspirée par la bonne foi et l'amour de la liberté [1] (comme on le voudrait penser d'un aussi grand homme que toi), comment expliquer ta familiarité avec Auguste? Que pourrais-tu répondre à ton cher Brutus, quand il te dit : « Par ta « complaisance pour Octave, tu ne parais pas avoir refusé un « maître, mais cherché un maître qui te fût plus ami [2] »... Ah! mon ami, je plains ton destin; mais j'ai honte pour toi de tant d'erreurs, et je suis tenté, avec le même Brutus, de ne tenir aucun compte de cette doctrine dont tu étais abondamment pourvu. Ce n'est rien que se faire le maître des autres, quand on ferme l'oreille à ses propres leçons [3] ».

Quelques-uns de ses contemporains reprochèrent à Pétrarque d'avoir attaqué le grand orateur romain. Ainsi faisait un admirateur fanatique de Cicéron qu'il rencontra à Vicence. Il répond toujours qu'il n'a pas à discuter avec ses contradicteurs, avant qu'ils n'aient lu attentivement le recueil qui lui a dicté ses opinions [4]. Ce recueil, il en a, comme on le voit, bien discerné la valeur historique et morale, et le jugement qu'en porte la critique moderne ne s'éloigne guère de l'idée d'ensemble que s'en faisait son premier lecteur.

De plusieurs œuvres de Cicéron, perdues pour lui comme pour nous, Pétrarque avait soigneusement noté le titre et

dir de S. Augustin, v. la note dans le vol. *Padova a Fr. P.*, Padoue 1904 : *Un parangone dantesco e petrarchesco.*

1. P. s'indigne plus d'une fois de la versatilité de Cicéron à l'égard de César. Cf. *Sen.* XIV, 1 (*Op.* 372).

2. *Ad Brut.* I, 16, 7. L'estime pour Brutus s'accorde très bien chez P. avec l'admiration pour César; on le voit (dans la lettre *Sen.* citée p. 255, n. 3) lire à François de Carrare une lettre de Brutus et juger, au degré de son émotion, la noblesse de son caractère.

3. *Fam.* XXIV, 3 (Vérone, 16 juin 1345). Dans la lettre 4, également adressée à Cicéron, P. s'excuse d'avoir parlé si librement à son ami d'outre-tombe.

4. *Quorum scito neque te, neque alium quemlibet aequum iudicem fieri posse, nisi omnibus Ciceronis epistolis, unde ea lis oritur, non a transcurrente perlectis* (*Fam.* XXIV, 2).

les fragments conservés chez les auteurs. Les titres sont réunis à ceux des autres ouvrages dans une énumération générale, qu'il a tâché de faire aussi longue que possible, pour confondre le « calomniateur » français, ce Jean de Hesdin qui avait parlé de Cicéron avec le dédain de l'ignorance [1]. Les fragments lui ont fourni de nombreuses citations, toutes, bien entendu, de seconde main ; telles sont celles de l'*Oeconomicus*, qu'il sait traduit de Xénophon [2], et celles du *De Republica* [3]. Ce dernier ouvrage est, avec la *Consolatio*, l'objet principal de ses recherches et de ses regrets ; *Ante omnes... defletus est studiosorum choris Reipublicae liber, cuius magnificentiam et ipsius Ciceronis et aliorum testimonio excerptaque inde particula* [4]

1. *Contra Gall.*, *Op.* 1083 : « *Ubi, quaeso, inquit* [*Gallus*], *legitur Tullii Physica? ubi Varronis Metaphysica?* » *O stulta percontatio! Barbarus insolens Graecis nominibus delectatur... Non scripsit Tullius Physicam, addo nec Ethicam, non scripsit Varro Metaphysicam, addo nec Problemata. Sumus enim non Graeci, non Barbari, sed Itali et Latini. At scripsit Tullius Officiorum libros, illa Ethica sua; scripsit de re familiari, siue de domo, illa Oeconomica sua; scripsit de re publica, de re militari, illa Politica sua est. At Gallus titulos suos Graecos amat et, quamuis scientiam forte nec Graecam habet nec Latinam, magnum se aliquid credit dum Physicam ructuat, Metaphysicam spuit. Non scripsit Physicam Tullius, scripsit autem de legibus, de Academicis, de laude philosophiae librum, quo se ad rectum iter uitae et ad studium ueritatis adiutum ingenue praedicat Augustinus... Non scripsit Tullius Physicam, sed scripsit de essentia mundi, de natura deorum, de diuinatione, de fato, de senectute, de amicitia, de consolatione, de gloria, de Tusculanis quaestionibus, de fine bonorum et malorum, partitionum, topicorum, de oratore, de optimo genere dicendi, de optimo genere oratorum, rhetoricorum duo uolumina, tria autem epistolarum* [*Att.*, *Quint.*, *Brut.*], *orationes innumeras, quibus par eloquium nunquam fuit. Stupet Barbarus ad haec nomina peregrina, cum tamen pauca de multis attigerim et maior multo rerum quam nominum fulgo sit.* Cf. la lettre contemporaine (1368) de Salutati à Tommaso d'Alviano, sur le même sujet (*Epistolario*, éd. Novati, t. I, p. 50).

2. *Xenophontis Oeconomicum ex libro de senectute cognoui, eumdemque ex Cicerone translatum in iisdem officialibus libris edidici* (*Fam.* III, 18). On vient de voir que P. donne à la traduction le nom de *De re familiari*; le titre *De domo* vient peut-être d'une confusion faite au moyen âge avec le souvenir du plaidoyer *Pro domo*. V. une cit. p. 156, n. 6.

3. *Vit. sol.* II, 4, 8 (*Op.* 272); *Secr.* III (p. 367); *Fam.* III, 18 (*Reipublicae libros cum multi, tum praecipue Lactantius optabiles reddidit*); XVII, 1 (long morceau pris de Lactance); etc.

4. V. au chapitre VII pour Macrobe, et p. 156.



coniecturari licet; tantillum nobis uel ad acuendum forte desiderium, uel ad praesentius conuitium reseruatum est, reliquum nescio an unquam sit recuperatura posteritas[1]. Il ne se doute pas qu'une partie du livre qu'il désespère de jamais trouver se cache dans un palimpseste, sous le commentaire de S. Augustin aux Psaumes, chez des moines du voisinage de Pavie qu'il a peut-être visités, ceux de l'abbaye de Bobbio.

J'arrive à la fameuse question du *De gloria* que je voudrais traiter à fond, puisqu'il m'est permis d'entrer dans plus de développements que n'ont pu faire mes prédécesseurs. On sait que Pétrarque est considéré comme ayant possédé les deux livres du *De gloria* de Cicéron et que ce traité passe pour s'être perdu de son temps, par l'incurie d'un vieux maître de grammaire à qui il l'avait prêté. Citons d'abord le document sur lequel se fonde cette tradition[2]. Interrogé par Luca della Penna sur l'histoire de ses manuscrits de Cicéron, Pétrarque parle de ceux qu'il avait tenus jadis, à Avignon, de la libéralité de Soranzo :

Ab hoc habui et Varronis et Ciceronis aliqua ; cuius unum uolumen de communibus fuit, sed inter ipsa communia libri de Oratore ac de Legibus imperfecti, ut fere[3] semper inueniuntur, et praeterea singulares libri duo de Gloria, quibus uisis me ditissimum aestimaui. Longum est exequi quos et qualiter et unde quaesierim [Ciceronis libros], praeter unum uolumen elegantissimum... paternas inter res inuentum... In his omnibus noui nihil, ut dixi, praeter illos de Gloria libros duos et aliquot orationes aut epistolas[4]. Sed ego, ne fortunae frustra obniterer, ut uiator

1. *Rem. mem.* I, 2 (*Op.* 397). Cf. *Sen.* XVI (XV), 1 : *De libris quidem Reipublicae iam desperans librum de Consolatione quaesiui anxie nec inueni.* Ces mots précèdent le grand passage imprimé p. 201.

2. *Sen.* XVI (XV) 1. Je corrige le texte d'*Op.* 948-949, à l'aide du *Par.* 8571. On trouvera la trad. française de la lettre entière par V. Develay, meilleure que celle de Fracassetti, dans le *Bulletin du Bibliophile*, année 1879, p. 9.

3. *Fere* manque à l'édition.

4. Peut-être quelques lettres *Ad Att.*, recueillies par un certain Nic. da Muglio, et signalées par Sabbadini, *Rendic. dell' Ist. lomb.*, 1906, p. 387.

sitiens inopi riuulo, quibus poteram communibus me solabar... Fuit mihi pene ab infantia magister, qui me primas litteras doceret... Hunc talem homunculum pater meus dum uixit liberaliter satis adiuuit; inuaserat enim eum pauperies ac senectus, comites importunae ac difficiles. Post obitum patris omnem in me spem posuerat; ego autem impar licet, me illi tamen et fide et obsequio obligatum sentiens, aderam omni ope qua poteram, ut deficiente pecuniae, quod crebrum erat, egestatem suam apud amicos nunc fideiussione, nunc precibus, apud faeneratorem uero pignoribus subleuarem[1]. Milies in hunc usum libros et res alias asportauit et retulit, donec fidem expulit paupertas. Grauiore siquidem pressus inopia, duo illa Ciceronis uolumina, unum patris, alterum amici, librosque alios me tradente abstulit, praetendens necessarios sibi in opere suo quodam... Quid te ad uesperam uerbis traho? Cum inciperet suspecta esse dilatio, quod non egestati sed studio concessi libri erant, coepi altius exquirere quid de eis actum esset et, ut pigneratos comperi, penes quem essent indicari mihi petii, ut facultas fieret luendi eos. Ille, et pudoris plenus et lacrimarum, negauit se id esse facturum, quod turpe nimis esset sibi, si[2] quod ipse deberet alter faceret, expectarem paululum, quod suum erat cito se facturum. Obtuli in hanc rem pecuniae quantum uellet et hoc respuit, orans ne sibi hanc infamiam inurerem. Ego etsi nihil dicto fiderem, nolens tamen quem amabam contristari, subticui. Ipse interim paupertate pulsus in Tusciam iuit, unde sibi erat origo, me tunc ad fontem Sorgiae mea Transalpina in solitudine latitante, ut solebam, nec prius eum abiisse quam obiisse cognoui, oratus a ciuibus suis, qui ad sepulturam illum sero quidem laureatum tulerant, ut memoriae eius honorificum aliquod epigramma componerem. Nec deinceps ulla unquam diligentia uel minimum amissi Ciceronis indicium[3], nam de aliis non curassem, inuenire quiui. Ita simul et libros perdidi et magistrum...[4].

Ce document paraît extrêmement concluant et l'histoire du dépositaire infidèle, joliment racontée par Pétrarque, est justement attribuée à son maître de Carpentras, Convenevole de Prato [5]. Le témoignage du poète a été accepté sans

1. *Subleuarem* manque à l'édition.
2. Ed. et ms. *sed.*
3. Ed. *Nec d. alia... amisi C. indicium.*
4. Le ms. dont je me sers donne à cette lettre la date *Arquade, V Cal. Aprilis.*
5. Cf. A. D'Ancona, *Studj sulla letter. ital. de' primi secoli*, Ancone, 1884, qui, dans une complète notice sur le personnage, penche à fixer ses dates de 1260 environ à 1340 (p. 116 sqq.).

contrôle par les éditeurs de Cicéron [1] et presque tous ses propres biographes ; les doutes soulevés par un de ces derniers [2] n'ont pas été accueillis par l'opinion générale [3] ; il est impossible, a-t-on dit, de supposer une confusion de souvenirs chez un homme aussi familier avec les œuvres de Cicéron, et, puisque Pétrarque déclare, dans un récit aussi circonstancié qu'on peut l'exiger, avoir eu le *De gloria* sous les yeux et l'avoir perdu, nous devons l'en croire sur parole et unir nos regrets aux siens.

Écartons d'abord une question secondaire, sur laquelle l'accord est facile. On a cru longtemps que le *De gloria* existait encore au XVe siècle : Philelphe, puis Pietro Alcionio, ont été accusés de l'avoir utilisé dans leurs ouvrages, puis brûlé pour faire disparaître toute preuve de leur larcin. Pour Philelphe, on n'a pas de tradition contemporaine ; pour Alcionio, il y a des autorités qui semblent sérieuses, son rival et adversaire, Paul Jove et surtout Paul Manuce. On ne peut voir cependant, en leurs témoignages, que des racontars de cercles lettrés. Au lieu de se servir du *De gloria* pour quelques pages, qu'il serait d'ailleurs difficile de désigner dans son obscur traité, Alcionio eût fait un calcul infiniment meilleur en publiant le texte même du *De gloria*, à une époque qui saluait avec enthousiasme l'apparition d'un nouveau texte classique et où princes et papes rivalisaient de générosité envers les éditeurs ; la publication d'une telle découverte eût assuré à Alcionio la fortune et la renommée. Une observation nous garantit, d'ailleurs, qu'il n'a

1. V. les éditions des fragments de Cicéron, dans Orelli, Lemaire (Leclerc), Baiter et Kayser, les manuels de Bernhardy, de Teuffel, etc.

2. Voigt, t. I, p. 40-41. L'opinion de Voigt remonte à son travail de 1859 ; elle a été adoptée dans le manuel de Bähr et dans le *Machiavelli* de Villari, éd. de 1895, t. I, p. 89.

3. Körting, p. 65, 87, 489 ; Mézières, p. 336 ; Geiger, D'Ancona, Hortis, etc.

jamais eu en main le *De gloria* : le manuscrit où l'on prétend qu'il l'aurait retrouvé avait appartenu à Bernardo Giustiniani, bibliophile distingué, fils lui-même d'un humaniste illustre, Leonardo Giustiniani [1]; ce n'est pas dans une pareille maison qu'aurait pu passer inaperçu un livre de Cicéron aussi important et que recommandait en outre le souvenir de Pétrarque. On peut donc tenir pour certain que le *De gloria* n'existait plus au xve siècle. Existait-il au xive siècle ? Je ne le crois pas davantage et vais en dire les raisons.

Nous n'avons qu'un seul témoignage de Pétrarque. Il appartient à un récit de son extrême vieillesse, à une des dernières lettres qu'il ait écrites, postérieure de plus de quarante ans aux faits racontés. Cette longue lettre, à laquelle est assignée la date de 1374, porte des traces évidentes de sénilité; la composition est incertaine, diffuse, décousue; l'auteur y avoue en propres termes sa fatigue et commet d'évidentes erreurs de mémoire [2]. Les doutes légers que suggère, dès l'abord, l'autorité isolée d'un pareil document, disparaissent, il est vrai, devant l'abondance et la précision des détails. Mais ces détails n'établissent, somme toute, que les faits suivants : Pétrarque, étant fort jeune, possédait un manuscrit contenant des œuvres de Cicéron, parmi lesquelles étaient le *De oratore*, le *De legibus* et un ouvrage qui

1. P. Manuce dit qu'un ms. avec le titre *De gloria* figurait sur l'inventaire des livres que B. Giustiniani avait légués à un couvent de femmes, où Alcionio le déroba. On sait avec quelle insuffisance se rédigeaient alors les inventaires ; mais comme cette pièce ne s'est pas retrouvée et que Manuce ne dit même pas l'avoir lue en personne, nous n'avons pas à attacher d'intérêt à ce renseignement : il prouverait tout au plus, si on tient à l'accepter, que des extraits de Cicéron sur la gloire pouvaient avoir été réunis par un humaniste en tête d'un manuscrit.

2. Par exemple, lorsqu'il y fixe le voyage à Liège à sa vingt-cinquième année, tandis qu'il est de sa vingt-neuvième. V. p. 38, n. 2 (La croyance des biographes à un grand voyage de P. en 1329 repose tout entière sur cette confusion).

traitait de la gloire [1]. L'indication des deux livres du *De gloria* ne peut être regardée, en effet, comme une présomption favorable à l'exactitude du récit, car ce fait, qui semble d'accord avec le témoignage de Cicéron, a pu être emprunté après coup au *De officiis*, par un procédé dont Pétrarque est coutumier [2]. Il serait bien plus intéressant qu'il nous fît savoir quelque chose du traité de Cicéron ou de ce qu'il se rappelle y avoir vu; mais il reste muet; ses souvenirs, si précis pour toute la narration, manquent absolument sur le point essentiel. Ne peut-on supposer qu'il a rencontré dans le mystérieux volume, non un ouvrage, mais un des nombreux passages de Cicéron sur la gloire? En dehors même des développements connus des *Tusculanes*, ils ont, plus que tous les autres, frappé un jeune homme qui allait faire du désir de la renommée un des mobiles de sa vie; à distance, ces pages lues jadis, et pour lui si importantes, se sont transformées dans son esprit en un ouvrage spécial sur le sujet. Comment dans ce cas, dira-t-on, ne les aurait-il pas reconnues, en les retrouvant plus tard dans les œuvres de Cicéron? A cette objection répond une observation de psychologie commune. Pétrarque a pu relire les mêmes pages sans y trouver la saveur de la première lecture, l'accent entraînant de la nouveauté, par conséquent sans les reconnaître, sans supposer non plus l'identité de morceaux qui ne lui produisaient plus la même impression [3].

1. Voigt suppose « qu'un titre arbitraire, placé par un copiste sur quelque partie d'un livre qui lui aurait semblé spécialement important » peut avoir été l'origine de l'erreur de P.; il pourrait, par exemple, avoir trouvé le titre *De gloria* en tête de quelques chapitres des *Tusculanes* (l. I; III, 2; V, 15, etc.). Cette hypothèse ingénieuse n'est appuyée, dans le cas présent, d'aucun exemple, et on va voir qu'on peut s'en passer.

2. *Off.*, II, 9 : *Nunc dicamus de gloria, quanquam ea quoque de re duo sunt nostri libri.*

3. Sauf quelques exceptions, on ne peut savoir à quelle époque P. a eu en main

Des doutes plus sérieux encore viennent du silence de Pétrarque sur le *De gloria* avant cette lettre de la fin de sa vie. Alors qu'il s'entretient si souvent, dans sa correspondance et dans ses livres, de Cicéron et de l'amour de la gloire, il n'a parlé nulle part du traité qu'il aurait eu un jour entre les mains, ni exprimé le regret de l'avoir perdu. En annotant le manuscrit de Troyes, il a manqué une occasion excellente de faire pour le *De gloria* ce qu'il faisait pour l'*Hortensius*. On a vu comment, en face du titre mentionné de ce dernier traité, il a inscrit le souvenir de son désappointement [1]. Quelques lignes plus loin, il a rencontré la mention du *De gloria* et la marge est restée blanche [2]; il n'avait donc alors rien à dire de particulier sur cet ouvrage.

Je n'oublie pas que, dans la lettre adressée d'Avignon à Cicéron, il fait la liste de ses principaux ouvrages disparus et indique le *De gloria* avec une réticence particulière : *Quod in tuis conqueror et in multis uirorum illustrium libris accidit*; *tuorum sane... quorum insignior iactura est haec sunt nomina* : *Rei publicae, Rei familiaris, Rei militaris, de Laude philosophiae, de Consolatione, de Gloria, quamuis de his ultimis spes mihi magis dubia quam desperatio certa sit* [3]. La lettre est de 1345, d'Avignon, et le passage a été invoqué à l'appui du témoignage des *Seniles*. Mais ne voit-on pas qu'il le ruine ? Non seule-

les diverses œuvres de Cicéron. Ses lettres, très remaniées pour la mise en volume, ne peuvent même pas guider, car c'est précisément par l'insertion de citations ou d'allusions classiques que la rédaction primitive a été le plus modifiée; on ne peut tirer de cet ordre d'observations aucune indication pour la question qui nous occupe.

1. V. p. 233.

2. De même dans le corps du vol., au passage du *De officiis*. En regard des mentions du *De gloria*, on attendrait, par analogie avec le cas de l'*Hortensius*, une note comme celle-ci : *Hunc habui, sed perdidi.*

3. *Fam.* XXIV. 4. Cette fin de phrase peut être, d'ailleurs, une addition postérieure. Je donne le texte du *Par.* 8568, f. 281', et non celui des éditions qui porte *de hoc ultimo*).

ment Pétrarque perd ici la meilleure occasion de dire d'une façon précise : « J'ai eu ce livre », mais encore il le cite parmi les œuvres de Cicéron perdues de son temps, celles qui ne se retrouvent plus nulle part, ni dans le commerce des livres, ni dans les collections de couvents, celles que les âges modernes, selon lui, ne connaîtront pas. Il exprime un doute, il est vrai, et une espérance pour le *De gloria*, qui viennent de son vague souvenir ; mais il est loin d'être sûr que l'ouvrage soit venu jusqu'à lui : le citerait-il, avec la *République* et les autres, s'il l'avait vu de ses yeux, s'il savait qu'il en existe un exemplaire caché, à deux pas peut-être, à Avignon même ou à Carpentras ? Évidemment, à ce moment, Pétrarque n'a sur la conservation du *De gloria* qu'un soupçon, ou plutôt « un doute mêle d'espérance », comme il le dit lui-même. C'est ce simple espoir d'une chose désirée qui, après trente années encore, va devenir le regret d'une chose perdue.

N'insistons pas sur la nature imaginative de Pétrarque et sur l'appui que fournirait à notre thèse le caractère du poète et peut-être de l'homme du midi ; ne parlons même pas de l'amour-propre spécial aux bibliophiles, toujours flattés d'avoir possédé une chose rare, toujours prompts à se la figurer unique. Montrons plutôt que le fait ne serait point isolé dans la vie de notre auteur. Il croit, en effet, avoir vu des ouvrages anciens qu'il n'a certainement pas pu rencontrer, et non seulement il les cherche plus tard comme des réalités [1], mais cette imagination revêt successivement

1. Telles les lettres et épigrammes de l'empereur Auguste, dont il dit d'après Suétone : *Scripsit et epigrammatum librum et epistolarum ad amicos... quod opus inexplicitum et carie semesum adolescenti mihi admodum in manus uenit frustraque postmodum quaesitum*. P. fournit lui-même, sans s'en douter, l'explication de la confusion qu'il a pu commettre, par la phrase qui suit immédiatement : *Ceterum epistolae aliquae sparsim a scriptoribus referuntur, quarum indaginem studioso commit-*

des formes diverses. Que dira-t-on, par exemple, de ces deux rédactions d'un même passage sur les livres perdus de Varron ? Dans la première, Pétrarque s'adresse à l'écrivain en ces termes : *Nullae tamen extant seu admodum lacerae tuorum operum reliquiae, e quibus aliqua pridem uidi, et recordatione torqueor summis, ut aiunt, labiis gustatae dulcedinis, et ea ipsa, praecipue Diuinarum et Humanarum rerum libros, qui nomen tibi sonantius peperere, adhuc alibi forsitan latitare suspicor* [1]. La seconde rédaction porte : *...tuorum operum reliquiae, licet Diuinarum et Humanarum libros, ex quibus sonantius nomen habes, puerum me uidisse meminerim et recordatione torquear ...gustatae dulcedinis. Hos alicubi forsitan latitare suspicor* [2]. Ainsi, dans sa première rédaction, Pétrarque assurait simplement avoir vu autrefois un reste des ouvrages de Varron, peut-être les *aliqua Varronis* qu'il avait eus autrefois de Soranzo [3]; dans la seconde, ces *reliquiae* ont pris un titre et ne sont rien moins que le *De rebus diuinis* et le *De rebus humanis!* On aurait tort, sans doute, d'attribuer une autorité extrême à des souvenirs de jeunesse aussi variables.

Je crois avoir rendu compte, par le rapprochement des textes et les vraisemblances psychologiques, de la façon dont s'est formée, dans l'esprit de Pétrarque, l'idée qu'il avait possédé le *De gloria*. Il faut accepter du récit des *Seniles* tous les faits matériels; le prêt des livres à Convenevole, l'instance du prêteur pour les reprendre, l'infidélité du déposi-

timus lectori (*Rer. memor.* I, 2 ; *Op.* 395). Cf. Rühl, dans *Berliner philol. Wochenschr.*, ann. 1895, c. 468.

1. *Fam.* XXIV, 6 (Texte du *Par.* 8568, f. 283v).

2. Texte de l'édition de Venise, 1501, mis en lumière par Voigt. Il est suivi par les éditions de Bâle (p. 709 de celle de 1581). Je fixe, par la vraisemblance seulement, la succession des rédactions ; en tout cas, comme il n'est pas contesté qu'elles ne soient toutes les deux de P., elles fournissent un exemple concluant de l'hésitation de ses souvenirs.

3. V. plus haut p. 260.

taire, les détails extérieurs, en un mot, peuvent être exacts. Il est visible que Pétrarque n'a point pardonné à son maître de lui avoir fait perdre deux des premiers volumes de Cicéron qu'il ait possédés, deux des plus précieux aussi, à supposer qu'il ne s'en exagère pas l'intérêt; de leur perte même, il ne s'est jamais consolé. Il y avait remarqué de belles pensées sur la gloire; quand il apprit plus tard que Cicéron avait composé un traité spécial sur le sujet, traité qu'il eût aimé plus que tout autre, il a interrogé sa mémoire; il s'est demandé si, par hasard, ce n'était point ce qu'il avait lu autrefois, et il a trouvé dans cette pensée un motif d'espérance pour fortifier son extrême désir. C'est l'étape que marque le passage de la lettre de 1345. Avec les années, le regret de ne pas avoir trouvé le *De gloria* n'a fait que grandir et, à force d'y songer, d'en parler à ses amis, de leur raconter ses souvenirs de bibliophile, il s'est persuadé peu à peu qu'il pouvait bien avoir eu, en effet, le fameux traité. Cette conviction se formule, à la fin de sa vie, dans sa lettre de 1374.

ADDENDA

P. 36, l. 7. Aucun biographe de Pétrarque n'a encore fait allusion à un séjour à Toulouse, et lui-même n'en parle pas dans l'*Epistola ad posteros*. Le fait nous est révélé par une variante inédite du *De ignorantia*, qui figure sur un grattage dans le manuscrit autographe du traité. Voici le passage avec les mots ajoutés par l'auteur : ***Neque uiros tantum, sed et urbes quoque doctas adii, ut doctior inde meliorque reuerterer ; Montempessulanum primo, quod per annos pueritie propinquior illi essem loco***, **mox Bononiam, post** Tholosam, *et Parisius Pataviumque, et Neapolim, ubi tunc* ***florebat (scio me multorum aures pungere)*** *ille regum et philosophorum nostri evi maximus* ***Robertus...*** (*Le traité « De sui ipsius et multorum ignorantia » publié d'après le ms. autogr. de la Bibl. Vaticane*, par L. M. Capelli, Paris, 1906, p. 34). Je ne prétends point que le poète ait pris une grande part à la vie intellectuelle de Toulouse, pendant ce séjour qui se place au moment du voyage à Lombez, en 1330 ; mais le rang qu'il donne à cette ville dans l'énumération des cités savantes dont il a tiré profit, indique clairement qu'il ne s'est pas borné à la traverser.

P. 36, n. 3. F. Lo Parco conteste la chronologie de cette partie de la vie de P., et le fait rentrer à Avignon vers la fin de novembre ou le début de décembre 1325 (*Il P. e la famiglia dopo il suo primo ritorno in Avignone*, Naples, 1906, extr. de la *Rassegna critica*, et dans le *Giornale storico*, vol. XLVIII, p. 36 sqq.). Je ne puis souscrire à celles de ces conclusions qui visent la note datée du ms. de la *Cité de Dieu*, de l'authenticité de laquelle je n'ai douté à aucun moment et dont la rédaction insolite établit bien qu'elle a été écrite au moment même de l'acquisition du volume.

P. 67, n. 2. Il y a aujourd'hui à consulter sur le chancelier de Charles IV le travail de Max Dvorák, *Die Illuminatoren des Johann von Neumarkt*, Vienne, 1901.

P. 67, n. 7. Les connaissances littéraires du chancelier Philippe de Mézières se réduisent à fort peu de chose, si l'on s'en rapporte au précis résumé tiré de ses œuvres par son biographe (N. Jorga, *Ph. de Mézières, 1327-1405*, Paris, 1896, p. 24 sqq.). Sauf Tite-Live et Valère-Maxime dont il fait deux historiens distincts (*Titilivius*, *Valerius* et *Maximus*), il ne nomme guère les auteurs anciens, et il ne cite de son ami Pétrarque que « la cronique autentique du... marquis de Saluces et de Griseldis... escripte par le solempnel docteur et souverain poète, maistre François Petrac ».

P. 109, n. 2. Vingt années après ma découverte du texte original du *Canzoniere*, les savants sont mis à même d'étudier commodément le précieux ms. dans une

parfaite reproduction due à la Bibliothèque Vaticane (*L'originale del Canzoniere di F. P. Cod. Vat. lat. 3195, riprodotto in fototipia a cura della Biblioteca Vaticana*, Milan, 1905, in-fol.). Dans l'introduction non signée, due à Marco Vattasso, trouvent place les plus minutieux détails de description et une bibliographie critique très complète qui semble épuiser la question.

P. 119, n. 1. M. Vattasso, *l. c.*, p. XIX, se prononce pour l'identification de Giovanni Malpaghini et du copiste qui a écrit les parties non autographes du *Canzoniere* Vatican.

P. 168, n. 3. Le sens du mot *secretior* (= moins répandu) est fixé par P. lui-même à propos de Quintilien ; v. t. II, p. 86.

P. 188, l. 5. F. Lo Parco doit prouver que ce n'est pas au décrétaliste Giovanni d'Andrea que sont adressées les lettres *Fam.* IV, 15, 16, mais à Rainiero da Forlì, lecteur du *Digeste*, dont Pétrarque suivit les leçons à Bologne (*Il P. nel Casentino*, dans *Rivista d'Italia* d'avril 1906). Il me paraît vraisemblable que le jeune étudiant a suivi aussi les leçons de Pietro dei Cerniti, lecteur du *Volumen* à la même université, en 1325 ; il interpelle directement ce maître dans une note marginale de son ms. de Quintilien (cf. t. II, p. 93).

P. 215, n. 1. Il faudra se référer désormais, pour bien juger l'influence de P. sur le monde littéraire de son siècle, à l'importante lettre de Salutati à Poggio, écrite à Florence en 1405, que Novati vient de publier dans l'*Epistolario di Coluccio Salutati*, t. IV, Rome, 1905, p. 126 sqq. C'est en même temps une page curieuse de l'histoire de la querelle sur la supériorité des anciens ou des modernes.

CORRIGENDA

P. 57, n. 1. Effacer l'indication : à Vienne. — P. 80, n. 2. Lire 94 au lieu de 494. — P. 113, n° 6280. Lire : Chalcidius. — P. 134, n. 2. Lire *egregius* au lieu de *cynigius*. Lire *cum reliquis* au lieu de *reliquis*. Id. n. 3. Lire XVIIe au lieu de XVIIIe siècle. — P. 160, n. 2. Lire 420 au lieu de 120. — P. 236, n. 1. Effacer l'indication de planche.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DU TOME PREMIER

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS


3 0000 029 306 721

